

# Jonas, fils d'Amitthai

## ou Méditations sur la mission de ce prophète

E. Guers

1846

Tout l'Écriture est divinement inspirée...  
2 Tim. 3, 16

Avant-propos.....	1
Introduction — Ninive et Jonas.....	2
Le message de Dieu (Chapitre 1, versets 1, 2).....	5
La fuite du prophète (Chapitre 1, verset 3).....	9
La tempête (Chapitre 1, versets 4-6).....	15
Le sort jeté (Chapitre 1, versets 7-10).....	20
Le conseil à bord (Chapitre 1, versets 11-14).....	26
La sépulture (Chapitre 1, versets 15-16).....	30
Jonas dans le ventre du poisson (Chapitre 2, verset 1).....	34
Le retour à Dieu (Chapitre 2, verset 2).....	38
Le combat de la foi (Chapitre 2, versets 3-5).....	42
Le combat de la foi (suite) (Chapitre 2, versets 6-10).....	47
Sens prophétique de la prière de Jonas (Chapitre 2, versets 3-10).....	52
La résurrection (Chapitre 2, verset 11).....	57
La proclamation de Jonas (Chapitre 3, versets 1-4).....	62
La repentance de Ninive (Chapitre 3, versets 5-9).....	67
La repentance de Ninive (suite) (Chapitre 3, versets 5-9).....	72
Le pardon de Dieu (Chapitre 3, verset 10).....	77
L'égoïsme (Chapitre 4, verset 1).....	82
La requête de Jonas, ou le cœur de l'homme et le cœur de Dieu (Chapitre 4, versets 2-4).....	88
L'abri miraculeux (Chapitre 4, versets 5, 6).....	94
Vanité des appuis terrestres (Chapitre 4, verset 7).....	101
Le vœu téméraire (Chapitre 4, verset 8).....	106
Le dialogue (Chapitre 4, versets 9-11).....	113
Sort final de Ninive.....	118
Conclusion.....	124

### Avant-propos

Le livre de Jonas est le récit de la mission de ce prophète à Ninive. C'est un drame unique, bien fait pour captiver l'intérêt du lecteur. Il se coupe de lui-même en vingt-deux ou vingt-trois scènes, qui se détachent aisément l'une de l'autre et donnent naturellement naissance à un nombre à peu près égal de méditations. Ces méditations, essentiellement pratiques, comme le mot l'indique, s'adressent alternativement aux régénérés et aux inconvertis. Veuille notre Dieu et Père en bénir la lecture et la faire servir efficacement à sa gloire, pour l'amour de Jésus ! Amen.

## Introduction — Ninive et Jonas

Jonas paraît vers l'origine des temps historiques, environ sept cent quatre-vingts ans avant la naissance du Sauveur, et cent trente avant la captivité des dix tribus. De concert avec Amos, Osée et Joël, il ouvre cette noble élite de serviteurs de Dieu dont la parole puissante ranima momentanément en Israël les dernières lueurs d'une vie qui bientôt allait s'y éteindre. Originaire de Gath-Hépher, bourg obscur de Zabulon, il exerça son ministère sous Jéroboam second et le continua probablement sous Zacharie, Shallum et Menahem. Dieu, toujours *riche en miséricorde* [Éph. 2, 4], lui avait donné l'ordre de relever le courage des enfants d'Éphraïm en leur annonçant qu'ils vaincraient le Syrien, leur oppresseur, et recouvreraient leurs anciennes limites, «de l'entrée de Hamath jusqu'à la mer de la Campagne», prophétie qui se réalisa sous le règne de Jéroboam second (2 Rois 14).

Une autre mission d'un genre beaucoup moins agréable fut ensuite confiée au prophète de Gath-Hépher. Avant de la raconter, disons quelques mots sur le pays auquel elle se rapportait. Ce pays était Assur, ou l'Assyrie. L'histoire de ce puissant empire, dont la capitale était Ninive, demeure enveloppée de ténèbres. Nous lisons dans la Genèse qu'à l'époque où vivait Moïse, l'Assyrie était un état commerçant et prospère (Gen. 25); et, au livre des Nombres, que le devin Balaam, venu des rives de l'Euphrate, annonça aux Kéniens, peuple qui habitait à l'occident du Jourdain, qu'ils seraient un jour menés en captivité par Assur (Nomb. 24). C'est à peu près tout ce que l'Écriture nous apprend sur le premier empire d'Assyrie. Il fut détruit vers l'an 800 avant Jésus Christ.

Des ruines du premier empire assyrien, l'on voit bientôt sortir trois royaumes, celui des Mèdes, celui de Babylone, et le second royaume d'Assyrie, dont Ninive demeura la capitale. La Bible nous fait connaître plusieurs rois du nouvel empire, à dater de Phul ou Pul qui régnait probablement à Ninive quand Jonas y parut. L'Assyrie proprement dite comprenait, à l'est du Tigre, le Kurdistan actuel, avec la vaste plaine qui s'étend au pied des montagnes formant le bord occidental de l'immense plateau de l'Iran. C'est un pays très fertile, dont Rab-Shaké disait avec raison qu'il produisait en abondance le froment et le vin, l'olive et le miel (2 Rois 18).

Les Assyriens ne restèrent point enfermés dans les limites de leur patrie. À peine le second empire fondé, ils attaquent, sous leur roi Phul ou Pul, le royaume d'Éphraïm. Mais, apaisé par Menahem qui régnait en Israël, Pul, au lieu de déposséder le prince, l'affermisit sur le trône qu'il venait d'usurper et reçoit en retour un tribut de mille talents d'argent. Sous Tiglath-Piléser, trente ans plus tard, les Assyriens réduisirent à l'extrémité le royaume d'Israël, détruisirent celui de Syrie, et ravagèrent celui de Juda qui avait imploré leur assistance. Ainsi les rois d'Assyrie apprirent le chemin de la Terre Sainte et en résolurent enfin la conquête.

En 721, Shalmanésér s'empara de Samarie, et ruina complètement le royaume des dix tribus. Sept ans après, Sankhérib tenta de soumettre le royaume de Juda. À cette époque, l'empire d'Assyrie comprenait, non seulement la Mésopotamie, mais la Babylonie, la Médie et une partie de l'Asie centrale. Assur s'étendait, de ses belles et hautes montagnes et de ses plaines fertiles, vers le nord par-delà la mer Caspienne, vers le sud par-delà le golfe Persique, tandis que, du côté de l'ouest, il touchait à la Méditerranée. La possession de Juda semblait le complément nécessaire des conquêtes du second empire. Sankhérib marcha donc contre Jérusalem. Ézéchias, le plus saint des rois après David, gouvernait alors la Judée. Sankhérib va l'assiéger dans sa capitale; mais la puissante armée du fier monarque périt en une nuit sous le glaive de l'ange exterminateur. Quoique déjà maître de toutes les villes de Juda, le prince humilié reprend en hâte le chemin de Ninive; la fortune de son empire change, le déclin commence, et la chute d'Assur est aussi rapide que l'avait été son élévation. Le second empire d'Assyrie fut détruit par les Mèdes dont le roi s'empara de Ninive et anéantit la riche métropole de l'Assyrie et la dominatrice des nations.

Revenons à Jonas. C'est donc au début du second empire d'Assyrie et sous le règne de

Pul, que nous plaçons la mission du prophète<sup>1</sup>.

Déjà maîtresse d'une vaste portion de l'Orient, Ninive songeait à reculer à l'occident les limites de sa domination, et à s'établir sur tout le littoral de la grande mer. Pul venait de menacer Israël et de rendre tributaire Menahem qui régnait à Samarie (2 Rois 15). Mais Dieu ne voulait pour le moment qu'humilier et avertir les dix tribus. En conséquence, Il éloigne de leurs frontières le monarque assyrien, et bientôt après l'humilie lui-même à son tour. Il a vu l'orgueil, le luxe, les rapines et les violences de Ninive ; toutes les iniquités de la cité corrompue sont *montées jusque devant Lui* ; Il commande à Jonas d'aller menacer de Ses jugements celle devant qui tremblaient Israël et les nations.

Ninive commençait à devenir pour Éphraïm ce que Babylone devait être un jour pour Juda : la verge de Dieu pour le châtier. C'était une des villes les plus anciennes du monde. Assur, petit-fils de Noé, l'avait fondée (Gen. 10) sur la rive orientale du Tigre, et vis-à-vis des lieux où s'élève la moderne Mossoul. Il ne fallait pas moins de trois journées pour en faire le tour. Elle renfermait une immense quantité de jardins et de parcs où paissaient d'innombrables troupeaux, et comptait jusqu'à cent vingt mille enfants incapables de distinguer leur main droite de leur main gauche (Jon. 4), ce qui supposait une population totale d'environ deux millions d'habitants. Sa richesse, sa magnificence et sa force répondaient à sa grandeur. Elle étincelait d'or et de pierreries. Ses murs, flanqués de mille cinq cents tours de deux cents pieds de haut, avaient cent pieds d'élévation et étaient si larges que trois chariots pouvaient y marcher de front.

Mais, grande par sa splendeur, par la majesté de ses édifices, par l'innombrable multitude de ses habitants, par la force irrésistible de ses armes, autant que par l'éclat de sa renommée, la cité d'Assur ne l'était pas moins par le nombre de ses désordres, par l'excès de son orgueil et par l'énormité de ses crimes. Les prophètes la nommaient la « cité sanguinaire, remplie de vols, de mensonges et d'adultères » (Nahum) ; « la ville joyeuse, qui se tient pour assurée, et qui dit : Je suis, et il n'y en a point d'autre que moi » (Sophonie). Entièrement plongée dans l'idolâtrie, elle possédait, comme toutes les villes des nations que n'avait point éclairées la lumière de Jéhovah, elle possédait ses dieux particuliers, ses patrons, apparemment les mêmes que ceux de Babylone, savoir Bel ou Baal, Nebo, Astaroth<sup>2</sup>. Ninive était le berceau de la magie, le grand marché des enchantements et des sortilèges (Nahum), la mère des abominations de toute la terre civilisée. La coupe de la

---

<sup>1</sup> *Jonas contemporain de Pul.* — Il n'est pas facile de déterminer à quelle époque Jonas se rendit à Ninive. Quelques auteurs l'y font arriver sous le règne de Sardanapale et vers le moment de la décadence et de la ruine du premier empire d'Assyrie. Mais la teneur du livre de Jonas ne cadre pas aisément avec cette supposition. Il nous paraît plus sûr d'admettre que Jonas ne visita Ninive que sous le second empire assyrien. Maintenant à quelle époque de cet empire y parut-il ? Nous inclinons à croire que ce fut sous le roi Pul, le premier roi, selon nous, de la monarchie renouvelée. En effet, Jonas vécut sous le règne de Jéroboam second ; et sa carrière, ainsi que nous l'avons supposé, a facilement pu se prolonger sous les règnes des successeurs immédiats de ce prince, de Zacharie, de Shallum et même de Menahem ; car de Jéroboam second à Menahem il ne s'écoula que peu d'années, les princes intermédiaires n'ayant ensemble occupé le trône que peu de temps. Or, comme on l'a vu, ce fut sous le règne de Menahem que Pul se montra sur les frontières d'Éphraïm ; ce qui permet de supposer que Jonas et Pul ont dû vivre à la même époque. L'impression générale qu'on reçoit de la lecture du livre du prophète confirmerait cette opinion. On y sent une ville à qui l'Éternel a réellement fait grâce, un empire qui prospère et grandit, plutôt qu'une cité qu'il va châtier et briser, qu'un état qui décline rapidement et touche à sa fin. Il est même probable, ainsi que nous l'avons également avancé, que ce fut, entre autres raisons, pour humilier son orgueil et opposer une barrière à ses invasions, que le Dieu des Juifs voulut se manifester à la grande cité comme le Dieu suprême, et la menacer de Ses plus terribles jugements. Au reste, il est bon de l'ajouter, le point après tout n'a que peu d'importance relativement à notre but qui est essentiellement pratique.

<sup>2</sup> Ce n'étaient probablement que des noms donnés au soleil et à la lune, objets accoutumés de l'adoration des Orientaux.

colère de Dieu va déborder sur elle; Jonas ira le lui déclarer de Sa part. Alors la cité superbe saura que le Dieu de ce petit pays de Judée, objet tout à la fois de sa convoitise et de ses dédains, est le Dieu suprême; elle saura que si, pour châtier son peuple, Il le laisse justement dans l'opprobre et sous l'oppression, Il n'en est pas moins le Seigneur et le Maître des nations; la fière Ninive, d'où sortira plus tard le destructeur d'Éphraïm, tremblera devant un faible Hébreu qui la menacera d'une ruine immédiate et complète, et son grand orgueil s'abaissera jusque dans la poudre à la voix d'un simple enfant d'Israël, qui ne viendra contre elle avec d'autres armes que la parole de Jéhovah.

C'est le récit de cette grande mission que renferme le livre de Jonas. Est-il lui-même l'auteur de ce livre? Le silence que garde la narration sur le retour du prophète à de meilleurs sentiments le ferait présumer; il suffit à Jonas que Dieu ait raison contre lui; il ne juge pas nécessaire de se justifier lui-même aux yeux du lecteur. Mais, qu'il ait écrit lui-même la relation ou qu'un autre l'ait rédigée d'après ses récits, toujours est-il que c'est de lui que nous la tenons, et qu'elle honore singulièrement son caractère. Il y dépose avec une entière franchise l'aveu de son égarement, et, dans un contraste bien humiliant pour sa personne, il y déroule devant nous tout ce qu'il y eut de plus insensé dans sa conduite, en même temps que tout ce qu'il y eut de plus remarquable dans la pénitence du peuple idolâtre auprès duquel Dieu l'avait envoyé.

Au reste, la destruction de Ninive ne fut que retardée par la repentance temporaire de ses habitants. On vit la cité royale prospérer et grandir encore sous Tiglath-Piléser qui poursuivit contre Éphraïm les agressions commencées par Pul; puis sous le redoutable Shalmanésér, puis sous le grand Sankhérib. Dès lors, parvenue au faîte de sa gloire, Ninive courut rapidement à sa ruine. *Le rasoir pris à louage au-delà du fleuve fut brisé, le bâton de l'exacteur fut rompu* (És. 7; 9; 10); un fléau de Dieu succédant à un autre fléau, Babylone recueillit le riche héritage de la cité-reine pour tomber plus tard, à son tour, sous le joug des Médo-Perses qui vinrent occuper dans l'histoire la place et le rôle qu'avaient si longtemps remplis les deux grands empires d'Assur et de Babel.

Le livre de Jonas n'est pas un récit qui n'intéresse que le prophète; il n'est pas une histoire simplement destinée à flatter notre imagination ou à piquer notre curiosité par la singularité des choses qu'elle renferme. Ce livre a certainement un but moral. Il nous montre tout ce qu'il y a de résistance au Seigneur, d'opposition secrète à Sa volonté jusque dans le cœur le plus sanctifié, en même temps que tout ce qu'il y a de trésors de compassion dans le cœur de Dieu. Il nous fait voir où nous mène notre volonté propre, quand nous la prenons pour guide, et ce que devient l'homme lorsqu'il entreprend de contester avec son Créateur. Il nous révèle enfin le secret de Dieu pour triompher de la malice de Sa créature humaine, et nous donne beaucoup d'autres instructions que nous recueillerons à mesure que nous avancerons dans notre lecture.

Mais, outre son but moral, le livre de Jonas a manifestement une intention symbolique. Le prophète s'y présente à nous sous deux aspects bien tranchés; il y a en lui deux hommes: l'homme charnel, récalcitrant, jaloux des grâces accordées aux païens, tout juif par ses préjugés; et l'homme spirituel, le messager de Dieu, le serviteur que l'Éternel emploie et qu'Il dirige pour l'exécution de Ses desseins. En ce qu'il a de bon, Jonas est une sorte de type ou de personnification d'Israël dans ce que ce peuple a lui-même de bon, et fait pressentir sa destination future de porteur de la divine Parole à tous les autres peuples. En ce qu'il a de mauvais, Jonas symbolise la nation juive telle qu'elle se montrait déjà du vivant du prophète, et telle surtout qu'elle devait apparaître aux jours de la prédication de l'évangile: profondément antipathique aux Gentils, décidément opposée à leur salut, mortellement jalouse de leurs privilèges et de leur bonheur.

Mais, avant tout, le livre de Jonas est une prophétie du Christ, prophétie en symbole ou en drame. Nous nous expliquons. Jésus est le grand objet du témoignage prophétique (Apoc. 19); c'est de Lui que *tous* les prophètes nous entretiennent, *tous* sans aucune exception; la Parole le déclare expressément (Luc 24, 27; Act. 3, 18-24; 13; 1 Pier. 1; etc.).

Or, Jonas n'est pas simplement un prédicateur; il est un prophète; Jésus le qualifie positivement ainsi (Matt. 12; 16; Luc 11). Comme tous les autres prophètes, il rend donc témoignage à Christ. Mais il le fait à sa manière. Tandis que les uns L'annoncent sans Le préfigurer, que d'autres L'annoncent et Le préfigurent en même temps par quelque trait de leur ministère ou de leur vie, Jonas Le personnifie sans Le nommer une seule fois. « Comme Jonas fut dans le ventre du grand poisson trois jours et trois nuits », dit le Seigneur, « ainsi le Fils de l'homme sera trois jours et trois nuits dans le sein de la terre » [Matt. 12, 40]. — « Et de même que Jonas fut un signe pour les Ninivites, de même aussi le Fils de l'homme en sera un pour cette génération » [Luc 11, 30]. — « Les hommes de Ninive se relèveront au jugement avec cette génération et la condamneront, parce qu'ils se convertirent à la prédication de Jonas, et voici il y a ici plus que Jonas » [Luc 11, 32]. En prononçant ces mémorables paroles que nous expliquerons plus tard, le Seigneur établit clairement le caractère général de type ou personnificateur du Messie que nous attribuons au fils d'Amitthaï. Dieu dirigea l'événement le plus remarquable de la vie du prophète, en vue de ce qui devait arriver un jour au Rédempteur promis. Nulle part Jonas ne prononce le nom du grand réparateur, et partout il Le montre à notre foi. Ce que d'autres devaient exposer en paroles, lui le met en action sous nos yeux; par tout le contenu de son livre, il préfigure le Fils de l'homme, Ses détresses, Sa mort, Sa résurrection, la rédemption par Son sacrifice, et la prédication qui devait se faire *en Son nom* de la *repentance* et de la *rémission des péchés* parmi toutes les nations [Luc 24, 47].

Tel nous apparaît le livre du prophète quand l'Esprit du Seigneur a levé pour nous le voile qui est sur l'Ancien Testament. Livre éminemment messianique, véritable évangile en drame, évangile selon Jonas, oserions-nous presque dire, partie essentiellement intégrante du vaste système typique de l'ancienne alliance, il a sa place marquée, nécessaire, dans cet admirable concert de prophéties alternativement déclaratives et paraboliques, dans cet harmonique et complet ensemble d'oracles, de types, d'emblèmes et de symboles, qui tous, comme autant de rayons lumineux, vont directement aboutir à la personne glorieuse d'Emmanuel. Christ, l'objet de l'amour éternel et des divines préoccupations du Saint Esprit, Christ en est la clef; sans Lui, ce livre, notamment en ce qui concerne le séjour du prophète dans le ventre du cétacé, demeure un indéchiffrable hiéroglyphe; avec Lui, il devient partout lumière et vie, et, comme tout le reste des saintes Lettres de l'Ancien Testament, il peut nous rendre « sages à salut par la foi qui est en Jésus Christ » [2 Tim. 3, 15]. Grande et féconde idée que nous essaierons de développer dans le cours de ce travail. Toutefois, nous le ferons avec réserve, nous rappelant qu'un personnage figuratif ne l'est que dans certains traits de sa vie et de son caractère, et qu'en forçant un type on court le risque de s'égarer. Paul recommande ce qu'on pourrait nommer la *typologie* ou recherche discrète et scripturaire des sens symboliques de l'Ancien Testament (Héb. 5). Que Dieu nous préserve de ce que nous voudrions appeler la *typomanie*, par où nous entendons l'abus que notre imagination peut si facilement en faire, et cette fâcheuse préoccupation d'esprit qui croit en découvrir partout.

Maintenant prenons le livre. Suivons le développement graduel du grand drame qu'il ouvre devant nous; assistons à chacune des scènes qu'il déroule l'une après l'autre sous nos yeux, et recueillons les enseignements qui en découlent, nous rappelant que tout ce qui arrivait aux anciens « leur arrivait en types, que toutes ces choses furent écrites pour notre instruction » (1 Cor. 10); que « toute l'Écriture » (et Jonas en fait aussi partie) « est divinement inspirée, et utile pour enseigner, pour convaincre, pour corriger, pour instruire dans la justice, afin que l'homme de Dieu soit accompli, étant entièrement formé pour toute bonne œuvre » (2 Tim. 3).

## **Le message de Dieu (Chapitre 1, versets 1, 2)**

« La parole de l'Éternel fut adressée à Jonas, fils d'Amitthaï, en ces mots : Lève-toi, et

t'en va à Ninive, la grande ville, et prêche contre elle, car la malice de ses habitants est montée jusque devant moi. »

Le mot l'Éternel signifie l'Être qui seul existe par Lui-même, *Celui qui a été, qui est, et qui sera*. « Je suis l'Éternel », dit le Seigneur, « c'est là mon nom — mon mémorial d'âge en âge — et je ne donnerai point ma gloire à un autre » [És. 42, 8]. Mais ce nom, qui est *la gloire* du Seigneur, désigne en général l'essence divine; maintenant, à laquelle des personnes de la divinité s'applique-t-il ici? Est-ce au Père ou au Fils?

Ce ne peut être à Dieu le Père; car, dans tout le cours des révélations, Il conserve toujours le caractère de *Dieu invisible* (1 Tim. 1, 17; Hébr. 11, 27; Col. 1, 15). Il ne s'est jamais manifesté personnellement aux hommes; « il habite », dit l'apôtre, « une lumière inaccessible; nul homme ne l'a vu, nul ne peut le voir » (1 Tim. 6). « Personne ne vit jamais Dieu » (Jean 1, 18). « Jamais vous n'ouïtes sa voix, ni ne vîtes sa face », a dit notre Seigneur (Jean 5, 37). « Nul n'a vu le Père », dit-Il encore (Jean 6, 46).

Quelle est donc la personne divine qui se révèle aux enfants des hommes sous l'Ancien Testament, et qui parle au fils d'Amitthaï?

C'est l'*Ange de la face* de Dieu (És. 63); l'*Ange Jéhovah*, ou l'Ange (qui est) Jéhovah, Celui qui tout à la fois envoie et est envoyé (Zach. 2, 10, 11); c'est l'Ange qui apparut à Abraham sous les chênes de Mamré, à Jacob en Mésopotamie, à Moïse sur le mont Horeb; l'Ange qui conduisit Israël dans le désert, où ce peuple Le tenta et L'irrita; qui se montra à Agar délaissée, à Josué sur les rives du Jourdain, aux parents de Samson dans les champs de Tsorha, à toute la nation juive dans la plaine de Bokim. C'est l'*Ange de l'alliance* (Mal. 3), qui révéla Sa *gloire* à Ésaïe (És. 6, 3, et Jean 12), et qui inspira les prophètes (1 Pier. 1); c'est le *capitaine des armées de l'Éternel*, le *Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, Emmanuel, Dieu avec nous* [Matt. 1, 23], Jéhovah manifesté; c'est, en un mot, « le Fils unique qui est dans le sein du Père » et qui « nous l'a fait connaître » (Jean 1). Il remplit tout l'Ancien Testament, d'Adam jusqu'à Malachie; et, dès Éden, nous Le voyons préluder à cette carrière d'incompréhensible abaissement où Son amour devait un jour Le faire descendre pour nous racheter.

La Parole de Dieu attribue constamment au Fils l'essence et les perfections de Jéhovah, Ses œuvres, le culte qu'Il réclame pour Lui seul, et Ses noms les plus incommunicables. Nous venons d'en rappeler quelques-uns; il en est un autre qu'Il obtient dans les prophètes, notamment dans Jonas, savoir celui de *la Parole de l'Éternel* ou de *la Parole* (qui est) *l'Éternel*; car voici ce que dit notre texte: « La Parole de l'Éternel » ou « la Parole l'Éternel fut à Jonas », c'est-à-dire qu'elle s'adressa à lui. Jésus est, en effet, « la Parole l'Éternel; la Parole qui était au commencement avec Dieu et qui était Dieu »; la Parole qui manifestait aux patriarches et aux prophètes les pensées et les volontés du Dieu tout-puissant; cette Parole, enfin, qui, *dans la plénitude du temps*, devait « se faire chair » pour nous sauver et « habiter au milieu de nous, pleine de grâce et de vérité » (Jean 1; Gal. 4).

C'est donc la Parole avant qu'elle prît notre chair; c'est le Fils éternel du Père, ou, si l'on veut, c'est Jéhovah dans la personne du Fils, qui parle maintenant à Jonas, et l'envoie à Ninive; c'est devant Lui que Jonas va donner essor à tout son dépit; et c'est Lui-même, enfin, qui supportera le prophète avec toute la clémence « du maître débonnaire qui ne brise point le roseau cassé et n'éteint point le lumignon fumant encore [Matt. 12, 20] ».

La Parole de l'Éternel donne à Jonas un message pour Ninive. Remarquons d'abord que, lorsque le Seigneur a quelque œuvre à faire, les instruments pour l'accomplir ne Lui manquent point. La nature entière est à Ses ordres; à Sa voix, la terre engloutit Coré et sa bande [Nomb. 16, 32], la mer submerge Pharaon et son armée [Ex. 14, 28], un ange couvre les camps ennemis de blessés à mort [2 Rois 19, 35], les vers dévorent Hérode [Act. 12, 23], et Jonas menace et sauve Ninive.



Remarquons ensuite que souvent Il choisit les instruments qui peuvent sembler le moins propres à l'accomplissement de Ses desseins, et que, de la créature la plus chétive, Il sait faire, quand Il le veut, l'agent le plus distingué de Ses décrets. Avec Lui, le berger de Jéthro brise l'Égypte ; une orpheline sauve la nation juive de l'épée du cruel Haman ; et un faible et timide Jonas va faire tomber à genoux deux millions d'hommes au pied du trône de Dieu.

« Lève-toi et t'en va à Ninive la grande ville, et prêche contre elle, car la malice de ses habitants est montée jusque devant moi ».

« Lève-toi », dit l'Éternel à Jonas. Le Maître a parlé, le serviteur n'a plus qu'à obéir. Ah ! si Jonas l'eût mieux compris et que d'avance il se fût tenu prêt à aller où il plairait à Dieu de l'envoyer, que d'amertumes il se fût épargnées ! Mais le commandement du Seigneur va le prendre au dépourvu.

« Lève-toi » ! voilà ce que le Seigneur a pareillement le droit de dire à chacun de nous. « Lève-toi » pour aller où je t'envoie, pour faire l'œuvre que je place devant toi. Le racheté de Christ n'a plus la disposition de sa personne. Il n'a à consulter ni sa volonté, ni ses goûts, ni ses intérêts, car il n'est plus à lui-même, mais à Celui qui l'« a acheté à prix » [1 Cor. 6, 19-20]. « Parle, ton serviteur écoute » [1 Sam. 3, 10] ; tel est le langage du vrai disciple de Jésus Christ ; son âme, auparavant semblable à une girouette, tournait au gré de tous ses désirs ; maintenant, pareille à l'aiguille aimantée, elle a, quoique parmi beaucoup d'oscillations, une direction générale, fixe et permanente, et cette direction, c'est la volonté de Dieu.

« Lève-toi et t'en va à Ninive la grande ville ». Le Saint-Esprit nous apprend que ce fut Caïn qui bâtit la première ville [Gen. 4, 17]. Dans l'état actuel de la nature humaine, les villes sont des maux, et les grandes villes de grands maux ; le crime s'y enhardit par le nombre des complices ; à la longue, on ne croit plus mal faire quand on fait comme des millions d'autres. Puis, dans les grandes villes, on a pour pécher plus de liberté qu'ailleurs ; on s'y cache aisément dans la multitude, comme le serpent dans l'épaisseur des buissons, ou le loup dans la profondeur des forêts. Cependant le jour vient, ô doux espoir de la foi ! où les villes ne seront plus des écoles d'immoralité ; où leurs habitants, au lieu d'une influence corruptrice, exerceront les uns sur les autres une action salutaire et bénie. En attendant, le Seigneur *tire le bien du mal* ; et, tandis que Satan profite de l'agglomération des hommes pour multiplier et propager l'iniquité, Dieu la fait servir à répandre et à affermir la vérité. C'est quelquefois où il y a le plus de ténèbres qu'Il met aussi le plus de lumières. Que de villes ne pourrions-nous pas citer, dont Il a fait et fait encore pour le monde des foyers de lumière et de vie ! Toutefois, ce ne sont là que des exceptions, et cette triste vérité demeure : c'est que les villes sont des maux, les grandes villes de grands maux, les séminaires du vice, des universités, s'il est permis de les nommer ainsi, des universités du prince de la puissance de l'air, où ses plus brillants sujets se préparent pour occuper ensuite dans son royaume les postes les plus éminents. Plus les fils déchus du premier transgresseur vivent rapprochés les uns des autres, plus ils se corrompent mutuellement ; chacun d'eux apportant à la masse commune de méchanceté sa part de dépravation, le trésor grossit de jour en jour, l'iniquité s'entasse ; plus le Seigneur bénit, plus on L'offense ; avec Sa patience grandit la rébellion. C'était le cas de Ninive. Malheur à elle ! car Il vient, Il vient pour la frapper.

Mais Il s'avance à pas lents, le Seigneur, quand Il vient pour punir ; Il s'arrête fréquemment en chemin, et envoie devant Lui Ses messagers pour signifier de Sa part aux pécheurs qu'ils se repentent ou qu'ils périssent. Noé menace en Son nom l'ancien monde, Lot l'impure Sodome, et Jonas la criminelle Ninive.

« Va », lui dit le Seigneur, « et prêche contre elle ; car la malice de ses habitants est montée jusque devant moi ». La malice de Ninive est montée devant l'Éternel, comme autrefois étaient montés devant Lui le meurtre de Caïn [Gen. 4, 10] et le crime de Sodome [Gen. 18, 20-21]. Au cri de ses iniquités va répondre celui de la colère de Dieu. Tel est

le sinistre message que Jonas doit proclamer dans toutes les places de la cité, devant l'humble asile du pauvre, comme devant la somptueuse demeure du riche et le palais du roi.

Mais ce n'est pas seulement à Ninive que s'adresse le solennel avertissement; c'est à toutes les cités et à toutes les nations qui ne craignent point Dieu; c'est avant tout à la chrétienté. Autant sont glorieuses ses prérogatives, autant sa condamnation sera grande. Dieu a vu ses iniquités. Son audacieuse incrédulité, son odieux formalisme, le progrès effrayant de son esprit de licence, de révolte et d'anarchie, le débordement de sa corruption, tous ses crimes sont montés *jusque devant* Lui. La *vendange* de la terre mûrit rapidement; Dieu va se lever pour la « fouler dans la cuve de sa colère et de son indignation » (Apoc. 14); Il va se lever pour « exercer sa vengeance sur ceux qui n'obéissent point à la bonne nouvelle de notre Seigneur Jésus Christ » (2 Thess. 1). Il commencera et Il achèvera [1 Sam. 3, 12]. Telle est la ferme et irrévocable parole que l'Église, fidèle écho de la voix du Seigneur, doit faire retentir au milieu du monde; telle est la parole que chaque enfant de Sion doit répéter à ses parents, à ses amis, à ses compatriotes.

« Prêche contre Ninive », dit l'Éternel à Jonas, « car la malice de ses habitants est montée jusque devant moi ». Il est donc bien vrai que, en dépit de tous les beaux raisonnements, à l'aide desquels notre « cœur désespérément rusé » [Jér. 17, 9] cherche trop souvent à se rassurer lui-même contre des châtiments que néanmoins il redoute en secret; il est donc vrai *que le cri* de nos péchés *monte jusque devant* Dieu; que, « du lieu de sa résidence, il prend garde à toutes nos actions » [Ps. 33, 14-15] et « qu'il met devant la clarté de sa face nos fautes cachées » [Ps. 90, 8]. Notre cœur charnel ne le croit pas ou feint de ne le pas croire; « l'Éternel », dit-il, « ne nous fera ni bien ni mal » (Soph. 1, 12); la pensée d'un Dieu qui voit tout, qui enregistre tout dans Son livre, est pour lui la plus importune des pensées; à tout prix, il voudrait éloigner ce Dieu du monde qu'Il a fait, le reléguer, pour ainsi dire, et le confiner dans Son ciel. Aussi, voyez comme il le nomme! L'Être suprême, l'Être des êtres, trop grand et trop haut pour s'abaisser jusqu'à regarder à nos chétives personnes et à compter toutes nos faiblesses! Sous le voile de l'adoration il cache l'incrédulité, la haine et la révolte. Mais, pécheur! Il t'a vu, ce Dieu, dans ton cabinet; Il a lu, ce Dieu, dans les replis les plus secrets de ton être; et tout ce que tu as pensé, dit ou fait de mal pendant ta vie, tout cela est monté jusqu'à Lui et demeure devant Sa face. Il t'a plu de L'éloigner de ton souvenir; mais Lui ne l'a point oublié, et, à moins que tu ne te convertisses, Il « déduira le tout par ordre en ta présence » (Ps. 50), dans ce grand jour que Sa Parole appelle *la colère à venir* [1 Thess. 1, 10].

« La colère à venir »! As-tu compris ce mot, pécheur? Tous les fléaux de Dieu réunis, tous les jugements dont Il a jusqu'ici visité la terre, cet effroyable amas de maux n'est encore qu'un léger aperçu de *la colère à venir*, et comme une étincelle auprès d'un immense incendie. Au nom de ton salut, arrête-toi donc enfin devant ce mot : *la colère à venir*; pèse ce mot, *la colère à venir*; tremble devant ce mot, *la colère à venir*! Et, sans plus attendre, sauve-toi dans les bras de Celui qui vint du ciel pour nous en *délivrer* (1 Thess. 1). Tout ce qu'il y a de menaces et de malédictions dans la loi; de courroux, de haine et d'indignation pour le mal dans le cœur du Dieu saint; d'ardeurs consumantes dans le sein du Dieu juste, et de puissance pour briser le coupable dans le bras du Dieu fort; tout ce qu'il y a de terreurs, d'agonies et de tourments dans *la prison* (1 Pier. 3) où gémissent les méchants; tout ce qu'il y aura de tortures de l'âme et du corps dans *le feu éternel* où les réprouvés seront jetés au dernier jour : Christ l'a senti, Christ l'a subi pour tous ceux qui croient en Son nom. Cet amer calice de colère et de malédiction, Jésus l'a épuisé jusqu'à la lie, ne laissant à l'âme qui met en Lui son espoir que la coupe du salut. Dès lors, nous ne voyons plus que deux classes d'hommes : ceux qui, croyant au Sauveur, savent qu'ils ont déjà reçu, dans *le corps de Christ* (Rom. 7, 4) la *condamnation* qu'ils avaient méritée (Rom. 8, 1-3); et ceux qui, ne cherchant pas en Lui leur refuge, ont encore devant eux la colère, « la colère qui vient », dit l'apôtre (Éph. 5), l'horrible perspective de souffrir



personnellement, sous la main de Dieu, tout ce que Jésus endura de tortures à Gethsémané et au Calvaire. Lecteur ! à laquelle de ces deux classes appartiens-tu ? Pour toi la colère est-elle encore à *venir* ou si déjà elle est *venue* ? Telle est la solennelle question que nous plaçons devant toi.

Revenons aux paroles qui nous ont inspiré ces réflexions. C'était sans contredit un difficile et périlleux message que celui que Dieu confiait à Jonas ; mais que de raisons celui-ci n'avait-il pas pour l'accomplir : le droit et l'autorité de Celui qui non seulement l'avait éclairé des lumières de Sa révélation, mais l'avait investi de la charge de prophète ; l'amour de tant de myriades d'âmes immortelles que ses paroles, bénies d'en haut, pouvaient sauver des jugements de Dieu ; et la pensée enfin que, si de grands périls le menaçaient dans l'accomplissement de sa tâche, le bras du *Dominateur de la terre* était là pour les détourner de lui ?

C'est un message beaucoup plus humble, mais, avons-nous dit, c'est pourtant un message analogue que celui que le Seigneur confie à tous Ses enfants et principalement à Ses serviteurs, quand Il leur commande d'annoncer avec bonté mais sans détour, avec charité mais sans réticence, Sa justice et Ses jugements, à leurs parents, à leurs amis, à tous leurs entours, « et qu'à moins qu'ils ne se convertissent, ils périront » certainement (Luc 13). Et ce message qu'Il nous confie, n'avons-nous pas, frères bien-aimés, les mêmes raisons que Jonas pour l'accomplir : le droit et l'autorité de Celui qui nous a créés et rachetés pour Lui obéir, qui nous a introduits dans la « royale sacrificature » pour « annoncer ses vertus merveilleuses » [1 Pier. 2, 9], l'amour des âmes immortelles dont nos avertissements, bénis de Dieu, pourront détourner plusieurs de la fosse éternelle où elles courent se jeter ; la certitude enfin que le Seigneur est là pour nous aider à délivrer convenablement le message qu'Il a commis à notre faiblesse ? Ah ! s'il y a dans notre esprit l'intelligence, même la plus élémentaire, de Ses droits à notre égard et du but pour lequel Il nous a appelés à Sa précieuse connaissance ; s'il y a dans notre cœur la moindre étincelle de vraie charité et la mesure de foi la plus ordinaire à cette solennelle et irrévocable Parole : « Qui croit au Fils a la vie, mais qui désobéit au Fils ne verra point la vie » [Jean 3, 36], pourrons-nous, sans les avertir, voir ceux que nous professons d'aimer, s'avancer, impénitents, insoucieux et légers, à la rencontre de la *colère qui vient*, au-devant du *lac ardent de feu et de soufre*, et de la *mort seconde* ?

Après avoir indiqué l'idée morale de notre texte, abordons-en l'idée typique. Le sens symbolique du livre apparaît dès le début. Tout ce que la longue succession des prophètes subséquents allait déclarer au sujet des peuples païens, de leur châtement, puis de leur conversion, Dieu l'exprime d'avance, en un langage tout parabolique, dans l'histoire de leur avant-coureur, le prophète de Gath-Hépher, chargé de porter aux Ninivites une parole de condamnation, mais avec une arrière-pensée évidente de miséricorde. Jonas, c'est Jésus Christ, le grand messager du Père auprès des nations ; c'est aussi, je pense, Israël en tant qu'il est auprès des autres peuples l'instrument choisi du Seigneur, le porteur privilégié de Ses paroles. Ninive, la principale ville des nations, c'est le monde païen, c'est la gentilité ; et, comme Jonas, après avoir reçu pour Éphraïm un message de miséricorde et de délivrance et lui avoir annoncé qu'il vaincrait le Syrien, son oppresseur, reçut ensuite pour la cité païenne un message de condamnation, mais, avons-nous ajouté, avec une arrière-pensée manifeste de pardon pour la repentance ; ainsi le Seigneur Jésus, après avoir adressé à Ses frères selon la chair les bonnes nouvelles de Dieu, devait faire annoncer ensuite aux Gentils, par douze Hébreux Ses ministres, « la repentance et la rémission des péchés par la foi en son nom » [Luc 24, 47].

C'est ainsi que, dès son alpha, le livre laisse entrevoir le cœur de l'Éternel et les pensées de Sa miséricorde envers les nations ; c'est ainsi qu'il laisse deviner les plans de Celui qui est le Dieu des païens aussi bien que des Juifs (Rom. 3). Jusqu'à ce jour le Seigneur a, par le ministère de Ses témoins, « visité les nations afin d'en tirer un peuple pour son nom » (Act. 15) ; aussitôt qu'Il aura achevé de rassembler ce peuple, dès que la

« plénitude des Gentils sera entrée » (Rom. 11), prenant le *balai de destruction*, Il balaiera, par d'illustres jugements, la terre prophétique, des méchants qui la corrompent (És. 14; 63; Joël 3; Zach. 14; Apoc. 11; 19; etc.). Puis, Il « rétablira le tabernacle de David qui est tombé » (Amos 9)<sup>3</sup>; Il rassemblera les brebis perdues de la maison d'Israël, et, par l'organe du peuple de Jacob, mais alors de ce peuple en entier converti, Il appellera les nations en tant que nations, à la pleine possession de Sa grâce éternelle en Jésus Christ (És. 2; Zach. 8; 14; Mich. 4; etc.). — Qu'il est doux de retrouver ainsi, dans tout l'Ancien Testament, Jésus et les desseins du Père, et d'y voir resplendir à chaque page le nom de Celui qui est précieux à notre âme! Ah! veuille le Seigneur, par Son Esprit, nous donner de plus en plus l'intelligence de Ses divins oracles, et nous en rendre ainsi la lecture toujours plus attrayante et toujours plus utile.

### **La fuite du prophète (Chapitre 1, verset 3)**

« Mais Jonas se leva pour s'enfuir à Tarsis de devant l'Éternel. Il descendit à Joppé où il trouva un navire qui allait à Tarsis, et ayant payé le passage, il s'embarqua pour aller avec eux à Tarsis, et s'enfuir de devant l'Éternel ».

L'Éternel avait de grands desseins en envoyant Jonas à Ninive. Cette ville commençait à menacer la Palestine et à exercer une notable influence sur la condition de ses habitants. Dieu va donc faire sortir de ce petit royaume d'Éphraïm un prophète chargé de lui dénoncer les jugements du ciel. Il veut par là se donner à connaître à la fière cité, fléau de Samarie, comme le Dieu suprême; Il veut éloigner de l'esprit des princes assyriens les projets d'asservissement qu'ils nourrissaient déjà quant à la Judée ou du moins en retarder l'exécution; et, par la seule parole de Son héraut, humilier enfin l'orgueil de la première monarchie de cette époque-là. En même temps, Il se proposait, avons-nous dit, de faire pressentir la vocation des Gentils et l'approche du jour où tous les peuples de la terre connaîtront l'Éternel et se prosterneront devant Lui.

Mais Jonas n'a point compris les pensées de Dieu; en lui l'homme et le patriote juif prévalent sur le prophète et sur le saint; au lieu d'obéir « à la vision céleste » [Act. 26, 19], il « consulte la chair et le sang » [Gal. 1, 16]. Il se lève bien, le fils d'Amitthaï, mais pour s'enfuir vers l'occident, quand Dieu l'appelle à se rendre en orient. Conduite aussi imprudente qu'elle est criminelle! C'est l'égoïsme, c'est l'attachement à la volonté propre. Sous une forme ou sous une autre, ce malheureux penchant règne universellement sur la terre et la couvre de maux. Si le bonheur est dans le sentier de Dieu, la misère est dans le nôtre; un moment nous l'appelons *Naomi* (agréable); mais nous ne tardons pas à reconnaître que son vrai nom est *Mara*, car le Tout-puissant l'a semé d'amertumes (Ruth 1). Le prophète infidèle de Juda avait trouvé sur sa route un lion pour le déchirer (1 Rois 13); Jonas va rencontrer sur la sienne la tempête et la mort.

Mais d'où lui vient cette invincible répugnance à obéir au commandement divin? Est-ce indolence, amour du repos charnel ou manque de bonne volonté de sa part? Craint-il

---

<sup>3</sup> La parole d'Amos (9, 11, 12), citée par saint Pierre (Act. 15, 14 et suiv.). — Pierre cite la parole d'Amos, mais dans une intention fort générale et uniquement, je pense, pour confirmer le point en question, savoir la vocation des Gentils. Il ne dit pas qu'elle obtienne alors son *plein* accomplissement. Elle recevait, quant aux Gentils, un commencement d'exécution. Mais elle ne se réalisera complètement à leur égard qu'après le relèvement du tabernacle de David, c'est-à-dire après le rétablissement de la nation juive, ainsi que le montre une lecture attentive du chapitre d'Amos. La même remarque s'applique en général à toutes les prophéties de l'Ancien Testament, rapportées dans le Nouveau. Soit qu'elles regardent les Gentils ou les Juifs, elles ne reçoivent, à l'origine de l'économie actuelle, qu'un commencement d'accomplissement; leur réalisation pleine, complète, supérieure, est, à notre avis, réservée pour la prochaine dispensation.

peut-être les dangers personnels qu'il court en allant dénoncer à Ninive les jugements de Dieu ? Voit-il le nombre, la puissance et la colère des Assyriens, lui qui devrait ne voir que le Seigneur, Son commandement, Son pouvoir, Son amour, Sa fidélité ? Dit-il enfin : « Qui est suffisant pour ces choses ? » [2 Cor. 2, 16] lorsqu'il devrait s'écrier : Qui es-tu, toi, haute montagne devant le serviteur de l'Éternel ? Une plaine ! [Zach. 4, 7] — Tout cela est probable ; mais ce qui l'est encore plus, c'est qu'une fausse idée religieuse, un scrupule erroné l'abuse ; tout imbu qu'il est des préjugés de son peuple, il n'entend pas que Dieu s'intéresse au salut des Ninivites ; il ne veut pas être auprès d'eux l'instrument de Sa grâce. En même temps un autre sentiment le préoccupe. Déjà, la Palestine avait vu de près l'Assyrien et tremblé devant lui ; patriote juif avant tout, jaloux pour sa nation, mais d'une mauvaise jalousie, Jonas recule à la pensée d'aller proclamer dans Ninive les paroles de Dieu, et, par des menaces, qu'elle écouterait peut-être, de la pousser, de l'entraîner dans les voies de la repentance, et de prévenir ou tout au moins différer ainsi la ruine ardemment désirée de la cruelle ennemie d'Israël. Car Jonas, ainsi que lui-même l'exprimera plus tard (4, 2), Jonas connaissait bien le cœur de Dieu ; il savait qu'après avoir menacé la ville coupable, au premier signe de repentir de sa part, Il révoquerait la sentence prononcée contre elle ; alors, pensait-il aussi, alors Sa parole dans ma bouche sera réputée *oui* et *non* ; Lui-même sera déshonoré, et moi Son prophète humilié.

Triste fruit de ce patriotisme aveugle qui offusque l'esprit, rétrécit et dessèche le cœur et peut dégrader le plus beau caractère ! Funeste conséquence de cette sagesse de l'homme qui toujours oppose ses pensées, ses scrupules, ses raisonnements, aux paroles et aux ordres du Seigneur ! Sûrement, sous la loi, Dieu n'avait pas fait les Juifs pour être un peuple de missionnaires ; Il les avait, au contraire, établis seuls dépositaires de Ses grâces et de Ses alliances jusqu'à la venue du Christ ; mais, d'autre part, n'avait-Il pas promis de *bénir* un jour toutes les tribus humaines ? Et le message donné à Jonas ne devait-il pas être considéré par celui-ci comme un prélude de l'accomplissement de cette glorieuse promesse ?

Le parti de Jonas est pris ; il monte sur *les chevaux légers* et s'enfuit de devant l'Éternel. Mais, pauvre Jonas, « où » donc « irais-tu loin de son Esprit et où fuirais-tu loin de sa face » (Ps. 139) ? Jonas savait fort bien que partout il trouverait le Seigneur ; mais apparemment il s'imaginait qu'aussitôt loin de la terre que l'Éternel avait choisie pour y établir Sa demeure (Joël 2, 27), où resplendissait la *schechinah*, la gloire, symbole auguste de Sa présence au milieu de Son peuple, et où l'Esprit Saint rendait Ses oracles, il se sentirait allégé du pesant fardeau du ministère prophétique et que le Seigneur alors se choisirait un autre serviteur pour l'envoyer à Ninive. Il ne pense pas que Dieu n'est pas où lui, Jonas, se propose d'aller ; mais il espère que l'Esprit de Dieu ne l'y saisira pas. Puis, une fois le sort de Ninive décidé, il se flatte de revenir dans la terre des oracles, pour y terminer sa vie dans l'exercice de quelque ministère moins dur à sa chair. Tel est, nous le craignons fort, le calcul de son égoïsme et de sa lâcheté.

Quoi qu'il en soit, Jonas, poursuivant sa route, « descendit à Joppé où il trouva un navire qui allait à Tarsis ». « Il descendit ». Le mot s'explique aisément par la position du pays d'Israël, assis sur un plateau élevé dont la Méditerranée baigne le pied. Il descendit à Joppé : c'était le port de Jérusalem. On connaît bien la situation de Joppé (Japho), le Joppé du livre des Actes, la Jaffa de l'histoire contemporaine ; mais l'on n'est pas également d'accord sur la position de Tarsis ; les uns croient que c'était la Tarse des Actes, la patrie de Paul, distante de Joppé d'environ deux cents lieues au nord ; d'autres Carthage sur la côte d'Afrique ; d'autres, l'Espagne méridionale, ou, par-delà le détroit de Gibraltar, l'antique Tartesse, cette île si riche de mines d'or et autres métaux, avec laquelle les Phéniciens (à qui devait appartenir le vaisseau de Jonas) faisaient alors un si grand commerce. C'était aussi le sentiment le plus généralement admis parmi les anciens. Il y avait encore une autre Tarsis où l'on se rendait par la mer Rouge et dont il est question dans l'histoire du roi Josaphat (1 Rois 22, 49, etc. ; 2 Chron. 20, 36).

Sans vouloir trancher le point, nous croyons cependant que la Tarsis de Jonas était un pays situé dans quelque parage lointain de la Méditerranée ou de l'océan Atlantique, et célèbre dans l'antiquité par les relations commerciales que soutenaient avec lui les deux peuples les plus navigateurs de ces temps-là. Les Hébreux, surtout les Phéniciens, allaient chercher en Tarsis, l'or, l'argent, le fer, l'étain, le plomb et d'autres productions de l'Occident, pour les échanger, sur le marché de Tyr, contre les richesses de l'Orient (Jér. 10 ; Éz. 27). Car, avant que Dieu l'eût brisée sous la main de Nebucadnetsar, puis sous celle d'Alexandre (És. 23 ; Éz. 27), Tyr, la ville principale de la Phénicie, était le théâtre d'une immense navigation, le centre du commerce de la Méditerranée et de l'univers. Ésaïe l'appelle « la foire des nations » (És. 23). Tarsis s'enrichissait du trafic qu'elle faisait avec elle et la célébrait dans ses chants (Éz. 27). Aussi, quand le fils d'Amots prédit la ruine de la puissante Tyr, convie-t-il, entre beaucoup d'autres peuples, celui de Tarsis, à pleurer sur la chute de la reine des mers : « Hurlez, navires de Tarsis, hurlez, car elle n'est plus » (És. 23).

Toutefois il est bon d'ajouter que le mot de *Tarsis* prit de bonne heure une signification plus étendue, et servit à désigner indifféremment tous les pays maritimes situés à l'occident de la Terre Sainte, tous ceux où l'on se rendait par la Méditerranée ; comme aussi par la suite l'expression de *navires de Tarsis* désigna, sans nulle distinction, tous les grands navires, par opposition aux nacelles et aux barques, et surtout les vaisseaux qui entreprenaient des navigations de long cours (És. 2 ; 60 ; Ps. 48). C'est ainsi qu'aux livres des Rois et des Chroniques, nous lisons que « le roi Salomon » avait sur mer « la flotte de Tarsis avec la flotte de Hiram et que, tous les trois ans, la flotte de Tarsis revenait, apportant de l'or, de l'argent, de l'ivoire, des singes et des paons » [1 Rois 10, 22]. Et quand, plus tard, Ésaïe prédit la conversion générale et le rétablissement d'Israël, il annonce que « les navires de Tarsis, les premiers, s'attendent à l'Éternel, pour amener les fils de Sion des pays éloignés avec leur argent et leur or » (És. 60). Le psalmiste enfin nomme expressément *les rois de Tarsis et des îles*, ceux de l'occident, parmi les rois qui se prosterneront devant le Fils de David, le Prince de paix, quand Il règnera sur la terre, et qui Lui apporteront leurs présents (Ps. 72).

Retournons à Jonas. Il trouve donc à Joppé toutes choses selon son gré ; un navire allait mettre à la voile pour les lieux mêmes où il aspirait à se rendre. Il *paie son passage*, il le paie exactement. Tel se montre juste dans ses transactions avec les hommes sur le marché, qui ne craint pas de voler Dieu dans Son temple (Mal. 1 ; 3) et de Lui désobéir en face ; tout en rendant fidèlement à César ce qui est à César [Matt. 22, 21], il ne se fait nul scrupule de ravir à Dieu ce qui appartient à Dieu. — Jonas ne calcule pas la dépense. L'homme qui marche dans ses propres voies, souvent avare pour Dieu, avare aussi pour l'indigent, se montre ordinairement, selon la mesure de sa fortune, libéral, si ce n'est prodigue pour lui-même.

Jonas monte à bord du vaisseau frété pour Tarsis. Peut-être ne faut-il pas omettre la curiosité parmi les motifs qui le poussaient vers cette terre lointaine ; il voulait le voir, lui aussi, ce pays où le commerce appelait alors tant de monde, et dont on racontait tant de merveilles. Le voilà donc entouré des gens de l'équipage, qui parlaient la même langue que lui, celle de Canaan ; c'étaient apparemment des Phéniciens, car ce peuple et les Hébreux se comprenaient sans peine ; à côté d'eux, pouvaient se trouver à bord des passagers d'autres nations, que leurs affaires conduisaient également à Tarsis. Le voilà seul adorateur du vrai Dieu parmi ces idolâtres : eux, tout préoccupés de leurs spéculations, lui, de sa fuite honteuse ; eux, allant le cœur libre où l'intérêt de leur négoce, et de fait la providence les appelle, lui, le cœur triste et la conscience chargée, se rendant où Dieu ne l'appelle point, pour y chercher un repos qui s'éloignera de Lui aussi longtemps que lui-même s'éloignera de Dieu.

Bientôt le signal du départ est donné, et Jonas est en pleine fuite. Quelle différence entre l'âme pieuse et le cœur rebelle ! Tandis que celle-là aspire à s'unir toujours plus à Dieu comme au centre unique de son bonheur, celui-ci court chercher, loin de son Créateur



et dans le repos de la chair ou dans les vanités d'un monde trompeur, un bonheur qu'il ne trouvera point ; car l'éloignement de Dieu, c'est la mort.

Plaignons Jonas, blâmons sa conduite, mais ne jetons pas durement la pierre contre sa personne. Son péché est grand, sans nul doute, d'autant plus grand que Dieu l'avait précédemment encouragé par un ministère remarquablement béni. Mais quelle perspective que celle qui se déroulait devant lui ! Un long et pénible voyage à entreprendre, une terrible proclamation à faire retentir dans toutes les places de la cité royale, la fureur ou les dédains de tout un peuple à braver, la nécessité, pour obéir à l'appel céleste, de surmonter ses impressions juives les plus profondes, ses préjugés nationaux, ses instincts les plus intimes, et par-dessus tout d'immoler sa vanité personnelle. Toutes ces difficultés se dressent devant lui comme des montagnes et le cœur lui défaut. Le *moi*, très en relief dans son histoire, y joue sûrement un fort grand rôle ; mais, dans la nôtre, en joue-t-il un bien moins déplorable ? L'esprit de témoignage et de dévouement est-il si commun par le temps qui court ? Et les Jonas sont-ils si rares parmi nous ? Que le sentier du Seigneur se rencontre un moment avec le nôtre, ou n'offre à nos yeux que peu de difficultés, aussitôt nous nous persuadons que notre volonté harmonise délicieusement avec la sienne ; mais que Dieu nous appelle à des renoncements réels, à de vrais sacrifices, alors en nous la chair se cabre et résiste, et comme Jonas nous Lui tournons le dos, non la face. Tout autant que le fils d'Amitthaï, nous avons nos agréables Tarsis vers lesquelles nous entraîne l'impétuosité de nos secrets désirs, comme aussi nos Ninive abhorrées que nous fuyons de toute l'énergie de nos répugnances les plus intimes.

Blâmons tant qu'il nous plaira le calcul odieux du prophète qui monte sur un navire, d'où plus tard, le voulût-il, il ne pourra plus ressortir pour se rendre où Dieu l'appelle, et se met volontairement dans l'impossibilité d'aller où son Créateur l'envoie ; nous n'agissons pas autrement nous-mêmes quand, pour nous dispenser d'accomplir telle ou telle tâche qui nous paraît difficile, nous nous créons arbitrairement des devoirs ; quand nous multiplions nos occupations au point qu'elles ne nous laissent plus le loisir de rien faire pour le Seigneur, ou que nous trouvons mille prétextes pour ne pas obéir à Dieu qui nous commande d'annoncer Ses paroles à nos semblables. Pourtant, notre humble message, bien moins pénible à remplir que celui de Jonas, ne nous oblige à quitter ni pays ni familles pour aller, inconnus, prêcher tout seuls au milieu d'un peuple dont nous n'ayons à attendre que colère ou que dédain ; et d'autre part, Il nous appelle à parler, à ceux qui nous entourent, des incompréhensibles richesses de l'amour de Dieu en Christ, autant et plus que des ardeurs consumantes de Sa justice. Mais nous redoutons leurs froideurs, leurs mépris ; nous appréhendons peut-être la perte de quelque avantage temporel ; notre égoïsme calcule quand notre amour devrait se dévouer ; et, nouveaux Jonas, nous préférons notre volonté propre à celle de Dieu, et notre repos charnel au salut de nos semblables.

Mais cet esprit de calcul et de pusillanimité, qui trop souvent nous ferme la bouche, a lui-même une cause, et c'est notre incrédulité. Le Saint Esprit a dit : « Qui croit au Fils a la vie ; mais qui désobéit au Fils ne verra point la vie, mais la colère de Dieu demeure sur lui » [Jean 3, 36]. Cette solennelle parole, la croyons-nous réellement, frères ? Ah ! vraiment reçue dans notre cœur, quelle assurance d'abord et quel amour elle y répandrait ! Puis, de quel zèle, de quelle sainte activité elle le remplirait pour rechercher le salut de ceux qui nous sont chers ! Car, ou ils croient, et alors ils ont la vie ; ou ils ne croient pas, et jusqu'à ce jour ils sont dans la mort. Inévitable et terrible alternative ! Mieux comprise par nous et véritablement admise, nous laisserait-elle un instant de repos tant que nous n'aurions pas fait tout ce qui est en notre pouvoir pour les amener à Christ ? Quoi ! « Celui qui ne croit pas ne verra point la vie, mais la colère de Dieu demeure sur lui » ! Nous le savons et notre bouche se tait ! Ah ! ne parlons plus alors de notre foi ; taisons-nous sur notre bienveillance, et rougissons d'un amour qui, se bornant pour l'ordinaire aux témoignages d'un intérêt purement terrestre, voit la vie présente et son bien-être plus que l'éternité, le corps

périssable plus que l'âme immortelle, et ose à peine braver quelques airs froids et quelques paroles sévères pour sauver, s'il est possible, ceux qui s'en vont périr !

Le prophète de Gath-Hépher nous rappelle. La providence de Dieu semble favoriser son évasion ; les côtes de la Palestine disparaissent et déjà le navire est en pleine mer. Le chemin du prophète peut lui paraître aisé d'abord ; mais est-il une voie facile pour qui ne marche pas avec son Dieu ? Pauvre Jonas ! Que de douleurs il va trouver sur la route qu'il s'est choisie ! Il croit fuir l'épreuve, en fuyant la Judée ; il court au-devant de la détresse ! Déjà sa conscience le poursuit, et il commence à manger les figes amères ; il faudra qu'il en vide le panier jusqu'au fond (Jér. 24). Prenons garde aussi nous-mêmes, chers frères, qu'en voulant comme lui fuir arrière de telle ou telle croix que la sagesse de Dieu nous impose et que Son amour s'apprête à porter avec nous, nous n'allions de même à la rencontre d'autres croix bien autrement lourdes qu'il nous faudrait porter tout seuls ; et qu'avant et par-dessus toutes les autres, nous n'ayons à savourer longuement les amertumes d'une mauvaise conscience.

Telle est la conduite du fils d'Amitthai. Comme elle contraste avec celle que devait tenir un jour le fils de Jonas (Act. 10) ! Je les vois bien partir tous les deux de la même ville ; mais l'un pour ne pas aller porter aux Gentils le message de l'Éternel ; l'autre, au contraire, pour leur aller annoncer, de la part du « Seigneur de tous, la repentance et la rémission des péchés » [Luc 24, 47]. Et de même encore, quelle différence entre Jonas et Paul ! Tandis que le premier trouve Ninive trop éloignée, craint les fatigues de la route, redoute la colère ou les sarcasmes des Assyriens, calcule, hésite et dit avec le paresseux : « Le lion, le grand lion est au chemin » (Prov. 26) ; pendant que, jaloux pour sa nation, il voudrait garder pour elle seule les lumières de la révélation, le second, au contraire, bravant fatigues, périls et mort, court de Jérusalem jusqu'au bout de la terre, possédé qu'il est d'un seul désir, dévoré d'un seul besoin, celui de remplir le monde entier de la connaissance de Celui qu'il aime, et d'« amener toute pensée prisonnière à l'obéissance de Jésus-Christ » [2 Cor. 10, 5] !

Mais surtout, quel contraste entre le fils d'Amitthai et le Fils de Marie ! Tandis que Jonas trouve pénible d'aller seulement de Jérusalem à Ninive pour y porter le message de Dieu, Jésus, au commandement du Père, quitte le ciel et ses gloires, descend dans ce monde maudit, et, s'y revêtant de l'humble « forme d'un serviteur, se rend, pour nous sauver, obéissant jusqu'à la mort et jusqu'à la mort de la croix » (Phil. 2). Et, pendant que Jonas, aussi méchant devant Dieu que Ninive, *se lève*, non pour obéir, mais pour *s'enfuir*, le Saint de Dieu, se levant à l'instant même à la voix du Père, répond : « Me voici pour faire, ô Dieu ! ta volonté » [Héb. 10, 7] ; puis, après avoir mis Son âme en oblation pour les Gentils comme pour les Juifs, Il leur annonce, dans la personne de Ses témoins, le jugement, il est vrai, mais en même temps la grâce et le pardon pour quiconque croit et se repent (Matt. 28 ; Act. 1 ; 17 ; etc.)

Encore un mot sur la chute du prophète. Envisagée sous le point de vue moral, elle presse la nécessité de la vigilance ; elle nous crie de nous tenir prêts pour le jour où il plairait au Seigneur de mettre plus particulièrement notre obéissance à l'épreuve. Surtout elle nous fait toucher du doigt ce que devient l'homme, et l'homme le plus éminent, livré à ses propres ressources ; elle proclame, avec toute la Bible, que « notre force est en Dieu » [Ps. 84, 5], qu'en Lui seul est notre justice, et qu'à Lui seul appartient la gloire de notre salut. Qu'étaient en eux-mêmes Abraham, David, Jonas ou Pierre ? Qu'étaient Noé, Job et Daniel, ces trois hommes dont la prière avait tant de puissance auprès de Dieu (Éz. 14) ? De pauvres pécheurs comme nous, asservis aux mêmes passions que nous, ayant le même besoin de la grâce qui affranchit de tout péché, et du sang qui lave de toute souillure. C'est pour leur bien que Dieu permit leurs chutes ; c'est aussi pour notre bien qu'Il permet les nôtres ; elles humilient notre orgueil, elles exaltent Sa charité, elles nous rendent le sang de l'alliance toujours plus précieux, le secours du Saint Esprit toujours plus nécessaire, et cette vérité toujours plus évidente, qu'un seul est saint, un seul est fort, un seul est digne :



« Digne est l'Agneau » [Apoc. 5, 12] !

Vue sous son côté symbolique, la chute du prophète nous introduit dans un autre ordre d'idées. Dans les tristes dispositions qu'il manifeste dès l'ouverture du livre, Jonas nous apparaît comme une sorte de type ou de personnification de la nation juive, ennemie des Gentils et rebelle à Dieu dès le début de l'économie. Tel prophète, tel peuple. L'Israélite Jonas se présente devant la païenne Ninive comme la nation juive devait se poser un jour en face des Gentils. Jonas, c'est le Juif incarné : même étroitesse d'esprit, même égoïsme, même dureté de cœur. Jonas, comme Israël, ne veut décidément pas que la Parole du Seigneur soit annoncée au Gentil et que celui-ci soit *sauvé* ; c'est le grand tort du prophète et le trait proéminent de son caractère ; c'est aussi pour cela que la colère de Dieu va tout à l'heure *parvenir à son plus haut degré* sur lui, comme elle débordera plus tard sur la nation qu'il symbolise (1 Thess. 2). Si Jonas eût pu croire que le message dont Dieu l'avait chargé pour Ninive, était un message irrévocable de colère et de ruine, peut-être eût-il tenté de surmonter ses répugnances et d'aller ; mais, à travers la menace et par-delà la repentance, il entrevoit la miséricorde et il résiste. Quel contraste ! Tandis que le Maître, qui a reçu l'offense, veut, au fond, que le coupable soit sauvé, le serviteur, qui n'en a pas été l'objet, entend qu'il périsse ! Voilà bien encore le Juif ! Enfin, le même sentiment qui avait éloigné Jonas de Ninive lui ferme la bouche dans le vaisseau ; il se tait devant ces Gentils qu'il aurait dû entretenir de l'Éternel et pu gagner à Sa loi ; il se tairait à Tarsis, s'il y arrivait ; il se taira partout où il ira. Voilà de nouveau le Juif tel qu'il nous est apparu jusqu'à ce jour. Mais l'heure approche où ta clémence, ô Dieu d'Abraham, et ta grâce victorieuse vont le montrer au monde sous un aspect tout nouveau ; où, brisé par la repentance que tu répandras en lui (Zach. 12) ; brûlé de ton amour, harmonisant joyeusement avec ton cœur, et reprenant, au milieu des nations, la place et le ministère qui lui appartiennent, il ne se lassera plus de bénir Celui que jusqu'à ce moment il ne s'est pas lassé de *maudire* ; l'heure vient où il célébrera, de toutes les puissances de son être, son *Roi et son Dieu* (És. 8 ; Os. 3) ; et proclamera, sur mer comme sur terre, à Tarsis et à Ninive, comme à Jérusalem et jusqu'aux extrémités du monde, « ta miséricorde », ô mon Rédempteur, qui « atteint jusqu'aux cieux, et ta fidélité » qui s'élève « jusqu'aux nues » [Ps. 36, 5].

## La tempête (Chapitre 1, versets 4-6)

« Mais l'Éternel excita sur la mer un vent impétueux et une violente tempête, en sorte que le navire était en danger de se briser. La peur s'empara des nautoniers, et chacun invoqua son dieu à grands cris ; et ils jetèrent dans la mer la charge du navire pour l'alléger. Or, Jonas, couché au fond du vaisseau où il était descendu, dormait profondément. Alors le pilote s'approcha de lui et lui dit : Que fais-tu là, dormeur ? Lève-toi, invoque ton Dieu ; peut-être qu'il pensera à nous et empêchera que nous ne périssions ».

L'homme est enclin de sa nature à s'éloigner de Celui qui l'a fait ; et l'enfant de Dieu, comme l'enfant du monde, abandonné un seul instant à lui-même, tombe et L'offense grièvement. David, livré à son propre cœur, se rend coupable d'adultère et de meurtre [2 Sam. 11] ; Salomon se prosterne dans le temple des idoles [1 Rois 11, 5] ; Pierre renie son Maître avec serment [Matt. 26, 72], et Jonas devient un prévaricateur et un apostat.

Dieu le laissera-t-il périr dans sa révolte ? Non, mais Il enverra après lui Son messager pour le rappeler à Lui. Ce ne sera pas un ange, ce ne sera pas « un son doux et subtil » [1 Rois 19, 12] ; ce sera la grosse voix de l'orage, ce sera la tempête, ce rapide exécuteur des jugements du Dieu « qui fait des vents ses anges, et des flammes de feu ses ministres » [Héb. 1, 7]. Jonas a pris les *chevaux légers* pour s'enfuir de devant l'Éternel ; eh bien ! celle qui le *poursuit* sera *plus légère* encore (És. 30). Va, lui dit le Seigneur, jette-toi sur le vaisseau qui porte Jonas, et, le battant de tous tes flots, réveille, effraie le lâche et

méchamment serviteur, et ramène le pécheur à son Dieu.

L'histoire de Jonas nous donne de grandes leçons. Elle nous dit que refuser de nous rendre où Dieu nous envoie, et aller où Il ne nous envoie pas, c'est nous faire à nous-mêmes un double tort : c'est manquer une bénédiction et courir au-devant d'un châtement. Elle nous montre aussi comment, par l'épreuve, Dieu nous force à quitter le sentier de notre volonté propre, ce sentier qui mène à la perdition, pour rentrer dans le chemin du Seigneur, qui est celui du ciel. Qu'Il est bon jusque dans les châtements qu'Il nous inflige, et que de charité se cache sous l'apparente sévérité de Ses dispensations ! Il frappe « ceux qu'il aime », et les châtie « pour leur profit » [Héb. 12, 6, 10]. La faim ramène l'enfant prodigue dans les bras de son père, et la tourmente va rendre Jonas à son Dieu.

« Mais l'Éternel excita sur la mer un vent impétueux et une violente tempête ». Remarquons d'abord une différence notable qui existe entre les écrivains profanes et les auteurs sacrés ; tandis que, pour l'ordinaire, ceux-là n'arrêtent nos regards que sur les causes secondes, ceux-ci, tout au contraire, élèvent habituellement nos pensées vers la cause première, vers l'intelligence suprême et ordonnatrice. « Il souffla sur la mer un vent impétueux, et il y eut une affreuse tourmente », se fussent bornés à dire les historiens ordinaires. « L'Éternel excita sur la mer un vent impétueux et une violente tempête », disent les historiens inspirés. Dans tout ce qui se passe ici-bas, ils nous montrent constamment le doigt, l'intervention suprême du gouverneur moral du monde, du « Juge de la terre » [Gen. 18, 25]. La maison de Job s'écroule, le sol tremble, des navires s'abîment dans la profondeur des mers : « simple accident ou pur effet du hasard ! » dit ou pense l'homme naturel. — « Châtiment de Dieu ! » s'écrie l'homme formé à l'école du Saint Esprit. Et que sont, après tout, les vents déchaînés, les flots soulevés ou les tremblements de terre, sinon des ministres qui accomplissent à l'envi les décrets du Souverain ? Rien n'arrive qu'Il ne l'ait ordonné. « Y a-t-il dans la ville quelque mal que l'Éternel n'ait fait » (Amos 3) ? « Qui est-ce qui dit que cela est arrivé et que le Seigneur ne l'avait point commandé ? Les maux et les biens ne procèdent-ils pas également de l'ordre du Très-haut » (Lam. 3) ?

Remarquons ensuite que l'orage qui éclata sur Jonas, éclata soudain, proclamant cette vérité que l'homme qui marche résolument dans ses voies, décidé à ne prendre conseil que de son propre cœur, s'avance infailliblement au-devant de l'orage ; la tempête éclatera sur lui tout à coup, selon cette parole de l'Écriture : « Celui qui ayant été souvent repris, endure son cou, sera subitement retranché sans retour » [Prov. 29, 1].

Au reste, la souffrance est le juste châtement de la transgression, en même temps qu'elle en est l'inévitable conséquence. La douleur naît tout aussi naturellement du péché que la chaleur procède du feu. « Qui sème le vent, recueillera le tourbillon » (Os. 8). Le péché appelle toujours après lui la tempête : la tempête de « nos pensées qui s'accusent entre elles » [Rom. 2, 15], et celle aussi de l'appréhension « de la colère à venir » [Matt. 3, 7]. Et ce n'est pas seulement au-dedans de nous qu'il soulève ainsi l'orage, c'est en même temps au-dehors ; c'est dans la famille, et, selon notre position religieuse ou sociale, c'est dans l'église, ou dans la nation dont nous faisons partie ; toute la création fait la guerre à qui la fait à Dieu : « Nulle paix », a dit le Seigneur, « pour celui qui marche dans la méchanceté » [És. 48, 22].

Telle était la violence de l'ouragan, que « le navire était en danger de se briser ». Alors tous les passagers « chancellent comme des gens ivres ; ils montent aux cieux, ils descendent aux abîmes ; toute leur sagesse leur manque, et leur âme se fond d'angoisse » (Ps. 107, 25-27). S'il est vrai que, plus d'une fois, des méchants ont été bénis à cause des justes, quand ceux-ci marchaient dans le sentier de la droiture ; que, pour l'amour de Paul, par exemple, tout un équipage ait été sauvé, et que Sodome et Gomorrhe elles-mêmes eussent échappé au feu du ciel, si seulement elles eussent compté jusqu'à dix justes [Gen. 18, 32], il n'est pas moins avéré, d'autre part, que plus d'une fois des enfants du présent siècle ont eu beaucoup à souffrir à cause de la désobéissance des enfants de Dieu ; qu'ainsi la

duplicité d'Abraham appela les châtiments du ciel sur la maison de Pharaon [Gen. 12, 17], et que la révolte de Jonas exposa les mariniers de Joppé à toutes les horreurs du naufrage. Nous ferons bien de nous en ressouvenir, si nous ne voulons pas, par nos péchés, compromettre la paix et le bonheur de ce qui nous entoure.

Mais remarquez l'attitude des nautoniers dans la tourmente. « La peur s'empare d'eux ». Le cœur manque à ces gens de mer, accoutumés néanmoins à voir de près le péril et à braver les tempêtes. Quand tout sourit extérieurement au pécheur, ou que toutes choses vont leur train ordinaire, il est à l'aise et semble plein de résolution; mais, que l'orage vienne à gronder autour de lui, aussitôt son faux courage l'abandonne et la frayeur le saisit. Le prince impie de Babylone défiait le Dieu du ciel et de la terre et profanait les vases sacrés de son temple; mais, à l'instant même où il découvre sur la muraille la main qui trace les caractères mystérieux, son visage change, son esprit se trouble au-dedans de lui, les jointures de ses reins se relâchent, ses genoux heurtent violemment l'un contre l'autre [Dan. 5, 6], et la multitude de ses seigneurs et de ses concubines, loin de le rassurer, pâlit avec lui et ajoute à ses terreurs. Ah! si déjà sur la terre les pécheurs les plus audacieux tremblent ainsi devant le souverain Juge, que sera-ce au jour de la *colère à venir*, et quand éclatera la tourmente de Son indignation! Alors « les méchants diront aux montagnes et rochers : Tombez sur nous et cachez-nous de devant la face de Celui qui est assis sur le trône et de devant la colère de l'Agneau » (Apoc. 6).

Les nautoniers, dans leur terreur, « invoquaient chacun son dieu »; chacun, dans la détresse générale, implorait à *grands cris* le dieu, le patron qu'il supposait présider aux destinées particulières de sa ville ou de son pays; car alors, comme encore aujourd'hui, chaque cité, chaque contrée avait sa divinité tutélaire. Pendant que l'un peut-être appelait à son aide Jupiter ou Neptune, l'autre criait à Moloch ou à Baal. Mais Baal dort, ou il est en voyage [1 Rois 18, 27], ou tout préoccupé de ses propres affaires; pauvre marinier en détresse, crie donc plus fort, car il ne t'entend pas. Dans quelques moments, tous les passagers invoqueront le vrai Dieu qui a fait le ciel et la terre, et Il les entendra, Lui.

La plupart des hommes ne prient point, aussi longtemps que tout est calme autour d'eux; mais que le danger vienne à paraître, alors tous implorent la divinité comme ils la conçoivent; vous ne voyez plus ceux-ci se moquer, tandis que ceux-là sont à genoux; tous invoquent le ciel, chacun à sa manière; mais, ne vous y trompez pas, ce qu'ils en attendent, c'est uniquement la délivrance du danger qui les menace; sitôt le péril éloigné, vous les verrez revoler à leurs vanités avec tout l'élan du cheval qui se jette au milieu de la bataille, et les retrouverez toujours les mêmes, Achaz toujours Achaz. Il n'appartient qu'à la grâce de Dieu de changer véritablement le cœur de l'homme.

Au reste, l'exemple des nautoniers de Joppé nous montre tout ce qu'il y a de folie à se fier à ce qui n'est pas Dieu. Que feront maintenant, pour ces pauvres idolâtres, les divinités protectrices, les patrons qu'ils implorent? Ils n'ont pas soulevé la tempête, l'apaiseraient-ils? Les idoles que le mondain sert ne sont peut-être ni d'or, ni d'argent, ni de bois, ni de pierre, comme celles du païen ou celles du romaniste; mais, pour être d'une autre sorte, en sont-elles moins des idoles? Et que feront pour vous, au jour de l'épreuve et du péril, que feront, à l'heure de la mort, vos biens, vos parents, vos amis, tous vos bras de chair? Que feront vos confesseurs, vos guides spirituels, et tous les appuis trompeurs que vous vous donnez? Auront-ils alors pour vous sauver plus de pouvoir que n'en possédait Baal? Mais, heureux le fidèle dans l'épreuve et dans le danger! Il connaît Celui qui « garde Israël, et qui ne sommeille point et ne s'endort point » (Ps. 121); « Celui qui commande à la tempête et la change en calme » (Ps. 107). Heureux surtout le fidèle au jour de la mort! pendant qu'alors, mais trop tard, le mondain reconnaît la triste vanité de ses idoles, de ses faux appuis, « il sait », lui, « en qui il a cru », et que le Seigneur Jésus est « puissant pour garder son dépôt jusqu'à cette journée-là » (2 Tim. 1).

Et les nautoniers « jetèrent dans la mer la charge du navire pour l'alléger ». Comme on le voit, ces païens ne se bornaient pas à prier : en même temps, ils faisaient ce qui était

en leur pouvoir pour sortir de détresse. Pécheur, va et fais de même. Dans le péril, prie Dieu, mais le vrai Dieu, Dieu en Christ, pour qu'Il vienne à ton secours ; mais pendant que tu Le pries, agis, agis dans le sens de la prière que tu Lui adresses par Jésus Christ ; rejette loin de toi tout ce qui peut Lui déplaire et t'exposer au naufrage, au naufrage éternel. Et toi qui connais Jésus, toi, chrétien, dans le danger et la détresse appelle également le Sauveur à ton aide ; mais en même temps que tu L'invoques, agis, agis aussi dans le sens de la supplication que tu Lui présentes. Au reste, si la prière est sincère, une sainte activité l'accompagnera toujours.

Ces nautoniers « jetèrent » donc aux flots « la charge du navire pour l'alléger ». Invincible puissance de l'amour inné de la vie ! L'homme affrontera parfois les plus grands périls pour amasser des richesses ; mais voit-il ses jours menacés, « tout ce qu'il a », il le donne aussitôt « pour son âme » [Job 2, 4]. Que sont, en effet, des monceaux d'or auprès de la vie ! Ainsi raisonne l'homme naturel, et il raisonne juste. Ah ! que n'attache-t-il le même prix à cette âme immortelle dont le gain du monde entier ne compenserait point la perte !

Mais voyez ces pauvres Gentils, jetant, de leurs propres mains, à la mer, tous leurs biens, tous leurs trésors, fruit de tant de travaux peut-être et de tant de navigations lointaines, accomplies au milieu de si nombreux hasards et de si grands périls. C'est que les biens de ce monde disparaissent comme une ombre, et quand ils ne se séparent pas de nous, c'est nous qui, tôt ou tard, devons nécessairement nous séparer d'eux. « Jetterais-tu les yeux sur ce qui bientôt ne sera plus ? » s'écrie l'auteur des Proverbes ; « certainement il se fera des ailes et s'envolera » (Prov. 23). De quoi servent maintenant à l'avare de la parabole, de quoi servent au riche, tous les trésors qu'ils avaient si laborieusement amassés durant leur vie ! Avec quel empressement, s'ils les possédaient encore, ne les échangeraient-ils pas contre une seule goutte d'eau pour « en mouiller le bout de leur langue » [Luc 16, 24] ? Et s'ils avaient à recommencer la vie, avec quelle sainte ardeur ne poursuivraient-ils pas, à l'exemple de Lazare, les biens impérissables du siècle à venir.

Cet avertissement est aussi pour toi, chrétien. « L'amour des richesses est la source de tous les maux ; quelques-uns en étant possédés, se sont égarés de la foi et transpercés eux-mêmes de beaucoup de douleurs. Mais toi, homme de Dieu, fuis ces choses » [1 Tim. 6, 10-11] ; prends garde que les soucis de la terre et l'amour des biens du monde, de ces biens sur lesquels repose l'anathème de Dieu, n'appesantissant ton âme, ne retardent ta marche vers Sion ; tremble de trop charger le navire qui te porte, et s'il est des biens que tu ne puisses garder sans t'exposer au naufrage éternel, hâte-toi de t'en défaire : il vaut mieux pour toi que tes biens périssent que si ta personne était jetée dans la géhenne du feu.

Mais que fait Jonas au milieu de la tourmente ? Prêche-t-il à ces gens de mer ? Leur parle-t-il du Dieu vivant et vrai ; ou du moins Le prie-t-il, ce Dieu qu'il a, lui, l'inappréciable bonheur de connaître ? — Jonas ? — Il dort ! « Or, Jonas couché au fond du vaisseau où il était descendu dormait profondément ». Tandis que le ciel s'irrite et que l'orage gronde, lorsqu'une seule planche le sépare de l'abîme, et à l'heure où tout l'équipage innocent crie et agit, il dort, lui, coupable ! « Or, Jonas dormait ». Ah ! ce n'était pas du sommeil de la bonne conscience, mais bien de celui d'une sécurité trompeuse. Ou plutôt, la tristesse, la fatigue, le remords, les émotions profondes qui venaient de labourer son âme, avaient accablé les sens du prophète, et comme il arrivera plus tard aux disciples de Jésus à Gethsémani [Matt. 26, 40, 43], il avait enfin succombé au sommeil. « Or, Jonas dormait profondément » ! Image frappante du pécheur qui dort dans ses offenses au milieu des menaces du ciel et des flots de la colère divine qui, d'une heure à l'autre, peuvent l'engloutir à toujours. C'est l'insensé qui sommeille au haut du mât, pendant qu'autour de lui rugit la tempête (Prov. 23). Que de gens qui dorment ainsi pendant qu'un seul pas, une seule planche, pour ainsi dire, les sépare peut-être de l'éternel abîme. Mais il faudra bien pourtant sortir enfin de ce fatal sommeil, ou dans ce monde, ou dans l'enfer. Réveille-toi donc, pécheur, pendant que luit encore le jour de la miséricorde ; au nom du salut de ton âme immortelle, réveille-toi pendant que Jésus est encore pour toi l'« Agneau de Dieu qui



ôte le péché du monde » [Jean 1, 29], et avant qu'Il ne soit devenu le Juge.

Alors le pilote s'approchant de Jonas, lui dit : « Que fais-tu là, dormeur ? Lève-toi, invoque ton Dieu, peut-être qu'il pensera à nous, et empêchera que nous ne périssions ». Nouveau châtiment de Dieu sur Jonas, devenu l'objet du mépris de l'équipage, et condamné à manger jusqu'au bout les figues amères (Jér. 24). Prophète de l'Éternel, honoré de la plus grande mission qui eût jamais été confiée à fils d'homme, il fût allé, docile à la voix de son Maître, menacer et faire trembler, en Son nom, le premier potentat de l'époque ; mais, rebelle à la vision céleste, le voyez-vous maintenant exposé, lui, Israélite et adorateur du vrai Dieu, lui, ambassadeur de Jéhovah, à l'ironique et amère censure d'un pilote païen. À quel point le péché nous abaisse et nous dégrade !

« Que fais-tu là, dormeur ? » lui crie le marin phénicien. Quand les fils de Dieu « reposent sur leurs lies » [Soph. 1, 12], et « sont à leur aise en Sion » [Amos 6, 1], il faut bien que Dieu se serve des méchants eux-mêmes pour les réveiller.

« Que fais-tu là, dormeur ? » Voix du pilote et voix de Dieu ! Elle est pour le fils d'Amitthaï ce que le chant du coq sera plus tard pour le fils de Jonas. — « Seul insensible aux menaces du ciel, tu dors et nous allons périr ! ». — Déjà peut-être, dans ses songes, Jonas touchait aux rives lointaines de Tarsis ; d'agréables images flattaient son esprit, caressaient ses sens ; qu'on se figure sa terreur, quand, réveillé brusquement à la voix des nautoniers, il entend soudain le mugissement de l'orage et la voix de Dieu dans la tempête, et voit tout à coup le navire suspendu sur l'abîme ! C'est sa sentence de mort qui retentit à ses oreilles ; il est l'Acan que le ciel poursuit ; c'est à lui qu'en veut le Dieu souverain ; il le sait, il le sent, sa conscience le lui crie.

Un enfant de Dieu qui marche dans la fidélité peut, comme Job, se trouver momentanément exposé à de grandes tribulations sans que pour cela il doive supposer que Dieu le poursuive dans Sa colère ; ce sont plutôt de paternelles corrections que le Seigneur lui dispense pour lui faire sentir plus vivement sa faiblesse, pour humilier son cœur, éprouver sa foi, le mettre en position de toujours mieux connaître tout ce qu'il y a pour lui de trésors d'amour et de fidélité dans le cœur de son Dieu. Peut-être alors, par un surcroît de maux, cet enfant du Seigneur se verra-t-il, comme Job, en butte aux jugements de ceux qui, méchants eux-mêmes, « cherchent curieusement » chez autrui « des méchancetés et sondent tout ce qui se peut sonder, même ce qui peut être au cœur le plus profond » (Ps. 64). Mais une chose au moins le soutient au milieu de ses tribulations, c'est la jouissance de la paix de Dieu ; et bientôt vous le verrez sortir de cette épreuve, riche de nouvelles grâces, comme l'or sort épuré du creuset. Mais il en est tout autrement du rebelle que Dieu châtie ; tandis que, pour le chrétien fidèle l'orage ne gronde qu'extérieurement, pour lui la tempête sévit au-dedans comme au-dehors. Telle est à cette heure la situation de Jonas. C'est un vrai jugement de Dieu qui l'atteint, et néanmoins c'est encore le jugement d'un père ; car, après tout, répétons-le, qu'est la tempête, si ce n'est un messenger que Dieu charge de ramener à Lui Son enfant qui s'égare ?

Tout ceci encore est écrit pour ton instruction, chrétien, que Dieu châtie dans ta conscience et dans ton cœur, en te privant du sentiment de Sa paix, en même temps qu'Il te visite extérieurement par la maladie qui menace de briser la frêle nacelle de ton corps, ou par des séparations déchirantes, ou par les traits cruels de la malice humaine auxquels Il te laisse exposé, ou par les privations de la pauvreté, ou de toute autre manière. Ne perds point courage, c'est dans Sa charité qu'Il te frappe, et, le fit-Il encore plus sévèrement, sans douter de Sa miséricorde, rebrousse à l'instant chemin vers Ses témoignages ; cours te jeter dans Ses bras, et délaissant à Ses pieds tes folies, ne L'oblige plus désormais à envoyer sur tes pas de pareils messagers pour te ramener au sentier du devoir ; car lorsqu'Il châtie, Il fait « son œuvre étrange » [És. 28, 21].

« Que fais-tu là, dormeur ? Lève-toi, invoque ton Dieu... » dit le pilote au prophète. Voilà bien aussi ce qu'il faut crier au pécheur qui sommeille au bord de l'abîme, comme s'il ne lui importait que médiocrement de savoir s'il passera son éternité dans le ciel ou dans

l'enfer. Tu dors, et déjà les flammes de l'enfer t'entourent ! « Réveille-toi », réveille-toi, « relève-toi d'entre les morts, et le Christ t'éclairera » [Éph. 5, 14]. Tel est aussi le solennel avertissement que le frère doit répéter à son frère qui se relâche dans la vigilance et dans l'amour. Quand un voyageur accablé de lassitude s'arrête au milieu des neiges et s'endort, ses compagnons de route, sachant le sort qui l'attend, recourent aux supplications, et, s'il le faut, aux coups et à la violence, pour l'arracher à une mort inévitable. Ah ! ce qu'on fait pour ce pauvre corps qui s'en va périr, ne le ferait-on pas pour cette âme qui doit vivre éternellement !

La Parole de Dieu, personnifiant le péché, le compare à un rusé séducteur qui travaille sans relâche à replonger le chrétien dans le sommeil de la mort et à le perdre, et elle nous exhorte à ne point nous laisser prendre aux artifices de cet infatigable ennemi. Pour nous mieux assoupir, il n'est pas d'illusions qu'il ne mette en œuvre ; puis, sitôt que nous venons à nous apercevoir que notre foi, notre zèle et notre amour pâlissent ; qu'en nous la conscience a perdu de sa délicatesse et la pensée du ciel de son attrait ; à concevoir enfin quelque alarme sur notre état moral — le perfide, alors de nous souffler tout doucement à l'oreille que nous aurons toujours assez de temps pour nous réveiller, pour prendre et arranger notre lampe, et nous en aller à la rencontre de l'Époux, comme s'il n'était pas écrit : « Que fais-tu là, dormeur ? — Réveille-toi pour vivre saintement » !

C'est principalement dans ces jours-ci, jours particulièrement sérieux, jours tout prophétiques, qu'il convient aux fils de Dieu de s'adresser l'un à l'autre le solennel avis. Le Seigneur est à la porte ; déjà le cri se fait entendre : « Voici l'Époux qui vient » [Matt. 25, 6] ! Malheur aux vierges folles ! Malheur à ceux que le Seigneur trouvera endormis au jour de Son avènement ! Jésus, après avoir offert sur la terre le sacrifice qui nous sauve de la malédiction, est maintenant encore dans le vrai tabernacle, où le sang précieux qu'Il présente à Dieu « prononce » en notre faveur de « meilleures choses que » celui « d'Abel » [Héb. 12, 24]. Mais bientôt Il se manifestera « sans péché » pour bénir « ceux qui l'attendent » et les mettre en possession du salut qu'Il leur a mérité, en même temps que pour « jeter aux ténèbres de dehors l'hypocrite et le serviteur inutile » (Héb. 9 ; Matt. 24 ; 25). Que les regards de notre espérance soient donc arrêtés sur le sanctuaire qui va s'ouvrir pour laisser paraître, dans tout l'éclat de Sa gloire, le « souverain Sacrificateur de notre profession » [Héb. 3, 1] ; que toutes nos pensées, tous nos désirs volent au-devant de Jésus, et qu'à cet avertissement trois fois répété par lequel Il clôt toutes les révélations : « Voici, je viens bientôt ! » nos cœurs s'empressent de répondre : « Amen ! Seigneur, viens ! » [Apoc. 22, 20]. Plus que jamais c'est l'heure de prier, de veiller, de résister au sommeil où tout concourt à nous replonger, intérêts matériels, débats religieux, questions politiques ; plus que jamais c'est l'heure de regarder au cadran des siècles et d'écouter Celui qui nous crie : « La nuit est avancée, le jour s'est approché » ; « préparez-vous à la rencontre de Dieu » (Rom. 13 ; Amos 4). Nous le savons, nous le répétons journellement, et néanmoins nous sommeillons et laissons tranquillement dormir tout ce qui nous entoure. Réveille-nous donc, Seigneur Jésus ! Oui, divin pilote de l'arche sainte, réveille tout ce que tu as à ton bord ; de cette voix puissante qui ressuscite les morts, crie à chacun de nous : « Que fais-tu là, dormeur ? Lève-toi ! ».

Après avoir inutilement imploré leurs fausses divinités, les nautoniers invitent Jonas à prier son Dieu. « Invoque ton Dieu », le Dieu de ton pays (car ces païens-là ne savaient pas encore que Jéhovah est le Dieu de toute la terre) ; crie au Dieu que tu sers ; plus puissant que les nôtres, « peut-être pensera-t-il à nous, et empêchera-t-il que nous ne périssons ». Ils se tournent donc enfin vers Celui qui a dit : « Je suis le Dieu fort et Sauveur, il n'y en a point d'autre que moi » [És. 45, 21]. Encore ici, nous ferons bien d'imiter ces païens, nous qui, trop souvent, dans l'angoisse ou dans le péril, cherchons le salut partout avant de le demander à Celui qui le donne ! Mais, prenons-y garde : c'est, en effet, le Dieu de Jonas qu'il faut invoquer. « Invoque ton Dieu » ! C'est le Dieu d'Israël et des prophètes, le Dieu de l'Église et des apôtres, et quiconque L'implorera du fond de son cœur



sera, *non peut-être*, comme disaient ces païens, mais *sûrement*, mais infailliblement sauvé. Le Dieu dont on s'approche sans le ministère du Médiateur, le Dieu des philosophes, des déistes et des unitaires, n'est, au fait, que l'ouvrage de l'homme, le produit de son intelligence déchu, une création de la créature de Dieu, et pour être d'une nature plus spirituelle, il n'en est pas moins une *idole de jalousie*, une *vanité des nations*, un *Baal* enfin, qui, pas plus que les autres Baal, n'a d'oreilles pour entendre ou de bras pour délivrer.

### **Le sort jeté (Chapitre 1, versets 7-10)**

« Puis ils se dirent l'un à l'autre : Venez, jetons le sort pour savoir qui est celui qui nous attire ce malheur. Ils jetèrent donc le sort et le sort tomba sur Jonas. Alors ils lui dirent : Déclare-nous, nous t'en prions, la cause du malheur qui nous survient ; quelle est ta profession ? D'où viens-tu ? Quel est ton pays, et de quelle nation es-tu ? Il leur répondit : Je suis Hébreu, et je crains l'Éternel, le Dieu des cieux, qui a fait la mer et la terre ferme. Ces gens-là furent saisis d'une grande frayeur, et lui dirent : Pourquoi as-tu fait cela ? (Car ils avaient su par ses propres aveux qu'il fuyait de devant l'Éternel) ».

L'orage qui se déchaîne n'est pas un orage ordinaire ; en vain les mariniers implorent à grands cris leurs idoles ; en vain jettent-ils tous leurs trésors à la mer, et, comme dernière ressource, pressent-ils Jonas d'invoquer son Dieu, lequel *peut-être* les délivrera ; qu'obtiendrait de Lui le prophète pendant qu'il marche dans la désobéissance et la révolte ? La tempête continue de sévir, toujours plus menaçante ; encore quelques moments et l'abîme entr'ouvert engloutira navire et passagers.

Tout l'équipage enfin conclut, dans son épouvante, que le vaisseau portait sûrement un grand coupable que la vengeance du ciel poursuivait « et ne voulait pas laisser vivre » (Act. 28, 4). Car la divinité ne frappe pas sans motif, et là où elle frappe de grands coups, là doivent se trouver aussi de grandes fautes. La conscience naturelle le dit à l'homme, et ces païens le sentent. C'était d'ailleurs une opinion généralement répandue chez les anciens et probablement une tradition confuse de cette vérité primitive, que tous les maux de l'homme sont les suites de sa désobéissance, et que le salaire du péché c'est la mort [Rom. 6, 23].

Ainsi pensaient de pauvres idolâtres. Penserions-nous différemment, nous qui possédons toutes les lumières de la révélation, et d'ignorants et aveugles païens se montreraient-ils mieux avisés et plus intelligents que nous ? Visités par le Seigneur dans nos personnes, dans nos familles ou dans notre patrie, courberions-nous stupidement la tête sous la main de Dieu sans en rechercher la cause, et sans Lui dire : « Pour quelle offense s'allume ainsi ton courroux ? Révèle le tort, Seigneur ! et donne aussi le repentir ». — Et si le Seigneur, toujours prompt à nous répondre, nous signalait, entre autres raisons de Ses châtiments, nos relations trop intimes avec les méchants et notre participation à leurs manières de faire ; s'Il nous faisait sentir que, trop près de leurs personnes, ou trop indulgents pour leurs actes, la punition qui les atteint nous enveloppe nécessairement aussi nous-mêmes, alors fuyons, fuyons leur compagnie ; qui reste dans Sodome s'expose à périr avec Sodome, et qui prend ou garde à bord Jonas, risque d'être avec lui battu de tous les coups de la tempête.

Il y a donc un coupable, un grand coupable dans le navire ; tous les mariniers le pressentent, il ne s'agit plus que de le découvrir. Une scène toute païenne, mais une scène que dirigera pourtant l'invisible main de Dieu, va maintenant se passer à bord.

« Puis ils se dirent l'un à l'autre : Venez, jetons le sort, pour savoir qui est celui qui nous attire ce malheur ». L'usage du sort pour découvrir un coupable était de même assez général parmi les anciens. Dieu l'avait autorisé sous la dispensation légale et Lui-même en

dirigeait l'emploi. « On jette le sort dans l'urne », dit l'auteur inspiré des Proverbes, « et ce qui en résulte procède de l'Éternel » (Prov. 16). Ce fut, je présume, de cette manière que, au temps de Josué, le Seigneur révéla le crime d'Acan [Jos. 7, 16-18], lequel s'était secrètement approprié une portion du butin de Jéricho ; c'est encore le même moyen qu'Il va mettre au cœur de ces païens d'employer pour manifester et punir Jonas. Sa main poursuit le rebelle, et en quelque lieu qu'il se cache, le désigne et lui fait subir la punition ou la honte à laquelle il avait follement cru pouvoir échapper.

Quel moment pour le prophète ! Figurez-vous l'agonie de son âme pendant que tout ceci se passe ! Il a la pleine conscience de son crime, et peut-être en cet instant la parole des Proverbes que nous avons citée lui revient-elle en mémoire ; en tout cas, il sait d'avance, lui, qui le sort va désigner ; et la seule chose qu'il lui reste à attendre, c'est l'ignominie et la mort !

« Ils jetèrent donc le sort, et le sort tomba sur Jonas ». À l'instant, un cri retentit dans tout l'équipage : Jonas est le coupable ! Aussitôt tous les regards se tournent sur le prophète, et il ne sait où cacher sa confusion. Ah ! qu'elle est vraie cette parole de l'Écriture adressée au transgresseur : « Tes péchés te trouveront ! » [Nomb. 32, 23]. Il peut un moment cacher ses folies ; mais il faudra que tôt ou tard elles viennent au grand jour ; il n'est pas de voile si épais que la main du Seigneur ne déchire ; il n'est rien de si secret que la lumière de Sa face ne manifeste, et Il a mille moyens de faire venir en lumière ce que nous voudrions envelopper de ténèbres.

Il est un autre motif qui nous presse également de rejeter loin de nous tout interdit. Dieu, notre Père, est toujours prêt à nous bénir en Christ : de Son côté nul obstacle ; depuis que Jésus a ôté la *malédiction* en la prenant sur soi, la *bénédiction promise à Abraham* peut maintenant couler sur nous comme un fleuve (Gal. 3) ; mais prenons garde que de notre part une écluse, si je puis ainsi dire, ne s'oppose à son libre écoulement ; prenons garde qu'un Acan ou un Jonas ne nous voile le regard du Père et ne nous expose à Son juste déplaisir. Or, ce Jonas, cet Acan peut être un membre de la famille ou un membre de la société religieuse à laquelle nous appartenons ; ou bien encore, ce qui a lieu le plus ordinairement, un sentiment mauvais, un abus, un péché, un tort, auquel participent du plus au moins tous ceux qui composent cette famille ou cette société. Dans le premier cas, sans recourir à l'expédient dont s'avisèrent ces païens, nous avons un moyen sûr, infaillible, de découvrir le méchant qui arrête le cours des gratuités divines ; c'est de prier avec foi le Seigneur qu'Il le manifeste et l'éloigne de nous, ou qu'Il le change. Dans le second cas, demandons-Lui pareillement qu'il Lui plaise de faire connaître le mal et de l'ôter. Jugeons-nous nous-même avant qu'Il ne nous juge, ou plutôt afin qu'Il ne nous juge pas ; fouillons notre propre cœur avant qu'Il n'en étale à tous les regards les humiliants mystères, et bannissons le méchant Jonas qui s'y tient caché. Nous le découvrirons sans peine ; que dis-je ? Il est déjà tout découvert ; notre conscience, la Parole et l'Esprit de Dieu, si nous voulons les écouter, nous le signalent, et dès longtemps peut-être : heureux si, d'un cœur franc, nous disons à Dieu : « Ôte le mal », Seigneur, « et mets le bien à la place ! » (Os. 14). Heureux surtout si, dans la force de Christ, nous immolons enfin le Jonas ou l'Acan bien connu qui nous trouble !

« Alors les mariniers dirent à Jonas : Déclare-nous, nous t'en prions, la cause du malheur qui nous survient, quelle est ta profession ? D'où viens-tu ? Quel est ton pays et de quelle nation es-tu ? ». Nous l'avons déjà exprimé : fidèle à son Dieu, Jonas, à ce moment, eût, par la seule parole de l'Éternel, fait trembler sur son trône le plus grand potentat de l'univers ; rebelle, le voilà maintenant montré comme au doigt par le Seigneur Lui-même, désigné, signalé à tout l'équipage, comme un nouvel Acan ; le voilà contraint d'expliquer le mystère, et, en réponse aux humiliantes questions qui lui sont adressées, de déclarer, à la face de tous ces païens, qu'il est un serviteur de l'Éternel, mais un serviteur en fuite, un lâche, un rebelle, un prévaricateur. Ah ! si le joug du Seigneur est doux pour qui s'en charge avec foi, combien pèse à notre cœur celui de notre volonté propre ! Et si le sentier du devoir

est agréable, de combien d'épines est semé le chemin de la rébellion ! Frères, n'irritons pas Dieu par nos infidélités : saint, Il hait le péché d'une parfaite haine ; juste, Il ne manque jamais de le punir ; et présent partout, Il sait toujours où trouver le malheureux qui L'offense. « Celui qui marche en intégrité marche en assurance ; mais celui qui pervertit ses voies sera connu » (Prov. 10).

L'auteur de tout le mal est donc manifesté, Dieu l'a Lui-même désigné par le sort ; Il ne tolère point le péché dans Ses enfants, et nulle part Il ne le châtie plus sévèrement que dans Ses serviteurs : plutôt que de les voir périr, Il les poursuivra de toutes Ses humiliations, et les accablera de tous Ses coups, pendant qu'Il abandonne les autres à leur volonté perverse et les laisse s'avancer, insoucieux et légers, dans ce chemin qui semble « agréable » à l'homme, mais « dont les issues sont la mort » [Prov. 14, 12].

Mais admirez la candeur et la modération de ces gens de mer ! Privés de tous leurs biens et exposés à toutes les horreurs du naufrage, pour le fait d'un seul homme, d'un étranger — aussitôt découvert, au lieu de mettre la main sur sa personne, comme tant d'autres eussent fait à leur place, au lieu d'éclater au moins en injures et en imprécations contre lui, les voilà, tout au contraire, pilote et marins, qui l'entourent et l'interrogent avec bonté : celui-ci lui fait une question, celui-là lui en adresse une autre ; ils veulent savoir de lui-même ce qu'il est et ce qu'il a fait pour exciter à ce point la colère de Dieu. Ô païens, plus chrétiens que tant d'hommes qui ne portent ce beau nom que pour le déshonorer, et dont le cœur dur, implacable, inaccessible à la pitié, est incapable de comprendre que la compassion est due au pécheur, aussitôt découvert et humilié !

Remarquez aussi la simplicité et la convenance des questions (questions, du reste, fort naturelles dans leur position) que ces gens adressent à Jonas ; et, avant de rappeler la réponse qu'il y fit, permettez-moi, chers lecteurs, de les répéter en les adressant l'une après l'autre à chacun de vous, mais, vous le comprenez, dans leur sens moral et supérieur.

« Quelle est » donc « ta profession », lecteur ? Je ne te demande pas, tu le sens, si tu es un négociant, ou un militaire, un industriel, ou un homme de lettres ; je te demande qui tu sers, Dieu ou le péché, Christ ou Bélial ; à quel maître tu consacres tes dons, tes forces, ton temps et ton activité ; pour qui vit ton âme immortelle, et ce qui la préoccupe habituellement. Maintenant, selon que le métier que tu fais et le travail auquel tu te livres, est la justice ou l'iniquité, sache pour sûr qu'infailliblement tu trouveras au bout la gloire ou l'infamie.

Et « d'où viens-tu », cher lecteur ? Est-ce du royaume de Satan pour aller à celui du Fils de Dieu ? de la ville de corruption pour t'acheminer vers la cité du Dieu vivant ? Ou bien, jusqu'à cette heure, es-tu demeuré sous l'empire du péché et du diable, « asservi » à tes « convoitises » et à tes « voluptés, digne d'être haï » [Tite 3, 3] autant et plus que tu ne *hais* les autres ? Tel est le prince que tu reconnais et à qui tu obéis, tel sera ton légitime et éternel salaire.

Puis, « quel est ton pays » ? Est-ce l'Égypte ou Canaan ? la sombre région de l'ombre de la mort, ou le pays de la vie, où respandit aux siècles des siècles le soleil de justice ? Ah ! que tes pensées et tes œuvres répondent à la solennelle question !

Quelle est, enfin, « ta nation » ? Est-ce le peuple de Dieu, ou celui qui vit « sans Dieu dans le monde » [Éph. 2, 12] ? Car, il n'y a réellement que ces deux peuples : celui qui « marche selon la chair » et celui qui « marche selon l'Esprit » [Rom. 8, 4] ; celui que gouverne « le prince de la puissance de l'air » [Éph. 2, 2], et celui qu'anime l'Esprit du Seigneur Jésus. Cette troisième classe d'hommes, que notre cœur incrédule compose de gens n'appartenant ni à l'une ni à l'autre de ces deux-là, cette catégorie intermédiaire n'existe point ; la Parole de Dieu ne connaît que les « enfants de Dieu » et les « enfants du diable » (1 Jean 3). Encore une fois, cher lecteur, sonde tes pensées, interroge tes œuvres, puis, dis toi-même auquel de ces deux peuples appartient ton âme, quel est celui dont elle partage les principes, les sentiments, les affections et la marche ; le jour vient où nécessairement

elle devrait de même en partager la destinée.

Revenons à Jonas. Le passager qui ne se mêlait point aux autres, qui dormait à fond de cale pendant que rugissait la tempête et que tout le monde se désolait sur le pont ; l'inconnu que le sort vient de désigner comme étant la cause de tout le mal, va maintenant prendre la parole, et raconter à ses compagnons de voyage, dans leur propre langue, celle de Canaan, tout ce qui le concerne, forcé qu'il est par le Seigneur d'ouvrir enfin cette bouche qui s'obstinait au silence et de publier de grandes vérités qu'elle retenait injustement captives. « Je suis Hébreu », répondit le prophète aux mariniers, et « je crains l'Éternel, le Dieu des cieux, qui a fait la mer et la terre ferme ».

En lisant cette portion du livre, nous nous rappelons encore ce peuple non moins mystérieux que le personnage qui le représente ; ce peuple qui, s'il n'a pas soulevé contre d'autres les orages de la colère de Dieu, en est lui-même poursuivi depuis des siècles ; ce peuple, enfin, qui, sous le plus terrible des châtements, rend, au milieu des nations, avec lesquelles il ne s'est point mêlé jusqu'à ce jour, un involontaire mais d'autant plus éloquent témoignage à la vérité des saints oracles : prédicateur muet mais puissant, qui proclame de fait la justice du Dieu dont il n'a pas voulu recevoir et publier les miséricordes ; illustre monument enfin de Sa juste vengeance, en attendant qu'il le soit de Ses éternelles compassions.

« Je suis Hébreu », dit Jonas, et « je crains l'Éternel, le Dieu des cieux, qui a fait la mer et la terre ferme ». Quelle candeur dans cet aveu ! « Je suis Hébreu ». Ce nom vient peut-être de celui de Héber, arrière-petit fils de Sem ; plus sûrement il dérive d'un autre mot qui, dans la langue hébraïque, signifie *passer, traverser* ; c'est, en effet, le nom que reçut Abraham depuis que, à la voix de l'Éternel, il eut traversé l'Euphrate pour se rendre au pays de la promesse, et c'est le même que reçurent, après le patriarche, ses descendants dans la ligne d'Isaac. Il implique l'appel et l'élection de Dieu avec leurs bienheureuses conséquences. Le chrétien est un Hébreu dans le sens supérieur du mot ; il quitte le monde à la voix du Seigneur, pour chercher la vraie terre de la promesse, celle dont Canaan n'était qu'un pâle reflet<sup>4</sup>. « Je suis Hébreu », dit donc Jonas, c'est-à-dire, je suis un membre de ce peuple qui a pour son Dieu et son roi le Créateur Lui-même : de cet heureux peuple que l'Éternel a distingué d'entre tous les autres, par Son appel et les glorieuses prérogatives dont Il l'a accompagné. Jonas semble d'autant plus honteux de confesser son crime qu'un Hébreu, en raison même de ses privilèges, était infiniment plus coupable qu'un autre homme, s'il venait à s'en rendre indigne.

Et, continue le prophète, « je crains l'Éternel » (Gen. 42, 18), le Dieu, non de telle ou telle ville, de tel ou tel pays, comme la divinité imaginaire, la vanité que chacun de vous adore, mais « le Dieu des cieux, qui a fait la mer et la terre ferme ».

Puis, achevant son humiliante histoire, il justifie le Seigneur et se condamne lui-même. C'est le signal et le prélude d'une vraie repentance ; la prière qu'il va tout à l'heure adresser à Dieu nous autorise pleinement à le croire. Et cependant, il est des personnes qui contestent à Jonas le caractère d'enfant de Dieu. Mais ces personnes ont-elles bien lu son livre, ou connaissent-elles leur propre cœur ? Il y a sans doute en lui de déplorables misères. Il s'enfuit vers Tarsis quand l'Éternel l'envoie en Assyrie ; il oublie le Seigneur, fait taire en soi la voix de la conscience et dort pendant que des païens prient. Plus tard, il montrera que le salut de Ninive lui tenait bien moins au cœur que son propre bien-être et que sa réputation. Sa conduite envers cette ville, et son emportement au sujet du kikajon, achèveront de mettre à nu cette nature volontaire, égoïste, irritable que rien ne semblait pouvoir assouplir. Nous le verrons enfin terminer par le murmure et l'insolence un ministère qu'il avait commencé par la désertion.

---

4 Le nom d'*Hébreu* désigna plus tard le Juif qui parlait l'hébreu, pour le distinguer du Juif, dit Helléniste, qui parlait le grec. « L'Hébreu, né d'Hébreux » (Phil. 3), était un Juif dont le père et la mère étaient l'un et l'autre enfants d'Abraham.

Voilà bien le vieil homme, et le voilà, je suppose, dans ce qu'il a de plus révoltant. Mais à côté de cette nature rebelle, que de beautés dans ce caractère du fils d'Amitthai ! Que de traits admirables qui révèlent en lui la présence du nouvel homme ! D'abord, c'est de lui-même que nous tenons, directement ou indirectement, l'humiliant récit de ses torts. Puis, écoutez la noble et pleine confession qu'il fait de sa faute, avec quelle franchise il se déclare, devant ces païens, membre d'un peuple qui rejette avec mépris leurs idoles, pour servir le seul vrai Dieu, « Créateur des cieux et de la terre », et, comment, par cette seule profession de sa foi, il nie de fait, confond et anéantit tous les faux dieux que ces gens adorent. Bientôt nous le verrons témoigner pour eux l'intérêt le plus compatissant et se dévouer complètement à leur salut. La supplication qu'il fait plus tard à Dieu, dans le ventre du poisson, ne peut être que la prière d'un vrai croyant ; je dis plus : Où trouverez-vous ailleurs, dans toute la Bible, celle du père des fidèles exceptée, une foi pareille à celle dont il fit preuve dans le noir cachot où Dieu l'avait enfermé ? Il est au fond de l'abîme, et il s'écrie : « Je contemplerai encore le palais de ta sainteté » [2, 5] ! À travers les sombres profondeurs du sépulcre, le cri de sa détresse a pénétré jusqu'aux cieux, et Dieu l'a ouï ; or, nous savons qu'Il « n'exauce pas les méchants » [Jean 9, 31] et surtout *qu'Il* ne les délivre pas par d'éclatants prodiges.

Comprenons donc bien ce caractère : Jonas n'est pas un être endurci et qui se révolte à plaisir ; c'est un de ces hommes sans fraude, mais vifs, entiers et prompts, qui ne se laissent pas aisément persuader de faire quelque chose contre leur volonté, sans toutefois se complaire en secret dans le mal. Tout ce que son histoire a de merveilleux, de surnaturel, nous montre toujours plus en Jonas un serviteur et un enfant de Dieu. Ajoutez qu'il était un type du Messie, et jamais, que nous sachions, cette distinction ne fut accordée à un irrégénéré ; il était de plus un prophète, et jamais non plus Dieu n'honora un inconverti du ministère régulier de prophète ; jamais, en tout cas, Il n'eût confié à un tel homme un message aussi éminent que celui que Jonas avait reçu pour Ninive. Balaam, quoi qu'on en dise, Balaam n'était pas plus prophète que son ânesse qui se montra plus sage et mieux avisée que lui ; il ne l'était pas plus que ce Caïphe qui néanmoins prononça l'une des paroles oraculaires les plus remarquables qui soient jamais sorties d'une bouche d'homme [Jean 11, 49-51]. Que dirons-nous, après tout cela, à ceux qui refuseraient encore à Jonas le titre de membre de la famille de Dieu ? Que le Seigneur, chers amis, vous place dans des circonstances qui aient de l'analogie avec celles du prophète, et nous verrons si vous ferez beaucoup mieux que lui ; ou que simplement Il vous manifeste ou vous rappelle les pensées de votre cœur, vos mouvements intérieurs d'égoïsme, d'irritation, de jalousie, vos révoltes secrètes, toutes vos contestations avec Lui, et nous verrons si vous persisterez toujours à renier Jonas pour votre frère.

Cependant, le récit et les aveux du prophète, prononcés au milieu des mugissements de la tempête, des craquements du navire et de la confusion générale de l'équipage, ont obtenu leur effet. « Saisis d'une grande frayeur », les nautoniers ont dit à Jonas : « Pourquoi as-tu fait cela (car ils avaient su par ses propres aveux qu'il fuyait de devant l'Éternel) ? ». Tous ces gens avaient sans doute ouï parler de Jéhovah, le Dieu d'Israël, et des prodiges par lesquels Son bras s'était de tout temps signalé en faveur de Son peuple (Jos. 2). Maintenant, témoins eux-mêmes de Ses merveilleux exploits, ils reconnaissent en Lui le Dieu qui a créé le monde et qui le gouverne, qui commande aux flots et à la tempête, et à qui tout l'univers est soumis. C'est Sa main, Sa propre main qui pèse en ce moment sur eux à cause de Jonas ; Sa colère poursuit le coupable, et ils tremblent de périr avec lui. Tout ce qui se passe actuellement, le danger qu'ils courent, la ruine prochaine de la grande Ninive, ruine qui leur paraît certaine d'après tout ce qu'ils savent de la justice et de la puissance de Dieu, le châtiment du messager infidèle, tout ce que leurs yeux voient, tout ce que leurs oreilles entendent, les remplit de terreur. Rien d'ailleurs n'émeut un cœur d'homme, et ne le remue à fond, comme la pensée d'un jugement qui vient directement du ciel. Puis, si tel est le pouvoir de l'Éternel (se disent apparemment ces hommes de mer), et



telle aussi l'ardeur de Son courroux envers Son prophète pour un seul acte de désobéissance, qu'allons-nous devenir, nous pécheurs d'entre les Gentils, qui Lui avons préféré nos dieux de mensonge et L'avons provoqué par tant et de si grands crimes? — Ils raisonnent droitement, ces idolâtres, et se montrent encore plus sages et mieux avisés que beaucoup de ceux qui se nomment disciples de Jésus Christ. Quand les jugements de Dieu tombent sur les justes, que les méchants tremblent, c'est d'abord à Ses enfants coupables qu'Il présente la coupe de Son indignation (Jér. 25); mais après eux, tous les irrégénérés devront y boire jusqu'à la lie. « Si le jugement de Dieu commence par sa maison, où comparaitront l'impie et le pécheur » [1 Pier. 4, 18]? Et si un seul souffle de Son courroux a soulevé une pareille tourmente, que fera le débordement de Sa colère au grand jour des rétributions!

« Pourquoi as-tu fait cela? » disent les mariniers phéniciens au prophète hébreu. Quel reproche dans la bouche de ces gens-là! Mais il faut que « la malice » de Jonas « le châtie » jusqu'au bout; il faut « que ses infidélités le reprennent, afin qu'il sache et qu'il voie que c'est une chose mauvaise et amère qu'il ait ainsi abandonné l'Éternel son Dieu » (Jér. 2). « Pourquoi as-tu fait cela », s'il est vrai que tu craignes l'Éternel et que tu sois Son prophète? Comment as-tu pu offenser à ce point Celui qui t'avait honoré de tant de grâces? Et s'Il est, ainsi que tu viens de l'exprimer et que nous le croyons maintenant, s'Il est réellement le Créateur des cieux et de la terre, comment as-tu pu t'imaginer de fuir loin de Sa présence, nous exposant par ta désobéissance à périr tous ensemble avec toi? Quel exemple enfin donnes-tu là, toi Israélite et toi prophète, à tes compatriotes et aux Gentils!

« Pourquoi as-tu fait cela? » disent, par le fait même, d'autres Gentils à un autre Jonas; pourquoi as-tu rejeté avec mépris le Saint d'Israël et foulé aux pieds Sa Parole, toi qu'il avait choisi pour être Son peuple particulier, et Son messenger auprès des nations? Pourquoi, par ton ingratitude, par la dureté de ton cœur et par toutes tes révoltes, as-tu donc attiré sur toi Ses justes jugements? Pourquoi t'es-tu volontairement abaissé au dernier rang des peuples, toi que Son amour avait destiné à devenir leur lumière, leur salut, leur modèle et leur gloire?

« Pourquoi as-tu fait cela? » Voilà encore ce qu'il faudrait savoir dire avec amour à quiconque a délaissé la voie de la justice et tourné le dos à Celui qui « l'appelait à son royaume et à sa gloire » [1 Thess. 2, 12]. Et voilà surtout ce qu'il faudrait savoir nous dire à nous-même, quand nous avons eu le malheur de nous « écarter du saint commandement qui nous avait été donné » [2 Pier. 2, 21]. Pourquoi, mon âme, pourquoi as-tu offensé de la sorte Celui qui t'avait comblé de tant de faveurs? Ne peut-Il donc plus satisfaire tes vœux? N'est-Il plus ce bon Maître qui donne à Ses serviteurs *ce qui est raisonnable*? Ou bien peut-être aurais-tu découvert que la piété n'est pas le plus grand des gains [1 Tim. 6, 6] et que le monde te vaut mieux que Jésus? *Pourquoi, mon âme, as-tu fait cela?*

Tel est enfin le juste reproche dont nous devons nous attendre à subir toute la honte et toute l'humiliation, si malheureusement nos œuvres venaient à démentir notre profession de bouche. C'est précisément celui qu'Abraham le croyant eut jadis à essuyer de la part du païen Abimélec (Gen. 20). Ah! frères, ne nous exposons jamais à l'entendre; n'autorisons personne à nous dire : Toi, qui te dis enfant de Dieu, disciple de Jésus, éclairé de Sa Parole et participant de Son Esprit, « pourquoi as-tu fait cela »? Est-ce l'exemple que tu devais à tes frères et au monde? — Conduisons-nous plutôt de telle sorte que jamais nous ne donnions « scandale, ni aux Juifs, ni aux Grecs, ni à l'Église de Dieu » [1 Cor. 10, 32]. Faisons mieux : que « la lumière de nos bonnes œuvres brille devant les hommes » [Matt. 5, 16], afin que les paroles évangéliques obtiennent sur nos lèvres toute l'autorité d'une vie sainte; et que, selon le mot du sage, elles soient, dans notre bouche, comme des pommes d'or placées sur des vases d'argent (Prov. 25).

Au reste, notre texte, comme tout Jonas, comme la Bible entière, nous répète la grande leçon que le bonheur n'est que pour l'âme qui se tient auprès du Seigneur et qui marche avec Lui; pour celle qui dit avec Asaph : « M'approcher de Dieu, c'est mon



bien » [Ps. 73, 28]; avec Samuel : « Parle, je t'écoute » [1 Sam. 3, 10]; avec Ésaïe enfin : « Me voici, envoie-moi » [És. 6, 8] ! La paix et la sérénité, non l'orage, marcheront après elle, et son langage sera toujours : « Certainement les biens et la gratuité m'accompagneront tous les jours de ma vie, et mon habitation sera dans la maison de l'Éternel pour longtemps » [Ps. 23, 6].

## **Le conseil à bord (Chapitre 1, versets 11-14)**

Ils lui dirent encore : « Que te ferons-nous, afin d'apaiser la mer à notre égard ? » (car elle était toujours plus violemment agitée par la tempête). « Prenez-moi, leur répondit-il, et jetez-moi dans la mer et la mer s'apaisera à votre égard ; car je sais que c'est à mon sujet que cette grande tempête a éclaté sur vous ». Cependant les marins travaillaient de toutes leurs forces à regagner la terre ; mais ils ne pouvaient en venir à bout, parce que la mer était toujours plus violemment agitée. Alors ils invoquèrent l'Éternel, et lui dirent : « Éternel, nous t'en supplions, ne permets pas que nous périssions à cause de la mort de cet homme, et ne fais pas retomber sur nous le sang innocent, car toi, ô Éternel, as agi en ceci comme il t'a plu ».

Jonas n'était pas au bout de ses peines. Les mariniers lui dirent : « Que te ferons-nous afin d'apaiser la mer à notre égard ? » ; car, ajoute l'historien sacré, « elle était toujours plus violemment agitée par la tempête ». Ils venaient d'apprendre que Jonas était un prophète : ils ne feront donc rien sans l'avoir auparavant consulté. « Jonas, lui disent-ils en quelque sorte, Jonas, serviteur du Dieu qui a fait les cieus et la terre, nous sommes à ton sujet dans une grande perplexité ; si nous te gardons plus longtemps à bord, infailliblement nous périrons avec toi ; cependant nous ne pouvons mettre la main sur ta personne, sans blesser nos sentiments les plus intimes et sans craindre aussi que le Dieu que tu sers ne venge ton sang sur nous ; dis-nous donc ce que nous devons faire ; après avoir été ton accusateur, sois maintenant ton juge ».

Encore ici j'admire ces païens, et je pense que leur conduite est bien propre à faire rougir de honte tant de chrétiens de profession, qui se montrent toujours si prompts à frapper les pécheurs et surtout à mettre la main sur les enfants de Dieu pour peu qu'ils les voient broncher, et qui seraient tout disposés à les jeter à la mer s'ils en avaient le pouvoir. Il y a de la bonté dans le procédé de ces hommes ; ils ont pitié de Jonas ; son récit les a intéressés, ses aveux les ont émus ; avec quel touchant mélange de sagesse et de douceur ils lui parlent ! Jonas a sûrement de grands torts à leur égard ; il les a privés de leurs biens ; il a de plus exposé leurs vies et cent fois mérité qu'ils le jetassent à la mer ; pourtant ils n'en feront rien, s'il peut leur indiquer quelque autre voie de salut. Oui, certes, il y a là pour nous un exemple à suivre. Au lieu de traiter durement le pécheur « surpris en quelque faute », ramenons-le plutôt « par la douceur », « sauvant ainsi une âme de la mort et voilant une multitude de péchés » (Gal. 6 ; Jacq. 5). Que si son endurcissement nous oblige à nous éloigner enfin de lui ou à le séparer de nous, à le jeter, pour ainsi dire, à la mer, ah ! que du moins ce ne soit qu'après avoir épuisé tous les autres moyens de le ramener à Dieu. N'ensevelissons pas le coupable avant de nous être assurés qu'il est mort, réellement mort dans ses péchés. Surtout, ne condamnons pas avec rigueur celui qui se juge et se condamne soi-même ; supportons celui que Dieu supporte ; ouvrons nos bras à ceux à qui Lui-même ouvre les siens ; qui sommes-nous pour repousser celui qu'Il accueille et pour retenir des péchés qu'Il a remis ?

Les mariniers venaient donc de demander à Jonas ce qu'ils lui « feraient afin d'apaiser la mer à leur égard ». Alors, ô puissance de la douceur et de la bonté ! alors prononçant lui-même sa sentence : « Prenez-moi », leur dit-il, « et jetez-moi dans la mer, et la mer s'apaisera à votre égard ; car je sais bien que c'est à mon sujet que cette grande tempête a éclaté sur vous ». Jonas est le coupable et Jonas veut mourir. Déjà quelques

siècles auparavant, David avait dit à l'Éternel : « C'est moi qui ai péché, frappe-moi ; mais ces brebis qu'ont-elles-fait ? » (1 Chron. 21). Le même esprit anime actuellement le fils d'Amitthaï : « En moi se trouve le crime que Dieu recherche ; que sur moi seul en retombe aussi tout le châtement ! ». Certes, il y a dans ce langage quelque chose qui plaît et qui intéresse. Jonas courbe en silence la tête, sous la main qui le frappe, et veut porter lui seul la peine de son iniquité. Heureuse disposition du cœur ! Comme elle adoucit l'amertume de la punition !

Toutefois je crains un peu que, chez Jonas, un sentiment moins pur ne s'allie à celui-là ; que, dès ce moment, il ne désire d'en finir avec la vie, et que déjà son cœur ne dise ce que ses lèvres exprimeront plus tard : « Maintenant, Éternel, je t'en supplie, retire de moi mon âme, car la mort me vaut mieux que la vie » (4, 3). S'il en est ainsi, rappelons-nous que les vertus des saints, non leurs misères, sont proposées à notre imitation ; avertis par son exemple, défions-nous de nous-mêmes, et ne nous appuyant que sur Christ, disons-Lui : « Je ne suis, mon Dieu ! qu'un enfant » ; — « de ta main tiens-moi fortement ».

Néanmoins, il semble plus sûr d'admettre qu'ici Jonas parle en prophète. Il croit, il sait peut-être que c'est la volonté de Dieu qu'il soit jeté à la mer pour qu'elle s'apaise. Il n'a, d'autre part, nulle intention d'attenter personnellement à ses jours ; seulement il indique à ces gens, en réponse à leur question, l'unique moyen de salut qui leur reste, et leur laisse en entier, d'ailleurs, le triste soin de le mettre à exécution. Peut-être aussi comprend-il la portée symbolique de la demande qu'il leur fait et de l'acte qu'ils vont accomplir. En tout cas, il ne dit, il ne fait rien, je m'assure, que Dieu ne dirige en vue de ce qui devait arriver un jour au Messie ; et ce n'est pas non plus en téméraire qu'il s'en va à la rencontre de la mort : il s'est humilié devant l'Éternel et devant les hommes ; il a reconnu son tort ; et son langage autorise à croire qu'il a déjà dans le cœur les sentiments de contrition et de foi que sa prière exprimera bientôt.

Cependant l'humiliation de Jonas et l'intérêt qu'il a montré pour le salut de l'équipage ont ému ces durs nautoniers plus que ne l'avait fait toute la violence de la tempête, et ils reculent d'effroi à la pensée de jeter aux flots ce pécheur qui s'humilie, ce prophète du Dieu qui a fait les cieux et la terre. Il est bon de se rappeler dans quel temps tout ceci se passait, savoir vers l'époque où Israël n'hésitait pas à porter la main sur de saints et fidèles prophètes qui l'avertissaient de la part de Dieu ; eh bien ! c'est alors que des païens tremblent de mettre la main sur Jonas, sur Jonas coupable, désigné par le Seigneur Lui-même et voué comme tel à la mort ! — Ils se flattent que, à force de courage et d'activité, et sans immoler le prévaricateur, ils parviendront à regagner enfin la rive.

« Cependant les mariniers travaillaient de toutes leurs forces à regagner la terre ». « Ils creusaient », dit énergiquement l'original, ils labouraient la mer, ils la sillonnaient de tout l'effort de toutes leurs rames réunies. « Mais ils ne pouvaient venir à bout » de leur entreprise, « la mer étant » de plus en plus « agitée ». Elle s'agitait, elle se tourmentait toujours plus ; elle brisera même et engloutira, dans peu d'instant, votre navire et vous tous avec lui, pauvres marins en détresse, si vous contestez plus longtemps contre le Dieu fort, vous obstinant à ramer ainsi contre le vent de Sa colère et la marée de Ses décrets. Elle demande, elle veut le coupable : Donnez, donnez ! crie-t-elle. À la mer donc Jonas, à la mer ! Nul autre moyen d'apaiser les flots soulevés.

À la mer aussi ton Jonas, ô toi, mon frère, que poursuit en ce moment l'orage, l'orage intérieur d'une mauvaise conscience, en même temps peut-être que l'orage extérieur de la tribulation, et qui fais inutilement force de rames pour trouver quelque part un port, un asile, un ancrage. À la mer ton péché dominant, ton idole favorite ; à la mer la convoitise que tu caresses secrètement, ou la volonté propre que tu retiens obstinément en ton cœur, et l'orage qui bat de tous ses flots ta nacelle s'apaisera bientôt et tu retrouveras la paix. À ce prix, à ce prix seulement est ta délivrance. Tant que tu garderas en ton sein l'interdit qui le souille, Dieu gardera dans Sa main la verge dont Il te fouette ; Il prolongera Son châtement aussi longtemps que tu prolongeras ta résistance ; plonge dans la mer de la repentance « le

péché qui t'enveloppe aisément » [Héb. 12, 1], et Lui le plongera sans retard dans l'océan de la miséricorde et de l'oubli.

Enfin, cédant à la nécessité, les marinières se disposent à jeter Jonas aux flots ; ils ne le feront cependant point avant de s'être préalablement lavés les mains du sang de cet adorateur et de ce prophète de Jéhovah.

« Alors ils invoquèrent l'Éternel et lui dirent : Éternel, nous t'en supplions, ne permets pas que nous périssons à cause de la mort de cet homme, et ne fais pas retomber sur nous le sang innocent ; car toi, ô Éternel, as agi en ceci comme il t'a plu ».

Tel est le fruit de l'affliction bénie d'en haut : d'une part, Jonas, actuellement humble et soumis, accepte pleinement le châtement que Dieu lui inflige ; et de l'autre, les nautoniers, au lieu d'invoquer, comme auparavant, chacun *leur dieu* particulier (v. 5), implorent maintenant l'*Éternel* (v. 14), *le Dieu vivant*. Spectacle vraiment doux au cœur que celui que présentent ces païens, prosternés tous ensemble devant le marchepied de Dieu ! Simple et touchante prière que celle qu'ils font monter jusqu'à Lui ! À présent, ils Le connaissent ; ils savent que Jéhovah est le Dieu, non de ce petit pays de Judée seulement (comme ils se l'étaient follement imaginés jusqu'ici), mais qu'Il est *le grand Dieu, le Dieu des cieux et de la terre*, le Créateur et le gouverneur du monde ; ils s'inclinent devant Sa volonté souveraine et Ses mystérieux décrets ; et, comme dans l'acte terrible qu'ils vont accomplir, ils croient fermement n'être que les instruments de Sa juste vengeance, ils Le supplient de ne point leur imputer la mort de cet homme qu'ils immolent à regret et dont le sort les émeut.

Encore ici, frères, suivons l'exemple que ces païens donnent. Comme eux, d'abord, obéissons à Dieu d'un cœur simple quand, par Sa Parole, Il nous appelle, individuellement ou collectivement, à fuir ou à rejeter le pécheur scandaleux. Mais, tout en faisant ce qu'Il nous commande, replions-nous sérieusement sur nous-mêmes ; ne combattons pas le péché dans autrui avant de l'avoir sincèrement poursuivi dans notre propre cœur ; malheur au Jonas qui concourrait à en jeter un autre à la mer ! Enfin, comme ces nautoniers, accomplissons, dans le calme de l'amour, la parole qui frappe miséricordieusement le coupable et le blesse à salut ; surtout accomplissons-la dans l'humilité, nous rappelant, qu'il est écrit : « Prends garde à toi-même de peur que tu ne sois aussi tenté » [Gal. 6, 1].

La prière achevée, on s'empare de Jonas. Cruel instant pour lui ! Il va donc se trouver face à face avec ce Dieu dont il avait cru fuir la présence !... Rencontrera-t-il un Père ou un Juge ?... Il espère, sans nul doute, mais en même temps il appréhende... Hélas ! savent-ils à quelle ruine ils courent, ceux qui courent loin de Dieu ! Ah ! que rompant au plus tôt avec l'iniquité, ils se jettent repentants dans les bras du Seigneur, s'ils ne veulent pas que la tempête qui amoncelle lentement sur eux ses terreurs, les plonge tout à coup dans l'éternelle perdition.

Mais c'est assez parler de Jonas et de nous ; élevons nos yeux plus haut. La page que nous lisons est pleine de mystères. Rappelons sommairement ce que nous avons dit dès le début. Le livre de Jonas n'est pas une histoire simplement destinée à piquer notre curiosité ; il n'est pas un livre purement moral, écrit dans l'unique but d'exposer à nos regards, dans un contraste plein d'instruction, le cœur de l'homme et le cœur de Dieu. Le livre de Jonas est avant tout un livre typique, essentiellement messianique. Prophète à sa façon, prophète en drame, sans nommer jamais le grand prophète d'Israël, plus que nul autre auteur inspiré de l'Ancien Testament, Jonas le peint cependant de la manière la plus saisissante, dans les actes les plus importants de sa vie et de son ministère. C'est bien le Fils de Marie que j'aperçois derrière le fils d'Amitthaï ; ce sont Ses détresses, c'est Sa mort, Sa résurrection, la prédication de Son évangile dans le monde. Avec cette vue, le livre s'agrandit ; il respandit à mes yeux d'un éclat tout évangélique ; j'y retrouve avec bonheur Celui qui est mon salut et ma vie ; en même temps les difficultés disparaissent ; et ce qui, pour le Juif et pour l'incrédule, demeure un mystère, n'a plus pour moi d'obscurité ; j'ai la clef de l'énigme, et c'est du Seigneur Lui-même que je la tiens (Matt. 12 ; Luc 11).

En particulier, je comprends le mot terrible : « Prenez-moi et jetez-moi dans la mer, et la mer s'apaisera à votre égard ». Ce mot, Jonas a dû le dire. Mais l'a-t-il dit avec la conscience qu'il le prononçait en vue du Christ? On peut le supposer d'après la parole de saint Pierre, parole que nous avons déjà mentionnée et qui s'applique à tous les prophètes de l'Ancien Testament. « Ils s'enquéraient pour quel temps et quelles conjonctures l'Esprit de Christ qui était en eux », dit l'apôtre, « faisait ses déclarations, rendant d'avance témoignage des souffrances du Christ et des gloires qui les suivraient » [1 Pier. 1, 10-11]. En tout cas, personnage éminemment symbolique, le prophète de Gath-Hépher a sûrement dit ce mot sous la direction du Saint Esprit et en sa qualité de type personnel du Messie. Entre le Christ et lui quelle frappante analogie! Comme la tempête éclata sur Jonas à cause de sa désobéissance, ainsi la colère de Dieu a frappé Jésus à cause de notre péché qu'Il avait pris en entier sur Lui. Et de même que Jonas se livra volontairement à la mort pour en préserver tout l'équipage, de même aussi Jésus a spontanément offert Son âme en oblation pour le salut de tout ce que porte l'arche sainte, nous voulons dire Son Église bien-aimée; « personne », a-t-Il dit, « ne m'ôte la vie, c'est moi-même qui la donne » [Jean 10, 18]. Enfin, Jésus, comme Jonas, fut livré à la mort par les Gentils, et Sa mort, comme celle du prophète, apaisa la tempête de la colère du Dieu souverain et sauva ceux qu'elle menaçait d'engloutir.

Nous signalerons tout à l'heure d'autres traits de ressemblance entre Jonas et le Christ; mais hâtons-nous de l'ajouter : si, sur un petit nombre de points, nous remarquons entre eux de frappantes analogies, sur tout le reste quelles différences! quels profonds contrastes! « Voici, il y a ici plus que Jonas » [Matt. 12, 41]. Le fils d'Amitthai n'était qu'un homme, et « Jésus est Dieu béni éternellement, amen » [Rom. 9, 5]! Il n'était qu'un serviteur dans la maison de Dieu, et Jésus en est le Seigneur et le Maître. Tandis que Jonas, ainsi que la suite le montrera, n'était colombe que de nom (Jonas en hébreu signifie colombe), Jésus est une vraie colombe, parfaite en innocence et en douceur; Il supporta les pécheurs avec une patience inaltérable et répandit sur Jérusalem les larmes de la compassion. Au lieu que Jonas est un rebelle qui tourne le dos à son Maître, qui fuit vers Tarsis, quand on lui commande d'aller à Ninive, Jésus, le saint de Dieu, dit au Père en entrant dans le monde : « Me voici, je viens, il est écrit de moi au rouleau du livre » [Héb. 10, 7]. Il passe, Lui, riche, les trente-trois longues années de Sa douloureuse carrière terrestre, au milieu de toutes les privations de la pauvreté, incessamment exposé aux contradictions, aux insultes et à la fureur de Ses ennemis; et sans se plaindre, Il accepte enfin, de la main du Père, le calice d'amertume qu'Il boit en entier pour nous. Enfin, pendant que Jonas, cause unique de la tempête, est comme forcé, par un jugement du ciel, de dire aux mariniers : « Prenez-moi et jetez-moi dans la mer, et la mer s'apaisera à votre égard »; c'est, au contraire, comme « juste » que Jésus « meurt » librement « pour nous injustes, afin de nous ramener à Dieu » (1 Pier. 3).

Outre l'incompréhensible amour et le dévouement du Christ pour Son peuple, il me semble voir aussi dans cette grande page de nos saints livres un emblème de ce qui se passe journellement dans le monde. Qu'est, en effet, ce navire ballotté par les orages, sinon le symbole de la postérité malheureuse du premier transgresseur, jetée par l'offense de son chef au milieu des tempêtes de la vie, incessamment agitée par le péché, par tous les maux qui en sont le juste salaire, par « les passions qui font la guerre à l'âme » [1 Pier. 2, 11], en même temps que par la crainte de la mort et de la colère à venir? Et cette mer labourée par les orages, qu'est-elle, à son tour, si ce n'est un emblème non moins juste de cette triste existence humaine, de ce misérable monde que nous traversons pour aller aux rives invisibles du monde à venir, et où « toutes choses », a dit le sage, « travaillent plus qu'on ne saurait l'exprimer » [Eccl. 1, 8]? Ces nautoniers, enfin, qui tâchent vainement de regagner la rive à force de rames, que sont-ils eux-mêmes, si ce n'est une frappante image de ces hommes qui s'épuisent en inutiles efforts pour enchaîner la double tempête de leurs passions rebelles et de l'appréhension de la colère de Dieu, et pour atteindre le port du

salut ?

Si l'un d'eux à cette heure nous disait : C'est mon état que vous dépeignez ! et qu'il nous demandât ce qu'il doit faire « pour que la tempête s'apaise à son égard » ? Cessez, lui répondrions-nous, cessez de vouloir plus longtemps maîtriser par vous-même vos penchants revêches et apaiser ce Dieu saint que vos offenses ont justement irrité ; la tempête, au lieu de se calmer, gronderait toujours plus menaçante et vous plongerait à la fin dans l'éternel malheur. Regardez plutôt à ce charitable Rédempteur qui, pour sauver les croyants de la condamnation de la loi et de l'empire du péché, se jeta volontairement dans les flots de la colère de Dieu ; mettez en Lui toute votre confiance ; attachez-vous à Lui de toutes les puissances de votre être ; recevez en simplicité de cœur Sa Parole qui vous certifie que « celui qui croit au Fils a la vie éternelle » [Jean 3, 36] ; reposez-vous enfin pleinement sur Son amour. Alors, cette voix puissante qui commande aux tempêtes imposera silence à vos passions ; le calme renaîtra dans votre conscience ; et votre cœur goûtera « la paix de Dieu qui passe tout entendement » [Phil. 4, 7].

## La sépulture (Chapitre 1, versets 15-16)

« Puis, ils prirent Jonas et le jetèrent dans la mer, et aussitôt la mer s'apaisa. Et ces hommes craignirent l'Éternel d'une grande crainte : ils lui offrirent des sacrifices et lui firent des vœux ».

Ce qui se passe maintenant à bord est un véritable ensevelissement ; les marins s'approchent de Jonas déjà voué à la mort, et, s'emparant de lui, le jettent dans la mer. Il est donc bien vrai que le péché a pour inséparable compagne la mort ; rejette-le ou tu mourras, nous dit le Seigneur à chaque page de Sa Parole ; mais, cruels envers nous-mêmes, nous lui donnons trop souvent dans notre cœur une place que Dieu seul a le droit d'y occuper, armant ainsi contre nous la main de Sa vengeance.

La mer a sa victime, à l'instant elle se calme. Encore une fois, comprenez la leçon cachée sous le voile de ce récit, vous qui servez vos convoitises. À la mer, votre Jonas ! c'est-à-dire, à la mer vos résistances aux dispensations de Dieu ! À la mer, votre orgueil, votre avarice, vos rivalités, vos rancunes, vos affections déréglées, et l'orage qu'elles ont excité dans votre conscience, et qui n'est que le prélude de la colère à venir, cet orage s'apaisera tout aussitôt. Ceci nous rappelle un trait de l'histoire ecclésiastique. Le cardinal de Lorraine, ce prélat de sinistre mémoire, qui couvrit de sang et de larmes la France protestante, adressait un jour ces mémorables et significatives paroles à l'élite du clergé romain, réunie en la ville épiscopale de Trente, dans l'espoir d'écraser la bienheureuse Réformation : « C'est nous, leur disait-il, c'est nous seuls qui sommes la cause de la tempête qui désole l'Église ; ce sont nos désordres, ce sont nos dérèglements qui l'ont excitée ; nous sommes les Jonas qui avons allumé la colère de Dieu ; qu'on nous jette à la mer et la tourmente cessera ». Ainsi parlait le prélat romain. Maintenant, personnifiez les mauvaises convoitises de votre cœur, mettez dans leur bouche ce triste langage, et il sera frappant de vérité. Certes, il ne suffit pas que vous ayez découvert le Jonas qui produit tout le mal et que vous l'ayez voué aux flots ; il faut que vous l'y jetiez ; il faut que vous fassiez mourir le péché cause de l'orage qui gronde dans votre conscience, si vous ne voulez pas soulever contre vous une tourmente bien autrement terrible, et dans laquelle tout votre être périrait éternellement.

Et nous, frères bien-aimés, nous aussi comprenons la leçon. Loin de nous notre Jonas ! Loin de nous nos résistances à la volonté du Seigneur ! Loin de nous toutes les convoitises que tolère encore notre cœur et qui profanent le temple du Saint Esprit ; alors la tempête qu'elles ont excitée s'apaisera, et nous retrouverons la faveur de Dieu. Car Il ne « conteste pas à toujours avec les fils des hommes » [Gen. 6, 3] ; « mais il se plaît en la



gratuité » [Mich. 7, 18]. « Si tu retournes au Tout-puissant », nous dit-Il, « tu seras rétabli. Éloigne l'iniquité de la tente, et tu mettras l'or sur la poussière, l'or d'Ophir sur les rochers du torrent; le Tout-puissant sera ton or, et l'argent qui te donnera les forces. Alors tu trouveras les délices dans le Tout-puissant et tu élèveras ton visage vers Dieu. Tu le fléchiras par tes prières, il t'exaucera et tu lui rendras les vœux. Si tu as quelque dessein il te réussira, et la lumière resplendira sur tes voies » (Job 22).

Mais, prenons-y garde, il n'y a que le sacrifice de la passion dominante, du péché dans sa manifestation principale, qui puisse nous faire retrouver ainsi le doux regard du Père; c'est Jonas lui-même qu'il faut jeter à la mer, c'est lui qu'il faut immoler; il y a sans doute à bord du navire bien d'autres transgresseurs; autant de passagers, autant de coupables; mais c'est lui, lui surtout qui a causé l'orage; la mort de tout autre ne l'apaiserait pas: il faut que Jonas périsse et la mer se taira. Volontiers immolerions-nous au Seigneur, par un adroit calcul, nos volontés propres les moins chères, nos inclinations vicieuses les moins rebelles, dans la criminelle pensée d'acheter peut-être à ce prix le droit de caresser impunément notre convoitise favorite. Mais « Dieu ne peut être moqué » [Gal. 6, 7]; Il ne veut pas des « holocaustes qui ne nous coûtent rien » [2 Sam. 24, 24]; Il n'agrée pas la brebis tarée; c'est la brebis chérie qu'Il demande, c'est notre Isaac qu'Il nous appelle à Lui sacrifier, c'est « l'idole de jalousie qui provoque l'Éternel à jalousie » [Éz. 8, 3] qu'Il nous somme de briser. Jusque-là nulle paix pour nous, nul repos intérieur, nulle bénédiction. Accomplissons donc, dans la force du Seigneur, le sacrifice qu'Il nous impose; puis, après cela, usons de beaucoup de vigilance, de peur que le péché ne reprenne sur nous son empire, et qu'après avoir « fait ce qui est droit devant Dieu », il ne nous arrive, comme à Israël, de nous repentir et « de changer ensuite d'avis » (Jér. 34).

Car c'est un ennemi redoutable que le péché. D'abord, c'est un ennemi que nous portons partout avec nous; avant notre conversion, il régnait dans notre âme, et si maintenant il ne siège plus sur le trône de notre cœur où Jésus s'est assis à sa place, toutefois il habite encore en nous, cherchant à reprendre sur nous son ancienne domination. C'est de plus un ennemi vigilant et actif, qui épie incessamment l'occasion de reconquérir en nous le terrain que la grâce de Dieu lui a fait perdre. En même temps, c'est un ennemi perfide, artificieux et implacable; car, dit la sainte Écriture, « l'affection de la chair est inimitié contre Dieu; elle ne se soumet point à sa loi et ne peut non plus s'y soumettre » [Rom. 8, 7]. Si par moments elle paraît se tenir tranquille, ne vous y fiez pas; elle ne veut qu'obtenir par la ruse ce qu'elle ne peut plus emporter de vive force; c'est un Jonas qui ne demeurera pas enseveli dans les flots où vous l'aurez plongé, mais qui fera tout pour remonter à bord et qui pour cela sait fort bien comment s'y prendre. « Veillez donc et priez » [Matt. 26, 41].

Telles sont les pensées qu'éveille notre texte. Il en suggère d'un ordre encore plus élevé. Il y a, disions-nous, en Jonas deux hommes: l'homme charnel, rebelle à Dieu, ennemi des nations, et ne supportant pas qu'elles soient conviées à la repentance et miséricordieusement sauvées; et l'homme spirituel, soumis au Seigneur, accomplissant, messager docile, les desseins de Son amour. En ce qu'il a de mauvais — quand, après avoir délivré sans nulle objection le message qu'il avait reçu pour Éphraïm, il ne veut pas aller porter à Ninive la parole qui vient de lui être donnée pour elle — Jonas nous rappelle vivement ce peuple rebelle à Dieu, ennemi des hommes, qui ne voulait pas qu'on parlât aux Gentils pour qu'ils fussent sauvés (1 Thess. 2); ce méchant peuple qui, pour avoir livré le Seigneur aux nations, livré lui-même à celles-ci par le Seigneur, foulé par elles, et plongé dans les eaux profondes de la douleur, s'est vu jusqu'à ce jour, selon la prophétie, rejeté tout à la fois du ciel et de la terre (És. 8; Ps. 66). — Mais, en ce qu'il a de bon, le prophète nous rappelle tout aussi naturellement cette même postérité d'Abraham qui, la première, devait publier les paroles de Dieu dans le monde pour rassembler l'Église (Act. 15), et qui, dans un avenir peu distant peut-être, sera le grand instrument du Seigneur pour amener à Lui les nations (Zach. 8).

Surtout la Bible nous montre en Jonas un type éminent du Rédempteur promis. Nous avons dit que tous les prophètes Lui rendaient témoignage [Act. 10, 43]. Mais tous ne le faisaient pas de la même manière ; Jonas Le symbolisait sans Le nommer ; il Le symbolisait comme la victime qui devait expier nos offenses, puis comme le grand prophète qui devait proclamer ensuite la Parole de Dieu parmi les Gentils. Telle est, à nos yeux, la pensée intime du livre et la hauteur à laquelle il faut se placer pour le comprendre. Jonas, c'est le Christ, c'est l'évangile et toute l'économie de la grâce de Dieu, ce sont toutes Ses dispensations envers le monde. En particulier, et dans la page que nous méditons (l'une des plus étonnantes de cette étonnante prophétie dramatique), Jonas, c'est le Christ homme, mourant pour des hommes ; le fils d'Abraham, livré par les Gentils et sauvant le monde par Son sacrifice ; c'est l'un de nous s'immolant pour nous tous, l'un des passagers et le plus éminent, se dévouant pour l'équipage entier. Sous le voile, j'allais dire sous la gaze de la merveilleuse histoire, nous découvrons sans peine la misère et la culpabilité de l'homme ; la haine de Dieu pour le péché, Son amour qui nous a donné Jésus pour l'expier, la charité de Christ et la doctrine évangélique de la substitution de la victime sainte à la race déchue dont elle a pris la nature et l'iniquité : cette grande doctrine, base de la révélation, et qui, sous les formes alternatives de la promesse, du type, de l'histoire et de l'enseignement positif, la traverse tout entière de son alpha à son oméga.

Nos iniquités avaient lentement amassé sur nous un effroyable orage. Si un seul acte de désobéissance d'un seul homme, du fils d'Amitthaï, avait pu allumer à ce point le courroux du ciel, qu'eût-ce été des péchés sans nombre d'une race entière d'hommes déchus et ruinés, « enfants de colère de leur nature » [Éph. 2, 3], marchant comme en bataille, sous la bannière de Satan, contre le Dieu qui les a faits, foulant aux pieds Ses lois, et portant sur Son trône une main audacieuse ! Comptez, si vous le pouvez, leur nombre, calculez leurs transgressions, appréciez leurs crimes ; puis, considérant ce que le péché mérite, dites-nous, après cela, quel poids de malédiction et quel déluge de douleurs seraient tombés sur cette race méchante et perdue, et l'aurait écrasée au jour où s'ouvriraient les bondes des cieux et les cataractes du grand abîme.

Le ciel outragé demandait une victime, et une victime qui pût expier cet horrible amas d'iniquités. Mais cette victime où se trouvera-t-elle ? Ce que toute l'intelligence de tous les anges réunis n'eût pu concevoir, et ce que toute leur puissance n'eût pu accomplir, la miséricorde de Dieu l'a fait. Jésus, vrai fils d'Amitthaï (c'est-à-dire, selon la signification littérale du mot hébreu, vrai Fils du Dieu de vérité), Jésus s'est fait Jonas pour nous ; pour nous Il s'est volontairement plongé dans les flots de la colère de Dieu, et toutes les vagues du courroux céleste ont roulé sur Lui. Aussitôt la tourmente a cessé, et dès lors tout ce qui a pris son refuge auprès du Sauveur, tout ce qu'Il a, dirons-nous, de passagers à son bord, Gentils comme Juifs (en commençant par ceux-là même qui furent les instruments immédiats de Sa mort et pour qui Jésus ne fit pas en vain cette prière : « Père, pardonne-leur » [Luc 23, 34]) ; le peuple entier des croyants, pleinement racheté par Lui de la mort et de l'enfer, traverse en paix, sous Sa haute sauvegarde, les mers orageuses de la vie, pour aller chercher, par-delà tous ses écueils, le port éternel du salut. Heureux auprès de Lui, ils chantent : « Il n'y a maintenant plus de condamnation pour nous » (Rom. 8). Désormais, nulle tempête pour ceux qui croient en Jésus ; et si Dieu permet que le vent de l'épreuve souffle encore sur eux, ce n'est que pour mieux enfler leurs voiles et les conduire plus sûrement au port qu'ils désirent [Ps. 107, 30]. Enfin, de l'arche sainte et bénie, où le Seigneur les a reçus, ils crient à tous les pécheurs : Réfugiez-vous dans les bras de Celui qui supporta pour nous toutes les tourmentes de la colère de Dieu ; venez, venez à Jésus et vous vivrez ; hors de Lui, hors de l'Église qui est Son corps, point de salut.

Après avoir ainsi retracé la mort du prophète et rappelé les traits les plus saillants du type qu'elle contient, nous éprouvons de nouveau le besoin de le répéter : « Voici, il y a ici plus que Jonas » [Matt. 12, 41]. Qu'est, en effet, la mort du fils d'Amitthaï et son miraculeux résultat, si ce n'est une ombre pâle et grossière du sacrifice du Fils de Dieu et de ses

éternelles et glorieuses conséquences? Au lieu que Jonas tombait pour ses propres péchés dans les mains de l'équipage, et que ces païens, tout à fait innocents de sa mort, ne le jetaient à la mer qu'à leur cœur défendant, et en demandant à Dieu que le sang de *cet homme* ne leur fût point imputé, c'est pour nos fautes, c'est pour nos forfaits que Jésus a été livré aux Gentils par les Juifs Ses vrais meurtriers qui, par une horrible imprécation, appelèrent sur eux et leurs enfants la vengeance du sang du Juste [Matt. 27, 25]. Et tandis que Jonas, par sa mort, ne sauva que de la mort corporelle l'équipage du navire païen, Jésus, par la sienne, a délivré de la mort éternelle tous les croyants, Juifs ou Gentils, tout ce que porte l'arche bien-aimée pour laquelle Il s'est complètement dévoué.

Poursuivons notre récit. L'effet sur l'équipage de ce qui venait de se passer ne pouvait être douteux. « Et ces hommes », dit la relation sacrée, « craignirent l'Éternel d'une grande crainte : ils lui offrirent des sacrifices et lui firent des vœux ». Il y avait en eux de la crainte, une grande crainte, mais une crainte mêlée pourtant de reconnaissance. Les voyez-vous, ces pauvres païens, maintenant prosternés devant Celui que, naguère, ils ignoraient encore, et confessant tous ensemble que Jéhovah est le vrai Dieu et qu'il n'y en a point d'autre. Ils n'invoqueront à l'avenir et ne serviront que Lui seul; dès cette heure, ils Lui « offrent des sacrifices » et Lui « font des vœux ». C'est ainsi que, dans Son impénétrable sagesse, le Seigneur a mille moyens de se révéler aux fils des hommes, et sait faire concourir à ce but jusqu'aux infidélités de Ses serviteurs. « Oh ! profondeur des richesses et de la sagesse et de la science de Dieu » [Rom. 11, 33] ! Qui sait jusqu'où ces gens de mer, apparemment de nations différentes, vont porter maintenant Son nom glorieux et jusqu'où retentira la louange du Dieu de Jonas et d'Abraham ! Après la nouvelle si impressive de la mort tragique du prophète et de son étonnant résultat, le bruit de sa délivrance non moins miraculeuse se répandra plus tard parmi les Gentils; avec la justice du Seigneur, on admirera Sa clémence et Son pouvoir; le nom de Jéhovah sera grand sur toute la terre, et ce que l'adversaire avait pensé en mal, *le Puissant de Jacob* l'aura fait tourner au plus grand bien de Ses créatures et à la plus grande gloire de Son nom.

Les mariniers s'engagèrent donc à ne reconnaître à l'avenir d'autre Dieu que celui qui venait de les sauver miraculeusement de la fureur du grand abîme. Les vœux qu'on fait dans le péril ne sont bien souvent que l'expression de la crainte et d'un désir anxieux de salut; ceux, au contraire, qu'on forme après la délivrance, ont en général un caractère plus sérieux et plus vrai. « Nous sommes les heureux objets de la miséricorde de Dieu, pensent ces marins; eh bien! que Lui-même à son tour soit désormais l'unique objet de notre culte ». Rien n'amollit le cœur de l'homme, rien ne le captive comme l'expérience de la bonté de Dieu. Les vents et les tempêtes, toutes les manifestations de la puissance et de la justice du Très-haut, avaient fait trembler ces gens-là; la délivrance du Seigneur les émeut, les pénètre de gratitude, soumet leurs cœurs. Il y a dans l'amour une force irrésistible; c'est par l'amour que Dieu prend Ses créatures humaines; là est tout le secret de la rédemption. Les orages de la providence ou les foudres de Sinaï effraient le pécheur sans le changer; l'amour de Dieu en Christ l'amollit et le maîtrise irrésistiblement.

Mais, pendant que j'admire ces païens, un sentiment pénible me préoccupe; je crains bien que leur conduite ne condamne un jour, devant le siège judiciaire de Christ, tant de chrétiens de profession qui ne savent ni L'invoquer dans le péril, ni Le bénir après la délivrance; je crains même que, dès cette heure, elle ne s'élève en témoignage devant Dieu contre Ses vrais enfants. Nous trouvons bien la voie qui mène au « trône de grâce » [Héb. 4, 16], quand l'affliction pèse sur nous, et que tout autre appui nous manque (je dis tout autre appui, car bien souvent, hélas! Dieu n'est pour nous qu'une retraite désespérée et comme un pis-aller!) Mais après avoir obtenu le secours d'en haut, reprenons-nous avec le même empressement le chemin du trône des compassions pour aller remercier notre divin Libérateur? Ah! Seigneur, tu vois cette ingratitude et tu la sens (Luc 17, 17, 18); ôte, ôte enfin « le cœur de pierre » et donne à la place un « cœur de chair » [Éz. 36, 26]! Et puisque tu ne te lasses pas de nous combler de tes biens, fais que, à notre tour, nous ne nous lassions

pas de redire : « Mon âme, bénis l'Éternel, et n'oublie pas un de ses bienfaits » [Ps. 103, 2] !

La relation ne dit pas ce que devinrent les nautoniers ; mais il est naturel de supposer que leur navigation s'acheva d'une manière heureuse. Au reste, le silence de l'Écriture sur ce point ne nous étonne pas ; il est tout à fait dans le génie de la révélation ; fort détaillée sur tout ce qui tient à notre salut et au développement de la rédemption, la Bible glisse sur tout le reste : c'est à nos yeux une preuve de plus de sa divinité.

Encore un mot sur les mariniers sauvés par la mort de Jonas. Comme dans la mort du prophète, nous trouvons un type du sacrifice de Jésus et de ses glorieux effets, nous croyons également voir, dans la conversion de ces nautoniers païens, un emblème de la conversion des Gentils. Déjà les prémices de la terre, sauvées de la mort éternelle par le sacrifice de Jésus, se sont tournées vers le Dieu vivant et L'adorent en la face de Christ. Le jour vient où les nations en corps, témoins de la gloire du Seigneur, briseront de même leurs idoles, et se prosterneront devant Lui ; où, célébrant Ses exploits envers Israël et envers le monde, exaltant Sa justice, Sa clémence et Sa fidélité, elles n'aimeront et ne serviront que Lui seul. Douce et sublime espérance que Jésus viendra réaliser bientôt (És. 2 ; Ps. 72 ; 96 ; 97 ; Apoc. 22).

Le Messie, Sa mort, Sa grâce, Son amour, Son règne universel, tel est donc le thème glorieux que l'Esprit Saint replace continuellement sous nos yeux dans toute la Bible, ici en promesses ou en prophéties, là en types ou en emblèmes, ailleurs en histoire, ailleurs en doctrine ; telle est la grande pensée qui domine toute la révélation ; elle en lie intimement entre elles les diverses parties ; elle prête à chacune un charme inexprimable ; elle répand enfin des torrents de lumières sur les pages les plus obscures de la Parole de vérité : pendant que le Nouveau Testament éclaire l'Ancien, l'Ancien à son tour confirme le Nouveau, et leur admirable harmonie réjouit le cœur autant qu'elle satisfait l'esprit.

## **Jonas dans le ventre du poisson (Chapitre 2, verset 1)**

« Cependant l'Éternel avait préparé un grand poisson pour engloutir Jonas, et Jonas demeura dans le ventre du poisson trois jours et trois nuits ».

Voilà donc où la désobéissance a mené Jonas : tout droit au cœur de la mer et au ventre du grand poisson ! Avis à tous les Jonas. Il avait trouvé trop pénible d'aller à Ninive, et maintenant il doit subir trois longs jours d'une vraie agonie dans les entrailles du cétaqué. « Cependant l'Éternel », continue le récit sacré, « avait préparé un grand poisson pour engloutir Jonas, et Jonas demeura dans le ventre du poisson trois jours et trois nuits ». C'est le complément du châtement qu'avait si bien mérité le fils d'Amitthai ; c'est, au fond *du panier*, la dernière *figue mauvaise*, la plus grosse et la plus amère de toutes (Jér. 24) : il faut qu'il la dévore comme toutes les autres ; c'est, enfin, l'accomplissement de cette parole de l'Écriture, « que les grands coups sont pour le dos des fous » (Prov. 19). Mais, comme tous les coups dont le Père frappe Ses enfants qu'Il aime, c'est en réalité une grâce, c'est un témoignage de Sa fidélité. Jonas, plutôt effrayé que blessé, *comprendra* tout à l'heure *la verge, et bénira Celui qui l'avait assignée*.

Le Dieu à qui obéit toute la nature « avait », dit notre texte, « préparé un grand poisson pour engloutir le prophète ». Une des choses que Jonas, ce semble, devait redouter le plus en tombant dans les flots, c'était justement de s'y voir déchirer à l'instant même par un de ces monstres qui abondent dans toutes les mers. Eh bien ! c'est précisément de l'un d'eux que Dieu se sert pour conserver les jours du prophète et le rendre plus tard à son pays, à sa famille, à son ministère. « Ses voies ne sont pas nos voies » [És. 55, 8]. Que de fois Il nous protège et nous délivre par des choses qui paraissaient bien plutôt devoir nous apporter un surcroît de douleurs ! Que de châtements qui, dans Ses mains miséricordieuses, deviennent pour nous de vraies bénédictions ! Que de maux enfin,



justement mérités, dont Il sait faire pour les siens ce que le poisson fut pour Jonas : un véritable asile, un moyen de les préserver de plus grands malheurs, le commencement et le principe d'une vie nouvelle !

Notre Seigneur appelle le poisson de Jonas d'un nom que nous rendons ordinairement par celui de baleine (Matt. 12). Sur quoi les incrédules de donner ample carrière à leurs sarcasmes, et d'objecter, avec la dédaigneuse assurance qui les caractérise, que la baleine n'a pas le gosier assez large pour pouvoir englober un homme tout entier ; que, au surplus, il n'existe pas de baleine dans la Méditerranée ; qu'il est d'ailleurs impossible qu'un homme tombe dans la gueule d'un tel animal sans recevoir d'horribles blessures, et que, dût-il entrer intact dans ses entrailles, il y serait tout à la fois suffoqué et consumé en bien peu d'instant.

Ainsi discourent les incrédules, toujours si désireux pour la plupart de trouver la Bible en défaut, par la seule raison que leur cœur charnel n'aime pas ses enseignements ; elle a tort pour eux, avant toute discussion, parce qu'elle somme les fils d'Adam de se convertir sous peine de la colère de Dieu. Toutefois, nous ne sommes point en souci de leur répondre ; et, nous plaçant avec confiance sur le terrain où leurs défis nous appellent, voici ce que nous leur opposons.

D'abord, le mot grec du Nouveau Testament ne désigne en général qu'un poisson de l'ordre des cétagés ; or, ce poisson peut fort bien avoir été la petite baleine, ou cachalot, qui se promène dans toutes les mers, d'un pôle à l'autre, et dont le gosier est suffisamment large pour donner passage au corps d'un homme ; il est reconnu que le cachalot avale de grands animaux marins tout entiers, des chiens de mer, des dauphins, etc. Puis, c'est bien gratuitement qu'on affirme qu'un homme ne peut, sans recevoir de graves blessures, tomber dans la gueule d'un cétagé ; l'histoire naturelle cite, au contraire, plus d'un exemple d'hommes retrouvés intacts dans les entrailles du cachalot et même dans celles du requin, armé néanmoins de beaucoup plus de dents. Enfin, le cachalot, comme la grande baleine, est doué d'un organe ou intestin particulier servant à la respiration, et, comme elle encore, il éprouve le besoin de remonter de temps en temps à la surface des eaux pour y respirer.

Telle est la réponse que nous pourrions faire aux incrédules, si nous n'avions quelque chose de mieux encore à leur dire. Toutes les explications sont superflues ; un mot suffit : que l'homme n'affecte point d'être sage, « lui qui naît comme un ânon sauvage » [Job 11, 12] ; et parce qu'il ne saurait faire de miracles, qu'il ne s'imagine pas follement que Dieu non plus ne puisse en opérer. Tous Lui sont faciles et tous Lui sont égaux. Ne pouvait-Il pas, s'Il le trouvait bon, créer à l'instant même un poisson tout exprès pour recevoir Son prophète, et le conduire sain et sauf au rivage, Lui, qui plus tard, sut bien en faire un tout exprès pour porter Sa bourse (Matt. 17) ? Et ce poisson, ne pouvait-Il pas le créer d'un gosier assez large pour englober Jonas ? Ne pouvait-Il pas, enfin, par un autre miracle, conserver le prophète vivant dans le ventre de l'animal marin ?

Tout cela, dira-t-on, selon les lois de la nature, est absolument impossible. Mais ce qui vous semble contraire aux lois de la nature, serait-il donc impossible au Dieu de la nature ? Pauvres matérialistes ! Dites-nous, je vous prie, faut-il moins de pouvoir pour entretenir nos jours dans un four embrasé que pour les conserver dans le ventre d'un poisson ? Les entrailles du cachalot de Jonas étaient-elles plus chaudes au prophète que ne le fut plus tard, aux trois jeunes hommes, la fournaise ardente où les fit jeter le roi de Babylone [Dan. 3] ? Est-il plus difficile de ramener un homme vivant, après trois jours passés dans le ventre d'un poisson, que de ressusciter un homme mort après quatre jours passés dans la tombe [Jean 11, 1-44] ? Et quelle limite enfin poserait notre folie au pouvoir de Celui qui a tout fait de rien ?

Voilà donc Jonas dans le ventre du grand poisson. Quel cachot que celui-là ! Et quelle angoisse que celle du prophète enfermé dans ce tombeau mouvant et tout surpris d'y vivre encore ! Quel douloureux ressouvenir des jours heureux passés au sein de sa patrie et dans le service de son Dieu ! Quels amers regrets de sa révolte et quel regard d'effroi jeté sur



l'avenir ! Il se voit sous la main vengeresse du Très-haut. De quelque côté que ses yeux se tournent, il n'aperçoit que la détresse et le désespoir. Les arrête-t-il sur son horrible prison, son imagination se trouble, son cœur se fond d'angoisse. De la verge qui le frappe, élève-t-il les yeux vers Celui qui la tient, il rencontre le regard courroucé de son Dieu. Je ne suis plus Son serviteur, se dit-il à lui-même, et peut-être entre Son cœur et le mien a-t-Il mis une éternelle barrière. Tel est le fruit de ma folie ! Ah ! si le sentier du Seigneur a ses épreuves, il a aussi ses consolations ; mais celui que m'a ouvert ma lâcheté et qu'a suivi ma révolte ?... Hélas ! il n'aboutit qu'à la mort.

Pauvre Jonas ! que tu connais mal le cœur de ton Dieu ! Il n'a voulu, par cette terrible verge, que te « séparer de ta folie » et que « fermer d'épines » devant toi « le chemin » qui te menait à la perdition (Prov. 22 ; Os. 2). Rassure-toi, fils d'Amitthaï : la mer ne peut engloutir, ni le requin dévorer celui que Dieu garde ; Il a pour toi une œuvre en réserve et tu seras encore Son ministre. Il commande : à Sa voix les lions désarmés dorment paisiblement aux pieds de Daniel [Dan. 6, 22] ; les flammes dévorantes respectent les jeunes gens dans la fournaise [Dan. 3, 25] ; la mer, qui devient le tombeau de Pharaon et de son armée, sert de muraille et de rempart à Israël [Ex. 14, 29] ; et le monstre marin, qui a reçu dans ses flancs le prophète de Gath-Hépher, est son asile, non son sépulcre : tout à l'heure il sera le vaisseau du Seigneur pour le ramener à bord. Père, Il châtie, mais Il ne brise pas ; pendant qu'Il frappe d'une main, Il soutient de l'autre.

Ici encore, frères, recevons instruction. Comme jadis au prophète, Dieu nous ordonne de nous lever et d'aller où Sa volonté nous appelle. « C'est ici le chemin », nous crie-t-Il, « marchez-y » [És. 30, 21] ! Si, méprisant Sa voix, nous préférons le sentier de notre folie à celui de Son amour, la satisfaction de nos goûts à l'accomplissement de nos devoirs, alors, pour nous aussi, le Seigneur aura des humiliations, des brisements de cœur, des orages ; pour nous Il aura une sombre geôle ; car Il veut nous sauver, nous sauver à tout prix, nous sauver malgré nous-mêmes ; si, pour cela, Il ne nous enferme pas dans la même prison que le prophète de Gath-Hépher, les épreuves dont Il nous enserrera seront pour nous le pire des cachots, et nous nous écrierons avec le psalmiste : « Tu m'as mis dans une fosse des plus basses, dans des lieux ténébreux, dans des lieux profonds ; ta fureur s'est jetée sur moi, tu m'as accablé de tous tes flots » [Ps. 88, 6-7].

Cependant, quand Il nous châtie ainsi, ou plutôt quand Il laisse à notre *malice* le soin de nous *châtier*, ne perdons point courage : Il ne nous enferme pour quelques jours dans la geôle de la correction, qu'afin de n'avoir pas à nous enfermer éternellement dans celle de la perdition. Puis, Il ne nous laisse sous le châtiment que le temps strictement nécessaire. Toujours Son peuple a pu s'écrier : « Tu nous avais éprouvés comme on éprouve l'argent, tu nous avais fait tomber dans un filet ; nous étions entrés dans le feu et dans l'eau ; mais tu nous en as ensuite retirés pour nous amener en une terre fertile » (Ps. 66). Que, dans l'épreuve et sous la main du « Père des esprits » [Héb. 12, 9], le sein de Dieu soit donc notre asile et Ses desseins envers nous l'objet de nos adorations. Par le châtiment, Il nous apprend à repousser loin de nos lèvres le calice qui est *doux à la bouche*, mais *amer aux entrailles* ; à fuir avec horreur les caresses de la volupté, de cette perfide Jaël qui, d'une main, nous présente une coupe remplie de lait et de crème pendant qu'elle tient dans l'autre un clou pour nous l'enfoncer dans le cœur [Jug. 4, 19, 21]. Par le châtiment, Il nous donne à comprendre ce qu'est pour Son enfant la voie de la désobéissance, une voie de douleur, une vraie impasse ; Il nous fait sentir enfin qu'il est inutile de contester avec le Tout-puissant, et que celui qui veut éviter un service difficile s'en verra justement imposer un plus difficile encore. Si Jonas refuse d'aller parler à une seule ville, il devra, par son histoire, parler au monde entier ; s'il s'obstine à ne point prêcher dans les rues de Ninive, il faudra qu'il prêche du fond de la mer.

Et vous, pécheurs irrégénérés, vous aussi recevez instruction ; si Dieu traite de la sorte Ses enfants qui l'offensent, vous épargnerait-Il, vous qui ne Le servez point ? « C'est une chose terrible que de tomber entre les mains du Dieu vivant » [Héb. 10, 31] ! À celui qui

Lui désobéit et Lui fait la guerre par ses œuvres, le Tout-puissant, vous le savez, prépare une geôle mille fois plus affreuse que celle de Jonas : une geôle où le coupable souffrira d'ineffables tortures, non pendant trois jours et trois nuits, mais durant l'éternité ; non seul, comme le prophète dans l'étroit cachot où Dieu l'avait enfermé, mais dans la compagnie du diable et de ses anges. Horrible société que celle-là ! Qui voudrait habiter un palais hanté par des démons, et loger, fût-ce dans le lieu le plus délectable de la terre, avec le prince de l'abîme et ses légions ténébreuses ? Que sera-ce donc d'être jeté au même feu qu'elles, d'être éternellement confiné dans la même fosse ! Quelles angoisses saisiront les réprouvés au milieu de ces lions rugissants, de ces serpents sifflants, de ces dragons vomissant la flamme et le feu, de ces esprits rebelles et maudits, déjà liés de chaînes d'obscurité, qui les auront attirés à eux par les chaînes dorées de la tentation, et dans la compagnie desquels les infortunés devront passer l'éternité !...

Éternité ! éternité ! qui pourrait te comprendre et qui te décrirait ? — L'éternité, c'est une mer sans rivage, un abîme sans fond. Le premier homme qui est entré dans l'éternité malheureuse est aussi loin de son terme que celui qui y entre à cette heure ; le premier qui a été lancé dans cet océan de misère est aussi loin de ses bords qu'au moment où il y fut plongé. L'éternité, c'est un commencement sans milieu et sans fin, un hiver sans printemps, une nuit à laquelle ne succédera jamais la lumière du jour. Après plusieurs millions d'années passées dans l'éternité ce sera toujours le commencement de l'éternité. La colère de Dieu dans l'enfer sera toujours la *colère à venir*. Elle commence pour Judas.

Observez la succession ininterrompue des jours, des mois, des ans ; l'éternité est de même une succession sans fin. Contemplez par une belle nuit d'hiver les étoiles des cieux, admirez-en les armées innombrables ; le nombre des étoiles est limité, mais les âges de l'éternité ne finiront jamais. Vous qui portez un anneau, vous avez à votre doigt une image de l'éternité ; quel que soit le point de cet anneau que vous envisagiez, après celui-là il en vient toujours un autre. Considérez en été ces vastes prairies couvertes d'une riche végétation, et supposez qu'il y ait autant de millions d'années à venir qu'elles contiennent de brins d'herbe, ces années finiraient une fois, mais l'éternité ne finira point. Arrêtez enfin vos regards sur une haute montagne, sur le mont Blanc, par exemple, et représentez-vous combien de siècles il faudrait pour qu'elle fût complètement enlevée par un passereau qui ne viendrait que tous les mille ans en détacher de son bec un atome ; le moment arriverait pourtant où la montagne ne serait plus, mais après cela l'éternité commencerait encore...

Arrête-toi donc devant cette pensée, pauvre âme inconvertie ! Frémis devant cette pensée : qu'elle te suive, qu'elle te poursuive, et que, pareille à l'épée du vengeur du sang, elle te chasse enfin dans l'asile qui demeure ouvert à tous les pécheurs ! Ah ! s'il est déjà si dur, en pleine santé, de passer toute une nuit dans une complète insomnie, que sera-ce de l'éternité s'écoulant tout entière dans la privation de tout repos ! Quel tourment ne serait-ce pas qu'une vie de quarante ou cinquante ans, consumée au milieu des tortures ininterrompues d'un mal aigu ! Eh bien, tout cela n'est rien auprès de l'éternelle séparation d'avec Dieu. Le patient dans son lit, où il se tourne et se retourne sans cesse durant les veilles de la nuit, s'écrie que le jour ne viendra jamais, que ses douleurs sont éternelles ; ah ! si ces petites éternités que nos imaginations se forgent sont déjà si cruelles, que sera-ce de la vraie éternité ! Alors le pécheur qui, pendant la vie, ne trouvait pas le temps de s'occuper de son âme, en aura bien assez pour réfléchir sur ses péchés et sur leurs conséquences ; pour se repentir, mais trop tard, de ses folles erreurs ; pour s'écrier au milieu d'inutiles regrets : « Oh ! que le sein de ma mère n'eût-il été ma tombe » [Job 10, 18] ! Ou que n'eussé-je jamais entendu cet évangile qui ne sert maintenant qu'à aggraver ma condamnation !

Pécheur, ne ferme pas l'oreille à la cloche d'alarme que tu viens d'entendre ; nouveau Félix, ne dis pas à celui qui te parle : « Tais-toi pour le présent ; demain je t'écouterai si j'en ai le loisir » [Act. 24, 25]. C'est aujourd'hui « le temps favorable », c'est aujourd'hui « le jour du salut » [2 Cor. 6, 2] ; hâtes-toi de « te réconcilier avec ta partie adverse pendant que tu es en route avec elle » [Matt. 5, 25], et puisqu'il faut nécessairement que tu tombes, ou dans le

sein de Jésus ou dans les flammes de l'enfer, ah ! je t'en conjure, au nom des compassions de Dieu, cours te jeter dans les bras du Rédempteur.

Mais détournons enfin nos regards de ce spectacle d'éternelle misère pour les arrêter sur de moins sombres images. Jonas enfermé dans le ventre du cétaqué qui lui sert en même temps de cachot et d'abri, Jonas replace encore symboliquement sous nos yeux ce malheureux peuple qui, pour avoir rejeté le Seigneur de gloire et la mission qu'il en avait reçue, est jusqu'à ce jour demeuré comme enfermé sous la condamnation : objet tout à la fois, dans la sombre geôle où il vient de passer mille huit cents ans, des justes châtiments du ciel et de sa protection miraculeuse ; tellement que, dans cette longue suite de siècles, nul coup n'a pu l'abattre, nul orage le briser, nulle révolution des peuples l'absorber ou le détruire, fidèlement gardé qu'il est sous le jugement pour le jour prochain de la miséricorde.

Surtout Jonas, dans ce remarquable incident de sa vie, s'offre à nous comme un type de la sépulture de Jésus Christ. De même que le prophète passa trois jours et trois nuits dans le ventre du poisson, tombe d'un genre tout nouveau, de même aussi Jésus devait passer trois jours et trois nuits dans le sépulcre, et dans un sépulcre neuf où personne n'avait encore été mis<sup>5</sup>. Jamais le poisson qui reçut Jonas n'avait englouti si riche proie ; jamais le sépulcre de Jésus Christ ne retint si noble captif. Et comme enfin le prophète ne reçut aucun dommage dans le ventre de l'animal, ainsi Jésus, bien que couché dans le sein de la terre, n'y sentit cependant point la corruption [Act. 13, 35].

Qu'il nous soit permis, en terminant, d'ajouter encore un mot sur la sépulture de Jésus Christ. Le Sauveur a donc inauguré le tombeau par Sa sépulture ; maintenant, le croyant ne craint plus de descendre dans la sombre demeure des trépassés ; il se rappelle que le Seigneur y descendit et s'y coucha avant Lui, et la pensée de reposer dans le même lit que Jésus est douce à son cœur. Il ne sait plus ce que c'est que la mort ; il ne connaît que le sommeil ; et tandis que, pour le méchant, la tombe est un noir cachot où il est étroitement enfermé et garrotté pour le dernier jugement, elle n'est pour l'enfant de Dieu qu'un lieu de repos où il « dort en Jésus » jusqu'au moment où Dieu le « ramènera par Jésus » (1 Thess. 4, 14). Ah ! puisse, en effet, la tombe n'être pour nous qu'un asile ! Et fasse le Seigneur que, au jour où la voix du Fils de l'homme, pareille *au bruit des grosses eaux*, criera : Morts, levez-vous, sortez de vos sépulcres ! fasse le Seigneur que, en ce grand jour, vous et moi, chers lecteurs, nous soyons trouvés tous ensemble dans le nombre de ceux que la parole puissante du second Adam relèvera d'entre les morts pour les introduire, revêtus de Sa pleine ressemblance, dans la gloire immortelle du vrai sanctuaire !

## **Le retour à Dieu (Chapitre 2, verset 2)**

« Et Jonas adressa sa supplication à l'Éternel son Dieu, dans le ventre du poisson ».

De quel sentiment d'effroi dut être glacé le cœur du prophète en découvrant tout à coup, aux flancs du vaisseau, l'horrible animal dont la gueule béante s'ouvrait large et profonde pour l'engloutir ! « Les dents du monstre vont être à l'instant ma mort, dut penser

---

<sup>5</sup> *Jésus trois jours et trois nuits dans le sépulcre.* — Trois jours et trois nuits signifient trois jours complets. Mais il faut se rappeler que, dans la manière de calculer des Juifs, une partie d'un jour comptait pour un jour entier. Jonas n'était apparemment demeuré dans le ventre du poisson qu'une partie du jour où il avait été englouti, le jour suivant tout entier, et une partie de celui où le monstre le rejeta sur la rive. Jésus passa le même temps dans le sein de la terre. Il avait annoncé qu'Il ressusciterait *le troisième jour*, et Paul enseigne que, en effet, Il est ressuscité *le troisième jour*, selon les Écritures (Jean 2 ; Matt. 16 ; 17 ; Luc 24 ; 1 Cor. 15 ; etc.). Au reste, les pharisiens, les scribes et les sacrificateurs ne se méprirent nullement sur le sens des paroles du Seigneur ; ils avaient si bien compris que Jésus devait ressusciter le troisième jour qu'ils prièrent Pilate de faire garder le sépulcre *jusqu'à ce jour-là* (Matt. 27).

Jonas, et ses entrailles mon tombeau ; Dieu en a fini avec le fils d'Amitthai, et maintenant il ne me reste plus qu'à me coucher parmi les trépassés jusqu'au jour où tous ceux qui dorment dans la poussière de la terre, ou sous les flots de la mer, se réveilleront pour comparaître en jugement ».

Mais, ô mon Dieu ! « Tes pensées ne sont pas nos pensées » [És. 55, 8] ; si tu châties, tu ne rejettes pas à toujours ; jusque dans les plus terribles punitions que tu nous infliges, tu demeures pour nous une retraite, un sanctuaire ; et, dans le cachot où tu nous enfermes, nous ne laissons à la fin que notre folie. Le monstre n'a point blessé Jonas ; au lieu du puits de perdition, c'est un asile et comme *une cité de refuge* que le prophète a trouvé dans ses flancs. Il s'étonne de respirer encore dans les entrailles palpitantes du puissant animal, de posséder encore sa présence d'esprit et le plein usage de ses facultés. Il pense que la même miséricorde et le même pouvoir qui l'ont si merveilleusement conservé vivant dans le cachot où il gémit, sauront bien l'en retirer sain et sauf. L'espoir renaît peu à peu dans l'âme du prisonnier de Dieu, et fait éclore enfin la prière sur ses lèvres. « Et Jonas adressa sa supplication à l'Éternel son Dieu, dans le ventre du poisson ».

Jonas, dans sa révolte, semblait avoir perdu l'esprit de prière : perte au-dessus de toutes les pertes ! L'orage avait éclaté sur sa tête ; il avait gardé le silence : pas une prière n'était sortie de cette bouche muette comme celle d'une idole. Les mariniers avaient imploré chacun leur *vanité* particulière ; Jonas n'avait pas adressé un soupir à *Celui qui commande aux tempêtes et dont le nom est l'Éternel*. Ils avaient ensuite jeté le sort pour découvrir le coupable, et le sort était tombé sur lui ; mais, pareil à un enfant revêche qui boude un bon père, il s'était obstiné dans son mutisme. Les mariniers le prennent et le jettent à la mer ; il se tait encore : son âme profondément assoupie semble ne se réveiller tout à fait qu'au fond de l'abîme. Enfin, ce cœur fier est brisé, la supplication s'échappe de ses lèvres. C'est là que Dieu le voulait amener. Si une mesure d'affliction ne suffit pas pour nous pousser à l'amendement et à la prière, Il l'augmente ; Il envoie après nous messenger sur messenger pour nous rappeler à Lui ; chacun d'eux apporte à son tour de plus fâcheuses nouvelles que son devancier, jusqu'à ce qu'enfin le cœur rétif s'humilie et crie merci. C'est la grâce que Dieu fait à Jonas. Dans son bien-être, le prophète « s'était enfui de devant l'Éternel » ; instruit maintenant par l'affliction, c'est, au contraire, *vers l'Éternel* que nous le voyons se réfugier. « Et Jonas adressa sa supplication à l'Éternel son Dieu dans le ventre du poisson ».

Il ne pouvait sûrement faire un meilleur emploi de son temps dans son cachot. À ce sujet, nous voudrions proposer une remarque. Dans l'épreuve, il est deux extrêmes qu'il nous importe également d'éviter : — celui de nous endurcir contre le châtiment : « Mon enfant, ne méprise pas la correction du Seigneur » ; — et celui de succomber sous le faix de l'affliction ; « et ne sois pas abattu lorsque tu es repris par lui » (Héb. 12, 5). Satan fait tous ses efforts, quand il nous voit sous la verge du Seigneur, pour nous jeter vers l'un ou l'autre de ces deux écueils. Connaissant les artifices de l'adversaire, et dociles d'autre part à l'avis de l'Esprit Saint, humilions-nous donc, mais sans nous abattre, sous la main qui nous châtie [1 Pier. 5, 6] ; et, comme Jonas, au lieu de perdre notre temps à nous désoler, et surtout à murmurer, employons-le plutôt à prier.

À cette remarque, nous en ajouterons encore une autre. On se tourmente bien souvent dans l'épreuve ; on se débat sous le châtiment du Seigneur, et, comme Achaz dans sa détresse, on se tourne de tous côtés pour chercher du secours avant de s'adresser au Dieu fort des délivrances. Frappés, allons plutôt nous réfugier dans le sein de Celui qui frappe ; appelons-en de Celui qui châtie à Celui qui châtie, et, selon l'exemple que Jonas nous donne, « adressons notre supplication à l'Éternel notre Dieu ».

Mais qui est l'Éternel que le prophète invoque ? — C'est Celui qui avait dit au commencement : « Faisons l'homme à notre image et selon notre ressemblance » ; Celui qui, plus tard, le chassa du paradis terrestre en prononçant sur lui cette terrible sentence : « Voici, l'homme est devenu comme l'un de nous, sachant le bien et le mal ; maintenant



prenons garde qu'il n'avance sa main et qu'il ne prenne de l'arbre de vie, et n'en mange, et qu'il ne vive à toujours » (Gen. 1 et 3). C'est Celui qui, plus tard encore, s'abaissa pour voir la ville et la tour qu'élevait l'orgueil des fils des hommes, et qui dit : « Descendons et confondons leur langage, afin qu'ils n'entendent point le langage l'un de l'autre » (Gen. 11). L'Éternel que Jonas invoque, c'est le Dieu qui traita alliance avec Abraham, Isaac et Jacob ; le Dieu qui prescrivit à Moïse et à Aaron de mettre *Son* grand *nom* sur les enfants d'Israël, et de les bénir en disant : « L'Éternel le bénisse et te garde ; l'Éternel fasse luire sa face sur toi et te fasse grâce ; l'Éternel tourne sa face vers toi et te donne la paix » (Nomb. 6). C'est le Dieu qui apparut à Ésaïe et dit : « Qui enverrai-je et qui ira pour nous ? » dont le prophète, dans de sublimes visions, contempla la *gloire*, et que les séraphins célébraient « dans son temple » en « s'entre-répondant les uns aux autres : Saint, saint, saint est l'Éternel des armées ; tout ce qui est dans toute la terre est sa gloire » (És. 6). C'est, enfin, le Dieu qui, dans la personne du Fils, venait de parler à Jonas et de lui dire : « Lève-toi, va à Ninive la grande ville et prêche contre elle, car la malice de ses habitants est montée jusque devant moi » [1, 2]. Oui, c'est Lui, c'est ce Dieu qui est le même de siècle en siècle, le même dans Son essence, le même dans Son amour et dans Sa puissance, le même dans Ses promesses et dans l'alliance qu'Il a faite avec les patriarches, le même, enfin, hier, aujourd'hui, éternellement ; — c'est Lui que Jonas implore à cette heure ; c'est à ce Dieu trois fois saint, c'est à ce puissant Jéhovah, que le prophète a maintenant recours dans son angoisse. À quel autre irait le pécheur brisé ? Quelle autre porte lui demeurerait ouverte, ou quel autre refuge lui resterait dans sa détresse ? Que pourrait actuellement pour Jonas, dans la ténébreuse cellule où Dieu vient de le jeter, ce monde dont il avait follement préféré le repos à la volonté de son Créateur ? Il faut qu'il retourne à l'Éternel ou qu'il périsse.

Chrétien, qui gémissait sous le châtiment de Dieu, Jonas te montre la route que tu dois prendre. Comme lui retourne à Celui que tu as offensé. À quel autre irais-tu, pécheur ? Quel *autre* as-tu *dans les cieux* et *quel autre* en la terre ? Ah ! laisse-nous te le répéter : Frappé, va tout droit te réfugier dans le sein de Celui qui frappe ; Son cœur n'a rien perdu de sa pitié pour sympathiser à ta misère, ni Son bras de son pouvoir pour te délivrer de ton affliction, ni le sang de Son alliance de sa vertu pour laver ta souillure ; retourne à l'« Éternel, et il aura compassion de toi, et à notre Dieu, car il pardonne abondamment » (És. 55). Le Dieu de Jonas est aussi l'*Éternel ton Dieu*, oui, l'*Éternel ton Dieu*, et ces trois mots comprennent tout ce qui peut te rassurer ; car ils disent tout à la fois le pouvoir, la clémence et la fidélité du Dieu que tu sers. — Son pouvoir : il est « l'Éternel, le Souverain, qui fait tout ce qu'il lui plaît, tant dans l'armée des cieux que parmi les habitants de la terre » (Dan. 4) ; — Sa clémence : Il est le « Dieu miséricordieux, lent à la colère, riche en grâce, et qui se repent du mal » dont Il a menacé (Ex. 34 ; Jon. 4) ; — Son invariable fidélité : Il s'est solennellement déclaré le Dieu de tous ceux qui croient, par conséquent aussi *ton Dieu*, dans l'alliance éternelle qu'Il donna pour nous à Abraham, qu'Il confirma par la bouche de tous les prophètes, et que, dans la « plénitude du temps » [Éph. 1, 10], Il vint solenniser Lui-même par « l'aspersion de son propre sang, du sang précieux de l'Agneau sans défaut et sans macule » (Matt. 26 ; 1 Pier. 1, 19). — C'est comme son Dieu dans l'alliance de paix que Jonas l'implore à cette heure, et c'est à ce même titre que tu peux l'implorer aussi toi-même. Que dis-je ? Tu peux en Jésus Lui donner un nom beaucoup plus intime, tu peux L'appeler Père, et toujours, oui, toujours à ce doux nom, tu verras Ses miséricordieuses entrailles s'émouvoir et Son bras puissant se déployer en ta faveur.

Mais d'où s'élève la prière que Jonas adresse maintenant « à l'Éternel son Dieu » ? — « Du ventre du poisson »... Et plus bas (v. 3), « du fond du sépulcre », hébreu *shéol*. C'est le lieu qui *demande, demande* toujours, qui dit *apporte, apporte* et n'est jamais rassasié (Prov. 30). Tel est le sens du mot de l'original. La version grecque de l'Ancien Testament (dite version des Septante) l'a rendu par celui d'*hadès*, lequel signifie littéralement le lieu invisible. Le *shéol* est proprement le sépulcre, le séjour des morts, en général (Gen. 37, 35 ; 42, 38 ; Nomb. 16, 30, 33 ; Job 11, 8 ; 26, 6 ; Amos 9, 2 ; Ps. 139, 8, etc.). Ce mot désigne



encore un état d'abaissement profond, d'accablement, de détresse (Ps. 30, 3 ; 86, 13 ; 116, 3, etc.), et peut-être, en un petit nombre d'endroits, ce qu'on appelle ordinairement l'enfer (Ps. 9, 17 ; 31, 17 ; 55, 15 ; Prov. 15, 24 ; 23, 14)<sup>6</sup>. Dans le verset qui nous occupe, *shéol* obtient manifestement la signification de sépulcre, en même temps que celle de détresse profonde ; car, certes, ce n'était pas du lieu des tourments, ce n'était pas de l'enfer éternel, que Jonas criait à Dieu : il eût crié en vain ; mais le sentiment d'horreur qui remplissait son âme avait pour lui quelque chose qui tenait vraiment de l'enfer. Figurez-vous la situation d'un léthargique enterré vivant, au moment où l'infortuné se réveille dans la tombe, et vous aurez une idée de la situation de Jonas dans le ventre du sépulcre. Et pourtant c'est de là qu'il crie à l'« Éternel son Dieu » ! Arraché naguère de ce fond de cale où « il dormait profondément », le prophète rebelle avait éprouvé qu'il n'est aucune cachette où Dieu ne voie et ne frappe le coupable. Maintenant, le prophète repentant fait l'expérience plus douce, qu'il n'est sur la terre lieu si bas, si ténébreux, d'où ne monte jusqu'à Lui la requête du pécheur humilié, où Sa miséricorde ne puisse l'atteindre, et d'où Son bras ne puisse le ramener.

L'exemple de Jonas nous apprend encore que toute place est bonne pour y chercher Dieu ; que, du cachot le plus affreux, de la fosse la plus profonde et des lieux les plus bas de la douleur et de la mort, Son trône demeure accessible au pécheur qui implore Son secours ; il nous apprend que le cri du cœur pressé et oppressé, serré par l'angoisse comme était serré Jonas dans les flancs du cachalot, trouve aisément le chemin du cœur du Dieu des compassions.

L'exemple de Jonas nous montre aussi qu'il faut savoir invoquer Dieu jusque sous le poids de la correction la plus accablante. Tous les flots du courroux céleste roulent maintenant sur le prophète, et cependant il prie. Sous le faix des épreuves que nos péchés nous ont attirées, prions comme lui ; Dieu n'est sûrement pas loin de nous ; la pitié est dans Son cœur, et la délivrance dans Son bras ; oui, prions ; Lui-même nous y convie : « Invoque-moi », nous dit-Il, « je te délivrerai et tu me glorifieras » (Ps. 50). « Il ne dédaigne point l'affliction de l'affligé » ; « il a compassion du misérable criant à lui » ; « il ne méprise point ses prisonniers » (Ps. 22 ; 72 ; 69). Pécheur, qui es actuellement aux prises avec l'épreuve et la douleur, prends-y garde ; la voix qui, sous le châtiment, te crie peut-être : « Ta plaie est sans espérance, il n'y a plus en Dieu de délivrance pour toi ! » cette voix n'est pas celle de Jésus, celle du Sauveur charitable qui « ne brise point le roseau cassé, et n'éteint pas le lumignon qui fume encore » [Matt. 12, 20]. C'est la voix de ton cœur incrédule, c'est la voix de Satan. L'ennemi ne manque jamais de tirer parti de nos chutes pour nous plonger dans l'abattement, et, s'il le peut, dans le désespoir, afin de nous plonger toujours plus avant dans le péché. Mais que dit le Seigneur ? « Il y a du baume en Galaad, il y a là un libérateur et un médecin » (Jér. 8). Et que dit-Il encore ? « Venez à moi, et je ne vous repousserai point » (Matt. 11 ; Jean 6). Ah ! Celui qui, sous mille formes, ne se lasse pas de répéter, d'un bout à l'autre de la Bible, cette paternelle et tendre invitation ; Celui qui l'inscrivit comme Son dernier mot à la dernière page de Son livre (Apoc. 22), grossièrement contraire à Lui-même, nous dirait-Il ensuite : Éloignez-vous de moi ? « L'amen, le témoin, le fidèle et le véritable » [Apoc. 3, 14], nous parlerait-Il dans notre cœur un langage diamétralement opposé à celui qu'Il nous tient dans Sa Parole ? Un jour, je le sais, le Seigneur dira à ceux qui, dans le temps de Sa patience, auront négligé le pressant appel de Sa grâce, un jour le Seigneur leur dira : « Allez, retirez-vous de moi ! » [Matt. 7, 23] mais ce jour n'est pas encore là ; et, jusqu'à ce qu'il soit venu, Sa miséricordieuse invitation se fait toujours entendre : « Venez, venez à moi ! »

Quand donc Satan, quand le menteur, le meurtrier, la liste de nos péchés à la main, fait tous ses efforts pour nous empêcher d'aller à Jésus, alors simples, courageux et fermes dans la foi, tournons résolument contre lui l'épée que le divin Maître lui opposa victorieusement pendant les jours de Sa chair ; disons-lui : « Arrière de moi, Satan, car *il*

---

<sup>6</sup> Voir la Concordance de Wigram, au mot *shéol* - Londres, 1844.

*est écrit* » ! — Il est écrit : « Approchons-nous avec assurance du trône de la grâce, afin que nous recevions miséricorde et que nous trouvions grâce pour un secours opportun » (Héb. 4 et 10). C'est pour des pécheurs qu'a été dressé le trône des gratuités; ce sont des pécheurs que le Dieu de paix y convie; ce sont eux, et eux seuls, qui ont journallement besoin de la *miséricorde* qui passe par-dessus toutes les offenses, comme aussi de la *grâce* qui soutient dans tous les combats, qui rassure et console dans toutes les douleurs. En replaçant devant nous comme tu le fais, ô perfide et cruel ennemi de nos âmes ! en nous reprochant nos torts envers le Seigneur, tu mets donc toi-même en nos mains une arme puissante pour t'en frapper; car tu nous rappelles le pressant besoin que nous avons de recourir au trône érigé pour les transgresseurs, en même temps que le droit que nous possédons de nous en approcher avec assurance, et à l'heure même, pour y recevoir un *secours opportun*.

Enfin, la prière de Jonas nous apprend aussi que rien ne ferme la bouche à celui qui croit; plongé, comme on le voit, dans les eaux les plus profondes, enfermé dans le cachot le plus obscur, enseveli dans le plus horrible des tombeaux, le prophète, néanmoins, adresse à Dieu la prière de l'espérance, et peut-être la fait monter jusqu'à Lui, plus vive et plus pénétrante que jamais il ne l'eût présentée, même à Jérusalem et dans le temple. Il n'est aucune situation qui impose silence à la foi, aucune épreuve, aucune détresse qui la déconcerte; elle ne voit, elle ne veut voir que Dieu, toujours le même, toujours clément, toujours fidèle à Ses promesses, *toujours admirable en conseil et puissant en moyens*.

## **Le combat de la foi (Chapitre 2, versets 3-5)**

« Et il dit : J'ai invoqué l'Éternel dans ma détresse et il m'a exaucé; j'ai crié du fond du sépulcre, ô Éternel ! et tu as entendu ma voix. Tu m'as précipité dans l'abîme, dans le cœur des mers; les courants d'eau m'ont environné; tous tes flots et toutes les vagues ont passé sur moi. Et j'avais dit en moi-même : Je suis rejeté de devant ta face, ô Éternel ! Néanmoins je contemplerai encore le palais de ta sainteté ».

Dieu nous dit dans Sa Parole que le péché est Son ennemi et que nous devons le fuir, mais cela nous touche peu. Il permet donc que le péché nous châtie; alors nous comprenons qu'il est notre ennemi comme il est celui de Dieu : cela nous touche beaucoup plus et nous apprenons à le haïr. C'est l'expérience que fait maintenant Jonas. Toutefois, sans perdre courage, le prophète adresse à Dieu sa requête du fond de l'abîme. Mais quelle est la supplication qu'il Lui présente? Il nous la donne ici lui-même telle que l'Esprit du Seigneur la lui rappela sans nul doute, et qu'il l'écrivit plus tard sous Sa dictée. Elle est en partie composée de versets de psaumes (Ps. 3; 22; 31; 42) que Dieu lui avait remis en mémoire, et elle roule en entier sur deux idées principales que le verset troisième (le premier de la prière) résume, et que les suivants développent : c'est d'abord la détresse de Jonas dans sa gêne, puis sa parfaite confiance au secours divin; c'est donc tout le combat de la foi.

« Et il dit : J'ai invoqué l'Éternel dans ma détresse ». La vraie prière est un cri du cœur, un cri qui va frapper tout droit au trône et au cœur de Dieu. C'est le besoin, c'est la douleur qui le fait pousser. La détresse est donc une bonne chose. Tel qui, dans la prospérité et pendant qu'il disait : « Je ne serai point ébranlé » [Ps. 30, 6], n'avait pas prononcé une seule prière véritable, crie maintenant à l'Éternel dans la tribulation. Précieux fruit de l'épreuve ! En la recevant, puissions-nous dire à Dieu : « Je te rends grâces, Seigneur ! ». Il veut absolument nous bénir, mais comme absolument nous ne voulons pas nous laisser bénir par Lui, que fait-Il ? Il envoie sur nos traces la douleur et le péril, pour nous ramener au pied de ce trône où Sa charité nous convie et où Sa fidélité nous attend. L'épreuve nous vaut mieux que la prospérité. Où sont les hommes qui pourraient dire de celle-ci : « Elle a humilié mon cœur, m'a sevré de l'amour du monde et

rapproché de mon Dieu » ? Voilà pourtant ce que plusieurs peuvent dire de l'affliction. Elle fut bonne à Jonas. Si le vent, toujours favorable, eût doucement poussé vers Tarsis le navire qui le portait, que fût devenu le prophète et où serait-il à cette heure ?

Après cela, remarquons que, au lieu de se plaindre du châtement qui pèse sur lui, Jonas, au contraire, l'accepte pleinement et ne le trouve point trop fort. Il sent tout ce qu'a de juste, tout ce qu'a de paternel et de salubre la correction de Dieu. C'est précisément celle dont il avait besoin : cet esprit indépendant courait au gré de ses désirs ; il lui fallait de l'espace et de l'air ; le monde, en quelque sorte, ne lui suffisait pas ; eh bien, Dieu l'enferme dans un étroit cachot ! Dans l'épreuve, abaissons-nous comme lui sous la main qui ne blesse que pour guérir ; et, « muets sous la verge » (Lam. 3), reconnaissons la bonté de Dieu dans la mesure du châtement qu'Il nous inflige, car Il la proportionne toujours à notre faiblesse ; reconnaissons-la de même dans le motif pour lequel Il nous le dispense, dans le but auquel Il le destine, comme aussi dans la preuve qu'Il nous y donne de notre adoption : car c'est un fils qu'on fouette [Héb. 12, 6] pour le corriger, c'est un sarment fructueux qu'on émonde pour qu'il porte plus de fruit [Jean 15, 2] ; c'est de l'or qu'on met au creuset pour le purifier de tout alliage. Enfin, reconnaissons encore la bonté du Seigneur dans la nature de la punition qu'Il nous envoie. Il a, permettez l'image, Il a dans Sa pharmacie tous les médicaments nécessaires pour la pleine guérison de notre âme, et toujours Il nous présente celui dont nous avons besoin ; sans jamais se tromper, Il met la main sur le spécifique, et nous le donnant : « Prends ceci, mon enfant, nous dit-Il, tu en recevras du bien ».

Mais remarquons, d'autre part, que, tout en courbant le front sous le châtement, Jonas supplie pourtant le Seigneur de l'éloigner de lui. Or, ce que Dieu ne désapprouva point chez le prophète, Il ne le blâmera sûrement pas en nous. Il nous permet, que dis-je ! Il nous prescrit de demander le soulagement et même l'entière délivrance. « Invoque-moi », dit-Il, « au jour de la détresse et je te délivrerai » [Ps. 50, 15]. Néanmoins, tout en le priant d'éloigner de nous la punition, demandons-Lui plus ardemment encore d'éloigner la folie qui nous l'a justement attirée ; autrement il vaudrait beaucoup mieux pour nous que Ses verges paternelles nous poursuivissent jusqu'au bord de la tombe.

Jonas dit : « J'ai crié du fond du sépulcre » (shéol), c'est-à-dire, j'ai crié du ventre du poisson, du séjour de la mort. Le sombre cachot où il est enfermé est tout à la fois pour lui comme un sépulcre et comme un enfer. Cependant il sait qu'il ne restera pas dans ce sépulcre, il sait qu'il sortira de cet enfer. Pécheur inconverti ! tu ne l'ignores point, il est un autre enfer, un enfer éternel, geôle affreuse, demeure de la révolte et du désespoir, d'où n'échappera nul captif, et d'où nulle prière ne s'élèvera jusqu'à Dieu. Songes-y sérieusement, et, dans le petit enfer où tu te plains peut-être d'habiter à cette heure et d'où néanmoins tu peux encore faire monter à Dieu ta requête, ah ! nous t'en conjurons, demande-Lui de tout ton cœur qu'Il te convertisse, de peur qu'un jour tu ne sois jeté dans le véritable enfer !

En même temps que sa détresse, Jonas exprime sa ferme confiance au secours de Dieu. « L'Éternel m'a exaucé... Tu as entendu ma voix ». Il est encore dans le ventre du poisson, et dès le début de sa prière, il s'écrie : « L'Éternel m'a exaucé, il a ouï ma voix » ! Il a la foi qui, longtemps après, devait inspirer le centenaire et la Cananéenne, cette foi à laquelle le Seigneur finit toujours par répondre : « Qu'il te soit fait selon que tu as cru ! » [Matt. 15, 28]. Il se rappelle peut-être les magnifiques délivrances accordées à la prière. En tout cas, il connaît, par une expérience personnelle, la fidélité, l'amour et le pouvoir de l'« Éternel son Dieu », et cela lui suffit. Puis, le Seigneur n'a-t-Il pas dit : Amen ! au cri de sa détresse, et ce précieux amen, Jonas ne l'a-t-il pas ouï dans son cœur ? Que la même confiance nous anime dans l'épreuve, et que, sous la main qui nous frappe, chacun de nous s'écrie avec le psalmiste : « Quoi qu'il en soit mon âme se repose en Dieu ! » [Ps. 62, 1]. C'est le langage de la foi. Appuyée sur « les grandes et précieuses promesses » [2 Pier. 1, 4], elle « espère contre espérance » [Rom. 4, 18] ; quand la nature pense que *c'en est fait*, elle dit, au

contraire : « Tout est possible à Dieu ! » — quand la nature s'écrie : « Qui ôtera de devant moi cette montagne d'épreuves et de difficultés ? », elle crie plus fort qu'elle : « Qui es-tu toi, haute montagne, devant le serviteur de l'Éternel ?... une plaine ! » [Zach. 4, 7]. La foi ne demande pas comment elle sortira du ventre du poisson; elle ne s'arrête pas aux apparences, elle ne calcule pas les probabilités, elle ne compte pas les obstacles; elle ne voit nulle part d'impossibilités. La foi ne considère que Dieu, que Sa promesse, Sa puissance, Sa fidélité. « Il est écrit ! » tel est son mot. Armée de cette unique parole, elle repousse victorieusement tous les assauts du malin, et soulève, comme par enchantement, l'âme éprouvée, au-dessus « du puits bruyant, pour affermir ses pieds sur le roc et mettre dans sa bouche l'hymne du salut » (Ps. 40). La foi *surmonte le monde* et Dieu Lui-même; et, parce qu'elle honore le Seigneur, le Seigneur à Son tour l'honore en faisant pour elle tout ce qu'elle avait espéré. Enfin, tout en implorant la délivrance de Dieu, la foi Le bénit d'avance comme si déjà elle la tenait; elle mêle ensemble la plainte et l'action de grâce, le cri de la détresse et le chant de la louange et de l'adoration.

Mais, bien plus encore que la foi du prophète, j'admire ici les inépuisables compassions de mon Dieu. Il avait souvent appelé Jonas; mais, au lieu de l'écouter, le rebelle avait obstinément suivi le chemin de son propre cœur. À peine a-t-il reconnu son tort et soupiré : « Mon Dieu! Mon Père! » que déjà le Seigneur a répondu : « Mon enfant ! ». D'aussi loin qu'Il a vu revenir à Lui l'ingrat, le coupable, Il s'est levé, Il a couru à sa rencontre [Luc 15, 20] et l'a reçu dans Ses bras.

L'exemple de Jonas, comme celui de tant d'autres, nous apprend enfin que c'est bien souvent au moment même où tout nous semble perdu sans nul espoir, que le Seigneur accourt à notre aide, que Son bras nous délivre magnifiquement et que Sa miséricorde nous élève à tous les regards. Voyez Joseph tiré subitement de son cachot pour monter sur le trône de Pharaon; voyez Job se « relevant » tout à coup de son « fumier » pour aller « s'asseoir avec les principaux » [1 Sam. 2, 8] ! Le fils d'Amitthaï va de même sortir tout à l'heure de sa tombe pour accomplir une glorieuse mission dans la première cité de l'univers.

Telles sont les pensées qu'inspirent le premier verset de la prière; il en résume le contenu : les suivants le développent.

« Tu m'as précipité dans l'abîme, dans le cœur des mers; les courants d'eau m'ont environné; tous tes flots et toutes tes vagues ont passé sur moi ».

Affreuse situation que celle du prophète hébreu ! Séparé de tout être humain, enseveli dans les entrailles du monstre qui l'entraîne au plus profond des mers, « tous les flots et toutes les vagues » du Tout-puissant roulent tumultueusement sur lui. Toutefois, jusque dans les dernières profondeurs de l'abîme, la miséricorde de Dieu le suit et le protège, et sa vie ne court pas plus de péril dans le gouffre où il se trouve plongé, que s'il était avec Jacob à Béthel, ou avec David dans le pavillon du Dieu fort.

Une chose nous frappe dans l'expression de la détresse du Gath-Héphérîte, c'est qu'il ne s'en prend point aux hommes, et que, au lieu de se débattre avec eux dans ses pensées et de dire : « Ces durs nautonniers m'ont jeté dans les flots », il s'écrie : « C'est toi, Éternel ! qui m'as précipité dans l'abîme, dans le cœur des mers ». Le fidèle en chute accuse autrui; aussitôt relevé, il n'accuse plus que soi. Il parle comme Jonas. Frappé des hommes, il voit la verge dans la main du Père. Heureuse disposition que celle-là ! Repos de l'esprit ! Soulagement du cœur ! Joseph est patient dans l'épreuve, parce qu'il la reçoit de Dieu. Job endure avec courage ses afflictions parce qu'il peut dire : « C'est l'Éternel qui l'a fait ! ». Et que sont, après tout, les Sabéens, qu'est le vent, qu'est le feu (Job 1), que sont toutes les causes secondes, sinon des verges dont Il se sert pour corriger le juste pendant qu'elles humilient et brisent le méchant !

Nous remarquons aussi que, ni dans le verset que nous méditons, ni dans toute sa prière, Jonas ne se plaint d'avoir été puni trop sévèrement. Il sentait bien que Dieu eût



justement pu le châtier plus sévèrement encore. Peut-être nous sommes-nous plus d'une fois écriés : Pauvre Jonas, avec quelle rigueur Dieu le traite ! Mais la suite se chargea de justifier le Seigneur et de montrer qu'Il avait exigé de Jonas « beaucoup moins que l'iniquité » de celui-ci n'avait mérité (Job 11). Tout en châtier, Il se souvient d'avoir compassion. Il pèse à la balance de Sa miséricorde les épreuves qu'Il nous dispense ; et jamais Il n'en fait la dose plus forte d'un scrupule que Son but et notre bien ne le demandent, et que notre faiblesse ne le comporte. C'est « par mesure, non dans sa colère, qu'Il nous châtie » (Jér. 10), et toujours nous avons sujet de dire : Je te bénis, Seigneur, de ne pas frapper plus fort !

Jonas dit à Dieu : « Tous tes flots et toutes tes vagues ont passé sur moi ». C'est, en effet, Dieu qui les forme et c'est Lui qui les gouverne ; Il soulève ou enchaîne à Son gré leur fureur et leur dit : « Vous viendrez jusqu'ici et vous n'irez pas plus loin ! » [Job 38, 11]. Ce que trois siècles auparavant le fils d'Isaï avait exprimé en figure (Ps. 42), voici maintenant le fils d'Amitthaï qui se l'applique littéralement. De vrais flots roulent en ce moment sur sa tête ; pareils aux messagers de Job, l'un n'attend pas l'autre, et leur furie est à ses yeux une saisissante image de la colère du ciel qui vient d'éclater contre lui. Angoisses au-dedans, terreurs au-dehors, quelle position que la sienne ! Rien ne nous rend l'épreuve à la fois pénible et redoutable comme la pensée qu'elle est envers nous l'expression du juste courroux du Seigneur. Si telle est à présent ta situation, cher lecteur, si les flots de l'épreuve roulent sur toi sans interruption, tellement qu'une vague n'attende pas l'autre, humilie-toi sans retard sous la main de Dieu ; reconnais à Ses pieds la justice du châtiment qu'Il t'inflige et demande-Lui grâce au nom du sang de l'Agneau : alors la même miséricorde, qui rassura Jonas dans le ventre du poisson, viendra rendre le calme à ton cœur agité.

Mais admirez sa présence d'esprit dans le fond des mers, ou plutôt admirez la bonté de Dieu qui, dans cette affreuse situation, lui remet en mémoire des passages entiers de la Parole de vie, et lui donne de les approprier si merveilleusement à son état actuel ! Jonas comprend les pieux soupirs des psalmistes comme il ne l'avait jamais fait auparavant. Quel soulagement dans la tribulation de pouvoir répéter les prières des saints qui nous ont devancés dans la lice ! Heureux qui se familiarise avec les oracles de Dieu et prend à tâche d'en enrichir de bonne heure son esprit ! Heureux qui, comme Jonas, porte en son cœur cet inappréciable trésor ! Le moment vient peut-être où les pages qu'il en aura confiées à sa mémoire, seront l'unique mais puissant cordial qui le soutiendra dans l'épreuve ou dans le péril.

Jonas va rappeler la sombre conclusion à laquelle l'avait conduit le désespoir. « Et j'avais dit en moi-même », s'écrie-t-il en répétant une autre parole des psalmistes (Ps. 31, 22), et « j'avais dit en moi-même : Je suis rejeté de devant ta face ! ». Il avait donc craint que Dieu ne l'eût « abandonné pour toujours et ne lui eût en colère fermé la porte de ses compassions » (Ps. 77). Comme sa mémoire ne lui rappelait pas de révolte semblable à la sienne, elle ne lui retraçait pas non plus de châtiment pareil au sien. Ni Job sur son fumier, ni Joseph dans sa fosse, ni David dans sa caverne, ne lui semblaient avoir été délaissés comme le fils d'Amitthaï. Nul salut pour lui que dans un miracle ; mais ce miracle, Dieu le ferait-Il pour un méchant ? Non, Jonas sera un éternel monument de Son juste courroux : « Je suis rejeté de devant ta face ! ». Rien ne lui brise le cœur comme la crainte qu'il a d'être à jamais banni loin du regard de son Dieu. Pauvre Jonas, quelle leçon tu nous donnes ! Tantôt tu fuyais de devant l'Éternel, et maintenant tu te plains d'être éloigné de Lui et tu trembles d'en être rejeté pour toujours ! Voie fatale que celle de la chair ! Chemin de la douleur et du désespoir ! Heureux celui que le Seigneur arrête sur la route de l'apostasie et qu'Il force, par Ses châtiments, à rebrousser chemin vers Sion ! Malheur, au contraire, malheur à l'âme qu'Il laisse s'avancer librement dans la voie de la révolte ! L'éloignement de ce Dieu dont elle fuit actuellement la présence, sera pour elle, dans l'éternité, le plus affreux des châtiments, « le ver qui ne meurt point, le feu qui ne s'éteint point » [Marc 9, 44,



Jonas avait craint un instant cet enfer-là. *Mais l'Éternel, le Dieu clément, riche en miséricorde*, a ouï le cri de sa détresse; Il a abaissé sur lui un regard de pitié; un rayon de Sa grâce est descendu jusque dans le sombre cachot de Son prisonnier et en a dissipé l'horreur. Jonas sait maintenant qu'il sortira de sa geôle, enfant réconcilié. Mais il faut qu'auparavant il accomplisse trois jours dans le ventre du poisson. Il le faut, d'abord pour le bien de Jonas, afin qu'il sache toujours mieux que «le salaire du péché, c'est la mort» [Rom. 6, 23]. Il le faut aussi pour la gloire du Seigneur, afin que le monde entier apprenne qu'on ne L'offense point impunément. Il le faut enfin pour une autre raison non moins digne de la sagesse de Dieu; car Jonas devait préfigurer Jésus dans Sa mort et dans Sa sépulture. Mais sitôt les trois jours accomplis, il sortira de sa tombe, et son premier soin sera d'aller à Jérusalem adorer l'Éternel dans son temple. «Néanmoins je contemplerai encore le palais de ta sainteté».

C'est bien le temple que Jonas désigne ainsi; c'est vers le temple que, du fond de l'abîme, se tournent maintenant ses regards. Quoique l'Éternel remplisse le monde entier, bien que le «ciel» soit Son «trône» et la «terre» Son «marchepied», et qu'Il ait dit: «Quelle maison me bâtiriez-vous?» [Act. 7, 49] cependant, sous l'économie légale, Il voulut avoir une demeure dans Jérusalem. C'est dans cette habitation de Son choix que se trouvaient l'arche et le propitiatoire, et que resplendissait la gloire, symbole de Sa présence au milieu de la *nation sainte*. C'est là que s'accomplissaient les sacrifices qui lavaient Israël de ses impuretés cérémonielles et nationales, et qu'assistait pour lui devant Dieu le souverain sacrificateur revêtu de la *couronne de sainteté*. C'est aussi là que, selon Sa promesse, se rencontrait le Seigneur pour bénir les tribus de Jacob, qui venaient chaque jour Lui présenter en ce lieu leurs vœux et leurs oblations. Le temple était le palais du grand roi, le théâtre et le centre du culte qu'Il avait institué, le rendez-vous général de Son peuple; il était de plus l'image du vrai sanctuaire, du ciel même, où comparait pour nous, devant Dieu, le vrai souverain Sacrificateur, et où Jonas, sans nul doute, espérait aussi que la miséricorde divine l'introduirait un jour.

«Néanmoins je contemplerai encore le palais de ta sainteté». Admirable parole! L'eussions-nous dite à sa place? Sur quel objet se fût porté le premier regard de notre espérance? Sur le temple de l'Éternel, ou sur la lumière du jour, sur les riants scènes de la nature, sur nos amis, nos parents, le foyer domestique? Le cœur de Jonas battait sûrement à quelques-unes de ces pensées; et pourtant ce n'est pas ce qu'il exprime dans sa prière! Un plus noble espoir le préoccupe, celui de se retrouver bientôt dans la maison du Seigneur et de Le louer dans Ses parvis. Image douce à son cœur angoissé! «Tes autels, ô Éternel, mon Roi et mon Dieu!» [Ps. 84, 3] tel est le cri de son âme. Homme de Dieu, voudrait-il vivre pour autre chose que pour louer son Libérateur et Lui rendre publiquement ses vœux?

«Je contemplerai le palais de ta sainteté». Nouveau triomphe de cette foi qui voit plus de puissance en Dieu pour délivrer, que dans les flots pour engloutir; plus d'efficacité dans la grâce pour sauver, que dans le péché pour perdre, ou dans la douleur pour ruiner. À elle appartient la victoire, à elle le dernier mot, dans le terrible débat que retrace le prophète, comme à Dieu seul en revient toute la gloire; car nous connaissons le fils d'Amitthaï, et ce qu'il sait personnellement dire et faire, livré à ses propres sentiments.

Pauvre âme, que poursuivent les châtements du ciel, et qui peut-être te crois aussi *rejetée* de Dieu, médite cette page de Sa Parole et reprends courage. Espère, espère encore et toujours au Dieu de Jonas. «Ses compassions ne sont point taries et c'est une grande chose que sa fidélité» [Lam. 3, 22-23]. La masse entière des forfaits du genre humain pesât-elle sur toi, ne crains point tant qu'il demeure écrit que «le sang de Jésus Christ nous purifie de tout péché» [1 Jean 1, 7]. Au «cramoisi» de ta souillure, le Seigneur est prêt à substituer l'éclatante «blancheur» de Sa justice (És. 1). Maintenant «garrottée d'affliction et de fer» [Ps. 107, 10], tu portes la juste peine de ta folie; mais arrose-toi par la foi du sang

de Jésus, enveloppe-toi du manteau de Son innocence, et te reposant sur le *grand Sacrificateur* qui comparait pour nous dans le vrai tabernacle, crie, crie à l'Éternel et Il t'entendra. « Il fait descendre au sépulcre, et il en fait remonter » [1 Sam. 2, 6]. Va tout droit à Son cœur ; et si, dans Sa sagesse, Il ne juge pas à propos de se lever sur l'heure pour ouvrir la prison dans laquelle Il a dû t'enfermer ; si, pour ton bien, Il t'y retient peu de temps encore, la jouissance de Son pardon et le sentiment de Sa paix en banniront du moins les ténèbres, et après t'être écriée avec Jonas : « Je suis rejetée de devant ta face ! » tu pourras ajouter avec Lui, mais dans le sens le plus glorieux du mot : « Néanmoins je contemplerai le palais de ta sainteté ».

## **Le combat de la foi (suite) (Chapitre 2, versets 6-10)**

« Les eaux m'ont entouré jusqu'à l'âme ; l'abîme m'a enveloppé de toutes parts. Les plantes marines se sont entrelacées autour de ma tête. Je suis descendu jusqu'aux racines des montagnes. La terre semblait m'avoir renfermé dans ses barres pour toujours. Mais tu m'as fait remonter vivant de la fosse, ô Éternel mon Dieu ! Quand mon âme défaillait en moi, je me suis souvenu de l'Éternel ; et ma prière est montée vers toi, jusqu'au palais de ta sainteté. — Que ceux qui servent les vanités trompeuses, t'abandonnent, toi qui es leur gratuité, pour moi, je t'offrirai des sacrifices de louange, et je m'acquitterai de ce que j'ai voué : car c'est de l'Éternel que vient le salut ».

Le Seigneur nous ordonne de couper la main ou le pied qui nous fait broncher, et nous dit qu'il vaut mieux pour nous que nous entrions boiteux ou manchots dans la vie, que si nous avons deux mains et deux pieds, et que nous soyons jetés dans la géhenne du feu [Marc 9, 45]. Mais pour l'ordinaire, nous refusons d'obéir. Que fait alors le Seigneur ? Il nous dit : Tu ne veux pas couper, eh bien, je couperai. — Laissons-Le faire ; nous avons les pensées du temps ; Il a les plans de l'éternité ; Il veut notre salut, et toujours le sourire de la bonté perce à travers l'apparente sévérité de Ses dispensations : c'est l'expérience que Jonas fit en son temps et qu'il consigna pour nous dans sa requête.

Dans les versets qui complètent la prière du prophète, nous retrouvons l'expression des mêmes sentiments qui l'animèrent successivement dans le ventre du poisson. D'abord, il éprouve le besoin d'épancher son cœur devant Dieu. « Les eaux m'ont entouré jusqu'à l'âme », s'écrie-t-il avec le psalmiste (Ps. 69). « L'abîme m'a enveloppé de toutes parts ; les plantes marines se sont entrelacées autour de ma tête. Je suis descendu jusqu'aux racines des montagnes ; la terre semblait m'avoir renfermé dans ses barres pour toujours ».

L'imagination la plus vive trouverait-elle des traits plus saisissants ou des paroles plus impressives, pour dépeindre l'état d'un malheureux criminel relégué pour la vie dans la sombre demeure du désespoir ? Et pourtant, chacune de ces paroles, appliquées à Jonas, est parfaitement exacte, chacun de ces traits est littéralement vrai. Jonas était enfoncé dans les profondeurs de la mer : l'abîme au-dessus de lui, l'abîme au-dessous, de tous côtés l'abîme. On sait que la mer, comme la terre, a ses collines, ses montagnes, ses vallées et ses cavernes. Eh bien, Jonas se figure le poisson, sa demeure mobile, se plongeant tour à tour dans les plus basses de ces vallées, descendant jusqu'aux racines des plus hautes de ces montagnes, ou s'enfonçant dans les réduits les plus obscurs des plus profondes de ces cavernes. Ses cheveux se dressent d'horreur sur sa tête, son sang se glace d'effroi dans ses veines. Dans la geôle affreuse où il gémit, et où les plantes marines, que foule de tout son poids le monstre qui le porte, lui semblent s'entrelacer autour de sa tête : dans cette geôle affreuse, Jonas, pareil au prisonnier que des verrous et des barres séparent à jamais de la société de ses semblables, n'avait *plus d'espoir qu'en Celui qui ressuscite les morts*. Il n'est sur la terre cachot si profond ni si bien fermé qu'un généreux bienfaiteur ne puisse y descendre pour porter une parole de sympathie à l'infortuné qui y consume tristement ses jours. Mais quel être au monde descendrait dans la prison où se désole le fils d'Amitthai ?

Je me trompe : Satan peut y pénétrer ; les infranchissables barrières qui empêchent Jonas d'en sortir n'empêchent pas l'ennemi de s'y introduire avec le cortège accoutumé de ses tentations. Il en a pour toutes les âmes et pour toutes les situations ; il en a de particulièrement horribles pour les cœurs plongés dans la détresse. Peut-être, s'approchant de Jonas, lui dit-il à cette heure comme autrefois à Job : « Maudis Dieu et meurs ! » [Job 2, 9].

Mais l'Éternel est là qui le soutient, et qui, le couvrant de Son impénétrable bouclier, le met à l'abri des « traits enflammés du malin » [Éph. 6, 16], tellement que, après avoir savouré l'avant-goût de l'éternelle condamnation, Jonas s'écrie : « Tu m'as fait remonter vivant de la fosse, ô Éternel mon Dieu ! ». Il parle de sa délivrance, disions-nous tantôt, avec la même certitude que si déjà elle était accomplie. « Je ne resterai point dans cette fosse ; tu me rachèteras de la puissance de la tombe, et je reverrai la lumière du jour et la terre des vivants ». En rappelant à Dieu, dans sa prière, par quelles détresses il venait de passer, il semblait moins implorer Son secours que Lui rendre déjà grâce de son salut. Puissions-nous, dans l'épreuve, glorifier Dieu par une confiance pareille à la sienne ! Il est toujours avec nous, Celui qui sut tracer une voie à Son peuple à travers les flots de la mer Rouge, qui fit remonter Jérémie du borbier où l'avaient plongé ses ennemis, qui racheta le fils d'Amitthaï du ventre du poisson, qui délivra Daniel de la fosse aux lions et les jeunes gens des ardeurs de la fournaise. Il est « le même hier, aujourd'hui, éternellement » [Héb. 13, 8]. « Croyons » et nous « verrons sa gloire » [Jean 11, 40]. Il sauve quand nul autre ne peut le faire. Reposons-nous pleinement sur Lui ; s'Il nous garantit, qui nous frappera ? Après nous avoir fidèlement gardés pendant la vie, Il nous soutiendra puissamment à l'heure du départ, et nous protégera jusque dans notre tombe ; puis, au dernier jour, Il nous fera remonter vivants du sépulcre pour nous introduire, avec tous les siens, dans les demeures éternelles que Son amour nous a préparées.

« Quand mon âme défaillait en moi », poursuit Jonas, s'appropriant encore une parole des psalmistes (Ps. 22 et 61), « quand mon âme défaillait en moi, je me suis souvenu de l'Éternel, et ma prière est montée vers toi, jusqu'au palais de la sainteté ». Avant lui, sûrement, plusieurs étaient descendus dans l'abîme de la détresse ; mais quel autre y avait été plongé aussi avant que lui ? Qu'étaient auprès de son cachot la caverne de David, la fosse de Joseph, et même celle de Daniel ? Que seront, auprès des liens qui l'enserrent, les doubles chaînes d'airain dont Dieu fera plus tard garrotter l'impie Manassé [2 Chron. 33, 11] ? Quel autre avant le prophète de Gath-Hépher, et quel autre après lui a pu s'écrier : « La terre semblait m'avoir renfermé dans ses barres pour toujours » ? La mort était là devant Jonas avec toutes ses horreurs, le désespoir avec toutes ses terreurs, l'enfer avec toutes ses menaces. Mais il en a détourné les regards. Le nom de l'Éternel son Dieu lui est revenu en mémoire. C'est le « Dieu clément, riche en grâce et qui se repent » aisément « du mal » dont Il a menacé (Ex. 34 ; Jon. 4). C'est « le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, qui fait tout ce qui lui plaît aux cieux, sur la terre et dans les plus profonds abîmes, qui garde la fidélité à toujours ». À peine Jonas l'a-t-il regardé, que déjà l'espoir a ranimé son cœur. Ah ! que la pensée consolatrice et le doux ressouvenir du Dieu qui le soutint dans sa détresse te rassure également dans la tienne, chère âme éprouvée ! Et que la verge qui te frappe, au lieu de t'éloigner de Celui qui la tient, te ramène plutôt dans Ses bras. « Il y a un jour en sa colère, toute une vie en sa faveur » [Ps. 30, 5]. C'est sur Lui, non sur les épreuves, ou sur les dangers qui t'environnent, que tu dois arrêter tes regards. Tant que Jonas envisage sa situation, le cœur lui manque ; tourne-t-il les yeux vers l'Éternel et le *palais de Sa sainteté*, aussitôt il reprend courage. Pierre marche d'un pas ferme sur les eaux aussi longtemps qu'il regarde à Jésus ; voit-il l'abîme, à l'instant il enfonce ; mais bientôt la prière de la foi le relève [Matt. 14, 29-30]. Comme Pierre, comme Jonas, au lieu d'arrêter tes yeux sur les difficultés ou les périls de ta situation, appelle le Seigneur à ton aide ; que le nom de l'Éternel ton Dieu te revienne en mémoire ; et que, devant la douce image du Roi de Jacob, ton puissant Rédempteur, s'enfuient et disparaissent les sombres et lourdes pensées de

l'accablement et du chagrin.

Jonas a donc trouvé le vrai soutien dans la détresse : c'est un regard porté sur Dieu. « Je me suis souvenu de l'Éternel ! ». Heureux secret, précieuse recette ! Pareil au bois que l'Éternel fit connaître à Moïse, le ressouvenir du nom du Seigneur adoucit nos épreuves et en ôte l'amertume. Grâce ineffable de Dieu ! Le cœur de Jonas lui a dit de la part de l'Éternel : « Cherche ma face » [Ps. 27, 8] ; il a « cherché la face » du Dieu vivant et l'a trouvée. « Ma prière est montée vers toi, jusqu'au palais de ta sainteté ». En attendant que sa personne entre dans le sanctuaire, il sait pour certain que sa requête y est reçue. Au reste, la prière de la foi voyage rapidement ; en un moment, et au travers de l'impénétrable obscurité de l'abîme, le cri de Jonas est parvenu jusqu'au *palais de la sainteté* de Dieu, et Dieu l'a accueilli. « Quoique puissant, il ne dédaigne personne » (Job 36) ; Il ne méprise point le cri des chétifs ; Il prête l'oreille à leurs requêtes : pour mieux entendre nos soupirs, Il ferait plutôt taire les alléluia des anges ; Il dit à Israël qui gémit sous la servitude de Pharaon : « J'ai très bien vu l'affliction de mon peuple » [Ex. 3, 7] et à Éphraïm qui se désole sous la main d'un autre oppresseur : « J'ai très bien ouï la plainte d'Éphraïm » [Jér. 31, 18]. Tout à l'heure Il montrera de même qu'Il a fort bien ouï le cri de Jonas. En attendant de le voir, celui-ci le croit. « Et ma prière », dit-il, « est montée vers toi jusqu'au palais de ta sainteté ». Aurions-nous donc moins de foi que lui, nous qui possédons plus de promesses ? Ah ! crions, crions à Dieu du fond de notre misère ; implorons Celui qui réside, non plus dans un temple matériel, symbole du véritable, mais dans le ciel même : faisons monter librement vers Lui nos supplications ; elles sont infirmes, il est vrai, pleines de défauts et de souillures ; mais n'avons-nous pas un souverain Sacrificateur « qui ôte l'iniquité de nos saintes offrandes » et qui a « reçu beaucoup de parfums pour les offrir » avec nos prières ? Déposons-les avec confiance dans Ses mains sacerdotales pour qu'Il y mêle le pur encens de Son intercession, et les rende ainsi parfaitement dignes d'être présentées à Celui qui est assis sur le trône « dans le palais de sa sainteté » (Ex. 28 ; Hébr. 4 ; 7 ; 9 ; Apoc. 8 ; etc.).

Jonas a *donc écouté la verge* et compris la correction ; maintenant il s'écrie : « Que ceux qui servent les vanités trompeuses t'abandonnent, toi qui es leur gratuité, pour moi je t'offrirai des sacrifices de louange et je m'acquitterai de ce que j'ai voué : car c'est de l'Éternel que vient le salut ».

« Ceux qui servent les vanités trompeuses ». C'est encore une parole du Messie au psaume 31. « Ceux qui servent les vanités trompeuses t'abandonnent », toi qui es « leur gratuité ». Nouveau fruit de l'épreuve ! Expérience précieuse, et qui n'est point achetée trop cher au prix des plus vives douleurs ! Au lieu de la garder pour lui seul, Jonas veut en faire part à tout le peuple de Dieu. « Ceux qui servent les vanités trompeuses t'abandonnent », toi qui es « leur gratuité ». Rien ne convainc comme l'expérience. Jonas avait goûté de Dieu ; il avait aussi goûté du péché, et maintenant vous entendez sa conclusion. Il reconnaît que lui-même a servi les « vanités trompeuses ». Les *vanités* ne sont donc pas seulement les idoles des païens, lesquelles, dit Jérémie, « ne sont qu'un ouvrage propre à abuser » (Jér. 10) ; c'est aussi tout ce que notre cœur recherche et adore ; c'est tout ce qu'il aime plus que Dieu, tout ce dont il attend sa délivrance et son bonheur ; ce sont nos parents, nos amis, quand nous les divinisons ; c'est l'argent, c'est l'approbation des hommes, c'est la renommée ; c'est le moi, sa justice, sa sagesse, sa volonté : le moi charnel, cette « idole de jalousie » qui, par-dessus toutes nos idoles, « provoque » l'Éternel à « la jalousie » [Éz. 8, 3].

Toutes ces choses sont des *vanités*. Et des *vanités trompeuses*. Elles ne donnent point le bonheur. Après les avoir servies l'une après l'autre, Salomon s'écrie : « Vanité des vanités, tout est vanité et rongement d'esprit ! » [Eccl. 1, 14]. On saute de joie à la vue de quelque brillant hochet ; au moment où l'on croit le saisir, un incident imprévu détruit soudain l'illusion ; la brillante fantasmagorie s'évanouit, et plus notre attente avait été vive, plus est profond notre désappointement. Le monde et tout ce qu'il renferme est comme



Baal; en vain lui criez-vous : « Exauce-nous ! », il ne peut rien pour vous. Tout ce qui est dans toute la création dit à celui qui a des oreilles pour ouïr : « Le bonheur n'est pas en moi; va au Dieu qui m'a fait; c'est lui qui le donne ». Pauvre âme, qui te fatigues inutilement à poursuivre les *vanités trompeuses*, quand voudras-tu donc enfin comprendre que tu cours après un fantôme fuyant, fuyant toujours devant la main qui s'avance pour le saisir, semblable à ces petits enfants qui courent après l'arc-en-ciel dans l'espoir de l'atteindre, ou qui se flattent de pouvoir toucher le ciel, une fois parvenus au sommet de la montagne !

Non seulement les *vanités trompeuses* ne donnent pas le bonheur, elles enfantent encore le chagrin. Aussi, dans l'original, la Parole de Dieu les appelle-t-elle d'un nom qui signifie également *douleurs*. Certes, elles sont bien nommées. Dès que vous avez quitté Dieu, n'importe à laquelle de ces idoles vous vous donnez; qu'avec le roi d'Israël vous alliez au dieu d'Ékron pour retrouver la santé [2 Rois 1, 2]; qu'avec Saül vous recouriez à la pythonisse pour être secourus dans la détresse [1 Sam. 28, 7-25]; que vous imploriez la vierge et les saints, ou que vous mettiez votre confiance dans vos parents, vos amis, ou vos autres bras de chair, encore une fois, il n'importe : vous serez tous à la fin déçus dans votre attente, humiliés, confus; vous détesterez vos idoles et maudirez vos *douleurs*.

Mais ceux qui servent les idoles ne poursuivent pas seulement des *vanités* qui les trompent; ils « t'abandonnent », dit Jonas, toi, Seigneur! qui es « leur gratuité »; — « faisant ainsi deux maux », selon l'expression de Jérémie, « délaissant l'Éternel qui est la source des eaux vives », pour courir « aux citernes crevassées qui ne contiennent point d'eau » [2, 13]. Si Jonas revient plusieurs fois sur l'épreuve qui l'enveloppe, c'est, comme on le voit, pour ajouter ensuite qu'elle est le juste châtiment de sa révolte; à cette condition, ne craignons pas non plus de nous arrêter sur nos maux, de les compter, de nous en rappeler toutes les circonstances; il n'y a que profit à le faire quand c'est entre Dieu et nous, quand ce n'est pas pour nous amollir le cœur, pour exciter outre mesure la compassion de nos semblables, ou pour satisfaire ce malheureux orgueil qui trouve partout sa pâture, et lorsqu'enfin c'est pour conclure avec Jonas : « Ceux qui servent les vanités trompeuses t'abandonnent, toi qui es leur gratuité ».

C'est bien du cœur qu'il la prononça, cette parole. Au lieu du repos qu'il avait cru trouver hors de la voie du Seigneur, il avait perdu Sa faveur et couru le risque d'être *rejeté* de Lui pour toujours. Aussi désormais s'attachera-t-il à ce qui ne trompe point. Puissent son exemple et notre expérience personnelle nous détacher enfin de tout ce qui ment pour nous lier irrévocablement à Celui qui « donne la paix » et « ne la donne pas comme le monde la donne » [Jean 14, 27] ! De quels trésors de bonheur l'homme se prive en se privant de la communion de Dieu ! Quel choix insensé il fait quand il préfère la créature au Créateur, le présent à l'éternité, les ombres mobiles du temps aux réalités glorieuses du siècle à venir, le vil potage d'Ésaü à l'immarcescible couronne des premiers-nés ! Supposez un homme qui ayant, pour éclairer sa route, la brillante lumière de l'astre du jour, lui préférerait néanmoins la pâle clarté d'une lampe, à condition qu'on la mît immédiatement dans ses mains, et qui dirait ensuite : « Maintenant, je n'ai que faire du soleil, vous pouvez l'ôter du firmament; il est d'ailleurs trop loin de moi et ma lampe me suffit ». Sûrement, penseriez-vous, cet homme a perdu le sens. Eh bien, ce voyageur insensé, cet aliéné, c'est toi, cher lecteur, c'est moi, c'est l'homme depuis la chute; il saisit avec ardeur toute jouissance actuelle, immédiate : il préfère la clarté douteuse et perfide des joies passagères d'ici-bas à la vive et pure lumière de la communion de Jésus Christ, le soleil de grâce — aux douceurs de Son service et aux délices immortelles de la cité dont Il sera éternellement le flambeau. En vain Dieu lui crie-t-Il dans Sa Parole : « Ceux qui servent les vanités trompeuses m'abandonnent », moi qui suis « leur gratuité »; en vain le peuple de Dieu, instruit et désabusé par de longues et douloureuses expériences, lui répète-t-il l'importante leçon; malgré l'avis salutaire renouvelé chaque jour, en dépit de l'écriveau dressé comme en tête du chemin de la vanité, il poursuit obstinément sa route, et il a le temps de s'en



repentir. « Le niais passe outre », dit le sage, « et paie l'amende » (Prov. 27, 12). « C'est dans tes voies, Seigneur Jésus ! qu'il faut marcher. C'est ta volonté qu'il faut accomplir, sous ton regard et dans ta force, pour être heureux. C'est à toi, cher Sauveur ! qu'il faut aller dans la détresse ; c'est toi qu'il faut servir, toi seul qu'il faut aimer : « ta gratuité est meilleure que la vie » [Ps. 63, 3] ; hors de toi tout est vanité ; tu es « la bonne part » qu'il « faut choisir » [Luc 10, 42]. Dieu ! qui n'es jaloux de mon cœur que parce que tu es jaloux de me rendre heureux, tu as « bouché d'épines mon chemin » quand je courais après les « vanités trompeuses », et par les mécomptes et la douleur, tu m'as ramené à tes gras pâturages, à « ton vin, à ton froment, à ton huile » (Os. 2). L'éternité ne sera pas trop longue pour te bénir.

Jonas termine sa prière en disant : « Pour moi, je t'offrirai des sacrifices de louange et je m'acquitterai de ce que j'ai voué, car c'est de l'Éternel que vient le salut ». David avait dit de même : « Tu m'as racheté, Seigneur ! Je prendrai la coupe des délivrances et te rendrai mes vœux devant tout ton peuple, dans les parvis de la maison de l'Éternel » (Ps. 116). Aussitôt retirés de la détresse, accomplissons fidèlement comme eux les vœux que notre bouche a prononcés dans la tribulation ; c'est une dette sacrée dont il faut nous acquitter sans délai. Offrons à Dieu par Jésus notre cœur avant tout, notre vie, puis le sacrifice de nos louanges [Héb. 13, 15]. En même temps que l'action de grâce est notre *culte raisonnable*, elle est aussi notre privilège et notre bonheur. Jamais, dans le service journalier du tabernacle, la première sacrificature ne se trouvait plus près du lieu très saint que lorsqu'elle faisait brûler les parfums sur l'autel d'or à côté du voile ; jamais non plus la nouvelle sacrificature, dans le culte qu'elle rend à Dieu chaque jour, n'est plus près du vrai sanctuaire et ne respire davantage l'air du ciel que lorsqu'elle présente à Dieu le parfum de la louange, dans la communion de Jésus Christ, notre mystique autel et le Prince de notre royale sacrificature.

« C'est de l'Éternel que vient le salut », s'écrie Jonas pleinement assuré que Dieu va le tirer enfin de son affreux cachot. « C'est de l'Éternel que vient le salut » ! Belle conclusion d'une belle prière ! Prodige de la foi ! Et merveilleux témoignage de la bonté de ce Dieu, qui non seulement empêchait que le rebelle ne succombât dans sa détresse, mais le remplissait d'un noble et glorieux espoir ! Jonas a décidément tourné ses regards vers le temple de Jérusalem, il y est entré par la pensée ; il a vu en esprit l'autel d'airain, où le souverain sacrificateur présentait journellement à Dieu, pour les coupables, l'oblation de bonne odeur ; il a contemplé l'autel d'or où pour eux il offrait l'*encens continu* ; et, pénétrant avec lui jusque dans le lieu très saint, il l'a vu répandre sur le propitiatoire le sang qui les nettoyait de tous leurs péchés ; maintenant il s'écrie : « C'est de l'Éternel que vient le salut ! ». Cette parole, il lui tarde de la faire retentir dans les parvis du Seigneur.

Une chose ici nous frappe : dans le navire, Jonas avait ouï le tonnerre du jugement ; dans le ventre du poisson, il n'entend plus que la douce voix de la miséricorde. Vainqueur de la tombe par la foi, il parle de la vie encore tout environné des ombres de la mort, et proclame le salut comme s'il le tenait déjà. C'est l'assurance de Noé dans l'arche au milieu des jugements de Dieu ; il ne pouvait lui-même en ouvrir la porte, il ne pouvait en sortir avant le temps marqué, mais il saluait la terre nouvelle avec une entière certitude de foi. C'est l'assurance d'Israël célébrant, au sein des désolations de l'Égypte, la pleine rédemption de Dieu comme s'il possédait déjà le beau pays de la promesse. C'est enfin la parfaite confiance du meurtrier involontaire dans la ville du refuge : le vengeur du sang est bien là, debout, l'œil étincelant, l'épée nue à la main ; mais les portes de la cité sont fermées, et le meurtrier jouit à plein du salut qu'il a trouvé dans ses murs et du doux espoir de revoir un jour le foyer domestique.

Encore une fois, chers frères, que dans l'épreuve et dans la détresse, la confiance du prophète soit la nôtre ; qu'admis par la foi, comme nous le sommes, dans le sanctuaire véritable, nous y contemplions en esprit l'autel d'airain, où la victime sainte « s'offrit » à « Dieu » pour nous « sans nulle tache » [Héb. 9, 14] ; l'autel d'or, où notre souverain Sacrificateur Lui présente en notre faveur le parfum de Son intercession ; et le vrai

propitiatoire, « le trône de grâce » [Héb. 4, 16], sur lequel Il s'est glorieusement assis, « après avoir achevé par lui-même la purification de nos péchés » et mis devant Dieu « le sang de l'aspersion qui prononce de meilleures choses » que celui d'« Abel » (Héb. 1 ; 9 ; 12). Alors, comme Jonas, au milieu de la mort nous parlerons de la vie ; nous proclamerons la victoire au plus fort de la bataille ; assurés, tranquilles comme Noé dans l'arche, comme Israël dans ses demeures teintes du sang de l'agneau pascal, comme le meurtrier dans la cité du refuge, nous répéterons avec le fils d'Amitthai : « C'est de l'Éternel que vient le salut ! ». Nous le répéterons dans un sens beaucoup plus élevé, beaucoup plus glorieux ; car, pour nous, le Tout-puissant a fait de grandes choses ; Il nous a tirés d'infiniment plus bas que le prophète pour nous placer infiniment plus haut : Il nous a pris dans « le tombeau de nos péchés » et nous a « fait asseoir » en Jésus Christ « sur le trône de sa magnificence », dans le « palais de sa sainteté, au-dessus de tout nom qui se nomme, non seulement dans ce siècle, mais dans celui qui est à venir » (Éph. 1 et 2). À Lui soit gloire éternellement, amen !

## **Sens prophétique de la prière de Jonas (Chapitre 2, versets 3-10)**

La prière et toute l'histoire du prophète ne s'expliquent pas facilement à mon avis par des raisons purement morales. Je vois bien, dans le livre de Jonas, ce que devient l'homme livré à lui-même, et quel abîme sa volonté creuse sous ses pas quand il la prend pour guide ; j'y touche également du doigt la haine de l'Éternel pour le péché, Sa justice qui ne manque pas de le punir, Sa toute-puissance enfin qui, dans la lutte inégale qui s'établit entre la volonté humaine et la volonté divine, a toujours le dessus, mais qui garde en même temps et soutient le coupable jusque sous le châtiment qu'elle lui inflige, pour le délivrer ensuite magnifiquement. Je vois bien tout cela dans Jonas. J'y vois surtout comment, pour faire d'autant mieux ressortir les incompréhensibles trésors de la charité de Dieu, l'Esprit Saint les met en opposition, dans tout le livre, avec les inépuisables richesses de la malice de l'homme. Toutes ces instructions si variées, si grandes, si précieuses, je les lis à chaque ligne de la courte et merveilleuse relation, et néanmoins elles ne m'expliquent pas encore le livre qui la renferme, notamment ce qu'on pourrait appeler la mort, la sépulture et la résurrection de Jonas, puis sa prédication parmi les Gentils. La clef de l'énigme, je ne la trouve pleine et entière que dans le point de vue symbolique de l'histoire du prophète ; seul il m'explique les actes les plus saillants du grand drame qui s'accomplit devant nous, et particulièrement la sépulture de Jonas, sa conservation miraculeuse et la prière qu'il fit à Dieu dans le ventre du poisson.

Or, ce point de vue symbolique, nous le connaissons déjà. Jonas, en ce qu'il a de mauvais, sorte d'emblème d'Israël rebelle au Seigneur, peut être en même temps considéré dans ce qu'il a de bon comme une personnification de la partie pieuse de ce même peuple, telle surtout qu'elle doit apparaître aux derniers jours. J'aime, en effet, à retrouver, dans la prière que nous méditons, l'expression prophétique des sentiments de détresse, puis de confiance, que doit successivement revêtir, aux approches du jour de Christ, cette intéressante portion de la nation juive, ce résidu fidèle et pieux (pieux selon Moïse et l'Ancien Testament), qu'on verra demander alors, et demander avec foi, la cessation complète de l'*indignation* qui poursuit le peuple saint depuis tant de siècles ; qu'on verra implorer et attendre, avec l'apparition prochaine du Messie, la pleine délivrance et l'entier rétablissement de la nation, la restauration finale de Jérusalem, du sanctuaire et du culte (És. 63 ; 64 ; Dan. 11 ; 12 ; Zach. 12 ; 14 ; Ps. 66, v. 11 et suivants).

Mais c'est principalement Jésus, Jésus souffrant pour nos péchés qui, sous le type de Jonas, se montre à nous dans ce remarquable chapitre ; c'est la détresse « de l'homme de douleur » [És. 53, 3] en même temps que Son entière confiance en l'Éternel Son Dieu, pendant les longues heures de Sa cruelle agonie, que nous découvrons sous l'image de l'angoisse et de la foi du fils d'Amitthai. L'Esprit de Christ semble résumer, dans la bouche du prophète, les principaux traits de la grande lutte du Messie, tels que nous les retrouvons

en particulier dans le livre des Psaumes.

Il est d'ailleurs facile de justifier le sens messianique de la supplication de Jonas. Ce sens résulte naturellement du caractère prophétique du livre. Jonas, en effet, est un prophète, un prophète à sa manière ; c'est en symbole qu'il annonce le Christ, Sa mort, Ses douleurs expiatoires : de sorte que rien ne semble plus naturel que de placer dans la bouche du Messie les paroles que nous trouvons dans celle du fils d'Amitthai. Jonas est de plus un type du Sauveur ; il L'a préfiguré dans Sa sépulture, et par cela même aussi dans Sa mort et dans Sa résurrection ; dès lors il est encore tout naturel de mettre sur les lèvres du Messie l'expression de la douleur et de la foi de Jonas ; de voir, dans la prière du serviteur, une prophétie de ce que le Maître souffrirait un jour à notre place.

Saint Pierre confirme notre assertion. « Tous les prophètes », dit-il, « ont d'avance rendu témoignage des souffrances du Christ et des gloires qui les devaient suivre » [1 Pier. 1, 10-11]. Or, comment Jonas l'a-t-il fait, si ce n'est symboliquement, et quand, par exemple, il a dit aux mariniers : « Jetez-moi dans la mer, et elle s'apaisera à votre égard » [1, 12] ? Ou lorsque, du fond de sa tombe, il a adressé sa prière à l'Éternel et qu'il s'est vu délivré par une sorte de résurrection ?

Enfin, on ne peut lire les paroles de l'angoisse et de la foi du prophète sans être frappé de la ressemblance qu'elles ont avec le langage du Christ dans les psaumes messianiques, en particulier dans le 69, et sans être conduit par cela même à leur attribuer la même valeur et la même signification prophétiques.

Tâchons maintenant de nous faire une idée de la situation de l'esprit de Jonas, au moment où il prononça la prière qui nous occupe. Jonas était un homme, le fils d'Amitthai ; son histoire est une réalité ; ce sont ses impressions, ses expériences qu'il décrit ; mais en le faisant pensa-t-il au Messie ? Eut-il la conscience qu'il prophétisait touchant les souffrances du Rédempteur promis ? — La parole de saint Pierre autoriserait encore à le croire. En tout cas, Dieu sûrement dirigea l'esprit de Son serviteur de manière à ce que, tout en épanchant sa douleur personnelle, il exprimât en même temps ce que le Messie aurait à souffrir pour nous à Gethsémané et au Calvaire<sup>7</sup>. Expliquons, dans cette

---

<sup>7</sup> *Les souffrances expiatoires de Jésus Christ consommées à la croix.* — On peut expliquer le chapitre second de Jonas de deux ou trois manières différentes. Nous avons adopté l'interprétation qui nous a paru la plus simple et la plus sûre ; c'est en même temps la plus généralement admise. Elle soulève néanmoins une objection qui semble d'abord peu facile à résoudre. On se demande pourquoi dans l'antitype les faits ne se présentent pas dans le même ordre que dans le type, savoir premièrement la mort et la sépulture, puis la prière. Mais on peut répondre à cela qu'il n'est rien de moins sûr que de vouloir conclure rigoureusement du type à l'antitype, et que cette manière de raisonner conduirait aisément à d'absurdes résultats. On pourrait encore ajouter que, dans le type de Samson, par exemple, type généralement admis par les théologiens évangéliques, la même interversion des faits, le même anachronisme se retrouve : la résurrection précède la mort.

Mais il est une autre manière d'entendre Jonas 2, que nous rejetons décidément. Elle repose sur la doctrine qui enseigne que Jésus, après Sa mort *corporelle*, est resté sous l'empire de la mort *spirituelle*, dans l'enfer ou *hadès*, jusqu'au moment de Sa résurrection, afin de passer ainsi *par toute la mort* que Son Église devait souffrir. C'est à cette prétendue mort de Jésus dans le *hadès* qu'on rapporte la prière de Jonas et les passages parallèles. On peut alléguer en faveur de cette interprétation qu'elle ne donne pas lieu, comme la première, à l'anachronisme que nous avons signalé. Mais, d'autre part, cet anachronisme, ainsi qu'on l'a pu voir, nous inquiète assez peu. Puis, la seconde interprétation l'écarterait au besoin. Voici, du reste, nos motifs pour rejeter les prétendues souffrances expiatoires de Jésus dans l'enfer.

En premier lieu, cette doctrine attribue gratuitement au mot grec *hadès* le sens de *lieu de tourments*. Ce mot signifie simplement *lieu invisible*, et, comme le mot hébreu *shéol*, auquel il correspond (voir note précédente), il désigne en général le sépulcre (c'est, je crois, le sens qu'il a — Matt. 16, 18), le séjour ou empire de la mort, le lieu où vont les âmes en attendant la résurrection et le jugement ; quelquefois, en figure, un état d'abaissement profond, d'accablement et de péril. Nous rendons communément le mot *hadès* par celui d'enfer, qui

hypothèse, la prière du prophète.

Envisagée sous le point de vue historique, elle roule, avons-nous dit, autour de deux idées principales, la détresse de Jonas, puis sa ferme attente au secours de Dieu ; les deux mêmes idées se retrouvent naturellement dans la prière, appliquée aux souffrances du Fils de l'homme.

Elle exprime d'abord le « travail de son âme » (És. 53), pendant les jours de Sa douleur expiatoire. Admirons, en effet, comment, dans ses grands traits, elle convient au Seigneur et trouve aisément sa place dans la bouche du Rédempteur des élus ! Abaissé au rang des hommes, et des hommes déchus, devenu l'un de nous, pleinement identifié à toute notre misère et chargé de notre anathème, nous L'entendons s'écrier comme du fond

---

signifie littéralement *lieux bas* ; mais ce dernier mot, tiré de nos versions latines de la Bible, n'a point de valeur dans cette controverse, n'étant pas celui du Saint Esprit, et présentant un sens traditionnel qu'on serait peut-être embarrassé de justifier par la Parole de Dieu.

Ensuite, on ne peut citer un seul texte de l'Écriture qui exprime clairement que Jésus soit descendu dans le lieu des tourments, et qu'Il y soit descendu pour souffrir sous l'empire de la mort spirituelle ; tandis qu'on peut alléguer cent, deux cents passages qui disent expressément qu'« il a porté nos péchés en son corps sur le bois » [1 Pier. 2, 24], et « nous a obtenu » par Sa croix « une éternelle rédemption » [Héb. 9, 12]. Or, le silence des Écritures sur ce point a justement lieu de nous surprendre, s'il est vrai, comme on n'a pas craint de le dire, que notre salut, *ébauché* seulement à la croix, n'ait été consommé que dans le *hadès*. Ce silence est surtout remarquable, il est même terrassant, dans les endroits où les écrivains sacrés étaient naturellement conduits, pour ne pas dire nécessairement appelés, à exposer cette doctrine, si elle eût été aussi vraie que nous la croyons fautive. Il est bon de reproduire ici ce que dit, au missionnaire romaniste, le célèbre théologien Charles Drelincourt, dans son ouvrage intitulé : *Dialogues sur la descente de Jésus Christ aux enfers* (Genève, 1664, page 303) :

« L'histoire de l'évangile, dit le docteur réformé, termine toutes les souffrances de Jésus Christ et tout Son anéantissement à Sa mort et à Sa sépulture, et ne nous apprend rien au-delà... Lisez le chapitre 53 (d'Ésaïe), et vous verrez que, dans la riche description qu'il fait de l'anéantissement de ce divin Sauveur, il ne va point au-delà de Sa mort et de Sa sépulture. Notre Seigneur Lui-même, prédisant à Ses apôtres ce qui devait Lui arriver, ne dit pas qu'après Sa mort Il ira en enfer. Mais après avoir parlé de Son supplice sur la croix et de Sa mort, Il dit qu'« il ressuscitera le troisième jour [Marc 9, 31]... Saint Paul, au second des Philippiens, présente le terme et la dernière période de l'anéantissement de Jésus Christ ; à quoi il oppose Sa souveraine exaltation et le comble de Sa gloire. Dans cette riche opposition, il ne dit point que notre Seigneur s'est abaissé et anéanti jusqu'à descendre après Sa mort dans les enfers, mais jusqu'« à prendre la forme de serviteur et à être obéissant jusqu'à la mort, jusqu'à la mort de la croix ». Sans Le faire descendre plus bas, il ajoute : « C'est pourquoi Dieu l'a souverainement élevé, etc. ». Mais il n'est pas possible de rien dire après le saint apôtre, au quinzième de la première aux Corinthiens ; car il y fait un sommaire des choses principales qui sont arrivées à notre Seigneur, sans faire aucune mention de Sa descente aux enfers. « Je vous ai donné », dit-il, « ce que j'ai moi-même reçu, c'est que Jésus Christ est mort pour nos péchés, selon les Écritures, qu'il a été enseveli et qu'il est ressuscité le troisième jour, selon les Écritures ». Il ne faudrait que ce seul passage pour décider toute cette controverse... Plût à Dieu qu'on se fût arrêté à cet excellent modèle et qu'on eût laissé l'article de la *résurrection* immédiatement après celui de la *sépulture*, sans y entrelacer la *descente aux enfers*, dont saint Paul ne parle point » !

Ainsi raisonnait le théologien réformé. Ce qu'il disait aux romanistes, nous le disons bien mieux encore aux partisans de la vue que nous combattons. Le silence de l'Écriture sur la doctrine qu'ils professent nous surprend d'autant plus qu'il s'agit ici de la souffrance principale de Jésus, de celle à laquelle surtout est attachée notre rédemption. Les passages qu'on allègue d'ordinaire sont en général étrangers au point en litige, et l'on ne parvient à l'en déduire qu'à l'aide d'une suite de raisonnements plus ou moins forcés. Ces passages disent si peu ce qu'on leur fait dire, que ce sont précisément les mêmes que d'autres personnes produisent pour justifier des doctrines totalement différentes : le romaniste, pour établir la descente de Jésus aux limbes afin d'en retirer les pères ; le luthérien, l'apparition du Sauveur dans l'enfer pour y annoncer aux démons la victoire qu'Il venait de remporter sur eux à la croix ; le mystique, enfin, l'entrée de Jésus dans la prison pour y prêcher l'évangile aux esprits rebelles et leur en

du schéol : « Tu m'as précipité dans l'abîme, dans le cœur des mers ; les courants d'eau m'ont environné ; tous tes flots et toutes tes vagues ont passé sur moi. — Les eaux m'ont entouré jusqu'à l'âme ; l'abîme m'a enveloppé de toutes parts. — Je suis descendu jusqu'aux racines des montagnes ; la terre semblait m'avoir renfermé dans ses barres pour toujours ». Tels ont été réellement les soupirs et les cris de détresse du Fils de l'homme dans les heures les plus cruelles de Sa longue agonie.

Ces accents pénétrants de la douleur de Jésus nous rappellent vivement le psaume 69 et tant d'autres, où, sous les images les plus impressives, Il exprime de même tout ce qu'Il aurait à souffrir pour nous racheter. Car c'est Lui, c'est bien Lui que nous entendons dans les psaumes de cette catégorie ; c'est Lui qui se plaint, qui soupire et gémit sous la main du

---

ouvrir les portes.

Voici d'ailleurs un spécimen de la manière d'argumenter des frères qui professent cette opinion :

« Je méritais la mort totale, celle du corps et celle de l'âme ; Jésus ma caution a dû les souffrir à ma place, et les souffrir dans le même ordre et aux mêmes lieux où je devais les souffrir moi-même : d'abord la mort du corps, puis la mort de l'âme dans le monde invisible ».

Ceci est un raisonnement et nous demandons des passages. Encore si le raisonnement était juste ! Mais il ne l'est pas. « Je méritais la mort totale, celle de l'âme comme celle du corps ; Jésus a dû les souffrir pour moi ». — D'accord. — « Il a dû les souffrir dans le même ordre et aux mêmes lieux où je devais les souffrir moi-même ». — Prouvez-le. Quelle nécessité voyez-vous, en particulier, à ce que Jésus descendît dans l'enfer pour y subir notre mort spirituelle ? Ne pouvait-Il pas la subir au Calvaire ? L'enfer, est-ce un lieu seulement ? N'est-ce pas avant tout un état ? Pour ma part, je suis fermement convaincu que le Seigneur Jésus, au jardin des Oliviers et à Golgotha, a passé par *toute la mort* que j'avais justement méritée.

Nos frères citent également Matthieu, chapitre 12, verset 40, et disent : « De même que Jonas fut en âme dans le ventre du poisson, ainsi Jésus a dû se trouver en âme dans l'enfer ». — Mais Jonas ne fut pas seulement en âme dans le ventre du poisson ; il y fut aussi en corps ; pour raisonner juste, il faudrait donc dire : « De même que Jonas fut en corps et en âme dans le ventre du poisson, ainsi Jésus a dû se trouver en corps et en âme dans le lieu des tourments ». Or, nous savons que le corps du Seigneur fut mis dans le sépulcre (ceci, pour le dire en passant, justifie ce que nous avançons plus haut, sur le danger qu'il y a de conclure rigoureusement du type à l'antitype). Ajoutez que le Seigneur dit aux Juifs que le Fils de l'homme serait trois jours et trois nuits *dans le sein de la terre* ; oui, dans le sein de la terre, et non dans l'enfer ; pourquoi donc Lui prêter ce qu'Il ne dit pas ? Et pourquoi forcer la portée de ce qu'Il dit ? N'est-il pas évident qu'Il proposait Jonas aux pharisiens comme un type de Sa mort et de Sa résurrection corporelle uniquement ? Au reste, en disant le *sein* ou *cœur* de la terre, il est probable que le Seigneur a simplement voulu faire allusion à cette parole du prophète : « Tu m'as précipité dans le cœur de la mer » ; c'est un pur hébraïsme qui ne signifie autre chose que la terre. Ézéchiël (27, 26) avait dit de même de la célèbre Tyr, qu'elle était située au « cœur de la mer ».

Notre premier argument contre la doctrine que nous combattons était tiré de ce que la Bible ne dit pas. Le second sera tiré de ce qu'elle dit. Non seulement elle n'enseigne nulle part la mort spirituelle de Jésus dans l'enfer, mais tout ce qu'elle enseigne sur la satisfaction de Christ l'exclut et la ruine entièrement. En effet, elle établit, dans un vaste et imposant ensemble de témoignages, que le rachat (nous disons le rachat) de l'Église découle de la chair meurtrie de Jésus, de Son sang répandu pour nous. Elle l'établit dans ses prophéties, dans ses types ; elle l'établit dans le récit qu'elle fait de la passion du Sauveur, dans l'exposé qu'elle présente de l'enseignement du Seigneur et de Ses apôtres ; elle l'établit enfin dans les chants qu'elle met dans la bouche des bienheureux.

Elle l'établit d'abord dans ses prophéties. Nous n'en citerons qu'une seule, la première de toutes, Genèse 3. Où devait être matériellement et moralement brisé le talon du Rédempteur ? — À la croix. — Eh bien, c'est aussi à la croix qu'a été brisée la tête du serpent et anéantie la puissance de « celui qui avait l'empire de la mort » (Héb. 2 ; Col. 2). Maintenant, nous le demandons, comment cette puissance aurait-elle été détruite par un sacrifice inaccompli ?

Elle l'établit dans les types, notamment dans les types sacrificiels qui tous nous ramènent à Jésus mourant pour nous à la croix, et nous y lavant de toutes nos souillures.

Elle l'établit dans le récit qu'elle fait de la passion du Sauveur. La victime adorable expire et



prince de la puissance de l'air et de ses agents, dans le complet abandon de Ses amis et de Ses proches, et, par-dessus tout, sous le poids de la colère de Dieu ; c'est Lui, Lui-même qui nous initie à toutes Ses craintes, à toutes Ses alarmes, à toutes Ses terreurs, à toutes Ses tortures physiques et morales, et jusqu'aux moindres particularités de Sa passion. Dans le Nouveau Testament, Il ne laisse qu'entrevoir les terribles combats de Son âme ; dans l'Ancien Testament, principalement dans les Psaumes, Il nous permet de lire jusque dans le plus intime de Son être ; Il épanche devant nous toute Son angoisse ; Il nous met dans la pleine confiance de Ses peines, de Ses appréhensions, de Ses tourments. Dans le Nouveau Testament, nous avons plutôt la vie extérieure de Jésus ; dans Jonas et les Psaumes, plutôt Sa vie intérieure. L'Esprit Saint a voulu qu'une large portion de la Parole de vérité fût ainsi consacrée à nous redire tout ce que le Seigneur aurait à souffrir pour nous, afin que nous

l'Église est rachetée. Avant de mourir, Jésus avait dit au brigand : « Tu **seras aujourd'hui** avec moi en paradis » [Luc 23, 43]. — En paradis, et non en enfer. — Bientôt après Il s'écrie : « C'est accompli ! » [Jean 19, 30] « Père, je remets mon esprit entre tes mains » [Luc 23, 46]. En même temps le voile du temple se déchire et l'accès aux lieux saints est ouvert (Héb. 9 ; 10). Le ciel, nous le demanderons encore, le ciel eût-il été ouvert par la seule mort corporelle du Messie et par un sacrifice seulement *ébauché* ? Et, dans votre système, le voile du temple n'eût-il pas été déchiré trois jours trop tôt ? — Puis, « les sépulcres s'ouvrent, plusieurs corps des saints endormis ressuscitent » [Matt. 27, 52]. Comment, dans votre vue, expliquer ces merveilleux effets de la mort du Sauveur ? — On prend enfin Jésus, on Le met (Jean 19, 42) dans un sépulcre neuf que Joseph avait fait tailler pour lui. À ces détails reconnaissez-vous un *maudit*, dont l'âme à ce moment est plongée dans la mort seconde ? N'y voyez-vous pas plutôt le Saint, le Bien-aimé de Dieu (Ps. 16) qui, monté *maudit* sur la croix, en redescend *le béni* du Père, après y avoir ôté toute notre malédiction ?

La Bible établit encore la même vérité dans l'exposé qu'elle fait de l'enseignement de Jésus et de Ses apôtres. La pleine satisfaction par le sang du Christ est le centre, le pivot et le sommaire de toutes les prédications du Seigneur et de Ses disciples, si bien que, pour en exprimer d'un mot la nature, les apôtres la nomment « la Parole de la croix », et plus brièvement « la croix » (1 Cor. 1 ; Gal. 3 ; 6). Oui, l'abolition du péché, notre rachat, la rémission complète de nos offenses, le déchirement de la cédule qui nous était contraire, la purification de notre conscience, notre pleine réconciliation avec Dieu, notre éternelle justification, notre nourriture spirituelle, l'accès libre et filial que nous avons aux lieux très saints, la confirmation de la nouvelle alliance, la mort à la loi, la mort au péché, la ruine de l'empire de Satan — en un mot, toutes les bénédictions de la bonne nouvelle de la paix, le Seigneur, Ses apôtres, tous Ses évangélistes les font constamment, uniformément découler, comme de leur cause méritoire, de la croix de Jésus, de Sa chair froissée, de Son sang versé, du bois où Il a été pendu pour nous et où Il a rendu le dernier soupir. Nous nous abstenons de citer, car il faudrait en quelque sorte reproduire ici tous les Actes et toutes les épîtres.

Enfin, les chants du ciel proclament également la même vérité. Ce que les rachetés célèbrent tous ensemble devant le trône, c'est la puissance du sang de l'Agneau. C'est la vertu de ce sang qu'ils bégayent dès à présent sur la terre, en attendant de la chanter un jour dans la cité de Dieu.

Telle est donc l'uniforme doctrine de la révélation. Maintenant, ajouterons-nous, qu'est auprès de ce vaste ensemble de types, de récits, d'enseignements et de doxologies, portant directement sur le point spécial et embrassant une si large portion du livre de Dieu ; qu'est auprès de cet imposant faisceau de témoignages, le petit nombre de textes qu'on a coutume de nous opposer et qui ne touchent qu'indirectement le point en discussion ? Vraiment ceci ne rappelle-t-il pas un peu ce qui se passe journellement entre les chrétiens et les rationalistes ? Au petit nombre de passages, le plus souvent isolés, détachés de leur contexte et détournés de leur vrai sens, que mettent d'ordinaire en avant les ennemis de la vérité, nous opposons victorieusement des chapitres et des livres entiers de la sainte Écriture, qui traitent directement de la justification de l'homme devant Dieu ; puis, fermement appuyés sur l'esprit général de la Bible, sur l'ensemble et l'harmonie des révélations, nous leur demandons avec confiance si, pour quelques nuages dont il se couvre, ils prétendent nier le soleil en son midi. Que nos frères cèdent de même à l'évidence ; qu'ils reconnaissent avec nous que, puisque l'Église est rachetée à la croix, c'est donc aussi à la croix que Jésus a passé par toute la mort qu'elle avait méritée ; qu'ils comprennent enfin que laisser Jésus sous l'empire de la mort spirituelle dans le *hadès*, après le sacrifice du Calvaire, c'est, de fait, mettre dans les mains du

conussions à quel prix Il nous a sauvés et tout ce que nous Lui devons d'amour en retour de celui qu'Il nous a témoigné. Lisons et relisons ces pages de l'agonie du Fils de l'homme ; que notre dévouement pour Lui s'y ranime, qu'il s'y retrempe dans la méditation de Son immense charité pour nous ; et, afin de les mieux comprendre, familiarisons-nous avec les grandes vérités qui doivent nous en donner la clef : elles sont au nombre de trois ou quatre.

C'est, avant tout, la réalité de l'humanité de Christ. Il abaisse Sa divinité jusqu'en terre afin d'emporter notre humanité jusque dans les cieux ; aussi véritablement homme qu'Il est véritablement Dieu, Il gémit, Il se plaint, Il se désole ; Il frémit en Son âme ; Il appelle l'Éternel à Son aide et s'appuie sur Lui.

C'est ensuite la réalité de Sa qualité de caution, de répondant de Son peuple. Il se place devant Dieu dans la même position que nous, acceptant, pour nous en affranchir, toutes les conséquences de notre chute ; Il se charge de toute notre souillure, et l'appelle « son iniquité », « sa folie » (Ps. 40 et 69) ; réellement abandonné de Son Père à cause de nos forfaits, les hommes peuvent L'insulter et Le frapper impunément.

---

Dieu juste le glaive de la vengeance pour en frapper l'innocent non le coupable.

On a dit : « C'est à l'esprit des témoignages évangéliques qu'il faut s'arrêter plutôt qu'à leur lettre ; la croix n'est que le signe de la malédiction que Jésus a supportée dans l'enfer ». — On a dit encore : « La croix embrasse toute la souffrance de Jésus Christ, sa *mort totale* jusqu'au moment de sa résurrection ; et vous avez tort d'attacher à ce mot un *sens partiel* ».

Alors, mes amis, corrigez la sainte Bible, s'il vous plaît. Mettez partout l'enfer ou l'abîme à la place de la croix. Faites dire à saint Paul : « Je ne veux savoir autre chose que Jésus Christ dans l'enfer » [1 Cor. 2, 2]. Biffez le passage où cet apôtre dit aux Galates que « Jésus Christ avait été auparavant dépeint » à leurs « yeux » comme s'il eût été « crucifié au milieu d'eux » [Gal. 3, 1]. N'appellez plus, avec saint Pierre, le sang du Sauveur, le « sang précieux » de l'Agneau sans macule [1 Pier. 1, 19]. Amoindrissez tous les témoignages qui nous montrent Jésus mourant à la croix, en y accolant, au mot de *mort*, l'épithète de *partielle* ou *corporelle*. Rectifiez le cantique des bienheureux et des anges. En un mot, donnez-nous au plus tôt une nouvelle édition de la Parole de Dieu, soigneusement revue et retouchée par vous dans le fond comme dans la forme, et qui dorénavant mette à l'abri de toute méprise l'Église de Jésus Christ que la Bible, telle que nous l'avons, a laissée dans l'erreur depuis tantôt dix-huit siècles, et qui a cru tout simplement jusqu'à ce jour que le Sauveur « nous a » réellement « lavés de nos péchés dans son sang et faits rois et sacrificateurs à Dieu son Père » [Apoc. 1, 5-6].

Un mot, avant de finir, à ceux qui s'imaginent trouver une consolation plus réelle, plus abondante dans la vue que nous repoussons que dans celle que l'Église du Seigneur Jésus a professée dans tous les temps. Il nous est absolument impossible, chers amis, de vous comprendre. Que le Seigneur ait subi pour nous *la mort totale*, voilà ce que tous accordent. Maintenant qu'Il l'ait subie en six heures ou en trois jours, que nous importe ! Nous savons qu'Il l'a subie, qu'Il l'a subie pleine et entière, et cela suffit parfaitement à notre paix et à notre consolation.

Nous ne prolongerons pas davantage cette controverse. Ceux qu'elle pourrait intéresser plus particulièrement feront bien de consulter l'auteur que nous avons déjà cité. Le savant et pieux Charles Drelincourt, dans l'ouvrage dont nous avons reproduit un fragment, démolit et ruine tout à fait les principes et les interprétations de passages qui servent de base commune au dogme romain de la descente du Seigneur en enfer, et à l'opinion non moins erronée de Sa mort spirituelle dans le *hadès*. Après la question scripturaire, le célèbre théologien aborde le côté traditionnel du sujet, et prouve démonstrativement que l'article de la descente ne se trouve dans aucun des symboles des trois premiers siècles de l'Église, et que, bien des siècles après le quatrième (celui de l'introduction de l'article dans le symbole des apôtres), il n'était pas universellement reçu dans la chrétienté (p. 245 et suiv.). Il cherche à s'expliquer comment il a pu s'introduire dans ledit symbole. Il l'admet pourtant, mais à la condition de l'entendre, ou métaphoriquement des souffrances morales de Jésus, ou littéralement de Son séjour dans le sépulcre jusqu'à Sa résurrection. C'est à cette dernière opinion qu'il se rangerait de préférence ; toutefois il aimerait encore mieux la suppression totale de l'article comme inauthentique et superflu. Nous conseillerions un moyen plus expéditif, savoir : la suppression totale du symbole lui-même, qu'on attribue faussement aux apôtres et qui n'est, à tout prendre, qu'une médiocre conception de l'esprit humain.

Admettons encore la réalité et la grandeur infinie des souffrances vicariales de Jésus Christ. En effet, ce n'est pas un vain drame, ce n'est pas une apparence, un simulacre de colère d'une part, et de douleurs de l'autre, que nous contemplons à Gethsémané et à Golgotha ; c'est une effrayante réalité. Quelles souffrances nous donneraient une idée des souffrances de Jésus dans cette « heure de la puissance des ténèbres » [Luc 22, 53] ? La douleur du chrétien est une douleur humaine ; la douleur du Christ était une douleur plus qu'humaine : c'était une douleur d'expiation, une douleur ineffable, incompréhensible, que Dieu avait faite tout exprès pour Lui, et que nul autre n'eût pu porter. Il a goûté la mort ; oui, Il en a senti le goût, Lui, Lui seul ; Il a connu la mort, la mort pure du corps et de l'âme. « Battu de Dieu » [És. 53, 4], affligé, accablé sous le faix de nos iniquités, une sueur de grumeaux de sang découle de tout Son corps. Il boit la coupe de l'indignation du Tout-puissant, et la boit avec ses ingrédients les plus amers. Le Saint d'Israël chancelle sous le double fardeau de la réprobation des hommes et de la malédiction de Dieu, tandis que le plus faible de Ses martyrs va tout à l'heure triompher dans Sa puissance, et se montrer plus fort que les plus forts tourments. Toutes les ardeurs de la fureur divine s'allument contre le représentant de l'Église ; toutes les flèches du Très-haut tombent sur Lui ; Son esprit en a sucé le venin ; « l'épée de l'Éternel », sortant du fourreau où elle sommeillait depuis quatre mille ans, s'est enfin « réveillée » parce qu'elle a trouvé Celui qui seul en pouvait supporter l'atteinte, et elle « a frappé l'homme fort qui est le prochain » de Dieu (Zach. 13, 7 ; Hébr.).

Enfin, pour mieux comprendre Jonas et les paroles prophétiques de la souffrance du Messie, rendons-nous également compte des divers éléments qui la composèrent ; discernons, démêlons, dans ce calice de malédiction que Jésus dut épuiser pour nous jusqu'à la lie, tout ce qu'y versèrent à l'envi d'amertume, la fureur déchaînée des démons, la rage des adversaires personnels du Christ, la dureté de cœur et l'ingratitude de Ses disciples, mais surtout la colère de Dieu.

Maintenant revenons à la supplication de Jonas. Telle a été la réalité des souffrances du Seigneur, et telle aussi l'intensité de Ses angoisses et de Ses terreurs, que nous L'entendons s'écrier sous le type du prophète : « Et j'avais dit en moi-même : Je suis rejeté de devant ta face ! ». Ce cri de détresse qu'il pousse ici, Jésus le pousse de même au psaume 22 qui commence par ces mots : « Mon Dieu, mon Dieu ! Pourquoi m'as-tu abandonné ? ». Il le pousse encore au psaume 69, où nous L'entendons supplier l'Éternel de Le « délivrer des eaux profondes », tellement « que leur courant ne le submerge point, que la profondeur ne l'engloutisse point et que le puits ne ferme pas sa gueule sur lui ». Paroles étonnantes dans la bouche du Fils de Dieu, dirons-nous en passant, et qui donnent infiniment à penser ! Jésus « craignit », c'est le Saint Esprit lui-même qui le déclare (Hébr. 5, 7). Il craignit bien réellement de succomber sous l'effroyable fardeau d'iniquités et de malédictions dont Il s'était volontairement chargé pour Ses brebis, et, après avoir donné Sa vie pour elles, de demeurer sous l'empire de la mort. Mais, d'autre part, comment concilier, avec ce qu'Il dit Lui-même au psaume 16 : « Tu me feras connaître le chemin de la vie », ou avec ce qu'Il dit encore en saint Jean 10 : « J'ai le pouvoir de laisser ma vie et j'ai le pouvoir de la reprendre » ; comment concilier, avec ces paroles et avec tant d'autres du même genre, cette crainte incompréhensible qu'Il manifeste, au psaume 69, de demeurer comme enseveli sous les flots de la colère de Dieu ? Ici tout est ténèbres, obscurité profonde ; de quelque côté que nous tournions nos regards, nous rencontrons partout le mystère ; qui pénétrera dans l'âme humaine du Messie et qui dira le secret de Ses douleurs ?... Il faut se taire, se taire encore, adorer et surtout aimer.

Mais le Christ de Dieu succombera-t-Il sous le poids de la souffrance ? Non, la foi Le relèvera. Il prie, Il crie, Il appelle l'Éternel à Son secours : « J'ai invoqué l'Éternel dans ma détresse et il m'a exaucé. J'ai crié du fond du sépulcre, et tu as entendu ma voix. — J'avais dit en moi-même : Je suis rejeté de devant ta face. — Néanmoins je contemplerai encore le palais de ta sainteté. — Je suis descendu jusqu'aux racines des montagnes — mais tu m'as fait remonter vivant de la fosse, ô Éternel mon Dieu. Quand mon âme défailait en moi, je

me suis souvenu de l'Éternel, et ma prière est montée vers toi, jusqu'au palais de ta sainteté. — Je te sacrifierai des sacrifices de louange et je m'acquitterai de ce que j'ai voué, car c'est de l'Éternel que vient le salut ».

C'est encore une page du livre des Psaumes que nous croyons lire ; c'est le psaume 22, c'est le 61, c'est le 69 et tant d'autres que nous pourrions également citer : partout le même dévouement et la même détresse d'une part ; partout la même foi et le même courage de l'autre. Admirons la pleine certitude de confiance que manifeste ici le Saint de Dieu ! C'est au moment où Il vient de soupirer douloureusement : « Je suis rejeté de devant ta face », c'est à ce même moment qu'Il s'écrie : « Et néanmoins je contemplerai encore le palais de ta sainteté ! ». Que dis-je ! Sa foi réalisant déjà le glorieux salut qu'Il attend, encore tout environné des ombres de la mort Il chante comme en triomphe : « Tu m'as fait remonter vivant hors de la fosse, ô Éternel mon Dieu ! ». Telle est même l'invincible fermeté de Sa confiance, que c'est par l'expression de ce sentiment qu'Il débute dans Sa prière... « J'ai crié du fond du sépulcre... et tu as entendu ma voix »<sup>8</sup>. C'est encore par l'expression de ce même sentiment qu'Il termine Sa requête : « Je t'offrirai des sacrifices de louange... C'est de l'Éternel que vient le salut ».

Encore un mot sur la foi du Messie. Dans l'admirable expression de Sa confiance, telle que notre chapitre la présente, nous retrouvons trois idées principales ; ou, si l'on veut, la foi qui soutient le Christ dans cette scène d'horreur et de malédiction se rapporte à trois grandes bénédictions successives qu'Il attend, avec une entière assurance, de la fidélité, de l'amour et du pouvoir de Dieu :

C'est, avant tout, sa résurrection. Il croit, sans chanceler en Son cœur, qu'Il ne demeurera point enseveli dans la détresse ; mais qu'après qu'Il aura pleinement expié nos transgressions, Son corps soigneusement gardé dans le sépulcre où Il va descendre, et Son esprit qu'Il va remettre entre les mains de son Père, seront, bientôt après, réunis l'un à l'autre dans une bienheureuse résurrection.

Il croit que, après Son réveil de la tombe, Son humanité glorifiée, reçue dans le vrai sanctuaire, dans le ciel même, y contempera la face de l'Éternel en justice et y sera rassasiée de Sa ressemblance [Ps. 17, 15].

Il sait enfin que, dans le tabernacle éternel, ou Dieu Lui-même doit L'introduire, Il Lui sacrifiera la louange, et qu'Il accomplira, à l'autel et devant le trône, le glorieux ministère de souverain Sacrificateur.

Telles sont les trois grandes bénédictions qu'attend fermement le Messie : telle est la triple et sublime espérance qu'Il manifeste dans la supplication prophétique que nous méditons.

Cher Sauveur ! Qu'il est doux à l'âme rachetée au prix de ton sang, de rencontrer ainsi, dans toute la révélation, l'image du Rédempteur qu'elle aime ! de te suivre, pas à pas, dans la longue et douloureuse carrière de lutttes, de travaux et de souffrances que tu parcourus à notre place, pour entrer ensuite avec toi dans le ciel même, où tu présentes maintenant en notre faveur le parfum de la prière et de la louange, et d'où tu fais descendre sur nous toutes les bénédictions de l'alliance éternelle de paix !

Terminons par quelques réflexions pratiques. Jésus est notre modèle comme Il est notre caution ; nous marchons après Lui dans le chemin de la souffrance ; approprions-nous donc alternativement les accents prophétiques de Sa douleur et le chant triomphal de Sa foi. Je dis d'abord les accents prophétiques de Sa douleur ; — pour autant du moins qu'ils s'appliquent à nos circonstances ; car, béni soit Dieu ! la souffrance qu'ils supposent ne s'est pleinement réalisée qu'en Jésus : tout ce que nous avons mérité d'ignominie, de maux et de colère, Jésus l'a pris sur Lui, et c'est parce qu'Il a dit à Dieu : « Je suis rejeté de devant ta face », que nous ne le disons pas — j'entends, au sens absolu du mot — et que nous ne devons pas non plus le dire ; je vais plus loin : c'est parce qu'Il s'est écrié avec le

---

<sup>8</sup> On peut faire une remarque analogue sur le psaume 40.



psaume 22 : « Mon Dieu, mon Dieu ! pourquoi m'as-tu abandonné ? » que nous pouvons chanter maintenant avec le 23 : « L'Éternel est mon berger, je n'aurai point de disette ; il me fait reposer dans des pâturages herbeux, il me mène le long des eaux tranquilles ». Jésus a pris sur Lui toute la malédiction du Dieu de sainteté, pour nous laisser la correction du Père ; oui, la correction du Père ; c'est le mot qui caractérise le mieux les épreuves qu'Il nous dispense : épreuves simplement purificatrices, et nullement expiatoires ; verges miséricordieuses et salutaires, faveurs inappréciables pour lesquelles les enfants de Dieu Le béniront durant toute l'éternité. On le comprend, c'est donc uniquement sous ce dernier point de vue que les paroles du Christ souffrant nous sont applicables ; mais alors, sous ce point de vue, elles nous sont réellement applicables : il y a pour nous de la douceur à nous les approprier, notre cœur trouve du soulagement à les répéter après l'« homme de douleurs » [És. 53, 3].

Mais non seulement répétons le langage de la souffrance du Messie ; approprions-nous de même les accents de Sa foi, glorifiant Dieu comme Lui dans les plus grandes tribulations, par la simplicité et la fermeté de notre confiance. Avec le Christ, notre devancier et notre modèle, au lieu de fléchir sous le faix des peines, prions, croyons, espérons parfaitement. Avec Lui, répétons au plus fort de la lutte : « J'ai crié du fond du sépulcre et tu as entendu ma voix ». Unis à Lui par la foi, membres vivants de Son corps, attendons avec la même assurance que Lui, de la fidélité, de l'amour et du pouvoir de Dieu, les mêmes bénédictions qu'Il en attendit Lui-même : notre résurrection d'abord, puis notre admission dans le vrai sanctuaire, puis la gloire incomparable du royal sacerdoce auquel Son amour a résolu de nous associer ; et, dans cette ferme et bienheureuse anticipation, disons : « Je contemplerai le palais de ta sainteté ! ».

Avant d'entrer tous ensemble dans le palais du Dieu saint, par le ministère du souverain Sacrificateur qui en est la gloire et l'ornement, il faut, il est vrai, que premièrement nous descendions et que nous nous couchions l'un après l'autre dans l'étroit et obscur cachot du sépulcre ; mais, appuyés sur le Bien-aimé, nous y descendrons sans effroi ; nous savons que Lui-même en a solennellement pris possession pour Son Église et l'a dès longtemps inauguré pour elle. La tombe n'est plus pour l'Israël de Dieu que le chemin qui mène à la vie. Jusqu'au moment de la mort et de la résurrection de Jésus Christ, les clefs du sépulcre avaient été dans les mains de Satan. Afin de les arracher à l'adversaire, le Sauveur descendit et se coucha dans la sombre demeure des trépassés. Maintenant, elles sont dans les mains du Fils de Dieu sorti victorieux du tombeau. C'est Lui qui a « l'empire de la mort », et, comme à Jean dans Patmos, Il nous dit : « Ne crains point... J'ai été mort, et voici, je suis vivant aux siècles des siècles, amen. Et j'ai les clefs du lieu invisible et de la mort » (Héb. 2 ; Apoc. 1). Non, puissant Rédempteur ! les portes du lieu invisible ne prévaudront point contre ton Église ; non, Prince de la vie ! les liens de la mort ne retiendront point captive ta bien-aimée ; je ne resterai pas dans le sépulcre, mais j'entrerai dans le temple de mon Dieu et Lui offrirai des sacrifices de louange, car « c'est de Lui que vient le salut » [Ps. 62, 1].

« C'est de Lui », c'est de l'Éternel, le Père, le Fils et le Saint Esprit, « que vient le salut ». Il a délivré notre âme de la malédiction par le sang *de l'Agneau mis à mort* ; et le jour approche où Il délivrera de même notre corps de la tombe par la puissance de *l'Agneau victorieux*. Aujourd'hui dans la prison du sépulcre, demain dans le trône de Dieu ! « C'est de l'Éternel que vient le salut ». Voilà ce que Jonas disait pendant qu'il était encore dans son tombeau ; voilà ce qu'a dit Jésus, encore enseveli sous les flots de la colère de Dieu ; et voilà ce que doivent répéter après Lui tous ceux qui croient, et ce qu'ils doivent répéter avant même de descendre dans le sépulcre d'où Son bras puissant les ramènera. Bégayons-le dans ce lieu de notre exil, en attendant que nous le chantions dans notre céleste patrie — dans cette patrie où le sang de l'Agneau nous a précédés, et où nos œuvres, fruit de Son Esprit, doivent nous suivre [Apoc. 14, 13].



## La résurrection (Chapitre 2, verset 11)

« Alors, l'Éternel donna commandement au poisson, et le poisson rejeta Jonas sur le rivage ».

Jonas s'est humilié ; il a reconnu qu'il est inutile de contester avec le Dieu fort ; il a compris que Sa volonté souveraine est de ne point restreindre Sa grâce aux Hébreux, et que, pour la faire parvenir aux Gentils, il n'était pas de miracle qu'Il ne fût prêt à opérer. Le but du Seigneur à l'égard du prophète est donc atteint. Après avoir fait descendre au sépulcre Son serviteur coupable, Il en fait maintenant remonter Son serviteur instruit et réconcilié. Étonné de se retrouver sain et sauf sur la terre, après un si long séjour dans les entrailles brûlantes du puissant animal, Jonas en croit à peine ses yeux. C'est une vraie résurrection. Il reporte instinctivement ses regards vers la mer. Le poisson, la gueule encore béante, flotte quelques instants à la surface des eaux, puis se replonge dans les profondeurs de l'abîme. Avec lui ont disparu pour toujours les images hideuses de la mort et de l'enfer. Adieu, affreux poisson, sombre cachot, cercueil mouvant ! Adieu pour jamais ! Jonas est debout sur la rive ; il respire avec bonheur l'air des cieux ; il marche à la pure clarté du soleil, et son cœur ne suffit plus aux saintes émotions de joie, de gratitude et d'admiration qui le remplissent.

La délivrance miraculeuse, que notre verset raconte avec autant de simplicité que de grandeur, a été connue des païens qui, selon leurs habitudes, en ont mêlé le souvenir à leurs fables. Les habitants des rives phéniciennes de la Méditerranée avaient une foule de légendes, telles qu'on en trouve chez les peuples navigateurs. Dans leur nombre figurait la suivante. Le dieu des mers ayant envoyé contre Hercule un monstre marin pour le dévorer, celui-ci s'élança tout armé dans la gueule du monstre, séjourna trois jours dans ses entrailles et n'en sortit qu'après les avoir déchirées. On voit que les païens avaient attribué à l'une de leurs divinités ce qu'ils avaient appris de la délivrance du prophète hébreu.

La folie humaine, qui pose plus de questions que la sagesse n'en peut résoudre, s'est donné ample carrière au sujet de cet événement. Elle a demandé, par exemple, de quelle manière avait eu lieu la délivrance du prophète, comme s'il ne suffisait pas de savoir que l'Éternel commanda et que le poisson obéit ! Elle a encore demandé sur quel endroit de la côte syrienne le poisson avait rejeté Jonas, comme si la chose avait une si grande importance ! Nous ne dirons donc rien de plus sur le premier point. Sur le second, nous n'ajouterons que peu de mots. Des auteurs ont prétendu que le poisson avait déposé Jonas tout près de Joppé ; la raison qu'ils en donnent, c'est qu'on a retrouvé fort anciennement dans ces lieux et longtemps conservé les ossements d'un monstre marin colossal qui, selon le témoignage du célèbre naturaliste Plin, fut transporté plus tard à Rome comme un objet de curiosité. On s'est persuadé que ce monstre était le poisson de Jonas ; et que, pour attester sa haine pour le péché, Sa justice qui ne le laisse point impuni, Sa puissance enfin qui commande à la mer et à tout ce qu'elle contient, comme aussi pour ramener à leur Créateur les habitants de ces parages (misérablement adonnés au culte d'un dieu-poisson), l'Éternel avait ainsi voulu que l'énorme cétacé vint échouer sur les bords mêmes qui avaient été les témoins de la désobéissance et de la fuite du prophète. Nous rapportons ces opinions diverses sans entendre ni les accepter ni les combattre ; nous faisons pareillement grâce au lecteur d'autres spéculations encore moins plausibles, si ce n'est même passablement ridicules, et laissant ces matières de pure curiosité, nous allons tout droit à ce qui nourrit et édifie.

D'abord reconnaissons encore ici la souveraine puissance de Dieu. Il parle, à l'instant Ses créatures obéissent. À Sa voix, elles frappent le pécheur qu'Il leur désigne, et à Sa voix elles s'éloignent de lui. Il commande, et les êtres les plus méchants agissent contrairement à leur nature : la vipère s'attache à la main de Paul sans lui causer de mal [Act. 28, 3-5] ; les lions dorment comme des agneaux aux pieds de Daniel [Dan. 6, 22], et le cachalot ou le

requin dévorant promène Jonas dans les mers sans le blesser, puis le dépose sain et sauf sur la rive. C'est peut-être une vérité triviale que nous exprimons ici ; mais toute triviale qu'elle est, il s'en faut pourtant bien que notre cœur la sente et la réalise aussi facilement que notre esprit l'accepte. Rien de plus aisé, quand tout va bien, que de dire avec le psalmiste : « Dieu fait tout ce qui lui plaît dans les cieux et sur la terre, dans la mer et dans tous les abîmes » [Ps. 135, 6] ; mais rien de plus difficile que de le croire tout de bon « au jour de la nuée et de l'obscurité » [Éz. 34, 12]. Ah ! veuille le Seigneur mettre ou augmenter en nous cette foi qui ne « borne point le Saint d'Israël » (Ps. 78) ! Et puisse l'exemple de Son prophète montrer, même au plus coupable, que le désespoir ne doit jamais se trouver de ce côté-ci de la tombe ! La puissance de Satan est restreinte, celle de Dieu n'a point de limites ; si nous pouvons croire et prier, Il peut toujours sauver ; pour Lui, nulle plaie n'est incurable, nulle brèche irréparable, nulle délivrance impossible.

Autant que le souverain pouvoir de Dieu, notre verset proclame Sa clémence infinie. Jonas avait agi follement sans doute ; toutefois il s'humilie et Dieu le sauve. Tel est le Seigneur. Il châtie les siens, et les châtie selon la grandeur de leurs fautes ; aux cœurs les plus revêches, aux caractères les plus forts, Il réserve aussi Ses plus grands coups ; mais toujours, répétons-le, oui, toujours Il pèse le châtiment à la balance de Ses compassions, et jamais non plus Il ne le fait durer plus longtemps que Sa gloire et notre bien ne le demandent. Il dit à l'affliction : « Tu viendras jusqu'ici et tu n'iras pas plus loin » [Job 38, 11] ; et sitôt qu'elle a atteint le but auquel Il l'avait destinée, Il lui prescrit de s'éloigner de nous comme Il commanda au poisson de déposer Jonas sur le rivage.

Enfin, nous voyons également briller ici la sagesse infinie du Seigneur, cette sagesse qui tire constamment le bien du mal. Elle s'y montre à différents égards. D'abord, Jonas gardé par la puissance de Dieu dans le ventre du poisson, puis délivré par la même puissance ; Jonas est là, devant nous, comme un insigne monument du pouvoir et des compassions de Dieu, dressé tout exprès pour encourager notre foi. Ensuite, tout ce qui venait de se passer devait naturellement avoir sur la mission du prophète l'influence la plus heureuse ; en se rappelant la magnifique délivrance dont il venait d'être l'objet, il devait comprendre que Celui qui l'avait sauvé de la fureur des flots et de la gueule du poisson, saurait bien le garantir de tout autre péril ; il devait se sentir ainsi porté à parler et à agir d'autant plus librement dans Ninive. Il est bien permis enfin de croire que le récit de sa fuite, de son châtiment et de sa délivrance, en l'accompagnant dans la cité-reine, dut y donner à ses paroles une plus grande autorité.

Le Seigneur s'était proposé, dans la délivrance du prophète, un autre but non moins digne de Sa divine sagesse. Il voulait que Jonas, jeté dans les flots, puis conservé par un miracle, puis délivré par un autre miracle, devînt pour son peuple un type éminent de ce charitable Rédempteur qui devait mourir pour nos offenses, puis descendre dans la tombe et en remonter ensuite pour notre justification. Or, ce type admirable, l'Église de Jésus l'eût-elle possédé si le prophète de Gath-Hépher n'eût violé le commandement de Dieu ? Nous avons déjà vu comment le séjour de Jonas dans le ventre du poisson avait préfiguré le séjour d'égale durée que le Seigneur fit dans le tombeau. La délivrance du prophète préfigura de même la résurrection du Sauveur. Les paroles de Jésus en saint Matthieu (chap. 12) et en saint Luc (chap. 11) le supposent nécessairement, puisque Jonas ne resta sous les flots qu'un temps limité, après lequel il reparut parmi les vivants. Les Juifs incrédules venaient de demander au Seigneur un signe, un témoignage miraculeux de Sa mission divine ; et ce signe, ils ne le voulaient plus sur la terre comme ceux dont ils avaient été plus d'une fois témoins et qui n'avaient pu vaincre leur incrédulité ; ils le voulaient dans le ciel (Luc 11, 16 ; Matt. 16, 1), comme ceux peut-être qu'avaient jadis opéré Josué, Samuel et Élie (Jos. 10 ; 1 Sam. 7 ; 1 Rois 18). Eh bien, le Seigneur ne leur accordera pour le moment de signe, ni sur la terre, ni dans les cieux ; Il leur en donnera tout à l'heure un sous la terre, en quelque sorte. Plus tard, Il leur en donnera un autre dans le ciel ; mais à l'aspect de ce signe-là, « ils se frapperont la poitrine et se lamenteront » (Matt. 24 ; Apoc. 1).

Le signe que notre Seigneur annonçait aux pharisiens, et qui devait les laisser sans excuse, c'était Sa propre résurrection. Car, « comme Jonas », leur dit-Il, « fut dans le ventre du grand poisson trois jours et trois nuits, ainsi le Fils de l'homme sera dans le sein de la terre trois jours et trois nuits ». Et, « de même que Jonas fut un signe pour les Ninivites, de même aussi le Fils de l'homme en sera un pour cette génération. Les hommes de Ninive se relèveront au jugement avec cette génération et la condamneront parce qu'ils se convertirent à la prédication de Jonas ; et voici, il y a ici plus que Jonas » (Matt. 12, 40 ; Luc 11, 30, 32). Comme si le Seigneur eût dit à ces Juifs : Tout ce qui est arrivé *typiquement* à Jonas va s'accomplir *réellement* en moi, dans ma mort, ma sépulture, ma résurrection, la prédication de mon évangile dans le monde, l'appel et la conversion des Gentils. Et de même que l'emprisonnement et la délivrance de Jonas furent pour Ninive une preuve de son caractère prophétique, ainsi ma sépulture, ma résurrection et les grands événements qui la doivent suivre seront, pour la nation juive, une éclatante démonstration de ma mission divine. Si donc, après avoir contemplé ces prodiges, vous persistez à me rejeter, moi le Christ de Dieu et mes envoyés, pendant que les Gentils vont me recevoir, les Ninivites qui se convertirent à la voix du serviteur vous condamneront un jour, vous qui fermez obstinément l'oreille aux paroles du Maître.

La ruine que Jésus dénonçait aux Juifs était celle du dernier jour ; mais cette ruine devait avoir ses préludes, ce que le Seigneur semblait insinuer aussi dans les paroles qu'Il leur adressait. Jonas avait donné, de la part de Dieu, quarante jours aux Ninivites pour se convertir ; Jésus devait accorder de même quarante ans à la Judée, avant de détruire Jérusalem et de rejeter la nation.

Il est bien possible que les paroles du Seigneur, outre leur sens prophétique, aient eu une portée symbolique. Jésus a peut-être voulu donner à entendre aux Juifs que, comme Jonas, par sa mort, avait figuré celle que les Ninivites avaient méritée, et, par sa délivrance, de quelle manière ce peuple pouvait éviter les jugements de Dieu, ainsi Sa propre résurrection montrerait à la nation juive comment elle pourrait éloigner d'elle les terribles châtiments qui la menaçaient (savoir en ressuscitant pour une vie nouvelle). Mais, plus dure que Ninive, Jérusalem incrédule ne comprit ni ne réalisa le signe de Jonas et du Fils de l'homme.

Le chapitre troisième de Jonas nous ramènera forcément aux paroles que nous venons de commenter ; pour l'heure, nous n'avons à les envisager que dans leur rapport avec la résurrection de Jésus. Or, ici le parallèle entre le type et l'antitype se présente comme de lui-même. Ceux qui virent tomber Jonas dans la gueule du monstre marin durent croire que c'en était fait de lui pour toujours ; ainsi le crut-on de Jésus quand Il descendit dans le sépulcre, tellement que les disciples eux-mêmes se dispersèrent tristes et découragés ; et, si les saintes femmes rendirent à Son corps les devoirs funèbres, ce fut comme à la dépouille mortelle d'un être chéri qu'on n'espère plus jamais revoir ici-bas. Au troisième jour, l'Éternel donne commandement au poisson, et il dépose son prisonnier sur la rive ; au troisième jour, Dieu commande à la tombe, et à l'instant elle laisse aller le Prince du salut. Et de même que le poisson trembla, sans nul doute, en rejetant Jonas sur le rivage, ainsi fit la terre en rendant Jésus à la vie.

Mais, il faut bien le répéter encore : « Voici, il y a ici plus que Jonas ». Au lieu que le prophète ne contribua en rien à sa propre délivrance, Jésus, qui avait le pouvoir de reprendre Sa vie comme Il avait eu celui de la donner [Jean 10, 18], Jésus brisa Lui-même « les liens de la mort » parce qu'il n'était « pas possible qu'il fût retenu par elle » (Act. 2). Jonas sortit du ventre du poisson tel qu'il y était entré, mortel, terrestre, infirme ; Jésus se releva du tombeau tout autre qu'Il n'y était descendu, immortel, inaccessible à la souffrance, avec un corps plus rapide que le vent ou l'éclair, plus resplendissant que le soleil. Et tandis que Jonas, délivré du poisson, ne se vit replacé sur la terre des vivants que pour ramper tout de nouveau dans la poudre, et achever ses jours dans cette vallée de deuil, Jésus, magnifiquement délivré de la tombe, alla « s'asseoir » victorieux à « la droite

de la magnificence dans les lieux très hauts » [Héb. 1, 3], comme le « second homme, couronné de gloire et d'honneur » [Héb. 2, 9], la Tête de l'Église, le Seigneur et le Prince de la création.

Poursuivons le contraste. Le fils d'Amitthaï laissa son poisson ce qu'il était auparavant, prêt à recommencer ses ravages dans les mers ; le Fils de Marie ressuscité vainquit le monstre qui L'avait englouti et ruina pour toujours son pouvoir. Jamais, avant le Rédempteur, fils d'Adam n'était descendu dans la tombe sans qu'elle l'eût dévoré ; Jésus meurt ; le sépulcre ouvre sa gueule large et profonde pour le recevoir ; il saisit avec avidité l'appât de la nature humaine du Seigneur ; mais il n'a pas vu l'hameçon de Sa nature divine ; à peine l'a-t-il senti que, plein de fureur, il lâche à l'instant sa proie, mais après avoir reçu une blessure qui ne guérira point. On pourrait aussi comparer, sous ce rapport, le Seigneur à cet ennemi du crocodile qui, pénétrant, dit-on, dans la gueule du redoutable animal, et de là dans l'intérieur de son corps, lui perce les entrailles, et, sortant ensuite par la brèche qu'il a faite, laisse sur place le monstre immobile et sans vie. C'est ainsi que Jésus a anéanti la puissance du roi des épouvantements, et que, selon l'oracle, Il a été la peste de la mort et la destruction du sépulcre (Os. 13).

Enfin, Jonas sortit seul de sa tombe pendant que Jésus se releva de la sienne avec tout Son corps mystique, c'est-à-dire, avec tous les saints, morts, ensevelis et fédéralement ressuscités avec Lui. L'heure vient, où, à Sa voix toute-puissante, leurs corps s'élanceront aussi du tombeau, *spirituels, incorruptibles, pleins de force*, en un mot parfaitement « conformes au corps de sa gloire » [Phil. 3, 21]. La résurrection du *dernier Adam* est le gage et le principe de celle de toute Sa postérité spirituelle. Elle en est encore le type et le modèle : « Comme nous avons porté l'image de celui qui est tiré de la poussière, nous porterons aussi l'image du céleste » [1 Cor. 15, 49]. La moisson toute entière (1 Cor. 15), déjà sanctifiée par l'oblation des « prémices », doit ressembler un jour, dans tous les épis qui la composent, à l'épi glorieux qui est maintenant devant Dieu dans le sanctuaire éternel. Privilège ineffable du chrétien ! Tandis qu'il a, dans la Parole de vérité, la promesse certaine d'une bienheureuse résurrection et qu'il en possède le gage assuré dans la résurrection du Christ, pour que rien ne manquât à ses consolations, Dieu a voulu qu'en même temps il en contemplât l'image dans les symboles de la nature, par exemple, dans la renaissance du grain de blé.

Il en trouve encore un autre emblème dans la transformation de la chenille. Cet emblème, il le comprend, il en jouit ; il sait que, de la chenille de ce corps mortel, purifié dans la chrysalide du tombeau de tout ce qu'elle a de corruptible et de grossier, sortira le papillon qui doit voltiger un jour de fleur en fleur dans le paradis de Dieu. Heureux fidèle ! Il n'appréhende plus de descendre dans la tombe : Jésus y descendit avant lui, et, pour l'Église, elle n'est plus qu'un asile qui la reçoit, la garde et va la déposer en paix sur les rives de la céleste Canaan. Il ne craint pas de demeurer sous la puissance de la mort, depuis que, nouveau Samson, triomphateur magnifique du tombeau, le *premier des ressuscités* en arracha les portes et les enleva pour jamais. Le bras de Celui qui ramena Jonas des entrailles du cétaqué le ramènera par Jésus des entrailles de la terre. Le sépulcre n'a pu retenir sous son pouvoir la Tête bénie de l'Église, comment y retiendrait-il les membres de Son corps ? Bientôt la même voix qui commanda au poisson de vomir Jonas sur la rive, ordonnera pareillement à la terre de rendre ses morts ; alors le monstre qui engloutit tout ce qui respire ici-bas, alors la « mort » elle-même « sera » à son tour « engloutie en victoire » (És. 25 ; 26 ; 1 Cor. 15).

Nous achèverons plus tard le développement du type. Indiquons seulement ici l'un des traits qui doivent servir à le compléter. Jonas, sorti de sa tombe, va tout à l'heure prêcher la repentance dans Ninive, étrangère aux alliances, et sauver ainsi la cité des nations : Jésus ressuscité fera de même publier « en son nom », dans tout le monde, « la repentance et la rémission des péchés » [Luc 24, 47], et rachètera du pouvoir de la mort une multitude de transgresseurs. Mais encore « ici », il y aura « plus que Jonas ». Le prophète



délivré ne fera ouïr sa voix que dans Ninive; Jésus ressuscité fera retentir la sienne dans tout l'univers. Jonas n'accompagnera sa prédication d'aucun miracle; Jésus confirmera Sa doctrine par d'éclatants prodiges. Plus jaloux de sa propre réputation que du salut de ses auditeurs, Jonas pleurera sur Ninive, non de ce qu'elle refusera de se repentir, mais de ce qu'elle se repentira; le Seigneur, au contraire, pleurant sur Jérusalem impénitente, s'écriera: « Combien de fois n'ai-je pas voulu rassembler tes enfants, comme une poule rassemble ses poussins sous ses ailes, et vous ne l'avez pas voulu! » [Matt. 23, 37]. Enfin, Jonas, simple prophète, se bornera à prêcher la repentance; Jésus, le prophète des prophètes, la prêchera tout à la fois et la donnera.

Après avoir considéré la délivrance de Jonas comme un type de la résurrection du Sauveur, ne pourrions-nous pas l'envisager aussi comme un symbole prophétique de la résurrection morale d'Israël? Jusqu'à ce jour les membres de ce peuple ont été comme des ossements desséchés, épars sur toute l'étendue de la vallée de la mort (Éz. 37). Nulle espérance pour eux; « notre attente est perdue », soupirent-ils douloureusement; « c'en est fait de nous! ». Cependant l'heure approche où le signe de Jonas doit s'accomplir en eux comme il s'accomplit en Ninive. Après avoir ressemblé au prophète dans son égarement et dans sa punition, ils lui ressembleront aussi dans son repentir et dans sa délivrance. Revenus à leur sens, ils seront « en deuil et en amertume » comme on l'est « pour la mort d'un premier-né »; ils « rechercheront l'Éternel dès le grand matin: Venez », diront-ils, « et retournons à Lui; car c'est Lui qui a déchiré, mais il nous guérira; il a frappé, mais il bandera nos plaies. Il nous aura remis en vie dans deux jours, et, au troisième jour, il nous aura rétablis, et nous vivrons en sa présence. Alors, ouvrant leurs sépulcres, le Seigneur les tirera de leurs tombeaux, et, mettant son Esprit en eux, il les replacera sur leur terre ». Aux accents de la douleur, succèderont les chants de l'allégresse. La terre entière sera bénie, comme le fut Ninive après la repentance et la libération de Jonas. « La loi sortira de Sion, la Parole de l'Éternel, de Jérusalem, et la réception d'Israël sera » pour le monde comme « une vie d'entre les morts » (Zach. 12; Os. 6; Éz. 37; Mich. 7; És. 2; Rom. 11).

Il est une autre transformation que rappelle également la délivrance du prophète. Quand, après avoir gémi plus ou moins longtemps sous le faix de sa misère, l'âme humaine implore avec ardeur le Dieu de son salut, elle Le voit enfin accourir à son aide. Il la délivre, Il l'introduit par la foi dans le monde nouveau de la grâce, où Jésus répand sur elle Ses douces clartés. C'est encore une vraie résurrection. Pour cette âme « de nouveau créée en Jésus Christ, les choses vieilles sont passées »; la loi a fui avec ses menaces, l'enfer avec ses malédictions, la mort avec ses horreurs; pour elle, enfin, « toutes choses sont faites nouvelles » [2 Cor. 5, 17]. Ajoutons que tout cela est aussi l'effet d'un miracle, mais d'un miracle bien autrement grand que celui qui fut opéré en faveur de Jonas; tandis que celui-ci n'était qu'un prodige de la nature, celui-là est un prodige de la grâce; et pendant que le premier ne sauva que le corps, le second sauve tout à la fois le corps et l'âme. Ce miracle, le connais-tu par expérience, cher lecteur? La grâce divine l'a-t-elle opéré en toi? Le signe de Jonas et du Fils de l'homme s'est-il réalisé à ton égard? Et peux-tu dire, en vérité, qu'il y ait autant de différence entre ta condition précédente et ton état actuel, qu'il y en avait entre le mode d'existence du prophète dans le ventre du poisson et sa manière d'être après sa délivrance? À moins que tu ne connaisses et ne sentes la vie de grâce, jamais tu ne connaîtras la vie de gloire.

Enfin, la délivrance du prophète nous apparaît aussi comme un symbole de la pleine libération de l'âme fidèle après tous les combats de la vie. D'abord comme ensevelie pour un temps dans l'épreuve, au jour de la miséricorde Dieu l'introduit dans le repos du paradis. Quel moment pour elle que celui où, brisant les liens de la chair — où, disant adieu à la foi, adieu à l'espérance, à la charité: Sois la bienvenue! — où, rompant, pour ainsi dire, ses bandelettes et laissant son suaire à la tombe — elle s'élance enfin libre, sainte, heureuse dans les bras d'Emmanuel, pour s'y reposer jusqu'au jour où la trompette de l'archange donnera le signal de la première résurrection! Quel moment surtout pour cette âme



bienheureuse que celui où, revêtant, avec toute l'Église des prédestinés, le corps incorruptible, et complètement transformée à la ressemblance du *second homme*, elle entrera avec Lui dans la cité céleste, pour y servir, nuit et jour, le Dieu trois fois saint, et chanter éternellement, dans la compagnie de tous ses co-rachetés : « Le salut est de notre Dieu qui est assis sur le trône et de l'Agneau » [Apoc. 7, 10] !

### **La proclamation de Jonas (Chapitre 3, versets 1-4)**

« Après cela la parole de l'Éternel fut adressée de nouveau à Jonas en ces mots : Lève-toi, va à Ninive, cette grande ville, pour y publier ce que je te commande. Aussitôt Jonas se leva et s'en alla à Ninive, suivant l'ordre de l'Éternel. — Or, Ninive était une ville d'une grandeur prodigieuse ; son circuit était de trois journées de chemin. — Jonas y étant entré commença à y marcher pendant un jour, en criant à haute voix : Encore quarante jours, et Ninive sera détruite ! ».

Dans l'imposant tableau que déroule sous nos yeux le chapitre que nous commençons, trois faits principaux attireront successivement nos regards : la proclamation du prophète, la repentance de Ninive et le pardon de Dieu. En premier lieu, la proclamation du prophète.

Quoique le livre ne dise pas si Jonas se rendit à Jérusalem avant d'aller à Ninive, il est cependant naturel de le supposer, et que ce fut dans la cité de Dieu que lui fut renouvelé le message qui lui avait été précédemment donné pour la ville des nations. Nous aimons donc à nous représenter le prophète, le cœur plein des grâces qu'il venait de recevoir, accélérant sa marche vers la cité sainte, entrant dans le temple pour s'y prosterner avant tout devant l'Éternel et accomplir ses vœux, prêt à faire ensuite tout ce que Dieu lui prescrirait : trop heureux s'il se voyait réhabilité dans le beau ministère auquel il avait si honteusement forfait ! Ce fut aussi, nous nous plaisons à le croire, dans cette heureuse disposition que le trouva le commandement de Dieu. « Après cela, la parole de l'Éternel fut adressée de nouveau à Jonas en ces mots : Lève-toi, va à Ninive, cette grande ville, pour y publier ce que je te commande ».

« La parole » de l'Éternel « fut » adressée de nouveau « à Jonas ». Ici, comme au chapitre premier, verset 1, l'original dit : « La parole de l'Éternel » ou « la parole l'Éternel » fut ou s'adressa « de nouveau à Jonas » ; c'est-à-dire, que le Fils de Dieu, le Verbe éternel, lui transmet l'ordre que rapporte ici l'auteur sacré.

« Lève-toi », lui dit-Il, « va à Ninive, cette grande ville, pour y publier ce que je te commande ». La voilà donc, cette parole que sans doute il désirait ouïr ; la voilà cette occasion qu'il attendait de prouver, par son obéissance, la réalité de son repentir et la sincérité de sa gratitude ! Comme son cœur est agréablement ému en entendant la voix de Dieu lui répéter le même message (car c'est bien le même, chap. 1, 1). L'Éternel eût justement pu lui dire, comme nous le ferions à un serviteur infidèle : « Je ne déploierai pas envers toi mes rigueurs, mais je te retire ma confiance ». Mais, non, toujours clément, le Seigneur ne lui tient point ce langage ; après lui avoir gratuitement remis son offense et l'avoir tiré de son noir cachot, Il le rétablit dans le même ministère et, remplaçant devant lui le même devoir, lui fournit l'occasion de réparer son tort. Cependant Il sait bien que Jonas va dans peu de jours L'offenser tout de nouveau. Ah ! c'est qu'Il ne pardonne pas à demi ; c'est qu'Il ne reçoit pas en grâce le rebelle sans lui rendre en même temps dans sa famille la place qu'il y occupait avant sa chute (Luc 15). Reconnaissons encore ici le Seigneur de Pierre, le Maître débonnaire, qui assure Ses disciples de toute la tendresse de Son amour au moment même où celui-là va Le renier et ceux-ci L'abandonner ; qui, avant leur faute, déjà accomplie à Ses yeux, leur dit : « Vous êtes tous nets » [Jean 13, 10] ; — « ne soyez point alarmés » [Jean 14, 1] ; — « je ne vous laisserai point orphelins » [Jean 14, 18] ; et qui ne les

aborde, après leur chute, que pour les saluer du nom de *frères*, de ce doux nom qu'Il ne leur avait point encore donné ; que pour leur dire : « La paix soit avec vous ! » [Jean 20, 21, 26] ; que pour fournir à Pierre, en particulier, l'occasion de réparer son triple reniement par une triple protestation d'amour, et leur confier à tous les bonnes nouvelles du salut pour les publier dans tout le monde. Il est éternellement le même, toujours prêt, dès que nous retournons à Lui, à nous rendre Sa pleine bénédiction, à replacer devant nous l'occasion de réparer les torts de notre légèreté, de notre égoïsme ou de notre lâcheté.

Avec Sa faveur, l'Éternel a donc rendu à Jonas Sa confiance et la mission dont Il l'avait primitivement chargé. Le prophète se retrouve en présence de la tâche qu'il avait cru fuir. De là pour nous cette importante leçon, que le chemin de la désobéissance est, pour le fidèle, un chemin fermé, muré, sans issue. Tôt ou tard, il faut qu'il revienne sur ses pas, qu'il retourne à l'œuvre abandonnée, au poste déserté. Décidément, le Seigneur veut être obéi, parce qu'Il ne prescrit rien qui ne soit parfaitement bon et parfaitement sage ; et, si nous ne déférons à Son amour, il faudra bien que nous cédions à Ses châtiments ; jamais Il ne modifiera Ses desseins ou Ses ordres pour les accommoder à nos caprices ; Il a parlé : toute excuse est vaine, tout prétexte superflu ; et si le serviteur refuse d'aller par terre à Ninive, un monstre marin l'y conduira comme à travers les eaux.

Notre texte nous fournit encore une autre instruction. L'Éternel, comme on le voit, ne laisse, ni maintenant ni précédemment, Jonas libre de parler à Ninive selon les inspirations de son propre cœur, mais lui donne le message qu'il y doit proclamer. Il ne nous permet pas non plus de parler à notre prochain selon nos sentiments personnels, mais nous prescrit ce que nous avons à lui dire dans l'humilité et dans l'amour. « Si vous ne vous convertissez vous périrez certainement » [Luc 13, 5] : telle est, entre beaucoup d'autres, la solennelle déclaration que, sous des formes diverses, Sa divine Parole adresse jusqu'à cent soixante-deux fois (ce chiffre a son éloquence) aux hommes irrégénérés, et que doivent leur répéter les disciples du Seigneur Jésus et notamment Ses serviteurs. Malheur au ministre qui change ou modifie le message céleste pour l'adapter à ses propres théories, ou l'accommoder au goût dépravé de ses auditeurs ! Malheur à celui qui dit : Paix ! quand le Seigneur ne dit pas paix ! Une chose, au moins, m'intéresse en Jonas, même au sein de sa révolte, c'est que plutôt que d'altérer ou d'affaiblir la parole qui lui avait été donnée pour Ninive, il avait mieux aimé se dépouiller du ministère de prophète ; et, une fois revenu à Dieu, il n'accepte de nouveau le message divin que pour le rendre tel qu'il l'avait primitivement reçu. Malheur enfin, trois fois malheur à celui qui abuse du titre sacré de ministre de la Parole de Dieu pour prêcher à ses semblables les visions de son propre cœur ! Il vaudrait mille fois mieux pour un tel homme que, avec le fils d'Amitthaï, il délaissât son ministère, plutôt que de le garder avec le fils d'Isariote, pour périr éternellement comme lui.

« Aussitôt Jonas se leva », continue le récit inspiré, « et s'en alla à Ninive suivant l'ordre de l'Éternel ». S'il l'eût fait dès l'origine, que de douleurs il se fût épargnées ! Jamais, encore une fois, non jamais le commandement de Dieu ne se pliera aux exigences de notre volonté ; c'est, au contraire, notre volonté qui doit céder au commandement de Dieu. Jusque-là faisons notre compte de souffrir. Nul point n'est plus clair et plus généralement admis en théorie ; aucun peut-être n'est moins compris dans la pratique. Tout en répétant chaque jour : « Ta volonté soit faite ! » [Matt. 6, 10], chaque jour nous contestons avec cette volonté sainte, dès qu'elle ne s'accorde pas avec la nôtre. Vouloir ce que Dieu veut et ne vouloir autre chose, c'est pourtant le secret du bonheur ; mais ce secret, qui nous l'enseignera ? — Ta seule grâce, ô mon Dieu !...

Elle l'enseigne actuellement à Jonas. En lui la volonté propre est enfin soumise, le péché dominant décidément maîtrisé ; ce joug que naguère il repoussait, taureau indompté — le voici maintenant qui l'accepte de bon cœur, obéissant à Dieu sans nulle discussion, sans nul retard, et comprenant enfin qu'il n'est plus à lui-même, mais à Celui qui l'a racheté [1 Cor. 6, 19-20].

L'obéissance est la marque d'un vrai repentir. En même temps elle est le fruit de l'épreuve. Si, par l'affliction, Dieu ne prenait soin de nous purifier, nous demeurerions comme « figés sur nos lies » (Soph. 1). L'épreuve, bénie d'en haut, nous rappelle ou nous retient auprès de Lui. Elle fut bonne à Jonas et bonne à beaucoup d'autres. Si Lazare, par exemple, eût reçu la permission de s'asseoir à la table du riche, peut-être eût-il perdu sa place à celle du Seigneur. La discipline du Père nous est tout aussi nécessaire que Son instruction ; pendant que celle-ci nous montre le chemin, celle-là nous y fait marcher. Un jeune homme peut apprendre à l'école militaire les règles de la guerre ; il ne sera pourtant pas soldat avant d'avoir été sur le champ de bataille. Jonas avait appris la religion dans le temple ; peut-être ne devint-il bien décidément religieux que dans le ventre du poisson. Appréciateurs plus judicieux du châtement paternel, demandons plus encore à Dieu de le sanctifier pour nos âmes que de l'éloigner de nous, et que, sous l'épreuve, le cri de notre cœur soit principalement, soit avant tout : Seigneur, « enseigne-nous à profiter » (És. 48) !

Jonas se lève donc pour « s'en aller à Ninive ». Oui, cette fois, à Ninive et non plus à Tarsis. Il ne voit plus maintenant les fatigues du voyage (et, de fait, que sont trois semaines ou même trois mois d'une longue et pénible route, auprès de trois jours passés dans le ventre du grand poisson ?) ; il ne calcule plus les périls de sa mission ; il ne regarde plus à son insignifiance personnelle. Dieu lui a dit intérieurement : « Très fort et vaillant homme, l'Éternel est avec toi » (Jug. 6) ; il n'écoute plus ni sa pusillanimité naturelle, ni les inspirations de sa sagesse ou de sa jalousie, ni ses pensées ou ses antipathies judaïques. L'Éternel a parlé, ce lui est assez. Répugnances, appréhensions, difficultés, raisonnements, tout a disparu devant la reconnaissance et devant la foi. « Bien loin de me rejeter, Seigneur ! Tu me reprends à ton service, scellant un pardon magnifique d'une grâce qui ne l'est pas moins. Tu m'appelles. Jonas, me dis-tu, lève-toi ! — Me voici, mon Dieu ! prêt à aller où tu m'envoies ; si tu es pour le fils d'Amitthaï, qui sera contre lui ? » — Et, prenant le bâton de pèlerin, il s'achemine en paix, sous la haute sauvegarde du Dieu de Jacob, vers l'antique et glorieuse cité d'Assur.

Le prophète nous donne un exemple que nous ferons bien de suivre. Après avoir pardonné nos désobéissances, le Seigneur replace-t-Il devant nous les mêmes devoirs, levons-nous à l'instant pour les accomplir dans Sa force ; faisons à la première sommation ce qu'Il nous commande, sans attendre une nouvelle occasion, un appel nouveau qui pourrait bien ne se présenter jamais. Au lieu de prêter l'oreille à Satan qui nous dit : « Il est trop tard pour recommencer l'obéissance ; après quelques essais inutiles, tu retomberais d'ailleurs dans les mêmes fautes » ; au lieu d'écouter le *menteur*, écoutons plutôt le *Témoin fidèle* [Apc. 1, 5] qui nous crie : « Ne crains point, ma grâce le suffit ! » [2 Cor. 12, 9]. Si l'œuvre à laquelle Il nous appelle est grande, plus grand encore sera Son secours.

Cependant, après bien des jours de marche, le héraut de Dieu est enfin parvenu en vue de Ninive ; quel chemin il a fait pour s'y rendre ! La voilà donc enfin, devant lui, la cité qu'il avait voulu fuir et où le bras de l'Éternel le ramène ; la cité qui remonte aux premiers âges de l'histoire, l'illustre métropole de l'Assyrie — nœud brillant du riche Orient et de l'industriel Occident, centre de tout le commerce de la terre, réservoir immense, dit le prophète, où les eaux arrivent de toutes parts (Nah. 2) ! La voilà, la grande Ninive, la merveille du monde, avec le beau fleuve qui lui sert de rempart, avec ses innombrables et somptueux édifices, ses riches comptoirs, ses mille palais et ses mille temples ; ceinte de ses gigantesques murailles de cent pieds de haut, et de ses cent cinquante tours colossales qui s'élèvent jusqu'aux nues ! La voilà, la ville qui compte plus de marchands qu'il n'y a d'étoiles au firmament, ville de sang et de violence, ville de mensonge, de rapines et d'iniquités (Nah. 3), qui séduit les nations, les tribus et les langues, les enivrant du vin de sa prostitution : plus grande encore, avons-nous dit, par le nombre et l'énormité de ses crimes, que par l'éclat de son nom, la magnificence de ses monuments ou la puissance de ses armes, et toute retentissante enfin de chants de joie et d'allégresse, auxquels succéderont dans peu d'instant les pleurs, les gémissements et les lamentations !

Un homme sans éclat, sans renom, sans appui visible, visitant d'un genre tout nouveau, va pénétrer dans l'enceinte de la grande cité. Ce n'est pas le commerce qui l'y attire ; de plus hauts intérêts le préoccupent. Il vient dans ses murs, couvert d'un vêtement plus que simple (apparemment du grossier manteau des prophètes), non pour y chercher des trésors dont il n'a que faire, lui qui connaît et possède le Dieu vivant et vrai ; mais pour y apporter de fait le seul vrai trésor, celui qu'on chercherait en vain parmi toutes les richesses de l'opulente cité. À son aspect, la riche, l'élégante et voluptueuse Ninive sourira peut-être ; mais quelques moments se seront à peine écoulés que du mépris elle aura passé à la vénération et du dédain à la terreur. À la voix de l'humble messenger du ciel, la dominatrice des nations s'abattra jusque dans la poudre, en présence du Roi des rois : elle méprisera ses idoles et rendra gloire à Celui qui donne l'empire du monde et qui l'ôte. En même temps elle renoncera, pour le moment du moins, aux projets d'asservissement qu'elle nourrissait déjà dans son cœur relativement à la « terre d'Emmanuel » [És. 8, 8].

C'était le but prochain de l'envoi du prophète. Cependant sa mission devait servir encore à d'autres fins. D'abord elle devait proclamer cette grande vérité que publie toute la Bible et que confirme toute l'histoire, nous voulons dire la souveraineté de Dieu. Il savait, Lui qui connaît toutes choses, Il savait que si Sodome et Gomorrhe, Tyr et Sidon, eussent eu les mêmes appels que Ninive, comme elle, elles se fussent repenties en se couvrant du sac et en s'asseyant sur la cendre ; Il le savait et toutefois Il ne les leur accorda point ! Toujours libre dans la distribution de Ses faveurs dont Ses créatures humaines sont toutes également indignes, Il les dispense à qui bon Lui semble ; Il les donne à celui-ci, les refuse à celui-là, sans jamais écouter autre chose que Son bon plaisir.

La mission du prophète avait encore d'autres buts. Rappelons-nous ce qui a été dit plus d'une fois sur le sens prophétique du livre et le caractère symbolique du personnage qui y joue le principal rôle. Eh bien, dans la pensée divine, l'envoi de l'Israélite Jonas auprès de la païenne Ninive avait sûrement aussi pour objet de faire pressentir la destination future du peuple juif, de ce peuple à qui Dieu réservait le privilège d'être Son messenger auprès des nations. La mission de Jonas était également destinée à faire pressentir la vocation future et la conversion des Gentils.

Poursuivons notre récit. « Or Ninive était une ville d'une grandeur prodigieuse ; son circuit était de trois journées de chemin » ; — pour un homme, ajouterons-nous, qui marchait (comme dut le faire le prophète) d'un pas grave et mesuré, et s'arrêtant de distance en distance, pour répéter d'une voix lente et solennelle le message de Dieu. Au reste, Ninive était la plus vaste cité du monde, sans excepter Babylone la grande, qu'elle surpassait en étendue ; le nombre total de ses habitants était de près de deux millions. Il ne faut pas oublier, d'ailleurs, que, à population égale, les villes d'Orient, par le mode de construction de leurs édifices, comme aussi par la multitude des jardins qui les embellissent, occupent un espace beaucoup plus considérable que celles d'Occident.

Avant de pénétrer dans son enceinte, le prophète s'arrête peut-être ; il hésite un instant... Ninive écouterait-elle l'étranger, l'inconnu, qui vient lui dénoncer les jugements du ciel?... Puis, regardant à Celui qui a dit à Son messenger : « Va, dis-leur tout ce que je te commanderai ; ne crains point, car je t'ai aujourd'hui établi contre eux comme une ville forte, comme une colonne de fer, comme une muraille d'airain » [Jér. 1, 18]. Puis, regardant au Dieu fort, et se réfugiant *sous Ses bras éternels*, Jonas franchit résolument les murs de Ninive. Il pénètre ensuite dans l'intérieur de la ville où il « marche pendant un jour » ; et, sans s'y arrêter nulle part pour s'y délasser des fatigues d'un si long voyage, bien moins encore pour en contempler les somptueux édifices, ou pour en admirer la grandeur, il se met incontinent à proclamer, d'une voix ferme et retentissante, le message de mort : « Encore quarante jours et Ninive sera détruite » !

Le livre n'entre à cet égard dans aucun détail. Il ne dit pas dans quelle langue Jonas délivra le sinistre message ; mais naturellement ce dut être dans celle que parlaient les peuples de la Mésopotamie, c'est-à-dire dans la langue syriaque ou araméenne (ainsi



nommée d'Aram fils de Sem, Gen. 10). Les troupes de Sankhérib, l'un des successeurs de Pul, parlaient araméen (*aramit*, 2 Rois 18 ; És. 36), et les officiers d'Ézéchias, roi de Juda, disaient comprendre ce dialecte. Jonas devait l'entendre également. Le livre ne dit pas non plus s'il se borna à répéter la proclamation sans y rien ajouter ; mais il n'est pas moins naturel de supposer qu'en même temps il tonna contre Ninive et remplaça sous les yeux de ses habitants le tableau des iniquités, des crimes et des débordements qui appelaient sur eux une si éclatante et si prochaine destruction. Enfin, la relation ne dit pas davantage de quelle manière Ninive devait être renversée ; mais il nous suffit de savoir que tous les éléments sont aux ordres du Très-haut et se disputent l'honneur d'accomplir Ses jugements comme Ses gratuités.

« Encore quarante jours et Ninive sera détruite ! » va donc répéter de rue en rue et de place en place l'envoyé de Dieu. Sermon court mais saisissant ! Parole terrible ! Éclat soudain de tonnerre, au bruit duquel se réveille comme en sursaut la grande cité plongée dans le sommeil de l'iniquité ! Juste châtement de Dieu sur elle et solennelle leçon pour nous ! C'est quand les pécheurs disent : Paix, paix et sûreté ! qu'une ruine inattendue éclate sur eux [1 Thess. 5, 3] ; c'est au moment où Babylone, dans le délire de son orgueil, s'écrie : « Je suis reine, je ne verrai point le deuil ! » [Apoc. 18, 7] qu'une main mystérieuse trace sur la muraille l'irrévocable arrêt de sa condamnation.

« Encore quarante jours et Ninive sera détruite » ! Il faut bien que la reine du monde apprenne enfin qu'il est au ciel un Dieu qui règne sur les nations, et qui rend à chacun selon ses œuvres ; il faut que la méchante Ninive sache que la perversité des peuples les mûrit lentement pour le jour de leur ruine, et que les grandes cités tombent dès que le grand Dieu se lève pour compter avec elles.

Quel sanglant affront d'ailleurs pour la royale cité qu'une pareille menace dans la bouche d'un pareil homme, d'un simple Israélite à l'extérieur chétif et méprisable ! Pour le mieux sentir, transportons-nous par la pensée dans ces temps-là, et figurons-nous, d'une part, la prospérité d'une capitale plus vaste que ne l'est aujourd'hui Paris ou même Londres, et de l'autre, la faiblesse d'un peuple tel que celui d'Éphraïm que la superbe Ninive méprisait en son cœur, et qu'elle venait de rendre tributaire en attendant de le rendre esclave.

Et quelle humiliation surtout pour les dieux de la grande cité qu'une telle proclamation ! « Ninive détruite au bout de quarante jours ». Mais, Ninive n'a-t-elle pas ses divinités tutélaires, ses patrons, ses dieux qui la couvrent de leur impénétrable bouclier ? Bel, Nebo ne sont-ils pas là qui la gardent ? Lève-toi donc, Bel ; Nebo, lève-toi ! Défendez-vous contre Jéhovah ! Protégez votre ville, garantissez ses enfants, paraissez et montrez que vous êtes dieux ! — Mais, pauvres Ninivites ! que pourraient maintenant pour vous les dieux d'or et d'argent vers lesquels se sont au premier instant dirigés tous vos regards ? Ils ne paraissent point... ils se taisent... ils vous abandonnent et vous trahissent au jour du péril ; et, comme les mariniers de Japho, après les avoir longtemps implorés, vous reconnaissez enfin, mais trop tard, qu'eux aussi ne sont que de sourdes et muettes idoles, des *vanités trompeuses* qui, loin de vous sauver, vont périr avec vous.

Nous ferons encore une remarque sur le message de Jonas. Quoique tout empreint de la justice vengeresse de Dieu, il laissait néanmoins entrevoir les richesses de Sa longanimité. Car, enfin, Ninive sera détruite. Mais, quand le sera-t-elle?... Dans quarante jours... Et pourquoi ce délai?... Sûrement pour donner à la grande ville le temps de détourner d'elle, par la repentance, les traits ardents du courroux divin. Oh ! mon Dieu, Dieu de patience et de longue attente ! Tu menaces le coupable ; mais entre la menace et son exécution tu mets de l'intervalle, parce que « tu ne veux pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse à toi et qu'il vive » [Éz. 18, 23] !

Il y a ici un enseignement pour tous ; pour toi surtout, pauvre âme inconvertie ! qui n'ayant pas encore reçu le Sauveur, demeures jusqu'ici sous l'anathème de Dieu (Jean 3, 36). Considère tour à tour la « bonté du Seigneur et sa sévérité » (Rom. 11) ; « sa sévérité »



qui te dit : « Si tu ne t'amendes, tu périras » certainement, et « sa bonté » qui te donne le temps nécessaire pour retourner à Lui. Ce temps, Il n'en fixe pas, il est vrai, la durée ; Il ne te dit pas comme à Ninive : Encore quarante jours ! Il ne précise pas le nombre de jours que te laisse encore Sa longue tolérance ; mais nécessairement ce nombre est limité ; c'est peut-être beaucoup plus que quarante jours, mais peut-être aussi beaucoup moins. « Aujourd'hui que tu entends sa voix, n'endurcis point ton cœur » [Héb. 3, 15]... Quoi ! tu pleureras, tu te désoleras peut-être si tu savais pour sûr que Dieu ne t'accorde plus qu'un mois de vie, et tu folâtres quand tu ne peux compter sur un jour ! Ah ! si, rebelle à la voix de Jonas, qui n'était pourtant qu'un serviteur dans la maison de Dieu, Ninive, la païenne Ninive, eût infailliblement péri, de quel châtement, pauvre âme, ne serais-tu pas jugée digne, toi qui jouis de toutes les lumières de la révélation, si jusqu'à la fin tu refusais d'écouter le Fils Lui-même, le Seigneur de la maison, qui te convie personnellement à la repentance et te presse avec tant d'amour de venir à Lui pour avoir la vie !

Plus qu'un mot sur la menace du prophète. La repentance de Ninive, comme on le sait, en ajourna l'accomplissement qui n'eut lieu que longtemps après. Or Ninive, avon-nous dit, préfigurait la gentilité, et le sort de la grande ville, celui qui est réservé à la chrétienté rebelle. De grands jugements vont éclater sur le monde christianisé. Le Livre de Dieu n'en fixe pas l'heure, mais sûrement cette heure n'est plus éloignée. Tout ce magnifique développement des arts, des sciences, du commerce, de l'industrie, ce *progrès* qui fascine tous les yeux, caresse tous les amours-propres ; toute cette brillante fantasmagorie de civilisation va prochainement aboutir, selon les divins oracles, à une effroyable catastrophe. « Le jour assigné par l'Éternel » contre toutes les fausses gloires d'ici-bas, contre tout ce que le monde adore ; le jour assigné contre tout orgueil et toute hauteur, « contre les cèdres du Liban, les chênes de Basan, les fortes murailles, les hautes tours, les navires de Tarsis, les peintures de plaisance » (És. 2), « la grande et illustre journée » du Seigneur approche. La coupe de l'iniquité des nations achève rapidement de se remplir ; bientôt elle débordera, et les châtements du ciel éclateront. Dieu, qui jadis termina, par d'effroyables jugements, l'économie légale, qui renversa Jérusalem de fond en comble, moissonna ses enfants par l'épée ou par la famine, ou les dispersa parmi les nations ; Dieu, par des jugements bien autrement terribles, va clore enfin l'économie sous laquelle nous vivons, celle des Gentils (Daniel, Apocalypse), pour introduire le règne millénial de Sa gloire et mettre toutes les tribus humaines en pleine possession de la bénédiction promise à Abraham. Malheur aux « hommes des derniers temps », qui ont « l'apparence de la piété », mais en ont « renié la force » ! qui, sous les dehors de la dévotion, font la guerre à Dieu, cachant des cœurs païens sous des formes chrétiennes ! Malheur, malheur à la chrétienté qui se corrompt de plus en plus sous l'influence maudite du « mystère d'iniquité », de ce mystère qui va tout à l'heure atteindre, dans l'apparition de l'*inique*, sa plus haute expression, le terme final de son développement !... Ah ! veuille le Seigneur la réveiller par Ses avertissements ! Et puissent de nouveaux Jonas lui crier de Sa part de « fuir arrière de la colère qui vient » ! Puissent en même temps de nouveaux Jean sommer le peuple de Dieu, qui demeure dans la mystique Babylone, de sortir sans délai du milieu d'elle, de peur que, en « participant à ses péchés », il ne « participe de même à sa condamnation » (2 Tim. 3 ; 2 Thess. 2 ; Éph. 4 ; Apoc. 18) !

### **La repentance de Ninive (Chapitre 3, versets 5-9)**

« Les habitants de Ninive crurent à Dieu, et ayant publié un jeûne, se revêtirent de sacs depuis le plus grand jusqu'au plus petit d'entre eux. Car la parole était parvenue au roi de Ninive, qui se leva de son trône, se dépouilla de ses vêtements royaux, se couvrit d'un sac et s'assit sur la cendre. Il fit publier dans tout Ninive une ordonnance comme venant de la part du roi et des grands de sa cour, qui portait : Que ni les hommes, ni les bêtes, ni le gros, ni le menu bétail, ne goûtent d'aucune chose ; qu'ils ne se repaissent point et ne

boivent point d'eau. Que les hommes soient couverts de sacs et les bêtes aussi ; qu'ils crient à Dieu de toutes leurs forces, et que chacun se convertisse de sa mauvaise voie et de l'iniquité qu'il a commise. Qui sait si Dieu ne se repentira pas, et s'il n'apaisera pas l'ardeur de sa colère, en sorte que nous ne périssons point ! ».

Le héraut du ciel est donc entré dans Ninive et lui a solennellement déclaré la guerre de la part du Dieu souverain. Sa voix a retenti dans toutes les places de la cité comme le son éclatant de la trompette. « Encore quarante jours et Ninive sera détruite » ! Comme se sont multipliées ses iniquités, ainsi vont se multiplier ses douleurs, et « son ignominie sera plus grande que n'avait été sa gloire » [Hab. 2, 16]. La sentence est prononcée, le jour de l'exécution marqué ; tous les enfants de Ninive, saisis d'effroi, *croient à Dieu* et se repentent.

Ce résultat magnifique de la prédication de Jonas s'explique en partie par des causes naturelles. D'abord, par la haute estime que les Assyriens concevaient pour les mages et les paroles qui sortaient de leur bouche ; et, mieux encore, par tout ce que devait avoir de saisissant pour eux l'apparition soudaine d'un étranger qui venait, non pour les flatter, comme faisaient les magiciens idolâtres, mais pour leur dénoncer, dans les termes les plus énergiques et avec le courage le plus désintéressé, une ruine imminente et complète. On sait d'ailleurs que les esprits sont facilement impressionnés par les choses extraordinaires. Puis, les Ninivites sentaient bien qu'ils avaient justement encouru les jugements du ciel. On ne doit pas oublier non plus qu'ils avaient sûrement ouï parler du Dieu d'Israël et de Ses merveilleux exploits. Ajoutons à tout cela que, pour leur donner une plus haute idée de sa mission, Jonas leur avait probablement raconté la grandeur de Celui qui la lui avait confiée, en même temps peut-être que ce qui venait de se passer entre l'Éternel et Son serviteur. Toutes ces causes réunies nous aident à comprendre le succès du prophète, sans toutefois nous en donner pleinement la clef. La seule bénédiction divine explique d'une manière complètement satisfaisante le prodigieux effet de la prédication de Jonas.

Quoi qu'il en soit, les Ninivites « crurent à Dieu ». Ils crurent au Dieu de Jonas, au *Créateur et souverain possesseur des cieux et de la terre* [Gen. 14, 19] ; ils virent ici Son intervention directe, ils reconnurent Son doigt... Quel autre, en effet, que le Dieu des dieux, que Celui devant qui s'anéantissaient Bel, Nebo et toutes les divinités de Ninive ; quel autre eût osé dénoncer en termes pareils l'entière subversion de leur ville et en fixer l'époque avec autant de précision ? C'est donc le Tout-puissant, c'est Jéhovah ceint de vengeance, qui *va mettre le niveau* sur Ninive et *qui ne lui en passera plus*. Comment résister quand c'est le Dieu suprême qui menace ? Et où fuir quand c'est Lui qui poursuit ? Les tremblements de terre, le soufre ardent, le feu du ciel, la nature entière Lui obéit ; Il n'a qu'à dire un mot et en un clin d'œil la grande Ninive ne sera plus qu'un vaste amas de ruines. À l'aspect de l'épée flamboyante de la justice divine suspendue sur elle, la cité tout entière s'est donc émue ; elle a retenti partout de cris d'angoisse et de lamentations. De quoi lui servent maintenant sa gloire, son opulence et toutes ses richesses ? Et que feraient pour elle ses idoles ? Dans sa détresse, c'est ailleurs qu'elle a tourné ses regards ; son unique espoir de salut est dans la miséricorde de ce Dieu dont elle avait bravé les jugements. Ses habitants ont donc « publié le jeûne, et se sont revêtus de sacs depuis le plus grand jusqu'au plus petit d'entre eux ».

Telle est la conséquence de la proclamation de Jonas, et l'étonnante bénédiction mise sur les paroles du prophète par Celui « qui tient en sa main les cœurs et les incline comme des ruisseaux d'eau » [Prov. 21, 1]. C'est l'unique vengeance que Dieu veuille tirer des craintes pusillanimes de Son envoyé. Jamais encore prédicateur n'avait obtenu succès pareil. Noé avait prêché pendant cent vingt ans à ses contemporains sans que, à sa voix, aucun d'eux n'eût délaissé son mauvais train. Lot avait affligé son âme juste [2 Pier. 2, 8] dans l'impure Sodome et dénoncé à ses habitants les vengeances du ciel, sans avoir jamais été pour eux autre chose qu'un objet de moquerie. Mais Jonas ne fait que se promener dans Ninive en

répétant : « Encore quarante jours et la ville sera détruite ! », à peine en a-t-il parcouru quelques rues que, subitement réveillée par les terreurs du Très-haut, la cité devant qui s'inclinait le monde entier, tombe elle-même à son tour devant le marchepied du Roi des rois.

Le verset 5 a retracé l'effet de la proclamation de Jonas ; les suivants vont nous dire comment, à la suite de la prédication du prophète, avait été amené ce résultat prodigieux.

« Car la parole de Jonas était parvenue au roi de Ninive qui se leva de son trône, se dépouilla de ses vêtements royaux, se couvrit d'un sac et s'assit sur la cendre ». Ce n'est pas auprès du roi que Jonas s'est d'abord rendu pour lui faire entendre le message divin ; c'est aux sujets qu'il s'est adressé ; car, devant Dieu, les têtes couronnées, quand elles sont des têtes coupables, descendent et s'abaissent au niveau de toutes les autres. Ce n'est pas non plus à la cour et aux princes de l'état qu'il a porté la parole de mort ; il l'a fait retentir dans les rues et les places de la cité et tous ont pu l'entendre. Mais, en peu d'instant, le bruit en est parvenu jusqu'aux oreilles du roi, de ses principaux ministres et de tous les grands de l'empire. — Nous ne pouvons nous empêcher ici de faire en passant une remarque : Si Jonas eût proclamé, dans Jérusalem, un message analogue, la ville qui tuait les prophètes n'eût sûrement pas trouvé assez de pierres pour le lapider (et ce que nous disons de Jérusalem, ne le dirons-nous pas, hélas ! de la plupart des villes de la chrétienté ?). Mais au lieu de frapper Jonas, c'est pour elle-même que la païenne Ninive réserve ses rigueurs et ses anathèmes.

Pul, ainsi que nous l'avons supposé, portait à ce moment la royale couronne d'Assur. C'est lui qui veut tout le premier donner l'exemple public du deuil et de l'humiliation. On a donc vu le plus grand potentat de l'époque, ce roi qui s'intitulait fastueusement le roi des rois ; on l'a vu descendre inopinément du trône, où tantôt il siégeait environné de toute la magnificence et de toute la pompe des monarques de l'Orient. Il s'est dépouillé lui-même de la pourpre impériale ; il a déposé la tiare et tous les insignes du souverain pouvoir, et s'est humilié devant Celui par qui les rois règnent. Il se reconnaît solennellement indigne de porter plus longtemps un sceptre dont il n'a pas su faire usage pour maintenir l'ordre public et le droit, pour réprimer les oppressions, les prostitutions et tous les crimes. Il confesse et déplore ses iniquités et celles de la nation ; et pour donner plus d'éclat à sa repentance et marquer encore mieux son humiliation, il se couvre d'un cilice et s'assied sur la cendre. Le cilice est une sorte de sac, grossièrement arrangé en façon d'habit, que portent encore les Orientaux quand ils veulent témoigner publiquement leur douleur et leur humiliation. Pour l'ordinaire, il est fait de poils de boucs ou de chèvres, noir ou d'une autre couleur sombre, rude, piquant et fort incommode, surtout pour ceux qui ont l'habitude de se vêtir délicatement. La personne qui l'a mis en signe de deuil s'assied souvent parmi les cendres dont elle se couvre aussi la tête (1 Rois 20 ; Est. 4 ; Job 16 ; etc.). Eh bien, c'est ce vêtement que vient de prendre le grand monarque devant qui tremble tout l'Orient ; c'est sur la cendre qu'il s'est assis ; c'est de cendre au lieu de couronne que sa tête superbe est maintenant couverte.

Cependant il n'estime pas encore suffisants tous ces témoignages de douleur et de repentir. La cité tout entière ayant péché et se trouvant tout entière placée sous l'anathème de Dieu, il veut aussi que tout entière elle s'amende et s'humilie devant Lui, pour détourner, s'il est possible, par une repentance nationale, le jugement national qui la menaçait. En conséquence, il a convoqué dans la royale demeure les princes et les administrateurs de l'état, les gouverneurs des provinces, les généraux des armées, les officiers de la cour et tous les personnages éminents qu'il avait accoutumé de consulter dans les grandes circonstances de l'empire. Ils accourent à son ordre. Tous savent déjà de quel douloureux sujet il va les entretenir ; car le terrible message a parcouru toute la ville avec la rapidité de l'éclair, et l'alarme s'est en un moment propagée, de rue en rue et de quartier en quartier, dans tous les rangs de la population. Ils arrivent émus, agités, saisis d'effroi. Ce n'est plus assis fièrement sur le premier trône du monde que le chef de l'état

paraît maintenant en leur présence, c'est tristement couché sur la poudre; ce n'est plus revêtu du manteau royal qu'il se montre à leurs yeux, mais enveloppé d'un sombre et grossier cilice; ce n'est plus abaissant sur eux un regard hautain, mais l'air sombre, humilié, tremblant. Grand monarque d'un grand peuple, il ne leur demande plus à cette heure l'expression ordinaire de leurs hommages; son diadème est tombé dans la cendre sur laquelle il s'est assis et sur laquelle eux-mêmes sont venus se ranger en silence autour de lui. Leur terreur s'accroît de toute la sienne. On délibère sur ce qu'il y a à faire pour conjurer l'orage, si toutefois l'orage peut être conjuré; puis, l'on arrête de publier un édit que tous les habitants de Ninive devront recevoir comme l'expression positive et unanime de la souveraine volonté du roi et de ses princes. Nous possédons ce document précieux, traduit de l'araméen en hébreu, la Bible l'ayant estimé digne d'être consigné dans ses pages; et certes, il méritait bien cet honneur: le voici donc tel qu'elle nous l'a conservé.

Le souverain, dit notre texte, « fit publier dans tout Ninive une ordonnance » comme « venant de la part du roi et des grands de sa cour, qui portait: Que ni les hommes, ni les bêtes, ni le gros, ni le menu bétail ne goûtent d'aucune chose; qu'ils ne se repaissent point, qu'ils ne boivent point d'eau; que les hommes soient couverts de sacs et les bêtes aussi; qu'ils crient à Dieu de toutes leurs forces, et que chacun se convertisse de sa mauvaise voie et de l'iniquité qu'il a commise ».

Remarquez que, dans leur proclamation, le roi et ses princes prescrivent d'abord le jeûne; et le jeûne qu'ils recommandent est un jeûne complet et général: depuis le roi qui est assis sur le trône jusqu'à l'indigent couché sur le fumier, tous devront y participer; les bêtes elles-mêmes ne sont point exceptées. Comme on peut le savoir, les jeûnes, très rares chez les Grecs et chez les Romains, étaient, au contraire, forts communs en Orient, particulièrement en Assyrie; et, quant à la part que les bêtes devaient prendre à celui-ci, il faut se rappeler que c'était une autre coutume également répandue en Asie, et à laquelle les historiens profanes font plus d'une fois allusion.

Au jeûne l'ordonnance enjoignait aux Ninivites d'ajouter encore, selon les coutumes et les mœurs de l'Orient, tous les témoignages extérieurs du deuil et de l'humiliation, de se revêtir du sac, et d'en couvrir également leurs bêtes, leur gros et leur menu bétail, et surtout, je pense, leurs fiers coursiers et leurs magnifiques chameaux, au lieu des élégants panaches, des étoffes précieuses, et des harnais richement colorés dont on avait coutume de les parer. Trop longtemps l'orgueil de leur naissance et de leur rang s'était montré dans l'éclat de leurs montures, aussi bien que dans la délicatesse et la splendeur de leurs vêtements; l'heure est venue pour eux de déposer ces parures de la vaine gloire, ces belles tiaras ornées de bandelettes rouges flottant sur les épaules, ces riches pendants d'oreilles, ces bracelets d'or au bras et au poignet, ces barbes peintes en noir et artistement tressées, tous ces habits délicats et somptueux, et de se couvrir, eux et leurs bêtes, du même emblème de la tristesse et du repentir (on remarque, en effet, les ornements que nous venons de mentionner, dans des bas-reliefs que le consul français de Mossoul, M. Botta, a récemment découverts dans les environs de cette ville et sur l'emplacement de l'ancienne Ninive<sup>9</sup>).

---

<sup>9</sup> *Découverte récente des ruines de Ninive.* — Au prix de fatigues inouïes et des plus grands sacrifices, malgré des obstacles de tout genre qui eussent découragé tout autre homme, M. Botta, consul français à Mossoul, est enfin parvenu à retrouver et à mettre au jour les ruines de l'antique capitale des Assyriens. Il a commencé ses importantes recherches en 1843. À mesure qu'il les a poursuivies, il en a donné les résultats dans une suite de lettres adressées à un membre de l'Institut, M. Mohl. Ces lettres, publiées dans le *Journal Asiatique* pendant l'année 1843, ont produit une vive sensation dans le monde savant. M. Botta prépare un travail complet sur les fouilles exécutées sous sa direction. M. Crémieux, membre israélite de la chambre des députés, au nom d'une commission désignée pour proposer le crédit nécessaire à la publication de l'ouvrage de M. Botta, et des dessins qui doivent l'accompagner, M. Crémieux a fait à la chambre un rapport plein d'intérêt sur les découvertes du consul de France, sur les difficultés qu'il a dû vaincre, et les brillants résultats qu'il a obtenus. Ce qui suit

De plus, l'édit voulait que, dans ces jours de péril et d'alarme, la prière fût unie au jeûne ; qu'on invoquât *Dieu*, le vrai Dieu, et qu'on « criât à Lui de toutes ses forces », c'est-à-dire du fond du cœur, à voix haute, avec supplications et avec larmes, et comme il convenait dans un danger imminent.

Enfin, au jeûne et à la prière, on devait surtout joindre la repentance et l'amendement de vie ; c'était encore le plus sûr moyen de sauver Ninive. « Que chacun se convertisse de sa mauvaise voie et de l'iniquité qu'il a commise ». Car le roi et les princes n'entendaient pas qu'on s'en tint à l'extérieur ; tout païens qu'ils étaient, ils comprenaient bien que l'essentiel dans le jeûne, ce qui donne à cet acte sa valeur et sa signification, c'est qu'on se détourne de toute *voie mauvaise*, et notamment (ainsi que l'original l'exprime), de toute extorsion,

---

en est textuellement extrait (voir *l'Espérance* de juin 1846).

« Au près d'un village arabe que signalent aux rares voyageurs de notre Occident deux noms également remarquables : Niniva, Nabi Jounes (Ninive, tombeau de Jonas — lisez plutôt : Ninive, prophète Jonas), s'élève, sur les bords du Tigre, en face de Mossoul, un monticule élevé, factice, souvent interrogé par des fouilles sans résultat. M. Botta, consul de France à Mossoul, voulut aussi l'explorer ; il croyait que, sous la terre épaisse, se trouvaient les ruines de Ninive... Six mois de travaux assidus, entrepris à ses frais, ne donnèrent à M. Botta que des déceptions.

Il ne se découragea pas : il porta ses investigations plus loin. Sur la rive gauche du Tigre, à cinq heures de caravane de Mossoul,... existait un petit village nommé... Korsabad... bâti sur un monticule qui semble avoir été jadis entouré d'une épaisse muraille... C'est là que M. Botta résolut d'établir un champ de nouvelles fouilles... Le monticule fut attaqué par le sommet ; la tentative fut heureuse ; bientôt des restes de sculpture mutilés s'offrirent au jour. »

M. Botta, comme on l'a dit, dut vaincre tous les genres de difficultés. Mais, continue M. Crémieux, « le zèle et le dévouement de notre consul ne se démentirent pas un instant ; les obstacles s'aplanirent. Les premières découvertes furent bientôt un puissant encouragement pour de nouveaux efforts. Depuis le mois de janvier 1843 jusqu'au mois d'avril 1844, les fouilles donnèrent les plus heureux produits... Dès le mois d'avril 1843, M. Botta pouvait écrire : « Le style des sculptures, le genre des vêtements, ressemblent beaucoup à ceux de Persépolis ; mais il me semble qu'il y a plus de mouvement dans les figures, et plus de science anatomique dans le dessin. Les muscles des bras et des jambes sont très bien indiqués, et, au total, les bas-reliefs témoignent en faveur du goût et de l'habileté de ceux qui les ont sculptés ; je crois enfin avoir découvert des sculptures que l'on peut, avec quelque apparence, rapporter à l'époque où Ninive brillait dans tout son éclat ».

Un mois plus tard... c'était un monument tout entier qui se développait. Sur la muraille découverte, le consul avait notamment retrouvé cinq bas-reliefs dont il est nécessaire de donner ici la description. Chacun de ces bas-reliefs représentait un char : les roues étaient à huit rayons minces ; les cinq chars étaient à la suite l'un de l'autre ; chacun des chars, traîné par deux chevaux, portait quatre personnages ; ils se dirigeaient vers une forteresse. La scène était une bataille. « Le principal personnage est coiffé d'une tiare et lance des flèches ; à côté de lui est le cocher, et derrière lui, sont deux guerriers, armés de dards et portant des boucliers. Sous les pieds des chevaux il y a toujours un guerrier ; plusieurs chevaux mettent leurs pieds de devant sur la croupe du cheval abattu, portant un cavalier blessé et tombant. Chaque tableau est très animé ; les chevaux surtout sont pleins de mouvement, et les têtes encore conservées de quelques-uns des vainqueurs présentent un air de supériorité satisfaite très bien rendu ».

... L'art de la polychromie chez les Assyriens se manifestait dans ces ruines : l'usage des couleurs les plus vives était connu dès cette époque reculée. Les ornements qui entouraient les chevaux faisaient éclater encore la couleur rouge et la couleur bleue... Le bleu, dont une petite boîte, trouvée dans les fouilles, fut adressée à M. Mohl par M. Botta, était très vif. L'ornement placé à la poitrine des chevaux était relevé par une double rangée de glands, alternativement rouges et bleus ; les lanières des guides étaient rouges.

... Au mois de juillet 1845, M. Botta avait arraché à la terre cent quarante mètres de sculptures, appliquées sur les murailles de quatre salles (dans le nombre de ces sculptures, on remarque une tête d'enfant admirablement belle et supérieurement modelée). L'existence d'un antique palais, résidence des rois assyriens, n'était plus douteuse... M. Botta... avait sollicité du gouvernement un dessinateur habile, instruit dans la science des antiquités... Une commission



de toute rapine et de toute oppression; ce sont, en effet, là des choses qui déplaisent particulièrement à Dieu; et les prophètes nous apprennent qu'elles régnaient universellement dans Ninive. Il ne suffit pas de confesser l'injustice, il faut aussi la réparer; ainsi le prescrivait le décret du roi, et comme chaque habitant de la ville avait mis sa part à l'iniquité qui l'exposait aux jugements du ciel, le monarque voulait que chacun de même apporta sa part à la repentance qui seule pouvait en prévenir l'exécution.

Telle était l'ordonnance impériale; il nous reste maintenant à voir sur quel motif elle reposait :

« Qui sait si Dieu ne se repentira pas et s'il n'apaisera pas l'ardeur de sa colère, en sorte que nous ne périssons point! ». Parole vraiment touchante dans la bouche de ces

---

de l'Institut, sur la provocation du ministre de l'intérieur, désigne comme dessinateur M. Eugène Flandin. »

L'arrivée à Mossoul de M. Flandin, commence une nouvelle époque. Les travaux prirent de suite un grand développement. Une circonstance particulière contribua bientôt à les accélérer. Les débris de l'intéressante nation des Nestoriens, impitoyablement massacrée par les Kurdes, étaient venus implorer à Mossoul la protection des représentants de la France et de l'Angleterre. Ces tristes victimes du fanatisme musulman secondèrent matériellement M. Botta. Laissons parler encore M. Crémieux.

« Les Nestoriens, les successeurs des anciens Chaldéens qui avaient élevé Ninive, les Nestoriens fournirent leurs bras à l'œuvre de restauration que poursuivait le consul de France. Les travaux durèrent six mois encore; ils furent continuels, malgré le feu d'un soleil ardent qui cette année maintint, pendant plus de trois mois, la température à la hauteur de quarante-six degrés (centigrades) à l'ombre. Les maladies et la mort même, qui frappaient leurs compagnons de travaux, ne décourageaient ni le consul ni l'artiste : tous deux voulaient finir...

Voici quel est, en définitive, le résultat de ces admirables découvertes de notre consul. Deux ans d'un travail opiniâtre... ont amené à la clarté du soleil, après deux mille cinq cents ans d'oubli sous la terre qui les couvrait, les restes d'un palais immense, composé de quinze salles attendant les unes aux autres : la surface que couvrent ces riches ruines est de vingt-deux mille mètres carrés. Ce n'est encore là qu'une partie du monument ancien; il est probable qu'il occupait le monticule tout entier; mais il est impossible d'arriver à de plus importantes découvertes... Ninive a fourni ses briques et ses pierres à de nouveaux habitants de ce pays, qui en ont construit leurs maisons et qui s'en sont servis pour tous les usages...

C'est aussi le sort de cette autre grande cité, Babylone, engloutie comme Ninive. La reine de l'Euphrate et la reine du Tigre (ajoute M. Crémieux) ont subi le même destin. Elles ont textuellement accompli les paroles des prophètes. Les briques de Ninive ont construit des villages, comme les ruines de Babylone ont construit Hélla...

De l'édifice ninivite découvert par M. Botta... neuf salles sont intactes, avec leurs quatre murs debout... Une partie du monument a été incendié; l'action du feu s'est portée avec violence sur les plaques de marbre qui revêtent les murailles de briques; la presque totalité s'est perdue au contact de l'air... mais les sculptures sont toutes recueillies par l'auteur de la découverte... La partie des revêtements extérieurs peut donner une idée à peu près complète de l'époque où fut construit le monument, du roi qui le fit élever, de l'état des arts, et par conséquent de la civilisation dans ces temps si peu connus de l'histoire. Que l'on parvienne à découvrir l'alphabet assyrien, et, sans nul doute, les inscriptions multipliées que M. Botta nous a transcrites seront une page importante dans l'histoire de l'antiquité...

... Les bas-reliefs présentent les dessins les plus variés : la guerre avec ses combats corps à corps, les cavaliers avec leurs épées qui se croisent, les archers avec leurs traits jetés de loin, les tours avec leurs créneaux, les armes de parade avec les machines de siège, la prise et le pillage d'une ville et le règlement des dépouilles, les chars lancés sur l'arène et portant dans la mêlée des guerriers que distinguent l'éclat de l'armure et la richesse des vêtements, l'aspect même d'une flottille avec ses matelots. À la guerre succède la victoire : les trophées les plus précieux sont dans le nombre des prisonniers, dans les présents offerts au roi. Les captifs de différentes races, de diverses nations, sont, pour la plupart, à genoux, enchaînés par une espèce de mors; un anneau leur perce le nez et la lèvre supérieure (il y a peut-être une allusion à cela dans cette parole de l'Éternel au roi de Ninive : « Je mettrai ma boucle en tes narines et mon mors en ta bouche », etc. És. 37). Dans cet anneau est un lien dont l'extrémité est retenue dans la main du vainqueur... Dans toutes les sculptures où son image se retrouve,

Gentils ! « Qui sait ? » disaient les princes de Ninive. Vu le cas, et dans l'état actuel de leurs connaissances religieuses, qu'auraient-ils pu dire de plus ? « Si nous retournons à Lui par la repentance, « qui sait » si Lui-même ne retournera pas à nous dans Ses compassions, et si l'issue ne démontrera pas que ce n'est point un arrêt irrévocable qu'Il a prononcé contre nous ? ». Ils ne sont pas sûrs, mais ils espèrent. L'espérance est innée au cœur de l'homme : appui du malheureux dans sa détresse, vous la trouvez partout sur la terre, sous le toit de l'indigence, dans la cellule du prisonnier, au chevet du malade ; bannissez-la du monde, il est une image de l'enfer. C'est donc l'espérance qui soutient à cette heure les enfants de Ninive. Ils se flattent de désarmer, par une repentance prompte, universelle, le bras du souverain Juge. Le messenger du ciel, à la vérité, ne leur a rien dit qui pût leur en donner la moindre assurance ; il n'a pas fait entendre un mot de pardon ; il n'a prononcé qu'une sentence de mort ; cependant l'espoir qu'ils conçoivent leur semble résulter naturellement du délai de quarante jours que Dieu leur accorde, et probablement aussi de l'opinion qu'ils se forment de Sa clémence et de Sa bonté. « Si le sursis qu'Il nous donne (pensent à bon droit les hommes de Ninive) ne cachait pas quelque secret de Sa miséricorde, et que, en Son conseil, Il eût décidé notre ruine, n'eût-Il pas immédiatement détruit notre cité comme Il en renversa tant d'autres ? Ah ! si la bouche de Son envoyé ne prononce que le jugement, la voix de Ses dispensations ne parle-t-elle pas en même temps de clémence ? Hâtons-nous donc de mettre à profit les jours que Sa bonté nous laisse, et, par la sincérité de notre repentir, d'éloigner de nous la sévérité de Son châtement ».

Les officiers du roi sont donc allés publier l'édit dans tous les quartiers de Ninive. Quel spectacle présente à ce moment la riche métropole de l'Assyrie ! Un peuple entier, son roi, ses princes, ses gouverneurs, ses généraux en tête ; un peuple entier, revêtu du cilice et couché sur la cendre, prosterné, abattu comme un seul homme aux pieds de l'arbitre suprême des nations, le supplie de remettre dans le fourreau le glaive de Sa vengeance. La consternation, le deuil et le jeûne sont partout ; partout on prie, on gémit, on crie — dans l'intérieur des familles, dans les rues, sur les places publiques, dans le palais du roi, dans les demeures somptueuses des grands, comme dans l'humble asile de la pauvreté. Toute distinction de rang a disparu devant le danger commun. Les temples, qui, la veille encore, retentissaient des louanges des faux dieux, n'entendent plus que des gémissements, des supplications et des sanglots adressés au Dieu vivant et vrai. C'est un concert unanime de pleurs et de lamentations. Quelle prière que celle-là ! En monta-t-il jamais de pareille devant Dieu ? Deux millions de voix humaines implorant Ses miséricordes ! Les cris du bétail affamé ajoutent encore à la solennité de l'humiliation. C'est le bruit des grosses eaux, c'est le roulement du tonnerre qui déchire la nue, c'est le cri d'une nation dans l'agonie. Il ne s'élèvera pas en vain devant le trône de Jéhovah.

Telle fut la repentance des Ninivites, cette repentance dont la gloire appartient tout entière à Celui qui donne l'amendement afin de pouvoir donner aussi le pardon. Ce fut ainsi que s'accomplit dans la grande ville le signe de Jonas, et que, à l'égard de Ninive, se répéta *réellement* ce qui était *symboliquement* arrivé au fils d'Amitthaï. Après avoir,

---

le roi est représenté haut de taille, orné de vêtements richement brodés, la tête coiffée d'une tiare, des eunuques près de lui : quelquefois un esclave étend sur sa tête un parasol ; dans certains tableaux, des eunuques tiennent le chasse-mouche devant lui.

D'autres pierres reproduisent des tableaux d'un autre genre, encore plus animés. Ce sont des festins où les soldats, assis devant des tables chargées de mets, tiennent, dans leur main levée, les verres qu'ils vont entrechoquer... Voici maintenant une chasse royale. Des cavaliers accompagnent le roi ; il est dans son char, un lotus (plante égyptienne, symbolique et consacrée) à la main ; la scène est dans les bois, la chasse est ouverte et animée, les lièvres et les perdrix se lèvent et fuient devant les chasseurs...

Telles sont, en résumé, les principales richesses que M. Botta découvrit à Ninive, et dont les plus importantes, dirigées en ce moment sur l'Europe, seront bientôt placées dans les salles du Louvre... Un bâtiment de l'état, expédié en septembre dernier, du port de Brest, a dû recevoir et nous amène ces précieuses ruines. »

comme le prophète dans le mugissement de l'orage, où la sentence de mort prononcée contre elle; après avoir courbé la tête sous le châtiment de Dieu, pour mourir en quelque sorte au péché, nous voyons bientôt après la cité d'Assur ressusciter à l'exemple de Jonas et marcher en nouveauté de vie. Enfin, tout à l'heure, et comme pour compléter l'analogie, le Seigneur, se détournant du mal dont Il l'avait menacée, prononcera grâce sur elle, ainsi qu'Il l'avait fait sur le prophète de Gath-Hépher.

La repentance de Ninive soulève plusieurs questions. D'abord on s'est plus d'une fois étonné du silence complet que garde à ce sujet l'histoire générale, et cependant une simple réflexion devait suffire : l'histoire générale dit fort peu de chose sur Ninive, et c'est bien plutôt par la Bible que nous connaissons cette ville, que par les récits des auteurs profanes. On a surtout demandé si la repentance de Ninive fut vraie, si elle porta des fruits réels et permanents de renouvellement de vie. La Bible ne le dit pas, et là où elle n'a pas de bouche, il serait bien que nous n'eussions pas d'oreille. Toutefois si la repentance des Ninivites a plutôt l'air d'une simple humiliation produite, comme celle d'Achab, par la crainte des jugements de Dieu; si, ni la couleur générale du récit, ni l'histoire, ni l'ensemble de la Bible, ni même la parole du Seigneur (Matt. 12) bien comprise<sup>10</sup>, ne permettent guère de supposer que tous les habitants de la ville se convertirent *réellement* à Dieu, il semble au moins fort naturel de croire que plusieurs d'entre eux, vraiment touchés en leurs cœurs, renoncèrent dès lors à l'idolâtrie pour ne plus servir que le Dieu vivant.

En tout cas, nous ne partageons nullement l'avis de ceux qui, au lieu de reconnaître, dans la repentance de Ninive, une preuve admirable de l'efficacité de la Parole de Dieu et de la puissance de Son Esprit qui bénissait si richement la tardive fidélité du prophète, ne savent presque y voir qu'une terreur superstitieuse. Nous répugnons à rapetisser à ce point et à annuler de la sorte une œuvre aussi magnifique de la grâce du Seigneur; et nous trouvons à la fois plus conforme à Sa Parole, et plus digne de Sa grandeur et de Son amour, d'admettre, ainsi que nous venons de le faire, qu'un bon nombre d'habitants de Ninive, leur roi tout le premier, se convertirent véritablement à Dieu; que, par ce moyen, la connaissance de Son grand nom se répandit plus largement en Assyrie et dans l'Orient; que les idoles furent humiliées, le vrai Dieu glorifié, plus d'une âme éclairée, et la sagesse comme la puissance de Celui qui fait concourir à Sa gloire jusqu'aux péchés de Ses créatures, manifestée aux yeux de bien des nations.

Mais c'en est assez sur la repentance des fils de Ninive; recueillons maintenant les instructions qui en découlent pour nous.

### **La repentance de Ninive (suite) (Chapitre 3, versets 5-9)**

« Les habitants de Ninive crurent à Dieu »; c'est-à-dire qu'ils crurent à Ses menaces; et leur foi ne fut pas vaine, mais les remplit d'une salutaire frayeur. Si, comme eux, nous croyons à Dieu, comme eux nous tremblerons à Ses paroles, aussi longtemps que nous ne serons pas réconciliés avec Lui par la foi au sang de Christ. Nous tremblerons même beaucoup plus qu'eux, nous qui, tout en vivant au milieu des lumières de la grâce, L'offensons néanmoins autant ou plus que ne le faisaient ces païens qui vivaient au milieu des ténèbres de la nature. « À celui à qui il aura été beaucoup donné, il sera aussi beaucoup redemandé » [Luc 12, 48]. En vain, pécheur! bénis-tu ton âme; en vain dis-tu : « J'aurai la paix quoique je vive selon que je l'ai arrêté dans mon cœur » (Deut. 29). « La Parole de

<sup>10</sup> *Vraie traduction de Matthieu 12, 41.* — La vraie traduction de ce passage est bien, selon nous, celle que donne la révision de Lausanne (1839) et que nous avons adoptée : « Les hommes de Ninive se relèveront au jugement avec cette génération et la condamneront, parce qu'ils se convertirent à la prédication de Jonas, et voici il y a ici plus que Jonas ». La parole du Sauveur, ainsi rendue, se rapporterait à la dernière résurrection et au jugement dernier; elle aurait pour parallèle Apocalypse 20, versets 11 et suivants, et laisserait supposer que la masse des Ninivites doit se relever au dernier jour pour la condamnation.

Dieu ne peut être anéantie » [Jean 10, 35]. « Ce que l'homme aura semé, il le moissonnera » [Gal. 6, 7]. « Voici il vient, son salaire est avec lui » [Apoc. 22, 12]. Où donc irais-tu loin de sa face ? [Ps. 139, 7] On peut fuir devant un ours, ou devant un lion ; mais où fuir devant le Tout-puissant ?... Hâte-toi donc, pécheur ! hâte-toi de te réfugier dans le sein de Jésus, de te sauver dans cette arche du salut, avant que ne tombe le déluge de « la colère de Dieu, ce déluge de feu » qui doit consumer « tous les orgueilleux et tous les méchants de la terre et ne leur laisser ni racine ni rameau » (Mal. 4).

Les habitants de Ninive effrayés « publièrent le jeûne ». Cet acte religieux sied à tous les hommes, à nous comme à ces Assyriens. Outre qu'il est un témoignage de notre repentir, il mortifie en nous la chair et nous laisse plus de temps pour l'humiliation. Puis, il nous dispose à la prière, et, en maintenant notre esprit plus libre et plus éveillé, nous permet de mieux reconnaître nos torts et de les mieux sentir. C'est là sûrement son usage sous l'évangile. Mais gardons-nous, sous la grâce, de jeûner dans l'esprit de la loi ; gardons-nous surtout d'attacher au jeûne la moindre idée de mérite ou de satisfaction. Au surplus, le Seigneur l'a si peu aboli sous la nouvelle économie, que Lui-même l'a pratiqué et qu'Il nous enseigne la manière de le faire. Après la descente du Consolateur, nous voyons les apôtres et les premiers disciples le pratiquer de même dans les circonstances les plus importantes de leur vie. L'expérience a d'ailleurs montré que jamais on ne le fait dans l'esprit de la grâce évangélique, sans y trouver de la bénédiction. C'est particulièrement lorsqu'il a eu le malheur de contrister le Saint Esprit, c'est aussi dans les conjonctures délicates et critiques de sa carrière, que l'enfant de Dieu doit prier avec jeûne, mais toujours en prenant garde que le formalisme, ce cancer de la vie religieuse, n'altère ou ne dénature le vrai caractère de cet acte important.

Au reste, il est bon de le rappeler, le jeûne que Dieu agrée, ce n'est pas que « l'homme afflige son âme un jour, qu'il courbe sa tête comme le jonc », qu'il se « couvre du sac et se couche sur la cendre » ; le jeûne « qu'il a choisi », c'est qu'on « dénoue les liens de la méchanceté, qu'on délie les cordages du joug et qu'on laisse aller libres ceux qui sont foulés ; c'est qu'on partage son pain avec celui qui a faim et qu'on fasse venir en sa maison les affligés qui sont errants » (És. 58). Tel est le vrai jeûne. C'est la pratique de tout ce qui est bien et la fuite de tout ce qui est mal ; c'est l'abstinence complète de tout ce que nous interdisent la Parole et l'exemple de Jésus. Le chrétien est un nazaréen de Dieu ; sa vie doit être un jeûne perpétuel, et ce jeûne une affaire du cœur. Sans le jeûne intérieur, le jeûne matériel n'a plus d'objet, plus de sens ; sans l'abstinence réelle, les privations extérieures ne sont devant Dieu que de vaines cérémonies, des actes de pharisaïsme plus nuisibles qu'utiles à notre âme, et mieux faits pour ajouter au déplaisir du Seigneur que pour détourner Son courroux.

Ce que nous venons de dire a plus spécialement rapport aux jeûnes individuels. Quant à ceux que nous pouvons être appelés à faire en commun, suivant les circonstances actuelles de l'Église ou du monde, le même caractère doit les distinguer pour que Dieu les agrée, savoir la sincérité. Sincérité avant de les célébrer : que chaque fidèle les regarde comme une chose sérieuse entre le Seigneur et sa propre conscience et s'y prépare *en faisant le compte de ses voies*. Sincérité en les célébrant : qu'il reconnaisse devant Dieu ses manquements un à un, recourant toujours plus sérieusement à « Celui qui a porté nos péchés en son corps sur le bois » [1 Pier. 2, 24], et qui veut accomplir en nous ce qu'Il nous commande. Sincérité, enfin, après les avoir célébrés : qu'il délaisse entièrement les péchés qui ont contribué à attirer, sur le pays ou sur l'Église, le juste déplaisir de Dieu ; qu'il répare ses torts, et que, « se fortifiant dans le Seigneur et dans la puissance de sa force » [Éph. 6, 10], il se mette en état de Le mieux « glorifier » à l'avenir en son « corps et en son esprit qui lui appartiennent » [1 Cor. 6, 20].

Non seulement les Ninivites jeûnèrent ; ils se « revêtirent » encore « de sacs » et se repentirent ; et l'on peut espérer, avons-nous dit, que, dans leur nombre, plusieurs se donnèrent à Dieu de tout leur cœur. Repentons-nous aussi comme eux... Mais tel lecteur

dira peut-être : « Quoi ! Suis-je donc un Ninivite pour que j'aie besoin de me repentir ? » — Ah ! si vos actes ne sont pas ceux d'un Ninivite, pouvez-vous dire que vos sentiments ne le soient pas ? Ignorez-vous d'ailleurs ce que c'est que se repentir ? Se repentir, ce n'est pas seulement reconnaître ses fautes, s'en humilier devant Dieu, et se courber un moment comme le jonc, pour se redresser l'instant d'après comme le chêne. Se repentir, c'est délaisser entièrement le péché, tout péché, sans nulle exception. C'est dépouiller le vieil homme avec ses convoitises charnelles [Éph. 4, 22], pour revêtir l'homme nouveau avec ses affections divines ; c'est haïr le péché, le péché même, et le redouter plus encore que les maux dont il est la source. Toute autre repentance n'est pour Dieu qu'une impie dérision ; Il ne se paie pas de mots ; ce qu'Il veut, ce qu'Il attend de nous, c'est l'amendement du cœur et de la vie. Faut-il encore que des païens nous l'apprennent, et que ce qui fait l'essence du jeûne, c'est de *se convertir de sa mauvaise voie* ? Sans doute la pénitence des Ninivites laissait infiniment à désirer ; mais, tout imparfaite qu'elle était, encore valait-elle mieux que la repentance hypocrite de ces chrétiens de nom qui, à un certain jour de l'année, s'approchent de Dieu des lèvres pendant que leur cœur, asile ordinaire des plus mauvaises passions, demeure fort éloigné de Lui ; ou que l'impénitence de ces pécheurs endurcis que rien, absolument rien, ne peut engager à renoncer au mal, non pas même la crainte du châtement.

« Nettoyons nos mains, purifions nos cœurs. Approchons-nous de Dieu et il s'approchera de nous » [Jacq. 4, 8]. « Recherchons nos voies et les sondons, et retournons-nous jusqu'à l'Éternel » [Lam. 3, 40]. Oui, « jusqu'à l'Éternel » ; car on peut s'arrêter en chemin ; il est des retours à Dieu qui ne s'achèvent pas ; il est des conversions qui avortent. Surtout ne différons pas de retourner ainsi jusqu'à Dieu ; car, outre que le délai rend la repentance toujours plus difficile, la porte de la miséricorde divine, qui nous est ouverte aujourd'hui, le sera-t-elle encore demain ? « Étant repris par moi, convertissez-vous », crie la souveraine sagesse ; « que si vous refusez d'ouïr, je me rirai de vous au jour de votre calamité ; vous crierez vers moi et je ne vous répondrai point ; vous me chercherez de grand matin, mais vous ne me trouverez point. Cherchez donc l'Éternel pendant qu'il se trouve, invoquez-le tandis qu'il est près ; retournez à Lui, car il pardonne surabondamment » (Prov. 1 ; És. 55). Que non seulement le pécheur inconverti réponde à ce miséricordieux appel ; que le fidèle aussi se repente de ses propres fautes ; que chaque famille, chaque assemblée chrétienne fasse de même : il convient de déplorer et de délaisser ensemble les péchés qu'on a commis ensemble ; c'est en même temps le moyen de détourner de dessus soi le châtement commun qu'on a mérité.

Mais, hélas ! renoncer au péché, au péché sous quelque forme qu'il se montre, jeûner ainsi du cœur, c'est la dernière chose à quoi l'on songe. Le pécheur fera tout ce qu'on voudra, pourvu qu'on lui permette de retenir et de caresser son idole favorite. Le mahométan ira du bout de la terre à la Mecque, s'il peut y porter avec soi sa sensualité. L'hindou se traînera sur ses genoux jusqu'à la grande pagode et se laissera brûler sur la pile funèbre, s'il peut conserver son orgueil et s'adorer soi-même. Le papiste recomptera chaque jour tous les grains de son chapelet, jeûnera, courra même jusqu'à Rome, s'il peut nourrir ses voluptés charnelles. Le juif offrira les sacrifices les plus coûteux, s'il peut haïr le Christ de tout son cœur et servir Mammon. Et l'orthodoxe sans vie, nouvel Hérode, fera, à la voix d'un nouveau Jean-Baptiste, les choses les plus difficiles, pourvu que vous lui permettiez de garder son Hérodiade. Ainsi est fait ce pauvre cœur humain. On jeûnera, on se macèrera, on livrera ses biens « pour la nourriture des pauvres et son corps pour être brûlé » [1 Cor. 13, 3], plutôt que de se donner soi-même à Dieu. Religions de pharisiens, renoncements mensongers, repentances hypocrites dont il faudra bien se repentir un jour, jeûnes que Dieu déteste à l'égal de l'intempérance ! Celui-là seul « obtiendra miséricorde qui confesse son iniquité et qui la délaisse » [Prov. 28, 13].

En même temps que les Ninivites jeûnèrent et se repentirent, ils en appelèrent à la clémence du souverain Juge. Sous le châtement de Dieu, suivons encore l'exemple que ces



gens nous donnent. Comme eux, *crions à Dieu de toutes nos forces*, implorons avec ardeur Ses tendres compassions. Nous avons sur eux cet immense avantage que nous possédons les paroles du Seigneur. Eh bien, mêlons Ses promesses à nos soupirs; replaçons-les devant Lui dans nos supplications; et, Le prenant corps à corps dans la sainte lutte de la prière (Gen. 32), répétons-Lui : Seigneur n'as-tu pas dit? — N'as-tu pas dit : « Qui cherche trouve »? N'as-tu pas dit : « Enfants rebelles, convertissez-vous à moi et je remédierai à vos rebellions »? N'as-tu pas dit : « Lavez-vous, nettoyez-vous; et quand vos péchés seraient rouges comme le cramoisi, je les blanchirai comme la neige » (Luc 11; Jér. 3; És. 1)? Que notre foi, s'emparant de ces précieuses promesses, s'en prévale hardiment auprès du Seigneur; alors des paroles de paix sortiront de Sa bouche; Sa verge s'éloignera de nous, et nous recevrons la douce assurance que, « pour l'amour de lui-même, il a effacé nos forfaits comme une nuée épaisse et nos péchés comme un nuage » (És. 44).

Non seulement prions comme les Ninivites, espérons aussi comme eux. Voyez encore ces païens! Ils se flattent de détourner, par leur amendement, le châtement qui les menace, bien que Jonas, ainsi qu'on l'a vu, ne leur eût absolument rien dit qui pût le moins du monde leur en donner l'espoir. Reposons-nous de même sur la miséricorde du Seigneur, « regardant sa longanimité comme une preuve qu'il veut notre salut » [2 Pier. 3, 15]. Eût-Il déjà pris l'arc de la vengeance et ajusté la flèche pour nous en frapper, l'arme tombera de Ses mains au premier signe d'un vrai repentir de notre part, et nous trouverons en Lui toute la clémence du Dieu des compassions. Mais, d'un autre côté, tremblons de mal interpréter les délais qu'Il nous accorde, et gardons-nous d'oublier cette solennelle déclaration de Sa Parole : « Parce que la sentence contre les mauvaises œuvres ne s'exécute point incontinent, à cause de cela le cœur des hommes est plein au-dedans d'eux-mêmes d'envie de mal faire; car le pécheur fait mal cent fois, et Dieu lui donne du délai; mais je connais aussi qu'il sera bien à ceux qui craignent Dieu et qui révèrent sa face; mais qu'il ne sera pas bien au méchant, et qu'il ne prolongera point ses jours, non plus que l'ombre, parce qu'il ne révère point la face de Dieu » (Eccl. 8).

On se rappelle la parole qui terminait l'édit des chefs de Ninive : « Qui sait », disaient-ils, « si Dieu ne se repentira pas et s'il n'apaisera pas l'ardeur de sa colère, en sorte que nous ne périssions point? » — « Qui sait? » disaient les principaux de Ninive — « Qui sait? » dit aussi cette pauvre âme qui gémit sous le poids de ses fautes, et déjà croit entendre prononcer sa condamnation. « Qui sait » si le Seigneur « n'aura pas pitié de moi » (2 Sam. 12, 22)? « s'il ne reviendra point à se repentir » (Joël 2) « et à me rendre la vie » (Ps. 85)? Pécheur! qui fais à Dieu le plus cruel outrage qu'Il puisse recevoir de Sa créature humaine, en Lui prêtant tes sentiments et tes pensées, en Lui attribuant un cœur dur, étroit, rancunier, façonné à la ressemblance du tien; pauvre pécheur! tu ne désespères donc pas tout à fait de Sa charité; mais tu dis, avec les princes de Ninive : « Qui sait » s'Il ne pardonnera pas? Tu as donc, toi chrétien, tout juste autant d'espoir qu'en avaient ces fils d'Assur. Mais, dis-nous, ne rougis-tu pas d'espérer tout juste autant que ces païens, toi qui possèdes la pleine révélation de la grâce de Dieu en Jésus Christ? toi qui dois savoir que le courroux du ciel s'est pour jamais éteint dans le sang de l'Agneau sans tache; et « que si nous confessons nos péchés, Dieu est fidèle et juste pour nous pardonner nos péchés et nous nettoyer de toute iniquité » [1 Jean 1, 9]? « Le Seigneur est-il donc un homme pour mentir? Ce qu'il a dit, ne le ferait-il pas? » [Nomb. 23, 19] Ah! relis avec un esprit simple Ses fidèles paroles, reçois-les dans un cœur humble et soumis; alors, au lieu de dire avec les Ninivites : « Qui sait s'il ne se repentira pas? » tu diras plutôt avec Jonas 4 : « Je sais qu'il est le Dieu clément, miséricordieux, lent à la colère, riche en grâce et qui se repent du mal dont il a menacé ». Tu diras avec Job : « Je sais que mon Rédempteur est vivant » (chap. 19). Avec le psalmiste : « Je sais que Dieu est pour moi » (Ps. 56). Avec Jean : « Nous savons que nous avons la vie, nous qui croyons au nom du Fils unique de Dieu » (1 Jean 5). Avec Paul enfin : « Je sais en qui j'ai cru et je suis persuadé qu'il est puissant pour garder mon dépôt jusqu'à cette journée-là. Je suis assuré que ni la mort, ni la vie, ni les anges, ni

les principautés, ni les puissances, ni les choses présentes, ni les choses à venir, ni la hauteur, ni la profondeur, ni aucune autre créature ne pourra nous séparer de l'amour que Dieu nous a montré en Jésus Christ notre Seigneur » (2 Tim. 1 ; Rom. 8).

Encore un mot sur la repentance des Ninivites. Elle nous rappelle tout naturellement la mémorable parole du Seigneur, que nous avons déjà tant de fois mentionnée : « Les hommes de Ninive se relèveront au jugement avec cette génération et la condamneront, parce qu'ils se convertirent à la prédication de Jonas, et voici il y a ici plus que Jonas » (Matt. 12). Il est bien clair qu'il ne faut pas prendre ceci à la lettre, et comme si, dans ce jour solennel où les morts, grands et petits, paraîtront devant le *trône blanc* (Apoc. 20), les gens de Ninive devaient accuser les Juifs, déposer contre eux et les condamner. Le Seigneur propose ici le jugement final sous l'emblème des jugements des hommes, selon le langage ordinaire de l'Écriture. C'est par sa conduite que Ninive, au dernier jour, doit faire le procès à Jérusalem. En cette grande journée, la repentance de la ville assyrienne condamnera l'impénitence de la nation juive qui refusa d'écouter le Fils de Dieu. Tandis que Ninive était étrangère aux alliances, la nation juive était le peuple du Seigneur, honoré de Sa présence, instruit de Sa volonté, dépositaire de Ses divins oracles. Un simple prophète, un étranger, un inconnu tonne contre Ninive, et Ninive s'humilie ; une nuée de prophètes, également recommandables par la sainteté de la vie et par la puissance de la parole, et, après eux tous, leur Seigneur et leur Maître en personne, pressent Israël de se convertir, et Israël ne se convertit pas !

Le prophète unique que l'Éternel avait envoyé à Ninive n'y prêcha qu'un jour et Ninive se repentit ; mille messagers du Seigneur apparurent au milieu de Son peuple, de Moïse à Jésus Christ, et ce malheureux peuple se jeta sur eux pour les lapider. Tandis que la nation revêche résiste aux innombrables appels de Dieu, aux sommations les plus pressantes de Son amour, tellement qu'Il s'écrie : « J'ai tout le jour » (c'est-à-dire durant toute l'économie légale), « j'ai étendu mes mains vers un peuple rebelle et contredisant », et plus tard encore : « Jérusalem, Jérusalem, qui tue les prophètes et qui lapide ceux qui te sont envoyés, combien de fois n'ai-je pas voulu rassembler tes enfants comme la poule rassemble ses poussins sous ses ailes, mais vous ne l'avez pas voulu ! » (És. 65 ; Matt. 23) : — tandis que la nation revêche résiste à tous les appels de la miséricorde divine, Ninive, au contraire, la païenne Ninive se convertit tout entière à la voix de Jonas, qui cependant ne lui avait apporté, de la part de Dieu, qu'une parole de colère, sans y mêler un seul mot de pardon.

Il y a plus : au lieu que Ninive s'humilie sitôt qu'elle a ouï la menace du modeste ambassadeur de Jéhovah, la nation juive, durant quinze siècles, Jérusalem, Capernaüm, Chorazin, Bethsaïda, durant tout le ministère personnel de Jésus, se bouchent méchamment les oreilles de peur d'entendre le Prince des prophètes et Ses innombrables envoyés. Ninive crut à un homme et Israël ne voulut pas croire à « Dieu manifesté en chair » [1 Tim. 3, 16]. Ninive fut persuadée sans voir de miracles, et Israël resta incrédule en présence d'une infinité de prodiges. Enfin, pendant que la cité des nations tombe à genoux devant l'Éternel à la voix de Son prophète, la cité de Dieu demeure obstinément sourde à la voix de Jésus qui lui fait ouïr ces foudroyantes paroles : « Voici, les jours viennent que tes ennemis t'entoureront de tranchées, qu'ils t'enserreront de toutes parts, et te raseront, toi et tes enfants, ne laissant en toi pierre sur pierre qui ne soit démolie » [Luc 19, 43-44] ; bien loin de s'amender, Jérusalem s'endurcit de plus en plus dans son impiété et crucifie à la fin le *Seigneur de gloire*.

Oui, Ninive condamnera le peuple juif au jour du jugement. Mais plus que le peuple de col raide, elle vous condamnera, vous pécheurs de la chrétienté ! qui possédez le Seigneur, non plus caché sous la forme abjecte d'un serviteur, mais élevé dans la gloire ; vous qui Le possédez avec tous les trésors de Sa clémence, et qui, malgré tous les avertissements de Sa charité, n'en continuez pas moins à mépriser les richesses de Sa grâce, en même temps que vous bravez les menaces de Sa justice et les terreurs de Son

jugement. De pauvres païens se repentirent à la voix du serviteur et vous demeurez impénitents à celle du Maître. Ils crurent à un homme, à un prophète, et vous ne croyez pas au Prophète des prophètes, au Fils du Dieu vivant. Ils jeûnèrent et vous vivez dans la sensualité. Ils se couvrirent de sacs et vous recherchez la délicatesse des ameublements et de la parure ; ils affligèrent leurs cœurs et vous poursuivez avec une ardeur infatigable les vains plaisirs du siècle. Ils s'humilièrent et vous vous élevez. Ils se détournèrent de leurs injustices, et vous persévérez dans votre méchant train. Quelle honte pour les clairvoyants quand les aveugles marchent plus droit qu'eux ! Quel reproche pour les docteurs quand les ignorants leur font la leçon ! Et quelle condamnation pour ceux qui se disent les enfants, quand les étrangers témoignent à Celui qu'ils nomment leur père, plus d'affection, de respect et d'obéissance qu'eux-mêmes !

« Aujourd'hui que vous entendez sa voix, n'endurcissez pas vos cœurs » [Héb. 3, 15]. Car voici le messenger de Dieu, la mort vient, elle vient pour saisir l'impénitent et le rebelle, et le jeter au pied du tribunal de son Créateur et de son Juge. Ah ! si l'on vous annonçait de la part du Seigneur que, dans peu de jours, un tremblement de terre doit renverser le lieu que vous habitez, avec quelle ardeur ne vous verrait-on pas, repentants et humiliés, implorer à l'instant Ses miséricordes ! Ce que vous feriez pour éviter un jugement temporel, ne le ferez-vous donc pas beaucoup plutôt, fous et aveugles que vous êtes, pour éviter *la colère à venir, les grincements de dents, le ver qui ne meurt point, le feu qui ne s'éteint point* ! La repentance ou l'enfer ! tel est le redoutable dilemme que Dieu place devant toi, pécheur ! Afflige ton âme ou péris ; frappe-toi la poitrine avec le péager [Luc 18, 13], si tu ne veux pas te désoler avec le riche dans l'enfer ; pleure enfin quelques jours devant Dieu sur la terre, ou va gémir éternellement loin de Sa présence dans les *ténèbres de dehors* !

Remontons, avant de terminer, à l'idée typique que renferme notre texte. Nous n'aurions pas même osé hasarder la supposition d'un parallèle entre Jonas et le Christ, si le Seigneur ne nous eût expressément montré, dans le prophète, un type de Son ministère personnel. Nous avons déjà vu comment Jonas avait préfiguré Jésus dans sa mort et dans sa résurrection. Il nous reste maintenant à voir comment il Le préfigura dans sa prédication. Jonas, sorti de son tombeau, prêche la repentance dans Ninive étrangère aux alliances de la promesse et sauve la cité païenne d'une entière subversion ; Jésus, après Sa résurrection, visite le monde par Ses apôtres qui publient « en son nom la repentance et la rémission des péchés » [Luc 24, 47], et sauve des multitudes de la mort éternelle. — Jonas, sans appareil, sans autre arme que le mandat et la Parole de Dieu, entre dans la grande cité, siège du luxe, de l'injustice, de l'orgueil et de la violence ; il prêche ; à sa voix, la ville entière s'émeut ; le roi, les grands et les petits, croyant à sa prédication, changent de vêtements et de cœur, prient et jeûnent devant l'Éternel qui leur pardonne ; Jésus paraît dans le monde, simple, sans éclat, sans apparence ; Il y fait retentir, par la bouche de Ses messagers, la parole nue et simple de l'évangile ; et « la folie de la prédication » [1 Cor. 1, 21] renverse, non seulement la grossière folie des peuples superstitieux et idolâtres, mais la prétendue *sagesse* des philosophes du siècle : si bien que, dans cette grande cité du monde, des multitudes renoncent « à la vaine manière de vivre de leurs pères, et se convertissent au Dieu vivant et vrai » [1 Thess. 1, 9].

À travers dix-huit siècles, cette grande prédication du salut évangélique est parvenue jusqu'à nous ; elle retentit encore aujourd'hui dans tout le monde, et l'heure approche où, comme le souverain de Ninive, tous les princes de la terre fléchiront le genou devant le *Seigneur des seigneurs*, et où tous leurs peuples avec eux adoreront et serviront le Prince de paix (Ps. 72). Alors, et seulement alors, sera pleinement réalisé le signe de Jonas et du Fils de l'homme. En attendant qu'il s'accomplisse dans l'humanité, demandons-nous à nous-mêmes, chers lecteurs ! s'il est réellement accompli dans notre propre âme ; si nous sommes morts et ressuscités à la ressemblance du prophète ; si, à l'exemple et par la vertu de Christ, nous marchons vraiment en nouveauté de vie. Relisons encore une fois la solennelle déclaration du Seigneur (Matt. 12), et plutôt que de nous « relever », au dernier

jour, « avec ceux de Ninive », pour être « condamnés » par eux, ah ! tournons sans délai nos regards vers Celui qui est « plus que Jonas ». Oui, « plus que Jonas » ! car Jonas était un homme pécheur et désobéissant comme nous, et Jésus est le saint et le juste. Oui, « plus que Jonas » ! car Jonas ne pouvait qu'annoncer les jugements de Dieu, au lieu que Jésus les a Lui-même détournés de dessus tous ceux qui croient. Oui, « plus que Jonas » ! car Jonas invitait simplement les Ninivites à quitter *la mauvaise voie*, et Jésus donne le Saint Esprit qui, purifiant le cœur, place et maintient dans le sentier qui mène à la vie. Recourons donc, oh oui, recourons au Sauveur, à Sa grâce, à Son amour, à Son Esprit, toujours, oui, toujours à Celui qui « nous a aimés et nous a lavés de nos péchés dans son sang, et nous a faits rois et sacrificateurs à Dieu » [Apoc. 1, 5-6]. — À Lui soient l'honneur et la gloire aux siècles des siècles, amen !

### **Le pardon de Dieu (Chapitre 3, verset 10)**

« En effet, Dieu ayant vu ce qu'ils avaient fait et qu'ils s'étaient détournés de leur mauvaise voie, se repentit du mal dont il les avait menacés et ne le leur fit point ».

La journée de l'Éternel vient pour Ninive, « journée de ténèbres et d'obscurité, journée de nuages et de brouillards » [Joël 2, 2]. Le Juge est à la porte ; « sa colère est ardente, sa langue est comme un feu dévorant et son Esprit comme un torrent débordé » [És. 30, 27-28]. Ninive est en proie à la plus vive anxiété ; « ses habitants sont ivres, mais non pas de vin » [És. 51, 21]. Elle tremble, et pourtant elle espère. Tantôt elle voit sa ruine inévitable, tantôt elle croit son salut encore possible. Cruelles alternatives ! Longues et douloureuses journées d'angoisse et de tourment ! Toutefois Dieu ne lui avait dénoncé le jugement que pour la détourner de la voie de la méchanceté ; c'est le salut de Ninive qu'Il veut, non sa ruine ; sitôt qu'Il l'a vue se repentir de ses péchés, Lui-même s'est repenti du mal dont Il l'avait menacée, et a arrêté en Son cœur qu'Il ne le lui ferait point.

« Dieu vit ce qu'ils avaient fait et qu'ils s'étaient détournés de leur mauvaise voie ». Remarquons-le d'abord : les Ninivites avaient espéré le pardon de Dieu, mais ne l'avaient néanmoins attendu que dans le chemin de la repentance. « Éloignons de nous le mal, s'étaient-ils dit l'un à l'autre, et Lui-même à Son tour éloignera peut-être l'ardeur de Son indignation ». Païens, répétons-nous encore, païens plus sages que beaucoup de ceux qui se disent chrétiens et qui se flattent du pardon de Dieu pendant qu'ils provoquent Sa colère par de nouvelles transgressions !

Remarquons ensuite la sincérité de leur repentir. Au lieu de se borner, comme tant de gens, à parler d'amendement, ils s'amendent en effet. « Et Dieu vit ce qu'ils avaient fait » (oui, ce qu'ils avaient fait, non ce qu'ils avaient dit), et « comment ils s'étaient détournés de leur mauvaise voie ». Il vit l'humiliation de Pul et de son peuple, comme auparavant Il avait vu celle d'Achab, comme Il verra plus tard celle d'Éphraïm (1 Rois 21 ; Jér. 31). Rien n'échappe à Ses regards, et Il ne prend point l'apparence pour la réalité ; la profession de bouche, les déterminations pieuses, les promesses ne sont rien pour Lui, si l'effet ne les accompagne. L'homme qui dit : Je vais travailler à la vigne et qui n'y va pas [Matt. 21, 30], s'expose tout autant à Son déplaisir que celui qui refuse nettement d'y aller. C'est au cœur et à l'œuvre qu'Il regarde, non aux paroles. Il a donc abaissé les yeux sur Ninive ; la douleur des habitants de cette ville a ému Sa miséricorde, et Il n'a plus trouvé en Lui la force de frapper. Nul spectacle sous le soleil n'intéresse Son cœur comme celui de la repentance de Ses créatures humaines. « Je ne prends point plaisir à la mort du méchant », nous dit-Il, « mais à ce qu'il se détourne de sa mauvaise voie et qu'il vive » [Éz. 33, 11]. « À qui regarderai-je, si ce n'est à celui qui a le cœur brisé et qui tremble à ma Parole ? » [És. 66, 2]. Rien non plus sur cette pauvre terre déchue ne désarme plus sûrement Son courroux que la vue d'un vrai pénitent. Aussitôt que le père voit l'enfant reprendre le chemin de la maison paternelle, il vole à sa rencontre, et, le pressant dans ses bras, le comble de ses faveurs.



« Retournez vers moi », dit-Il encore, « et je me retournerai vers vous » [Zach. 1, 3]. « Je ne me souviendrai plus de vos péchés ni de vos iniquités » [Héb. 8, 12]. « Vous serez mon peuple et je serai votre Dieu » [Jér. 30, 22].

Cependant, le quarantième jour est venu, jour de mortelles angoisses, jour d'indicibles alarmes!... Il s'écoule lentement... Nul signe de la colère du ciel ne paraît... Il expire enfin... Autant avait été cruelle l'agonie de la cité royale, autant son allégresse est vive et profonde. « Dieu n'a donc point dédaigné notre repentance! Il a donc eu pitié de Ninive! Ninive a trouvé grâce devant Lui!... ». Quelle ivresse de joie éclate sur toutes ses places et dans toutes ses habitations — dans l'humble asile de la pauvreté, dans la demeure somptueuse de l'opulence et sous les lambris dorés du palais impérial! Aux cris de détresse ont partout succédé les actions de grâce et les chants de triomphe : les sombres images du deuil et de la consternation s'enfuient de toutes parts devant les scènes les plus douces et les plus émouvantes de la joie domestique et de la félicité nationale.

Ninive est sauvée, sauvée du moins pour le moment. Puis, une autre génération viendra qui n'aura point connu Jonas, et alors tout sera rentré dans la vieille ornière de l'injustice et de la corruption, de l'orgueil et de la perversité. La repentance de Pul n'aura fait qu'ajourner le châtement de Ninive, comme celle d'Achab n'avait fait que suspendre le coup qui devait frapper toute la maison de ce prince (1 Rois 21). — Quoi qu'il en soit, l'Éternel épargne actuellement la cité-reine. Il la conserve, et la conservera longtemps encore. Il la conservera pour accomplir par elle de grands desseins de Sa providence : pour briser encore bien des sceptres, pour renverser encore bien des trônes, pour châtier bien des nations, et dans leur nombre (ô mystérieuses profondeurs des voies de Dieu!), et dans leur nombre, le peuple de ce même Jonas dont la parole puissante venait de remuer à fond Ninive et de la sauver par la repentance! Dans peu d'années, Pul remettra la couronne d'Assur à Tiglath-Piléser; Tiglath à Shalmanésér; Shalmanésér emmènera captives les dix tribus d'Israël : il les conduira à Ninive et les dispersera dans les montagnes d'Orient, par-delà les antiques cités de Ragès et d'Ecbatane; puis, il déposera le sceptre du monde dans les mains de Sankhérib; et bientôt après s'accompliront les infaillibles paroles d'Ésaïe fils d'Amots et de Nahum Elkoshite : *la ville superbe, justement fourragée* à son tour (És. 33; Nah.), laissera l'empire à Babylone; quelques siècles s'écouleront encore et « son lieu ne la reconnaîtra plus » [Ps. 103, 16]!

La sainte Écriture dit que « Dieu se repentit du mal » dont Il avait menacé Ninive et qu'Il ne le lui fit point. Que faut-il entendre par cette repentance? Dieu se repent-Il à la manière de l'homme ignorant, faillible et pécheur? Loin de nous une telle supposition! « La force d'Israël ne mentira point; elle ne se repentira point. Il n'est pas un homme pour se repentir ». Sa parole est éternellement « oui » et « amen » (1 Sam. 15; Nomb. 23; 2 Cor. 1). Quelle est donc cette repentance que, en plus d'un endroit, la Bible attribue au Dieu saint (Ps. 106; Amos 7; etc.)?... C'est une façon de parler toute humaine qui signifie simplement que Dieu change extérieurement de manière d'agir envers telle ou telle personne, envers telle ou telle nation, et la traite autrement qu'Il n'avait d'abord annoncé vouloir le faire pendant qu'elle marchait encore dans l'iniquité. Mais s'il y a changement dans les dispensations extérieures de Dieu, il n'y en a cependant point dans Ses décrets; bien au contraire, il est écrit dans Ses conseils qu'Il menacera pour qu'on s'amende, et que l'amendement détournera les coups de Sa justice. Ainsi, la menace, son résultat, le pardon, tout est réglé, tout est arrêté d'avance dans l'éternelle et immuable pensée du Souverain.

La parole que le Seigneur avait donnée à Jonas pour Ninive n'était, au fait, qu'une menace. Or, comme on le sait, l'exécution de toute menace dépend toujours de l'existence d'une certaine condition, d'un *si*, et ce *si*, dans le cas actuel, le voici bien sûrement : « Encore quarante jours et Ninive sera détruite, si Ninive ne se repent pas! ». Il ne s'agit donc point ici, il ne peut s'agir d'une prophétie, d'une dénonciation certaine, absolue de l'événement, d'un arrêt irrévocable et final. En effet, pourquoi le Seigneur envoya-t-Il Jonas aux Ninivites, sinon pour les avertir? Et pourquoi leur laissa-t-Il ensuite quarante



jours de délai, si ce n'est pour leur donner le temps de prévenir Ses jugements par leur humiliation? Ce fut bien ainsi qu'ils prirent l'avertissement et le sursis de Dieu, puisque autrement ils n'eussent pas même tenté de détourner par leur repentir les effets de Son courroux. Ce fut encore ainsi que l'entendit Jonas lui-même, comme le montrera le chapitre suivant; et l'issue, enfin, prouva sans réplique que, en réalité, la parole du prophète n'avait été de la part de Dieu qu'une simple menace.

Si donc, après tout, il y a changement, c'est en l'homme et non en Dieu. Sa manière d'agir envers nous se modifie nécessairement d'après notre conduite à Son égard. Ce sont des méchants, des rebelles qu'Il frappe; Il n'a pas de foudres pour les cœurs pénitents. « En un moment », dit-Il, « je parlerai contre une nation et contre un royaume, pour arracher, pour démolir et pour détruire; mais si cette nation contre laquelle j'aurai parlé se retire du mal qu'elle aura fait, je me repentirai aussi du mal que j'avais pensé lui faire » (Jér. 18). Il se tourne avec amour vers ceux qui se retournent vers Lui avec larmes; « il se repent », dit l'Écriture, et néanmoins Ses dispositions envers l'impénitence demeurent invariablement les mêmes.

S'il en est ainsi, que dirons-nous à ceux qui, citant l'exemple de Ninive, affirment que Dieu est trop bon pour punir éternellement Ses créatures, et que s'Il nous dénonce Ses jugements, c'est uniquement dans l'intention de nous détourner du mal? — Vous vous séduisez vous-même par de vains raisonnements. Si Dieu est parfaitement bon, rappelez-vous qu'Il est parfaitement saint et parfaitement vrai, et que Ses menaces comme Ses promesses ne manqueront pas d'avoir leur accomplissement. Vous ne pouvez d'ailleurs ébranler celles-là sans compromettre en même temps celles-ci. Puis, faire de la dénonciation de Ses jugements comme un vain épouvantail pour les pécheurs, n'est-ce pas Le rabaisser au rang de l'homme menteur? N'est-ce pas L'outrager et Le blasphémer? Ninive fut épargnée, dites-vous; mais Ninive s'était repentie: repentez-vous comme elle, et comme elle aussi vous éviterez le châtement de Dieu.

Mais, encore une fois, ne différez point de retourner à Lui. C'est aujourd'hui, non demain, qu'il faut se convertir. Aujourd'hui, c'est le jour du salut; demain, c'est l'éternité, l'éternité heureuse ou malheureuse. Aujourd'hui, c'est « l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde » [Jean 1, 29]; demain, c'est le Juge. Deux voix se font en même temps entendre à votre cœur, l'une de l'*ancien serpent* qui, pour vous endormir et vous perdre, vous dit comme autrefois à Ève: « Vous ne périrez nullement! » [Gen. 3, 4]. L'autre, de Jésus qui vous crie: « Si vous ne vous convertissez, vous périrez » [Luc 13, 5] certainement! Laquelle de ces deux voix voulez-vous écouter? Ah! laissez-nous vous le répéter: la conversion ou la mort! Telle est l'irrévocable alternative que Dieu place devant vous. Ou, repentants comme Ninive, éloignez de vous comme elle l'épée de Dieu qui pend sur votre tête; ou, impénitents, courbez le front sous le glaive de Sa vengeance et périssez. Oui, périssez tout en disant et en répétant: Dieu est bon! Dieu est bon! Il est trop miséricordieux pour perdre Ses créatures. Ah! le Seigneur n'est pas dupe de cet hypocrite hommage rendu à Sa bonté; Il sait ce qu'il vaut dans votre bouche, et qu'après tout ce n'est qu'une commode excuse inventée ou répétée tout exprès pour calmer à peu de frais votre conscience, pour vivre plus librement dans le péché qu'Il abhorre et braver plus à l'aise Ses jugements.

Revenons à Ninive. La délivrance de cette ville, comme celle de Jonas, nous apprend donc que Dieu bénit toujours l'humiliation de l'homme. Si la ville des nations eût fièrement repoussé la proclamation du prophète, elle eût infailliblement péri, et sa totale subversion eût accompli cette parole de l'Écriture: « L'orgueil va devant l'écrasement et la fierté d'esprit précède la ruine » [Prov. 16, 18]. Mais la ville de Pul renonce à ses méchancetés et Dieu renonce à Ses châtements. À peine l'a-t-Il vue abaissée jusque dans la poudre, que, du haut de Son trône, Il a prononcé: « Grâce, grâce sur elle! » [Zach. 4, 7].

Souvenons-nous de Ninive. Souvenez-vous d'elle, vous d'abord, pécheurs irrégénérés! pour l'imiter dans son amendement. Mais prenez-y garde: si votre réforme, comme celle de la masse de ses habitants, était le résultat de la crainte du châtement plutôt

que le fruit d'une véritable haine pour le péché, vous éloigneriez de vous (au moins dans une certaine mesure) les peines temporelles qui sont la conséquence de vos égarements ; mais vous n'en demeureriez pas moins assujettis à la colère à venir. Avec la portion de la population de cette ville que nous avons supposée vraiment repentante, déchirez vos cœurs, non vos vêtements [Joël 2, 13] ; et puisque, bien plus heureux que la cité païenne, vous connaissez le Christ, invoquez-Le du fond de votre âme ; lavez-vous, plongez-vous par la foi dans le sang de l'Agneau de Dieu, et vous trouverez la paix et le salut. Trop longtemps vous avez été Ninive pécheresse, d'autant plus coupable que la vraie Ninive, que vous jouissez de prérogatives qu'elle ne possédait pas ; soyez aujourd'hui Ninive pénitente, vraiment pénitente, et demain vous serez Ninive reçue en grâce, pardonnée et sauvée.

Et vous, chrétiens qui gémissiez sur vos fautes, vous, cœurs brisés *qui pleurez en Sion*, souvenez-vous aussi de la ville idolâtre et que son exemple vous rassure également. Vos torts, il est vrai, sont plus grands que ceux de Ninive, et vous le sentez avec douleur ; vos désobéissances empruntent justement à vos yeux, de votre qualité d'enfants de Dieu, un caractère particulier de gravité ; mais, tout en pleurant sur vos folies, n'oubliez pas « ses compassions » ; elles « sont en grand nombre » [Ps. 119, 156]. Que le découragement n'aborde point votre âme. « Ne craignez point, croyez seulement » [Luc 8, 50]. Il y a dans Son amour, il y a dans Sa puissance, d'inépuisables ressources. Entre vous et Lui mettez le sang, mettez le nom de Son Bien-aimé, ce nom qui pour le Père est comme un « parfum répandu » [Cant. 1, 3], ce nom précieux qui toujours émeut Son cœur et toujours désarme Son bras ; alors la clarté de Sa face luira de nouveau sur vous et « sa paix garde vos sentiments en Jésus Christ » [Phil. 4, 7].

C'est peut-être ici le lieu de présenter une pensée que nous estimons importante. La voix qui, après nos chutes, nous dit : « Humiliez-vous sous la puissante main de Dieu afin qu'il vous élève quand il en sera temps » [1 Pier. 5, 6] ; cette voix est celle du Père. Celle, au contraire, qui trop souvent murmure à nos oreilles que, las enfin de nos offenses, Il a élevé entre Son cœur et le nôtre une infranchissable barrière, cette voix est celle du menteur. Avant la désobéissance, Satan nous représente le Seigneur indulgent jusqu'à la faiblesse. Sitôt que, après la chute, il nous voit sous le châtiment de Dieu, changeant alors de rôle et de langage il nous Le montre sévère jusqu'à l'inflexibilité. Pour nous mieux tromper, il se déguise souvent en ange de lumière [2 Cor. 11, 14] et se fait *saint Satan* (ainsi que le nommait Luther dans son original et énergique langage) ; c'est-à-dire, qu'affectant de prendre envers nous la défense des droits et de la sainteté de Dieu, il nous peint sous les couleurs les plus odieuses nos torts à Son égard, comme s'il avait si fort à cœur, lui Satan, la gloire du Seigneur et de Son règne ! Et en même temps il nous dénonce Son juste et irrévocable châtiment. À cette marque nous le reconnâtrons toujours. Tandis que, après nous avoir reproché nos infidélités, l'Esprit de Dieu nous montre le sein de Jésus comme notre asile et Ses meurtrissures comme notre guérison, l'ange de la chute, au contraire, dès qu'il nous voit humiliés, abattus après nos fautes, nous montre l'enfer que nous avons mérité.

L'ennemi se sert de tout pour nous éloigner du Seigneur, pour nous jeter dans le découragement et, s'il le peut, nous plonger dans le désespoir. Il sait même, au besoin, citer la Parole de Dieu. Car il est un habile théologien, si la théologie consiste à connaître la lettre des Écritures. Personne ne la possède comme lui. Il manie la Bible avec une merveilleuse dextérité, mais toujours pour ruiner. Dans ses mains, l'épée de la Parole blesse au lieu de guérir. Il n'est pour nous qu'un moyen de parer ses coups, mais ce moyen est infailible, c'est de nous couvrir du bouclier de la foi pour éteindre les traits enflammés du malin [Éph. 6, 16] ; c'est, à l'exemple de notre divin Modèle, de repousser, au nom de la Parole citée d'une manière droite et complète, celui qui nous attaque à l'aide de la Parole mutilée et appliquée à faux ; c'est, en un mot, de lui dire : « Arrière de moi, Satan, car il est écrit ! ».

Si donc, s'approchant de toi, chère âme ! l'adversaire te dit : « Ta blessure est sans espérance », « il n'y a plus en Dieu de salut pour toi » (Ps. 3 ; Jér. 30), répons-lui sur le

champ : « Arrière de moi, Satan ! Car il est écrit : Il y a du baume en Galaad ; il y a là un médecin ». « Je ne suis pas venu appeler à la repentance des justes, mais des pécheurs » (Jér. 8 ; Marc 2). — S'il te dit : « Dieu est saint et juste », et tu dois périr, car tu as péché, réponds-lui de même : « Arrière de moi, car il est écrit : Le sang de Jésus Christ, le Fils de Dieu nous purifie de tout péché » (1 Jean 1). « Mais tu l'as asservi ce Dieu par tes offenses, tu l'as travaillé par les iniquités ! » te dira-t-il peut-être encore. Alors, achevant le passage qu'il tronque, réponds-lui sans balancer : « C'est moi », continue le Seigneur, « c'est moi qui efface les forfaits pour l'amour de moi, et je ne me souviendrai plus de tes péchés » (És. 43, 24-25).

L'adversaire ne manquera pas de te rappeler l'exemple de ces Hébreux qui tombèrent à la fin dans l'apostasie et de te dire : « Comme eux, tu as bien la connaissance, l'illumination, mais tu n'as pas la vraie foi ; leur sort sera le tien ». Réponds-lui sans aucune hésitation : « Si jusqu'ici je me suis trompé sur mon état spirituel, eh bien ! je ne veux pas me tromper plus longtemps moi-même. Si je ne suis pas encore allé véritablement à Christ, je veux sur l'heure me jeter dans les bras de Celui qui dit : « Venez à moi, je ne vous mettrai point dehors » (Matt. 11 ; Jean 6). Corrompu de ma nature, à quel autre irais-je qu'à Celui qui vint pour ôter notre impureté ? Digne de colère, à quel autre regarderais-je qu'à Celui qui se livra pour nos forfaits ? ». — Aussi longtemps que l'ennemi te montrera les péchés, montre-lui le sang qui les a lavés. Retournant, sans jamais te lasser, contre Satan, l'arme qu'il dirige contre toi, aussi longtemps qu'il te dit que « Dieu dans sa colère a fermé pour toi la porte de ses compassions » [Ps. 77, 9], répète-lui que le Seigneur « n'éteint point le lumignon qui fume encore » [Matt. 12, 20], et que l'accès au trône de Sa miséricorde demeure ouvert à tous les pécheurs. Dis-lui : « C'est à ce trône que je veux aller, c'est au pied de ce trône que je veux me tenir ; c'est là que je veux m'écrier avec Job : « Voilà, qu'il me tue, et je ne laisserai pas d'espérer en lui » [Job 13, 15] ; et, s'il faut périr, c'est là que je périrai ! ».

Mais non, chère âme ! non, l'on ne périt pas aux pieds du Seigneur. Ninive, la coupable Ninive n'y périt pas. Achab, le méchant Achab, encore tout couvert du sang d'un juste, n'y périt pas non plus. Pourtant, que de choses manquaient à leur amendement ! Aussitôt que la cité perverse s'abat à Ses pieds, Il lui fait grâce. Aussitôt que le prince impie marche devant lui courbé sous le cilice : « N'as-tu pas vu », dit-Il à Élie, « qu'Achab s'est humilié devant moi ; je n'amènerai donc point en son temps le mal dont je l'ai menacé ; ce sera aux jours de son fils que j'amènerai ce mal sur sa maison » [1 Rois 21, 29]. Il t'a vu de même, pécheur ! Il t'a vu marchant humilié devant Sa face, sous le sac de la repentance évangélique, et t'arrosant par la foi du sang de l'aspersion. Ah ! ne crains point que Son cœur te repousse ! Celui qui ne dédaigna ni la repentance de Roboam, ni celle de Ninive, ni même celle d'Achab, mépriserait-Il la tienne ? Rejetterait-Il des soupirs, une humiliation, une douleur qui ne sont, après tout, que le fruit de Sa grâce en toi ? Et Celui qui court après la brebis qui s'égaré se détournerait-Il de celle qui Le cherche et Le poursuit ?

Le livre de Jonas se tait complètement sur le sort ultérieur de la ville, sur la durée et les effets subséquents de sa repentance ; c'est, nous le présumons, que ce livre avait spécialement pour objet de mettre en opposition l'empressement des païens à se convertir à la parole d'un prophète étranger, et la dureté de cœur des Israélites qui tuaient leurs propres prophètes ; c'est (ne nous lassons pas de le répéter), c'est surtout qu'il s'agit plus ici de la grande cité du monde que de la ville d'Assur, et plus de l'âge à venir que de l'histoire des temps passés ; et que, dans cette admirable page de Sa Parole, l'Éternel a voulu nous donner à connaître Ses desseins miséricordieux envers les Gentils, et nous faire pressentir le salut du monde dans la prochaine dispensation. En effet, Ninive, ainsi qu'on l'a vu, se présente à nous, dans le livre de Jonas, sous deux aspects bien différents : d'abord comme détruite et ruinée, pour ainsi dire, dans le message de l'Éternel ; puis, comme sauvée par un effet de Sa clémence. Eh bien, Ninive, détruite, en quelque sorte, dans la proclamation de Jonas, n'est-elle pas un symbole de la gentilité d'à présent, de la gentilité rebelle, apostate, déjà jugée, et irrévocablement condamnée dans le conseil de Dieu ? C'est aussi

sous ce point de vue que nous l'avons déjà considérée. Mais cette même ville, pardonnée et sauvée, n'est-elle pas à nos yeux une image non moins saisissante de la gentilité reçue en grâce, de la gentilité bénie et bénissant, telle, en un mot, qu'elle apparaîtra dans l'économie qui doit bientôt éclore? Il est doux de contempler ainsi, dans le pardon de la grande ville, le symbole et le gage des bénédictions de salut, de vie et de paix, que Dieu, toujours fidèle à Ses promesses, se prépare à répandre sans mesure sur toutes les tribus de la race humaine.

Nous aimons également à retrouver dans la délivrance de Ninive une image de ce qui se passe dès à présent dans une âme quand la miséricorde de Dieu la sauve. Quelle ivresse de joie éclata dans Ninive rachetée! Quelle allégresse s'empare de l'âme pécheresse lorsque, après avoir tremblé sous le tonnerre de Sinaï, elle comprend et reçoit enfin la parole de grâce, et qu'il lui est donné de croire que Jésus nous « a rachetés de la malédiction de la loi, ayant été lui-même fait malédiction pour nous, selon qu'il est écrit : Maudit est quiconque pendu au bois » (Gal. 3)! — Plus a été grand le danger qu'on a couru, plus la délivrance est sentie; c'est au moment où Ninive allait périr que Dieu lui crie : « Vis! » et qu'Il la remplit d'une joie et d'une reconnaissance que nulle langue d'homme ne saurait exprimer. Jamais non plus l'âme repentante ne sent plus vivement son bonheur, jamais elle ne chante son Libérateur avec plus de transport, qu'à l'instant où délivrée, par la puissance du Christ, de la servitude de Satan et du péché, elle se voit tout à coup introduite dans la paix et dans la liberté glorieuse des fils de Dieu. — Plus le péril nous avait serrés de près, plus nous apprécions le salut : Ninive était sur le bord de l'abîme quand soudain l'arrêt du ciel la sauva; alors quelle félicité que la sienne! Et quelle félicité surtout que celle de l'âme qui croit, à l'heure où, sauvée de la colère, elle voit en même temps l'enfer se fermer et le ciel s'ouvrir devant elle pour toujours!

Enfin, plus une délivrance est générale, plus est universelle et vive l'allégresse qu'elle inspire. Quels chants de bonheur retentirent au milieu de cette population de deux millions de créatures humaines, dans ce passage subit et inattendu de l'horreur des plus affreuses ténèbres à l'éclat de la plus vive lumière, dans cette rapide transition de la mort à la vie! Quels accents de triomphe éclateront au sein de l'Église des prédestinés quand, ramenée de la tombe par la puissance du second homme, et revêtue de la pleine ressemblance de son Époux glorifié, elle entrera avec Lui dans la maison du Père, pour y célébrer les noces de l'Agneau et y chanter éternellement les louanges du Dieu trois fois saint!

### **L'égoïsme (Chapitre 4, verset 1)**

« Mais Jonas en eut un extrême déplaisir; il s'irrita ».

Jonas entre dans une phase nouvelle d'expériences. Il venait d'accomplir l'œuvre du Seigneur au-dehors; Dieu a maintenant une question personnelle à régler avec lui. Jonas a visité Ninive; il faut qu'à son tour il soit visité, et que, après avoir pris soin de la vigne d'autrui, il reconnaisse l'état de sa propre vigne (Cant. 1). De tristes choses vont se passer entre Dieu et lui. Le Seigneur eût pu les tenir cachées, Il a trouvé bon de les mettre au jour; Il veut qu'on sache bien que tout peut sembler extérieurement pur, dévoué, splendide, dans le service qui Lui est rendu, pendant que beaucoup de choses y manquent intérieurement.

Nous venons de dire que, pour Jonas, l'œuvre extérieure était terminée, et que l'œuvre intérieure allait commencer; c'est, en effet, le sujet du chapitre dont notre texte est le début : « Mais Jonas eut un extrême déplaisir » (du pardon que l'Éternel venait d'accorder à Ninive), et « il s'irrita ».

Nous avons vu de quel succès il avait plu à Dieu de couronner la mission de Jonas. Heureux prophète, prédicateur béni, s'il en fut! À sa voix une grande cité, abattue devant Jéhovah comme un seul homme, avait pleuré sur ses crimes et reçu grâce. Cet étonnant

résultat de son ministère ne le remplira-t-il pas de joie? Récemment échappé lui-même aux châtimens de Dieu, ne félicitera-t-il pas Ninive de les avoir prévenus par une repentance analogue à la sienne? Et ne louera-t-il pas, enfin, de toutes les puissances de son âme, Celui qui l'avait daigné choisir pour devenir l'instrument de si grandes choses?

Jonas n'en fera rien; Jonas ne félicitera point les Ninivites; il ne se réjouira point avec eux; il ne bénira point l'Éternel; Jonas, tout au contraire, se lamentera, il se déchaînera contre Dieu. Une fois déjà il n'avait pas trouvé la volonté du Seigneur, « bonne, agréable et parfaite » [Rom. 12, 2], et maintenant encore il ne la trouve point telle. Nous voici ramenés au côté fâcheux de son caractère. Pauvre Jonas! Pourquoi tout ce dépit? « Ton œil est-il malin de ce que » l'Éternel « est bon » [Matt. 20, 15]? N'a-t-Il pas le droit de faire de Son bien ce qu'Il veut? Vaux-tu mieux devant Lui que Ninive? Et parce que tant de vies ont à tes yeux si peu de prix, faut-il qu'aux siens elles n'en aient pas davantage?

Mais l'irritation du prophète avait probablement encore d'autres causes. Il voyait sans doute avec peine la réforme de Ninive condamner l'endurcissement de Samarie et de Jérusalem. Il ne pouvait non plus sans douleur contempler Éphraïm courant, par sa révolte, au-devant des jugemens de Dieu, pendant que la cité païenne les éloignait d'elle par son repentir. Ainsi Ninive sauvée allait croître en puissance, tandis que, retranché de dessus sa terre, le peuple de Jonas deviendrait la risée de la grande ville et des nations. Tout cela le préoccupe péniblement. D'autres pensées le tourmentent autant ou plus encore. Les menaces qu'il avait prononcées contre Ninive n'ayant pas eu leur effet, il se persuade que Dieu sera réputé menteur, et surtout lui, Jonas, faux prophète; que, revenue de sa terreur, la ville de Pul se moquera de lui, l'insultera, le lapidera peut-être; qu'Israël le bafouera et que son nom retentira dans les chansons des ivrognes. Plutôt que de souffrir dans l'opinion de ses semblables, il aimerait mieux voir la ville des nations périr, et ses murs renversés écraser de leurs débris ses deux millions d'habitants! C'est ainsi que l'égoïsme le rend cruel. — Mais, Jonas! ton imagination t'abuse; tes sombres prévisions ne se réaliseront pas; bien loin de te flétrir, l'opinion publique te désignera, tout au contraire, comme le plus heureux des prédicateurs, en même temps qu'elle exaltera la clémence de ton Dieu. La repentance et le salut de Ninive seront l'honneur de ton ministère, autant que la gloire de Celui qui te l'avait conféré. Puis, que t'importe l'opinion des hommes? Fais ce qu'Il te prescrit et laisse-Lui le soin de ta réputation; si Lui-même ne compromet point Sa gloire en faisant grâce aux pécheurs qu'Il avait menacés, comment se déshonorerait auprès d'eux l'organe de Ses menaces? Enfin, sied-il bien au fils d'Amitthai, après sa chute et le pardon qu'il a reçu, de se montrer encore si superbe et si dur!

Dans le caractère du prophète tel que notre verset nous le montre, les traits suivans nous frappent: l'égoïsme avant tout; puis, ses funestes conséquences, un esprit mécontent et volontaire, le manque de reconnaissance et de charité.

Nous disons d'abord l'égoïsme. C'est le trait le plus saillant de sa physionomie morale. De toutes les personnifications de ce vice odieux, Jonas est la plus parfaite que nous connaissions. C'est l'égoïsme incarné. La gloire de Jéhovah, manifestée dans le pardon de Ninive, n'est rien pour le prophète; sa petite gloire personnelle lui est tout. Le bonheur de Ninive lui importe également assez peu; ce qui l'intéresse et le touche, c'est encore et toujours son honneur, et son honneur comme il l'entend; après avoir largement usé pour lui-même des compassions divines, il n'admet pas que d'autres en jouissent à leur tour; il veut la grâce et la veut pour lui seul. Fatal égoïsme qui étouffe les affections les plus douces du cœur et mène tout droit à tous les péchés!

Jonas est inquiet, chagrin, mécontent: mécontent sur mer et mécontent sur terre; mécontent dans l'adversité et mécontent dans la prospérité; inévitable conséquence de son égoïsme! Il n'a pas ce qu'il veut, et rien de ce que Dieu fait n'a le secret de lui plaire; il trouve partout à redire, partout à censurer.

De plus, Jonas est volontaire. Il imposerait, s'il le pouvait, sa volonté à Dieu même. Cette malheureuse disposition d'esprit qui l'avait poussé vers Tarsis, lui fait maintenant



désirer avec ardeur la destruction totale de Ninive et le remplit de dépit et de colère. Dieu dit : Je veux ! et Jonas : Je ne veux pas !. Dieu dit : Ninive sera sauvée ! et Jonas : Qu'elle périsse avec tout ce qu'elle contient, hommes, femmes et enfants !

Jonas est ingrat. Il a trouvé merci auprès de Celui qu'il avait si grièvement offensé : Dieu a ouï le cri de sa détresse dans le ventre du poisson, Il a accepté sa repentance, agréé ses vœux ; Il lui a rendu l'éclatante mission d'aller avertir et humilier de Sa part la grande cité d'Assyrie. Après de pareils témoignages de la bonté divine, Jonas ne bénira-t-il pas l'Éternel de toute son âme?... Hélas ! pas une pensée de gratitude n'anima ce cœur ; pas un accent de louange ne sortira de cette bouche ! Le seul cri qui s'en échappe est celui de l'orgueil et du dépit. Si Jonas a paru touché, c'est pour un instant ; en lui l'homme naturel a bientôt retrouvé sa dureté accoutumée ; chute profonde, châtiments, vœux, humiliation, promesses, délivrance magnifique, tout est oublié.

Enfin, Jonas se montre dépourvu de tout sentiment de charité. Lui qui, après avoir trouvé les Ninivites si dociles à ses paroles, eût dû, à ne parler qu'humainement, s'intéresser à leur sort, ne peut prendre son parti de les voir si facilement quittes des jugements de Dieu. Nous en étonnerons-nous ? Comment l'amour se trouverait-il où règne le moi charnel ? Jonas n'aime pas dans ce moment : voilà la clef de sa conduite. L'enfer n'aime pas et se réjouit de ce que les pécheurs périssent ; le ciel aime et se réjouit, au contraire, de les voir sauvés. À qui ressemble à cette heure le malheureux fils d'Amitthai?... Au diable et à ses anges !

Mais c'est assez parlé de Jonas ; parlons un peu de nous. L'histoire du prophète, comme la Bible entière, est un miroir où se reproduit fidèlement notre image. Regardons attentivement dans ce miroir qui ne flatte personne et, à moins que le voile des illusions ne soit encore sur nos yeux, nous nous y reconnaitrons sans peine : entre Jonas et sa nombreuse parenté répandue sur toute la terre la ressemblance est incontestable.

En premier lieu, l'égoïsme nous caractérise comme le prophète de Gath-Hépher ; plus ou moins développé, ce malheureux penchant existe chez nous tous : c'est le fond de notre nature et le résumé de notre histoire ; s'il ne se manifeste pas en nous de la même manière et au même degré qu'en Jonas, cela ne tient peut-être qu'à la différence des positions ; à sa place, nous n'eussions probablement pas agi autrement que lui. Cependant, il n'est pas de principe dans l'homme déchu qui déshonore Dieu comme l'égoïsme. Il n'en est pas non plus qui empêche autant de bien et produise autant de mal. Source féconde de tous nos péchés, nous le retrouvons dans tous nos sentiments, dans toutes nos prières et jusque dans nos meilleures actions.

Dans nos sentiments. C'est l'égoïsme qui paralyse si fréquemment en nous tout élan généreux, toute noble pensée de dévouement ou de sympathie ; qui fait que nous écoutons avec indifférence le récit des calamités générales ou des infortunes domestiques, dès qu'elles ne nous atteignent pas personnellement ; que nous dissertons froidement et tout à l'aise sur les souffrances d'autrui, sur les châtiments (c'est notre mot), sur les châtiments dont nous le voyons atteint. C'est l'égoïsme qui trop souvent nous empêche d'aller annoncer nous-mêmes à ceux qui s'en vont périr, ou de leur faire annoncer par d'autres, « le seul nom qui soit donné aux hommes pour être sauvés » [Act. 4, 12]. C'est l'égoïsme, enfin, qui nous fait trouver que Dieu ne punit pas assez sévèrement ou assez vite les pécheurs ; qui nous rend jaloux des grâces qu'Il dispense à ceux qui sont entrés dans Ses voies plus tard que nous ; et qui, lorsqu'un homme du monde, ou même un frère, nous a donné quelque sujet de plainte, nous inspire trop facilement le triste vœu que Dieu lui fasse payer chèrement le tort qu'il peut avoir à notre égard.

L'égoïsme se retrouve également dans nos prières. Je n'en produirai qu'un exemple. C'est l'égoïsme qui fait que, oubliant le prochain dans nos requêtes, nous songeons plutôt à nous et à ce qui nous touche de près ; et que la prière *je*, qui trop souvent est, en effet, celle de l'égoïsme, se place plus naturellement sur nos lèvres que la prière *nous*, qui pourtant est celle que le Seigneur nous a Lui-même enseignée (Luc 11), et celle aussi que dicte l'amour.

Enfin, l'égoïsme, infectant notre activité chrétienne, nous pousse habituellement à nous rechercher nous-mêmes dans le bien que nous faisons individuellement, comme aussi dans celui que nous accomplissons de concert avec d'autres, comptant bien trouver notre petite gloire personnelle dans la gloire collective de l'église ou de la société religieuse à laquelle nous appartenons. C'est encore ce misérable *moi* d'association ou d'église qui engendre toutes les rivalités des dénominations chrétiennes, toutes les misères de l'esprit de corps. Qu'un champ d'activité religieuse, par exemple, ait été par le Seigneur remis à nos soins pour le cultiver, il obtient alors tout notre intérêt, toutes nos affections; mais, que ce même champ de travail passe aux mains de frères qui, sur des points secondaires de doctrine ou de pratique, ne partagent pas nos manières de voir, souvent il arrive que peu à peu nos sympathies s'en détachent, et que, à la fin, nous éprouvons une joie maligne à nier ou à amoindrir le bien qui s'y fait; peut-être même, en certains cas, notre méchant cœur a-t-il conçu le secret désir que l'œuvre évangélique cessât d'y prospérer, si les âmes devaient y être amenées à Dieu par telle classe de chrétiens, dont la théologie ou la marche n'a pas notre entière approbation. Ô turpitudes de notre nature ruinée! Ô misères, ô plaies profondes, qui n'attestent que trop notre proche parenté avec le fils d'Amitthaï!

Il est une autre particularité du caractère de Jonas que nous remarquons plus ou moins en nous, c'est l'esprit de mécontentement. La nombreuse famille du Gath-Hépherite, travaillée du même mal que lui, se montre universellement inquiète, chagrine, mécontente de son sort, malheureuse: malheureuse dans un palais comme sous le chaume, dans un lit de plumes comme sur un grabat; partout elle a la plainte à la bouche: rien ne lui plaît, et elle semble résolue d'avance à ne rien trouver non plus qui lui plaise. Fâcheuse disposition! Tendence funeste, hostile aux hommes et désagréable à Dieu! Vraie jaunisse morale qui nous montre tout sous un faux jour! En toute épreuve, en tout mécompte, c'est aux hommes, c'est aux circonstances, c'est à Dieu même qu'on s'en prend, semblable à l'homme ivre qui croit voir tout chanceler autour de lui pendant que c'est sa tête à lui seul qui tourne.

Un troisième trait de la famille des Jonas est l'esprit volontaire, cet autre fruit de l'égoïsme. L'esprit volontaire n'est, en effet, que le *moi* trônant, à la place de Dieu, dans la volonté, cette noble faculté de l'âme. Jonas, comme on l'a vu, veut ce qu'il veut; il est de bonne humeur quand tout va comme il l'entend; mais Dieu contrarie-t-Il ses désirs, aussitôt il s'émeut, il s'aigrit, il s'irrite. Tous les châtiments qui l'ont frappé jusqu'ici ne l'ont point changé: Jonas est toujours Jonas. — Et nous sommes ses frères et ses sœurs! Que notre volonté s'accomplisse et nous voilà contents; rencontre-t-elle de la résistance, alors éclate notre dépit. Nous voudrions l'imposer au monde entier, à Dieu Lui-même. L'esprit volontaire est un despote au petit pied qui entend que, devant sa chétive majesté, tout plie et s'abaisse. C'est la révolte contre le Créateur; c'est la créature voulant que le *Seigneur de toute la terre* abdique en sa faveur; c'est un ver luisant qui dit au soleil: « Tu peux te retirer, j'éclairerai le monde à ta place ». C'est l'anarchie, c'est le malheur. Détruisez-le et vous rétablissez l'harmonie et la félicité. Tel est aussi le doux spectacle que nous réserve le siècle à venir. Mais jusque-là l'esprit de l'homme discutera, contestera, luttera contre Dieu. Le Seigneur poursuit Ses plans, sans s'inquiéter des nôtres: voilà ce qui nous chagrine. On s'attaque aux circonstances, aux causes secondes, aux créatures, comme si les créatures, les causes secondes, les circonstances n'étaient pas les instruments du gouverneur du monde! Comme si le méchant Shimhi, par exemple, accablant David de ses pierres et de ses anathèmes [2 Sam. 16, 13], était autre chose que le bras de Dieu poursuivant le roi-prophète de Ses justes châtiments! Et, de fait, que manque-t-il à la sainte volonté de Dieu? Révélée ou providentielle, n'est-elle pas toujours également « bonne, agréable et parfaite »? Telle, en effet, la trouve l'âme « transformée par le renouvellement de son entendement » (Rom. 12). Elle accepte volontiers toutes les dispensations du seul bon, du seul sage; elle répète avec Moïse: « La voie du rocher est parfaite » [Deut. 32, 4]; avec la Sunamite: « Tout va bien » [2 Rois 4, 23]! avec la foule qui

accompagnait Jésus : « Il a tout bien fait » [Marc 7, 37] ! Et lui permît-Il de diriger elle-même ses voies, de régler ses destinées : « Seigneur, lui dirait-elle, que ta main, ta bonne main de Père, qui jusqu'ici les a si bien dirigées, les dirige aussi jusqu'à la fin ».

Indépendamment de tout autre motif, une seule réflexion devrait suffire à nous inspirer la soumission. Que faisons-nous, en effet, en luttant contre le Seigneur, en nous querellant avec Ses créatures, en ergotant sur Ses dispensations ?... Nous multiplions notre travail, nous aggravons notre peine. La charge qu'Il nous impose n'est pas trop pesante en elle-même, et toujours avec elle Il nous donne la force nécessaire pour la porter. Ne l'augmentons pas par notre faute ; car, au secours indispensable pour porter le faix ordinaire qu'Il met sur nous, le Seigneur n'est point tenu d'ajouter la force additionnelle que requiert la surcharge que nous y joignons. Ainsi s'expliquent tout naturellement l'accablement et les gémissements de plusieurs.

L'esprit volontaire de Jonas, fruit de son égoïsme, occasionna ses chutes et ses douleurs. Ce même esprit est également la source de nos péchés et de nos souffrances. Le Seigneur est décidé à le combattre et à le soumettre dans les siens ; de là ces épreuves de tous les jours, ces contretemps, ces mécomptes de tous les moments, que permet Sa paternelle sagesse : exercices pénibles à la chair, qui l'étonnent, la fatiguent et la brisent, mais dont l'issue sera pour l'esprit éternellement heureuse. Au reste, nous n'avons rien de mieux à faire, quand le vent de Dieu souffle en sens inverse de nos désirs et de nos projets, que de plier, pour ainsi dire, les voiles de notre nacelle, que de cesser la manœuvre et de nous abandonner à l'amour de Dieu ; tandis que les inspirations de notre propre cœur nous conduiraient infailliblement à notre perte, le souffle de Ses dispensations divines nous poussera toujours vers les rives bienheureuses de la céleste Canaan.

Un nouveau trait de la physionomie morale de Jonas, que nous avons également remarqué, c'est l'ingratitude ; cachée un instant au fond de son cœur, elle reparait ensuite dans toute sa force, sitôt l'épreuve terminée, comme la plante qui, morte en apparence pendant l'hiver, regerme avec vigueur aux premiers rayons du soleil printanier. Tel il est, tels sommes-nous. Autant il y a d'hommes au monde, autant il compte de frères. Que de choses chacun de nous n'aurait-il pas à dire des bontés du Seigneur ! Que de grâces reçues ! Que de pardons ratifiés ! Que de délivrances accordées ! Tout cela, sur l'heure, est plus ou moins senti ; il y a, dans le cœur, des hommages, des vœux, de saintes résolutions : on servira Dieu fidèlement ; on ne vivra désormais que pour Lui, heureux de reconnaître ainsi Son amour ! Mais que l'obéissance soit de nouveau mise à l'épreuve, alors bien souvent péchés, châtiments, repentir, prières, vœux, promesses, tout est oublié. Odieuse ingratitude ! Elle nous blesse et nous révolte chez nos semblables, surtout quand nous en sommes personnellement les objets, et tous les jours nous nous en rendons coupables envers Dieu ! Partout elle choque ; mais là principalement où le Seigneur avait déposé le plus de grâces. C'est assez dire que nulle part elle n'est plus répréhensible que chez les enfants de Dieu. S'ils se taisent, les pierres même crieront et leur reprocheront leur dureté. Ah ! Seigneur ! rappelle-nous, par ton Esprit, ce que nous étions de notre nature et ce que ton amour nous a fait devenir ; amollis, réchauffe ces cœurs ingrats ; ouvre ces lèvres qui s'obstinent au silence quand elles devraient éclater en actions de grâces, et que notre vie entière soit un hymne à ton honneur !

L'égoïsme, un esprit mécontent et volontaire, l'ingratitude enfin, voilà donc tout autant de traits qui nous désignent comme étant la parenté du prophète. Pour achever la peinture, à toutes ces misères ajoutons encore l'absence de tout sentiment d'amour. Jonas ne sentait rien pour Ninive, et sûrement il avait trouvé un secret plaisir à lui dénoncer les jugements du ciel. Trait fâcheux de son caractère, et que nous partageons également avec lui ! Que de gens à qui, dans de certains moments surtout, nous dénoncerions volontiers la colère de Dieu sans leur annoncer en même temps ses miséricordes ! Telle est notre nature depuis la chute. Nous n'aimons pas, ou plutôt la faculté naturelle d'aimer qui demeure toujours en nous, fait habituellement fausse route ; au lieu de se diriger vers Dieu et vers le

prochain, c'est sur nous-mêmes qu'elle se reporte, répandant la désolation dans cette âme où elle devait répandre la vie et le bonheur. Ah ! veuille le Seigneur retourner vers son vrai centre cette belle faculté, la plus noble des facultés de notre être ! Que Son Esprit *incline notre cœur à aimer Dieu et à nous aimer les uns les autres* ! Et que, après avoir mis en nous cet amour, Il daigne l'entretenir et l'alimenter de jour en jour par Sa grâce ! Alors nous serons vraiment les fils et les filles de Celui dont le nom est charité.

Voilà ce que nous tenions à dire sur notre ressemblance avec Jonas. Maintenant, égoïstes, chagrins, rétifs comme nous le sommes, dénués par nous-mêmes de tout sentiment de reconnaissance et d'amour, quel besoin n'avons-nous pas de nous humilier devant Celui qui nous supporte, nous aussi, avec tant de patience ; d'aller journallement nous laver à la « source » qu'Il « ouvrit pour le péché et la souillure » [Zach. 13, 1], et de Lui demander que Son Esprit déploie en nous Son pouvoir, pour nous faire ressembler à Jésus dans le nouvel homme, comme nous ressemblons à Jonas dans le vieil homme ; pour détrôner le *moi* ou plutôt le soumettre à Son joug ; pour assujettir en toutes choses notre vouloir au sien, et, par la gratitude et l'amour, amener enfin, prisonnière à l'obéissance de Jésus Christ, cette âme, naturellement revêche, inquiète, mécontente, ingrate et volontaire !

Au reste, ne nous étonnons pas de voir Dieu nous révéler, comme Il le fait dans toute Sa Parole, la vie intérieure de Ses enfants ; de Le voir déployer, étaler, en quelque sorte, devant nous leurs plaies secrètes et toutes leurs infirmités. Il veut nous donner à connaître ce que vaut un cœur d'homme, et, par la grandeur de notre misère, faire ressortir à nos yeux celle de Sa miséricorde ; Il veut nous rendre cette vérité plus sensible, qu'à Lui seul est due la louange du bien qui se manifeste dans les siens et la gloire de leur salut ; et que si, dans tous les temps, Il les a non seulement supportés jusque dans leurs chutes les plus profondes, mais opiniâtrement poursuivis de tous les témoignages de Sa charité, c'est qu'Il les a éternellement vus et aimés en Christ.

Outre ce but moral, Dieu s'est proposé de plus un but symbolique. Ainsi, par exemple, Jonas, dans ses tristes dispositions envers la païenne Ninive, devait, selon nous, personnifier le Juif dans les sentiments que celui-ci manifesterait un jour à l'égard des Gentils, dans son antipathie pour les nations et son opiniâtre et constante opposition à leur salut.

Tel est donc le but moral et tel aussi le but symbolique du livre de Jonas. Ce double but en est en même temps la clef. Autant le livre est obscur, choquant, incompréhensible pour l'homme irrégénéré, autant le discernement spirituel de l'homme en Christ y découvre de beautés cachées, d'harmonie, de sagesse et de grandeur. Ces réflexions s'appliquent à tout le livre du prophète ; mais aucun des chapitres dont il se compose ne les rappelle plus naturellement et plus souvent que le quatrième.

### **La requête de Jonas, ou le cœur de l'homme et le cœur de Dieu (Chapitre 4, versets 2-4)**

« Et il fit à l'Éternel cette requête : Éternel ! je te prie, n'est-ce pas là ce que je disais quand j'étais encore dans mon pays ? C'est ce que je voulais prévenir en fuyant à Tarsis. Car je savais bien que tu es le Dieu clément, miséricordieux, lent à la colère, riche en grâce, et qui te repens aisément du mal dont tu as menacé. Maintenant, Éternel ! je t'en supplie, retire de moi mon âme, car la mort me vaut mieux que la vie. L'Éternel répondit à Jonas : Fais-tu bien de t'irriter ainsi ? ».

Quel désordre dans cette requête ! Quel mélange de piété et de rébellion ! Et comme, dans la prospérité, Jonas prie autrement qu'il ne l'avait fait dans l'épreuve ! Dans les sombres profondeurs de l'abîme, sa requête à Dieu ne respirait que l'humiliation ; comblé

maintenant de Ses grâces, la prière qu'il Lui adresse (si tant est que les paroles qu'il prononce méritent ce nom), sa prière est toute empreinte de fierté, d'insolence et de révolte. Ce n'est plus le langage de la foi et de la contrition ; c'est le cri de l'orgueil, du dépit et de la passion : tout son cœur naturel s'y retrouve. Nouveau motif pour nous, frères ! d'accepter volontiers l'épreuve quand Dieu nous la dispense. Elle est tout aussi nécessaire pour ranimer ou maintenir en nous l'esprit de prière et de dévotion que l'air pour allumer le feu ou alimenter la flamme. Ils sont rares dans tous les temps, les David, les Daniel, ceux qui conservent la piété dans toutes les positions, dont la santé spirituelle demeure bonne, si je puis ainsi dire, à toutes les températures morales. Au soleil de la prospérité, l'âme s'amollit et décline : elle ne s'approche vraiment de Dieu que dans le creuset de l'affliction.

Pauvre Jonas ! Où donc est sa piété dans ce moment ? Et où est son sens ? Quelles paroles que celles qu'il adresse à Dieu ! Et quelle réponse que celle qu'il en reçoit ! Nous avons dit précédemment que le livre de Jonas, comme toute la Bible, est un miroir où se réfléchissent, l'une à côté de l'autre, l'image souverainement odieuse de la nature humaine et l'image parfaitement aimable de la nature divine ; c'est tout particulièrement à notre texte que cette remarque générale s'applique.

Nous y voyons d'abord le cœur de l'homme ; car Jonas c'est l'homme, selon cette parole de l'Écriture : « Comme le visage répond au visage dans l'eau, ainsi le cœur d'un homme répond à celui d'un autre » [Prov. 27, 19].

Remarquons, en premier lieu, la malice et la dureté de cœur du prophète. Il ose dire à Dieu : « N'est-ce pas là ce que je disais quand j'étais encore dans mon pays ? C'est ce que je voulais prévenir en fuyant à Tarsis ». Il Lui rappelle sa désobéissance, mais sans ajouter un mot qui témoigne de la douleur, mêlée de gratitude, que le souvenir de ce qui venait de se passer eût naturellement dû éveiller en lui. Révolte, châtement, pardon, tout s'est effacé de sa pensée. S'il Lui dit : « Je savais que tu es le Dieu clément, miséricordieux, lent à la colère », c'est comme pour Lui en faire un reproche. La connaissance qu'il a de la gloire de l'Éternel n'est plus celle qui le soutenait si puissamment dans le ventre du poisson. Il sait que le Seigneur est bon, et il s'en autorise pour être méchant (après cela, mesurons notre avancement spirituel à ce que nous connaissons et à ce que nous savons dire) ! Si Jonas a gardé la mémoire de la bonté de Dieu, il en a perdu le sentiment ; et le souvenir qu'il en conserve, ne sert qu'à encourager, par l'espoir de l'impunité, les coupables éclats de son dépit.

Singulière plainte, du reste, que la sienne ! Ce qui a fait la joie et la consolation de tant d'autres serviteurs de Dieu, le remplit, lui, de tristesse et de douleur. Dieu est bon, voilà ce qui le désole ! Il reproche au Seigneur précisément ce qui fait Sa gloire. Il s'irrite de ce qu'Il n'a pas enseveli les Ninivites sous les débris de leur cité ; s'il l'eût vue détruite par un tremblement de terre, ou consumée par le feu et le soufre, sûrement il fût retourné dans son pays, l'âme pleine de joie ; mais elle est debout : il s'en ira donc le cœur rempli d'amertume. Le Seigneur Jésus disait un jour à Ses disciples qui L'engageaient à faire tomber le feu du ciel sur une ville qui ne L'avait pas reçu : « Vous ne savez de quel esprit vous êtes animés ! » [Luc 9, 55]. Ce miséricordieux reproche s'adresse encore mieux au malheureux Jonas appelant en son cœur les vengeances divines sur une cité qui non seulement l'avait reçu, mais s'était tout entière repentie à sa voix.

Méchant Jonas ! nous écrivons-nous peut-être ; homme cruel, cœur de pierre ! — Mais, encore une fois, prenons-y garde : c'est l'humanité que nous frappons en sa personne ; que l'inconverti le nie tant qu'il lui plaira, le chrétien qui a sondé la plaie de son cœur se reconnaît dans Jonas et s'écrie : Je suis cet homme-là !

Outre la dureté de cœur, remarquez en lui l'esprit de justification personnelle, cette autre plaie de notre nature ruinée. « Éternel, je te prie, n'est-ce pas là ce que je disais quand j'étais encore dans mon pays ? » etc. Comme s'il eût dit à Dieu : « Je savais bien que tu es charitable, et j'avais bien prévu que ton pardon, contredisant ma prédication, me ferait passer pour un faux prophète ; c'est aussi ce que je voulais prévenir par ma fuite ». Le



sombre cachot où Dieu l'avait enfermé ne l'a donc point guéri; nous le retrouvons à Ninive ce qu'il était en Israël. « N'est-ce pas là ce que je disais? » s'écrie-t-il. Il ne rappelle sa révolte que pour essayer de la justifier; mais il ne fait ainsi que justifier le châtement de Dieu, et qu'en faire mieux ressortir la nécessité comme aussi la modération. « N'est-ce pas là ce que je disais? ». Il en demeure à ce qu'il a dit, parce qu'il l'a dit, bien qu'il sache qu'il l'a mal dit, et qu'il eût mieux fait de ne pas le dire; il le redira pourtant encore plutôt que de confesser son erreur ou son tort. Voilà bien de nouveau le cœur de l'homme pris en flagrant délit. Notre chétive personne est tout pour nous; Dieu, la vérité, la charité, peu de chose. Courbés un instant comme Jonas sous la puissante main du Seigneur, à peine sommes-nous quittes de Ses châtements que nous nous relevons aussi fiers que jamais; le sentiment de nos fautes s'affaiblit rapidement, et si le souvenir nous en reste, c'est le plus souvent pour les justifier ou tout au moins les pallier. Ah! Seigneur, mets en nous, par ta grâce, cet esprit humble qui te donne toujours droit et se donne toujours tort; en même temps que ce cœur charitable qui se réjouit toujours de savoir que ta bonté dure à jamais, et qui n'aspire qu'à te ressembler dans le plus glorieux de tes attributs!

À la dureté de cœur et à l'esprit de justification propre, le prophète va sur l'heure ajouter la témérité, l'ingratitude et la révolte, et nous montrer ainsi toujours mieux ce qu'est l'homme depuis son apostasie. « Maintenant, Éternel! je t'en supplie, retire de moi mon âme, car la mort me vaut mieux que la vie ».

Il faut bien le répéter, c'est un singulier homme que ce fils d'Amitthaï! Tandis que beaucoup d'autres ont été plus d'une fois tentés de laisser là leur ministère à cause de son insuccès, c'est, au contraire, à cause de sa pleine réussite que lui semble vouloir renoncer au sien et qu'il souhaite la mort. « Maintenant, Éternel! je t'en supplie, retire de moi mon âme, car la mort me vaut mieux que la vie ». Méchante prière, jaillissant d'un cœur méchant! « Seigneur! Ton service est rude et pénible; il me tarde d'en avoir fini avec la vie et le ministère que tu m'as conféré ».

Entre Jonas et le Christ nous avons plus d'une fois indiqué de notables ressemblances. En même temps, nous avons signalé de profonds contrastes, et souvent nous avons rappelé la parole du Seigneur : « Voici, il y a ici plus que Jonas! ». Mais jamais peut-être cette mémorable parole du Sauveur ne trouva mieux qu'ici son application. Quelle distance, en effet, du Fils de Marie ne désirant la mort que pour se conformer à la volonté de Dieu et nous racheter — du Fils de Marie exhalant Son âme sainte dans cette douce et paisible prière : « Père, je remets mon esprit entre tes mains! » [Luc 23, 46] — quelle distance du Fils de Marie au fils d'Amitthaï s'écriant dans un accès de dépit et d'irritation : « Maintenant, Éternel, je t'en supplie, retire de moi mon âme, car la mort me vaut mieux que la vie »!

Arrêtons-nous un instant sur le vœu du prophète. D'abord pour en signaler l'ingratitude. Il a donc oublié que c'était à son instante prière que Dieu lui avait rendu cette même vie dont présentement il fait si peu de cas. Il veut quitter ce monde quand, si miséricordieusement délivré, il devrait désirer, au contraire, de prolonger ses jours au service de son divin Bienfaiteur, et de continuer à Sa gloire un ministère si remarquablement béni.

Et que d'aveuglement dans cette requête! Il veut mourir plutôt que de voir, selon sa crainte, la parole du Seigneur décriée dans sa bouche, et la gloire d'Israël transportée aux Gentils, comme si Dieu n'était pas là pour protéger le message et le messenger! et comme s'il n'avait pas suffisamment de grâces pour les compatriotes de Jonas et pour les gens de Ninive! — Que de cruauté dans ce même cri du prophète : « Si Ninive vit, que Jonas meure! » — Enfin, que de témérité! Est-ce donc l'heure d'aller comparaître devant Dieu, que celle où l'on conteste avec Lui? Oh! aveuglement, oh! folie de Jonas d'exprimer un tel vœu! Oh! bonté du Seigneur de ne point l'exaucer en ce moment!

Mais, encore une fois, ne frappons pas rudement le prophète, car la pierre que nous jetterions sur lui pourrait bien retomber sur nous de tout son poids. Que de fois, en effet,

n'avons-nous pas, nous aussi, demandé la mort avec la même ingratitude, si ce n'est avec la même insolence et la même témérité que lui ! Et que de pauvres aveugles l'appellent encore de toute l'énergie de leurs vœux ! Cependant ceux qui la désirent avec le plus d'ardeur sont bien souvent ceux-là même qui auraient le moins sujet de le faire. Ah ! qu'au lieu de la demander avec tant d'impatience, ils se préparent plutôt à la recevoir quand il plaira à Dieu de l'envoyer, et qu'ils songent que si, pour le croyant, elle est la fin de toutes les misères, elle n'est pour l'inconverti que le commencement des douleurs.

Tel est donc le cœur de Jonas, c'est-à-dire tel est le cœur de l'homme, depuis que la couronne d'innocence est tombée de dessus sa tête. Hâtons-nous d'en détourner nos regards pour les arrêter sur de plus douces images. Le cœur de Dieu se reflète, dans notre texte, avec la même fidélité que celui de l'homme. — D'abord en déclarations.

Il est *l'Éternel*, Celui qui était, qui est et qui sera, la cause première et le but final de tous les êtres, immuable dans Son essence, dans Son amour, dans Ses promesses. C'est le nom que nous Le voyons prendre au moment où Il se lève pour accomplir Sa parole en délivrant Son peuple de la captivité de Pharaon (Ex. 6). Plus tard, Il développe et complète Lui-même ce nom saint et auguste, quand, sur la montagne, Il s'appelle : « Jéhovah, le Dieu miséricordieux, clément, lent à la colère, riche en grâce et en vérité », etc. (Ex. 34). Tel est le nom que Jonas Lui donne, ou plutôt tel est le nom qu'il rappelle, car il dit : « Je savais bien que tu es le Dieu clément, miséricordieux », etc.

Retraçons l'origine de ce nom glorieux. Moïse se trouvait donc sur Sinaï où Dieu parlait avec lui face à face comme un homme parle avec son ami [Ex. 33, 11]. Le prophète Lui ayant un jour demandé, dans l'abandon d'un cœur tout filial, de lui *montrer Sa gloire* : « Je ferai passer toute **ma bonté** devant ta face », lui répondit le Seigneur, « et je crierai **le nom de l'Éternel** devant toi » [Ex. 33, 18-19]. Passant ensuite devant Moïse, « il proclama le nom de l'Éternel », en disant : « L'Éternel, l'Éternel, le Dieu miséricordieux, clément, lent à la colère, riche en grâce et en vérité, gardant la gratuité jusqu'en mille générations, ôtant l'iniquité, le crime et le péché, ne tenant point le coupable pour innocent, et punissant l'iniquité des pères sur les enfants, et sur les enfants des enfants, jusqu'à la troisième et la quatrième générations » (Ex. 34).

Tel est donc le nom de l'Éternel Dieu, le Père, la Parole et l'Esprit, comme ce Dieu Lui-même, dans la personne du Fils, le proclama sur la montagne. Tel est ce nom sacré qui, de la cime de Sinaï, a dès lors retenti dans tous les âges, et qu'ont redit avec bonheur toutes les générations des rachetés. Moïse le premier s'en prévalut auprès du Seigneur en faveur d'Israël, après la révolte de Kadès. David le répéta après Moïse ; Joël, Jonas, Nahum après David, Néhémie après Nahum, et nous après eux tous. Le dernier des fils de Dieu sur la terre l'aura encore dans le cœur et sur les lèvres, au moment où « les cieux et la terre passeront avec le bruit sifflant d'une tempête » [2 Pier. 3, 10], et il sera le thème inépuisable de nos louanges durant toute l'éternité. Nom trois fois saint ! Sublime peinture de l'essence divine, tracée de la main de Dieu même ! Véritable arc-en-ciel de Sa gloire, où s'harmonisent merveilleusement Ses attributs ineffables, mais où néanmoins prédominent les douces et attrayantes couleurs de *Sa bonté* ! Jonas, comme on a pu le voir, ne le cite pas en entier ; arrêtons-nous sur la portion qu'il en rappelle.

L'Éternel est « Dieu, le Dieu fort, le Créateur du ciel et de la terre, devant qui l'armée des cieux se prosterne », le protecteur et le gardien de tous ceux qui « se retirent vers lui », tout-puissant pour leur donner un jour tout ce que Son amour leur a destiné dès l'éternité.

Il est le Dieu « clément »<sup>11</sup>, littéralement pitoyable, gracieux, source unique, éternelle, souveraine, de toute grâce et de toute bénédiction. La grâce en Lui suppose en nous la culpabilité. Il a fait pour nous croyants de grandes choses. Nous étions de notre nature des

---

11 Au chapitre 34 de l'Exode, les mots se présentent dans cet ordre-ci : *miséricordieux, clément* ; au chapitre 4 de Jonas, dans l'ordre opposé : *clément, miséricordieux* ; ce sont du reste les mêmes mots.

«impies» : Jésus est «mort en son temps pour nous» [Rom. 5, 6]. Nous étions «ses ennemis» : Jésus «nous a réconciliés avec Lui par le corps de sa chair en sa mort» [Col. 1, 21-22]. «Dépourvus de toute force et morts dans nos péchés et dans nos fautes» [Éph. 2, 1], «il nous a vivifiés ensemble avec Lui, nous ayant gratuitement pardonné toutes nos offenses» [Col. 2, 13]; «il nous a créés en Lui pour les bonnes œuvres qu'il a préparées afin que nous marchions en elles» [Éph. 2, 10]. Impurs, Il nous a lavés de nos souillures par «le baptême de la régénération et le renouvellement du Saint Esprit» [Tite 3, 5]. Esclaves, enfin, du diable et du péché, «il nous a délivrés du pouvoir des ténèbres et nous a transportés dans le royaume de la lumière» [Col. 1, 13].

Et non seulement Il est *clément*, mais Il est *miséricordieux*. La miséricorde en Lui présuppose de même en nous la misère. Et quelle misère égala jamais la nôtre ! Totalemment «étrangers à la vie de Dieu» [Éph. 4, 18], nous n'avions devant nous d'autre perspective que l'éternelle malédiction ; alors Ses entrailles paternelles s'émurent ; les flots de Sa charité coulèrent sur nous comme un torrent débordé, renversant tout ce qui s'opposait à leur cours ; «la miséricorde prévalut sur le jugement» [Jacq. 2, 13], et l'abîme de nos iniquités vint s'engloutir et se perdre tout entier dans celui de Ses compassions.

De plus, Il est *lent à la colère*. Il menace, puis Il attend ; chaque péché est un attentat à Sa majesté sainte et mérite la mort ; cependant Il suspend le coup de Sa vengeance ; Il crie au pécheur : «Repens-toi et vis ! ». Il fait briller à ses yeux le glaive de la justice, et, au premier signe d'amendement, le remet dans le fourreau.

Il est *riche en grâce*. Voilà ce que devraient répéter tous les fils des hommes ; car, pour eux, Il a semé la terre de Ses dons ; ingrats et méchants, ils en jouissent contre Lui : au lieu de les punir, Il se venge d'eux par de nouveaux bienfaits. — Mais voilà ce qu'avant tous les autres doivent proclamer les fils de Dieu. «Il les a élus en Christ avant la fondation du monde» [Éph. 1, 4] ; Il les a gratuitement «adoptés à soi» [Éph. 1, 5] par Jésus, et les a rendus, par la foi, participants de la justice et de la nature du Rédempteur, afin de pouvoir aussi les rendre un jour participants de Sa gloire. Il habite en eux par Son Esprit, Il les couvre de Son aile, les conseille dans leurs difficultés, les console dans leurs épreuves, les «scelle» et les garde «pour le jour de la rédemption» [Éph. 4, 30].

Il est, enfin, le Dieu *qui se repent* aisément *du mal* dont Il a menacé. Quoique ce dernier attribut ne se trouve pas énoncé en tout autant de mots dans le nom que Dieu prononça sur la montagne, cependant Jonas le déduit tout naturellement de ceux qui précèdent. Toujours facile à désarmer, l'Éternel n'attend qu'un soupir, qu'un aveu, qu'une larme du coupable pour passer incontinent par-dessus tous ses torts.

Tel est le cœur de Dieu. Le voilà comme Il nous le révéla Lui-même quand Il proclama sur la montagne ce nom saint, éternellement béni, que rappelle ici le prophète, mais qu'il comprenait pourtant mieux dans le ventre du poisson qu'il ne le fait à cette heure. Le voici maintenant tel qu'Il l'a manifesté dans les dispensations de Sa providence ; le voici, non plus en déclarations, mais en action. Nous ne multiplierons pas les exemples : un ou deux suffiront. Avant tout, rappelons dans quelle circonstance Dieu prononça le nom précieux où se révèle à nous toute *Sa bonté* ! Il choisit donc à dessein pour cela le moment où, comblé de Ses faveurs, Israël venait de Lui préférer une vile idole ; oui, ce fut précisément à ce moment-là qu'Il déploya envers Son peuple toutes les richesses de cette *bonté* qui couvre *nos péchés, nos iniquités et nos crimes*. Mais, sans aller chercher si loin nos témoignages, souvenons-nous de ce que le Seigneur venait de faire pour «la ville sanguinaire, pour la prostituée pleine de charmes, qui vendait les nations par ses prostitutions» (Nah. 3). Et puisque nous avons l'occasion de l'exprimer, quel contraste, dirons-nous, quel contraste se produit sous nos yeux entre le Maître et le serviteur ! Tandis que Jonas veut la ruine de Ninive, de Ninive qui ne l'avait point offensé, Dieu pardonne à la ville inique dont «la malice était montée jusque devant Lui» [1, 2] ; et pendant que le prophète entend qu'elle périsse avec tout ce qui est en elle, le Seigneur, au contraire, la sauve avec tout ce qu'elle contient, Sa compassion s'étendant jusqu'aux animaux qu'elle

renferme, comme pour accomplir cette parole du psalmiste : « Éternel, tu conserves les hommes et les bêtes ! » [Ps. 36, 6].

Ce n'est pas seulement sur Ninive qu'Il étend l'aile de Sa miséricorde ; Il fait grâce à un être plus coupable encore que la cité voluptueuse, menteuse et sanguinaire ; Il fait grâce au fils d'Amitthaï. La grande ville avait péché contre Dieu sans Le connaître, Jonas offense le Seigneur qu'il connaît très bien ; et, tandis que la païenne Ninive s'était humiliée sans retard à la voix de l'Éternel, Jonas, Israélite et prophète, regimbe deux fois contre Lui.

Dieu l'avait justement châtié pour sa première révolte en l'enfermant dans le ventre du poisson. Néanmoins, tout en le *punissant*, Il s'était *souvenu d'avoir pitié* de lui ; au lieu de dédaigner sa requête, Il l'avait délivré magnifiquement et lui avait ensuite multiplié les témoignages de Sa bonté. Sans doute, plein de reconnaissance, Jonas va désormais se montrer humble, miséricordieux, soumis ? — Superbe, hélas ! et dur comme jamais, à la révolte le voici, tout au contraire, qui joint le blasphème. — Mais l'Éternel ne brisera-t-Il pas enfin le misérable vermisseau qui ose contester contre Lui ? — Il ne lui reproche pas même sa désobéissance ; Il lui parle avec amour ; Il raisonne avec lui comme ferait un père tendre avec un enfant revêché qu'il veut ramener au droit chemin : « Fais-tu bien de t'irriter ainsi ? » lui dit-Il. Que de bonté tout à la fois et que de pitié dans ce reproche ! Il traite Jonas comme le prophète n'eût pas fait son serviteur, si celui-ci se fût permis à son égard ce que lui-même se permettait envers son Créateur et son Maître. Il daigne prêter l'oreille à sa méchante prière, et, après l'avoir écoutée jusqu'au bout, faire grâce au téméraire qui venait de la prononcer, au lieu de le prendre au mot et de le retirer de ce monde au moment où le malheureux était si peu en état de le quitter. C'est une chose merveilleuse, ô mon Dieu ! que ta charité ; c'est un océan sans bords où se perdent l'imagination des hommes et l'intelligence des anges ; ce sont les hauteurs des cieux et les profondeurs de l'abîme !

Telle est donc la nature humaine, et telle aussi la nature divine. Les voilà l'une et l'autre peintes de la main de Dieu Lui-même. Arrêtons-nous devant ce tableau d'incompréhensible misère d'une part, et de charité plus incompréhensible encore de l'autre. Que l'étude expérimentale du cœur de l'homme et du cœur de Dieu soit l'occupation de toute notre vie. À mesure que nous sondons, dans Jonas et dans toute la Bible, la profondeur de notre chute, sondons-y de même les profondeurs de cette « grâce qui surabonde où avait abondé l'offense » [Rom. 5, 20] ; à proportion que nous descendons davantage dans cet abîme d'iniquité qu'on nomme le cœur humain, enfonçons-nous toujours plus avant dans cet autre abîme, plus profond, que l'Écriture appelle le cœur de Dieu.

Encore un mot sur le nom de l'Éternel. Jonas, comme on l'a vu, ne le cite pas en entier ; rappelons la partie qu'il en omet. Jéhovah n'est pas seulement le Dieu « clément, miséricordieux » ; Il est le Dieu « riche en vérité », c'est-à-dire le Dieu qui tient fidèlement ce qu'Il a promis ; et tandis qu'Il ne « punit l'iniquité des pères sur les enfants que jusqu'à la troisième et quatrième générations, il garde », à ceux qui Le servent, « la gratuité jusqu'en mille générations » [Ex. 34, 7].

Il est le Dieu qui « ôte le péché, le crime et l'iniquité ». Dans le nom complet de l'Éternel, cette dernière parole vient se placer entre celle qui se rapporte à la bonté de Dieu (« miséricordieux, clément », etc.) et celle qui concerne Sa sainteté et Sa justice (« ne tenant point le coupable pour innocent », etc.). Cette parole intermédiaire est donc le lien naturel, le nœud divin des deux autres ; elle explique admirablement comment l'Éternel est à la fois juste et sauveur, et comment Il a pu, dans tous les âges, supporter avec tant de patience les erreurs et les folies de Ses enfants. Ce fut pour accomplir cette parole que Lui-même, en la personne du Fils, descendit ici-bas, qu'Il épousa notre nature, prit sur Lui notre malédiction et souffrit à notre place la mort de la croix.

Au reste, la *bonté*, la *gratuité* de l'Éternel est une gratuité, une bonté souveraine. Elle choisit librement ses objets. Aussi le Seigneur dit-Il à Moïse : « Je crierai le nom de



l'Éternel devant toi ; je ferai grâce à qui je ferai grâce et j'aurai compassion de qui j'aurai compassion » [Ex. 33, 19]. La Bible entière est remplie des témoignages de la souveraineté de Dieu. C'est ainsi, par exemple, qu'Il épargne Jonas et Ninive pendant qu'Il frappe Sodome et le prophète de Juda (1 Rois 13).

Enfin, Jonas omet aussi la conclusion du nom de l'Éternel. « Il ne tient point le coupable pour innocent », etc. S'il est bon de se rappeler la charité du Seigneur, il n'est pas moins nécessaire de se ressouvenir de Sa sainteté et de Sa justice. « Péchons », dit trop facilement notre cœur, « péchons afin que grâce abonde » [Rom. 6, 1]. Ainsi pensait peut-être le fils d'Amitthaï quand il s'enfuyait vers Tarsis, et lorsque plus tard il prononça les paroles que nous méditons. C'était apparemment sur la clémence de Dieu qu'il comptait quand il osait Lui dire : « Maintenant, Éternel ! je t'en supplie, retire de moi mon âme », etc. Mais alors il voulait bien oublier, le prophète, la sérieuse parole qui termine le nom du Dieu fort. Craignons de l'oublier aussi nous-mêmes. La consolation que renferme la première partie du nom trois fois béni, n'appartient qu'à celui qui marche actuellement dans le sentier de la droiture, tandis que la seconde partie est toujours là pour alarmer le pécheur qui s'en écarte. Ne les perdons de vue ni l'une ni l'autre. Ou bien, comme il ne se peut faire qu'à un moment donné nous n'envisagions la gloire divine sous une face plutôt que sous une autre, sachons du moins arrêter nos regards sur celle qui répond aux besoins actuels de notre âme. Dans l'abattement, ne considérons pas la justice de Dieu principalement, ni, dans la légèreté, principalement Sa miséricorde : ce serait entrer dans les vues de Satan. Faisons l'inverse. Le nom de Jéhovah, disions-nous, est comme un arc-en-ciel majestueux. Or, cet arc-en-ciel de Sa gloire a des couleurs riantes, et il en a de sévères. Eh bien, dans nos heures de découragement, sachons arrêter les yeux sur les douces teintes des gratuités du Seigneur ; dans nos moments de tiédeur, de somnolence ou d'infidélité, envisageons plutôt les tons plus sérieux de Sa justice et de Sa haine pour le péché. On ne L'offense pas impunément ; plus Il a béni, plus Il châtie : Il a des verges, et, s'il le faut, des verges de feu pour les fils de Son alliance.

Jusqu'ici nous avons considéré le nom de l'Éternel sous un point de vue moral. Ne pourrait-il pas être également envisagé sous un aspect prophétique ? En effet, le nom qui *d'âge en âge* est le *mémorial* du Seigneur semble exprimer à lui seul toutes les destinées du peuple de Jonas, expliquer tout à la fois son passé, son présent et son avenir.

Son passé. Justement humiliée sous la main de Dieu, la nation juive a, jusqu'à ce jour, proclamé de fait, au milieu du monde, cette vérité, qu'« il ne tient point le coupable pour innocent », et qu'« il punit l'iniquité des pères sur leurs enfants ».

Son présent. C'est parce qu'Il est l'*Éternel* et qu'Il « ne change point, que les enfants d'Israël n'ont pas été consumés », et que, jusqu'à cette heure, on les a vus survivre à tant de révolutions qui ont englouti tant d'autres peuples.

Enfin son avenir. C'est parce qu'il est le « Dieu clément, miséricordieux, lent à la colère, riche en grâce et qui se repent du mal », qu'après les avoir justement châtiés, comme Il avait fait le prophète leur symbole, Il s'appête à leur « pardonner gratuitement » leurs offenses, « à éloigner » d'eux leurs « iniquités » et à leur rendre, avec leur terre, la plénitude de Ses bénédictions. Il les a « tous renfermé sous la malédiction, afin », dit l'apôtre, « de faire miséricorde à tous » [Rom. 11, 32]. Quel moment que celui qui doit voir l'accomplissement de cette admirable parole ! Alors, pendant que l'histoire des Hébreux réalisera pleinement le nom de l'Éternel, leur bouche en proclamera la gloire (Mich. 7).

Nous venons de dire que le nom de l'Éternel semble comprendre toutes les destinées du peuple juif. Serait-ce trop téméraire d'ajouter qu'il semble comprendre également les destinées futures des nations ? Pour nous, nous aimons à l'accepter comme un gage des bénédictions que Dieu leur réserve dans l'âge prochain ; à anticiper cette économie de salut, de vie et de paix où, selon notre ferme espérance, doit se vérifier magnifiquement, envers l'humanité tout entière, chacun des traits glorieux qui composent le nom de l'Éternel, ce grand nom devant lequel s'inclinent avec amour les rachetés sur la terre et les



anges dans les cieux ; — nous aimons à nous transporter, par la pensée, dans ces temps bienheureux où « les Gentils se réjouiront avec son peuple », où les nations chanteront avec Israël : « Célébrez-le, bénissez son nom ; car l'Éternel est bon ; sa bonté demeure à toujours et sa fidélité d'âge en âge » (Deut. 32 ; Rom. 15 ; Ps. 100).

Nous ne terminerons point ces réflexions sans indiquer au moins une pensée que nous aurions voulu pouvoir développer tout au long. « Éternel ! » tel est donc, comme on vient de le voir, le nom sous lequel Dieu s'est particulièrement donné à connaître à la nation juive. C'est sous un nom plus doux qu'Il s'est révélé à l'Église. Ce nom, nous le connaissons, c'est celui de *Père*. Également prononcé par le Seigneur en personne dès le début de l'économie, il l'a de même traversée entièrement jusqu'à ce jour. Il la domine à la fois, la caractérise et la résume. Dieu est le Père de Jésus et le Père de l'Église. Il l'aime éternellement en Christ et Il l'aime du même amour que Lui : en Lui, Il « l'a bénie de toute bénédiction spirituelle dans les lieux célestes ». Et c'est parce qu'Il l'aime de toute éternité et qu'Il l'aime en Père, qu'Il a envoyé dans le monde Son Fils, Son unique, pour la racheter. La médiation de Jésus est le fruit, la conséquence, non la source ou le motif de l'amour de Dieu pour elle (Jean 3 ; 17 ; Éph. 1 ; 3 ; Hébr. 2 ; etc.).

Père ! Tel est donc, ô mon âme, le nom que tu as *reçu le droit* de prononcer, si tu crois vraiment au Sauveur. Mais alors rappelle-toi que Celui que tu invoque comme ton Père, est un *Père saint* ; que s'Il hait partout la souillure, nulle part elle ne le contriste autant que dans les gens de Sa famille, et qu'au besoin Sa main paternelle sait prendre la *verge* pour *fouetter*, ou la *serpe* pour *émonder* les fils et les filles de Sa dilection. Soit par l'amour ou par le châtement, Il veut, à tout prix, les amener à la pleine jouissance du salut qu'Il leur a destiné en Christ ; et, dans la controverse qu'Il soutient avec eux, Il est décidé à avoir le dernier mot.

### **L'abri miraculeux (Chapitre 4, versets 5, 6)**

« Puis Jonas sortit de la ville et s'assit dans un lieu situé à l'orient de la ville. Là il se fit une cabane sous laquelle il pût se reposer à l'ombre, jusqu'à ce qu'il eût vu ce qui arriverait à la ville. Alors l'Éternel Dieu fit germer un kikajon qui s'étant élevé au-dessus de Jonas fit ombre sur sa tête, et le délivra de la souffrance que lui causait la chaleur ; et Jonas se réjouit extrêmement au sujet du kikajon ».

Le reproche si paternel que Dieu venait d'adresser à Jonas n'avait pu le ramener à de meilleurs sentiments. Il garde le silence et cède à sa passion. Après l'avoir jeté déjà dans bien des écarts, elle va l'entraîner à de nouvelles fautes. Elle le pousse à quitter Ninive. Le quarantième jour révolu, Jonas sort de la ville. Quoi ! va-t-elle donc périr sous les feux du ciel ou sous les eaux d'un nouveau déluge ? Ce sont plutôt les eaux de la miséricorde qui coulent sur elle à pleins flots. Le sombre nuage qui pesait sur la cité d'Assur s'est dissipé ; le ciel sourit à Ninive et Ninive sourit au ciel. La colère ne trouve plus de place que dans le cœur de Jonas ; seul, il marche silencieux et en deuil au sein de l'allégresse générale. Prophète du Seigneur, est-ce donc le moment de t'affliger ? Si ton Seigneur s'est approché de la grande ville, qui es-tu, toi, pour t'en éloigner ? Et quand Il l'aime, oses-tu bien la haïr ?

Nouvelle leçon pour nous, frères, et puissant appel à la vigilance ! Le péché qui habite en nous peut dormir à cette heure ; mais craignons qu'à son réveil il ne remplisse également notre vie de fautes et de regrets. Il en est de lui comme de la nuée qu'Élie aperçut au loin de la cime du Carmel [1 Rois 18, 44] ; peut-être à ce moment nous apparaît-il comme un nuage imperceptible ; mais, prenons-y garde, ce nuage porte en soi la tempête.

Nous avons dit que le péché conduit l'homme de fautes en fautes. Nous devons ajouter qu'il le conduit de même de privations en privations et de douleurs en douleurs. Que de maux Jonas a déjà rencontrés sur sa route ! Il n'est pourtant pas au bout de ses

peines, parce qu'il n'est pas non plus au bout de ses erreurs. En suivant sa pente naturelle, il va se priver de bien nombreuses et de bien douces jouissances. Nul doute, en effet, que, demeuré dans Ninive, il n'eût pu y continuer utilement un ministère dont le début avait été si étonnamment béni ; chaque habitant de la ville eût voulu le recevoir dans sa maison ; et le roi sûrement n'eût cédé à personne l'honneur de posséder dans sa demeure l'envoyé du Roi des rois. Mais de telles pensées ne l'abordent point ; un sentiment unique l'absorbe, fausse son jugement, séduit sa conscience, maîtrise sa volonté. Peut-être aussi, pusillanime de sa nature, craint-il que l'honneur dont il jouit à présent ne soit pas de longue durée, et qu'une fois le premier ébranlement passé, la sécurité publique rétablie et la réflexion venue, une réaction puissante, égale à la terrible commotion qui venait de remuer la ville entière, ne le livre en peu de temps aux défiances, à la dérision, et qui sait ? à la colère de tout un peuple qui reprendrait rapidement le chemin de l'orgueil, de la licence et de l'iniquité.

Jonas a donc quitté Ninive. Il l'a quittée monument éternel des compassions de Dieu ; il eût voulu la quitter monument éternel de Sa colère. L'air morne et abattu, le regard triste et le cœur oppressé, il va s'asseoir, solitaire et rêveur, dans un lieu situé à l'orient de Ninive et d'où son regard puisse l'embrasser tout entière. Il demeure là *jusqu'à ce qu'il ait vu ce qui arrivera à la ville*. Toujours possédé de la même idée fixe : « Ninive doit périr (se dit à lui-même le monomane), car tel est le message que j'ai reçu pour elle ». Tenace dans ses antipathies autant qu'opiniâtre dans ses vœux, il semble espérer encore et toujours que quelque grand jugement du ciel, en frappant inopinément la ville, sauvera le crédit du prophète et l'honneur d'Israël et de son Dieu ; peut-être même n'est-il sorti de Ninive que pour ne point se trouver dans ses murs quand elle périra.

Nous ne pouvons nous empêcher ici de nous rappeler un coup d'œil bien différent, jeté par un juste sur une autre ville où, loin d'avoir été écouté, comme Jonas le fut à Ninive, Il n'avait, au contraire, éprouvé que mépris, inimitié, maltraitements, et où bientôt Il allait trouver la mort. Cette ville c'était Jérusalem, Jérusalem plus coupable que Ninive ; et ce juste, c'était le Fils de Dieu. « Voyant la ville », dit l'évangéliste, « il pleura sur elle » et s'écria : « Oh ! si tu avais connu les choses qui appartiennent à ta paix ! » [Luc 19, 41-42].

Ninive avait du moins commencé de connaître les choses qui appartenaient à la sienne... Et c'est de quoi Jonas s'afflige. *Sa malice continue de le châtier*. Le soleil, dans une journée très chaude, frappe à plomb sur sa tête ; et, au lieu de l'abri commode que lui eussent indubitablement procuré tant d'agréables habitations de Ninive, il n'a, pour se garantir des feux de l'Assyrie, que le misérable asile qu'il s'est donné : sorte de cabane ou de pavillon, fait apparemment de quelques branches d'arbres ou de quelques feuillages. Sous ce grossier asile, rapidement ébauché, vont bientôt recommencer ses plaintes et ses gémissements. Puisqu'il n'a pas voulu de la demeure que Dieu sûrement lui avait préparée, eh bien, qu'il s'accommode de celle que sa faible industrie a construite à la hâte ; qu'il accepte et subisse la situation de son choix. Au reste, toujours ingénieux à se créer des incommodités, les esprits inquiets, mécontents, semblent aussi prendre plaisir à le faire, et, comme ils sont résolus à se plaindre toujours, ils veulent, au moins, en avoir quelque sujet.

Toutefois la passion de Jonas le châtiât encore plus sévèrement que tout le reste. Si elle avait répandu la tristesse dans Ninive, elle le faisait souffrir, lui, plus que pas un habitant de la cité. Telle est la constitution morale de notre être : chaque penchant vicieux de notre âme porte en soi sa punition. Il n'est pas de maître dur, pas de bourreau cruel, comme une passion que nous laissons régner sur nous : c'est l'enfer anticipé, comme la sanctification est le ciel sur la terre. Ainsi, par exemple, l'esprit volontaire, l'humeur égoïste et mécontente, empoisonne toute la vie du malheureux qui s'y livre et le rend semblable au malade que la fièvre dévore ou que la goutte torture ; où que ce soit que vous le placiez, dans un palais comme sous le chaume, partout il porte avec soi la verge qui le fouette. C'est l'état de l'âme, non la position, qui fait le bonheur ; tel est heureux dans toutes les situations de la vie, qui aime le Seigneur et accepte avec plaisir Sa volonté ; tel autre n'est à

l'aise nulle part, qui ne fait ni l'un ni l'autre : tandis que Joseph, Paul et Silas chantent dans leurs prisons, Saül, Achab et Hérode se désolent sur leurs trônes.

Ce que nous venons de dire de l'humeur chagrine et volontaire, nous voudrions le répéter au sujet du dépit et de l'irritation. L'esprit colère ne châtie pas moins rudement le malheureux qui s'y abandonne ; aussi la sainte Écriture dit-elle que « le dépit réside dans le sein du fou » (Eccl. 7). Il n'y a, en effet, qu'un insensé qui puisse lui donner asile dans son cœur. La colère remplit l'âme de fiel et d'absinthe ; elle enchaîne la raison, obscurcit l'entendement, tyrannise la volonté, trouble la conscience et entraîne non seulement à l'injustice et à la cruauté envers les hommes, mais à la révolte contre Dieu. Voulons-nous, frères ! jouir de quelque repos ici-bas, combattons de toutes nos forces ce penchant et tous ceux qu'on vient de nommer ; luttons corps à corps avec le péché qui habite en nous, sous quelque forme qu'il se manifeste ; si nous ne le tenons asservi, il nous gouvernera en despote et n'aura pas plus pitié de nous que Satan ; plus nous lui laisserons de place dans notre cœur, plus il nous y mettra à l'étroit ; et, cruels envers ceux dont le bonheur nous avait été confié, nous ne le serons cependant pour personne autant que pour nous-mêmes.

À ces réflexions suggérées par le verset cinquième, ajoutons-en d'un autre genre. Nul doute, disions-nous plus haut, que le roi et ses princes n'eussent reçu Jonas dans leurs palais avec tous les honneurs dus à son caractère de prophète et d'ambassadeur de Dieu ; mais, à l'agréable retraite qu'il eût trouvée dans la royale demeure, Jonas a préféré la chétive habitation qu'il vient de se construire en peu d'instant. Eh bien, l'asile du prophète nous apparaît comme un emblème de tous les faux appuis et de toutes les vaines jouissances d'ici-bas ; pauvres refuges, cabanes d'un jour, impuissantes à nous abriter des ardeurs brûlantes du soleil de la tribulation, que sont-elles auprès de la douce et parfaite sécurité, auprès des joies pures et célestes que l'âme chrétienne trouve dans la communion de son Rédempteur !

Nous voyons également dans le pavillon du prophète une image de toutes les vaines religions du monde, de leur justice mensongère, de leurs espérances fallacieuses. Adam, ayant écouté le démon, perdit la robe d'innocence dont Dieu l'avait paré, et demeura nu ; vainement essayait-il ensuite de se couvrir lui-même à l'aide de quelques feuilles de figuier [Gen. 3, 7] : triste manière de remplacer le beau vêtement dont il venait de se dépouiller ! Autant dénués de sagesse que leur père, les fils, hélas ! rejettent le radieux manteau de justice qu'Emmanuel leur présente pour se couvrir des haillons souillés de leur justice personnelle. Méprisant la sûre retraite que Dieu nous a préparée en Son Bien-aimé, ils se créent, par leur travail propre, un asile de leur invention. Pauvres humains abusés ! votre cabane vous garantirait-elle au jour de Sa colère ? « Votre retraite de mensonge » tiendrait-elle contre le torrent débordé de Son indignation (És. 28) ? Ou votre ceinture de feuilles de figuier couvrirait-elle votre nudité devant Celui qui vient pour juger le monde, et dont « les yeux sont comme une flamme de feu » [Apc. 1, 14] ?

La position de Jonas était intenable. Dieu le voit. Aussi fait-Il croître et monter au-dessus de la cabane du prophète une plante pour l'ombrager, ce dont Jonas ressentit une vive joie. Il venait de décrire magnifiquement la bonté de Dieu, et maintenant il en reçoit une nouvelle démonstration. « Alors l'Éternel Dieu fit germer un kikajon qui s'étant élevé au-dessus de Jonas fit ombre sur sa tête, et le délivra de la souffrance » que lui causait la chaleur ; et « Jonas se réjouit extrêmement au sujet du kikajon ».

Kikajon : c'est le mot de l'original hébreu. On s'est beaucoup occupé de cette plante et l'on a fort désiré de savoir au juste ce qu'elle était. De là maintes disputes et force querelles. Le croirait-on ? Toute la chrétienté s'émut un jour à ce sujet. En valait-il bien la peine ? nous direz-vous. Non, certainement ; mais ainsi est fait l'esprit humain ; sur quel point de la Parole de vie n'a-t-il pas déployé cette vaine affectation de science et cette funeste manie de controverse ? Ordinairement préoccupé de l'écorce des Écritures, l'homme irrégénéré néglige habituellement de se nourrir de leur moelle, tandis que le fidèle se laisse trop facilement envahir par des points secondaires. Mais laissant les questions curieuses à ceux

qui les aiment, poursuivons « l'édification de Dieu, laquelle est en la foi » (1 Tim. 1); et ce que d'autres croient trouver dans le « vent impétueux » des discussions humaines, cherchons-le plutôt « dans le son doux et subtil » [1 Rois 19, 11-12] d'une foi simple et d'une charité sans feintise.

Au reste, sur le kikajon de Jonas, un mot doit suffire. C'était apparemment quelque plante à la tige légère et au feuillage abondant, éminemment propre à donner, en peu de temps, un frais et complet ombrage. On suppose assez généralement que c'était le *ricin* ou *palma christi*, connu chez les Arabes sous le nom de *kiki*, nom qui a beaucoup d'analogie avec celui de l'original. La tige de cette plante, creuse comme celle du roseau, présente plusieurs nœuds, de chacun desquels jaillissent de larges feuilles qui projettent une ombre précieuse. Entre les feuilles et la tige s'épanouissent des fleurs jaunes dont les graines contiennent une huile purgative. Le ricin s'élève rapidement à la hauteur d'un petit arbre. On assure que cette plante, ou quelque autre de la même famille, croît encore de nos jours, près des ruines de l'antique Ninive. L'Éternel fit donc germer en une nuit l'arbuste bienfaisant destiné à garantir le prophète; ce qui nous fournit l'occasion de signaler en passant l'un des caractères généraux de Ses miracles : Il les fait pour l'ordinaire aussi naturels, si l'on peut ainsi dire, aussi simples, et à aussi peu de frais que possible; en ce cas particulier, Il se borna probablement, comme on le voit, à activer le développement d'une plante dont la croissance naturelle est déjà si rapide.

Mais c'en est assez sur le kikajon; de l'arbuste élevons-nous à Celui qui l'a fait croître, et admirons encore Sa puissance et Son amour.

Sa puissance : en peu de moments Il prépare un frais et commode asile à Jonas que sa chétive cabane ne suffisait plus à abriter.

Son amour : Il voit la douleur de Jonas; et devant les vœux d'un fils ingrat, d'un ministre prévaricateur, Il le délivre miraculeusement. « Méchant Jonas! eussions-nous dit peut-être; s'il n'a pour abri qu'un chétif pavillon, qu'il s'en prenne à lui seul; qu'il défaille et qu'il expire sous cet asile de sa façon! ». Mais « les pensées » de Dieu « ne sont pas nos pensées » [És. 55, 8] : la même voix qui avait commandé à un poisson de recevoir dans ses flancs le prophète et de le garantir de la fureur des flots, ordonne maintenant à une plante de le protéger contre les rayons brûlants du soleil oriental; et bientôt un vaste et riche parasol recouvre la cabane de Jonas et l'ombrage agréablement.

Lisez et relisez cette belle page du saint Livre, vous, fils et filles de l'affliction. Le Dieu de Jonas n'est-Il pas aussi votre Dieu? Tout-puissant pour vous soulager, et, s'Il le veut, pour vous délivrer tout à fait, il ne Lui faut qu'un moment pour créer un abri sûr et un doux ombrage à votre âme pèlerine, traversant, fatiguée, l'aride désert de la vie, sous le soleil ardent de l'épreuve et de l'adversité; pour y faire surgir, au-dessus de votre tête, un riant kikajon dans toute l'exubérance de son feuillage et dans toute la fraîcheur de son ombre. Son cœur de père s'émeut aisément de nos douleurs; Il sympathise à toutes nos peines, même à celles qui sont l'inévitable conséquence de nos folies; Il compte nos soupirs, Il recueille nos larmes dans Ses vaisseaux [Ps. 56, 8]. Que j'aime à suivre, dans la sainte Parole, les traces de mon Sauveur; à Le retrouver avec nous dans toutes nos tribulations : avec Jacob dans sa fuite, avec Joseph dans sa prison, avec les jeunes gens dans la fournaise; avec Marthe et Marie dans leur deuil; à Le rencontrer, enfin, partout où il y a quelque larme à essuyer, quelque plaie à panser, quelque délivrance à accomplir!

Outre la puissance et l'amour du Seigneur, admirons encore Sa sagesse.

Il donne à ceux qui L'invoquent la chose même dont ils ont actuellement besoin : à Noé une arche pour s'y retirer avec sa famille [Gen. 6, 18]; à Agar au désert, une source d'eau pour y boire avec son fils [Gen. 21, 19]; à Lot, un refuge dans Tsoar [Gen. 19, 22]; aux cinq mille, du pain [Marc 6, 44]; à l'aveugle, la vue; au sourd, l'ouïe; au muet, une langue pour publier Sa charité; à Jonas, un abri contre la chaleur.

Il donne à propos. Jonas souffre; le kikajon s'élève couronné de son feuillage et calme



la douleur du prophète. La mer s'ouvre devant Israël au moment où, serré de près par les Égyptiens, il croyait déjà voir son tombeau dans la mer Rouge [Ex. 14, 21-22]; la manne tombe du ciel au désert pour le nourrir [Ex. 16, 14-15], et l'eau coule du rocher pour le désaltérer [Ex. 17, 6].

Le Seigneur aide lorsque personne ne le peut faire. Jonas est seul et nul être au monde n'a vu son angoisse; mais, ému de compassion, Dieu l'assiste. « Je n'ai personne qui m'aide » [Jean 5, 7], disait à Jésus le paralytique de Béthesda, et le Seigneur lui rend l'usage de ses membres. « Tous m'ont abandonné! » s'écriait Paul traduit devant Néron; « toutefois », ajoutait-il, « le Seigneur m'a assisté et m'a fortifié » [2 Tim. 4, 16-17].

Il secourt quand toute notre sagesse nous fait défaut. Il a vu l'impuissance de Jonas à se former un abri suffisant, et Il lui en crée un tout à la fois agréable et sûr. Les Juifs captifs en Perse allaient périr; déjà leur arrêt de mort était signé, quand Il envoie Esther et les délivre. La femme de l'évangile, après avoir inutilement donné tout son argent aux médecins, recourt à Jésus, et le Seigneur la guérit.

Ajoutez que le secours de Dieu nous vient souvent du côté d'où nous l'attendions le moins. Élie semblait près de mourir de faim lorsque les corbeaux dévorants couvrent sa table des mets du ciel [1 Rois 17, 4]. Les enfants d'Israël allaient disparaître jusqu'au dernier sous la main cruelle de Pharaon, quand la fille de ce prince recueille et élève dans son palais celui qui devait être leur libérateur. Et c'est au moment où Jonas va périr de chaleur qu'une plante crue en une nuit l'abrite et le met en sûreté.

Le Seigneur, enfin, vient à notre aide en temps opportun [Héb. 4, 16]; si, parfois, Il se fait attendre, jamais Il n'arrive trop tard. Il arrête Abraham à l'instant où, déjà levé, le bras du patriarche allait frapper Isaac [Gen. 22, 10-12]. Il ne restait plus à la pauvre veuve de Sarepta qu'une poignée de farine pour en faire un gâteau, le manger avec son fils et mourir [1 Rois 17, 12], quand Dieu survient et les provisions abondent. Encore quelques heures, et la vie de Jonas est en péril; l'Éternel se montre, et Jonas est sauvé.

Le kikajon du prophète éveille encore en nous des pensées d'un autre ordre. Mal abrité sous la cabane qu'il s'était faite, le prophète n'est, ainsi qu'on l'a vu, bien protégé que par le kikajon que le Seigneur avait fait germer pour ombrager sa tête. Que veut dire ceci, cher lecteur? Apparemment que, dans l'épreuve, il n'est pour nous d'abri sûr qu'en la miséricorde de Dieu. Vainement chercherions-nous à nous en procurer d'autres par notre industrie; nous n'y serions pas plus en sûreté que Jonas sous son pavillon. Ah! demandons plutôt à Dieu qu'Il nous crée Lui-même un asile et nous fasse la grâce d'en jouir avec reconnaissance, mais sans y attacher notre cœur; et, soit qu'Il ne juge pas à propos de le donner, ou que, après l'avoir créé, Il trouve bon de le détruire, apprenons à dire, dans le premier cas: « La volonté du Seigneur soit faite! » (Act. 21, 14). Et dans le second: « L'Éternel l'avait donné, l'Éternel l'a ôté, le nom de l'Éternel soit béni! » (Job 1, 21). Lui-même ne demeure-t-Il pas à toujours notre kikajon, notre sûr asile, « la bonne part qui ne nous sera jamais ravie » (Luc 10, 42)?

Nous avons dit plus haut que la cabane du prophète était un emblème frappant des vaines jouissances et des faux abris d'ici-bas. Nous voudrions ajouter maintenant que le kikajon de Dieu est, au contraire, une image non moins vive des consolations qu'Il répand sur les siens dans l'épreuve, de la protection, des soins paternels dont Sa bonté les entoure. Heureuse « à l'ombre du Tout-puissant » [Ps. 91, 1], l'âme fidèle Lui dit: « Tu es ma forteresse, et mon Dieu en qui je m'assure » [Jér. 16, 19]. *Le Rocher de Jacob* est pour elle comme « une source d'eau dans un pays sec et comme l'ombre d'un gros rocher dans une terre altérée » [És. 32, 2].

Nous avons dit, en outre, que le pavillon de Jonas était un emblème des vaines religions de la terre, de leur justice mensongère et de leurs trompeuses espérances. Il est doux, au contraire, de voir, dans le kikajon qui couvrit le prophète et le garantit, une riante image de la grâce qui est en Jésus, de l'entière sécurité dont jouit l'âme qui se retire sous



l'aile du Rédempteur, du plein repos, dirons-nous, et de la délicieuse fraîcheur, qu'elle trouve à Son ombre. Jésus est pour elle comme un « abri » sûr « contre le vent, comme un asile contre la tempête » [És. 32, 2]; cachée avec la colombe du Cantique dans les fentes du rocher [Cant. 2, 14], elle ne craint plus les ardeurs dévorantes du jour de la colère à venir.

Le kikajon de Jonas rappelle également cette belle promesse du Seigneur contenue en Ézéchiel (chap. 34) : « Je susciterai à mes brebis une plante de renom ; elles ne mourront plus de faim sur la terre, et elles ne porteront plus l'opprobre des nations ». Qui sont *les brebis* dont parle le Seigneur?... Les enfants d'Israël et de Juda. Et *la plante de renom*?... Le grand Rédempteur qui doit les mettre un jour à couvert *de l'opprobre des peuples* et les garantir des jugements de Dieu ; le souverain Berger qui doit « les ramener et les faire habiter sûrement en leur terre », les « paître sous sa houlette » et les « combler de ses biens » [Mich. 5, 4]. — Hâte les temps, Seigneur ! et que bientôt le peuple de ton élection vienne à la *plante de renom*, et se *tienne assis à l'ombre de Celui qui lui sera comme le sapin toujours vert* !

Mais le Messie, dans le règne de Sa gloire, ne serait-Il donc un asile que pour Israël dispersé, errant et fatigué ? Il le sera pareillement pour toutes les familles de la terre. « Je planterai, dit le Seigneur, un rameau pris de la cime du haut cèdre ; je le planterai sur la haute montagne d'Israël, il deviendra lui-même un cèdre excellent, et des oiseaux de tout plumage habiteront sous l'ombre de ses branches » (Éz. 17). Quel repos, quel bonheur que celui que goûteront, à l'ombre du « rejeton d'Isaï » [És. 11, 1], du « Germe de l'Éternel plein de noblesse et de gloire » [És. 4, 2], toutes les tribus et toutes les familles humaines, lorsque, après tant de siècles d'égarements, de crimes et de tribulations, « seront » enfin « venus les jours de rafraîchissement par la présence du Seigneur » [Act. 3, 19] ! Ah ! si nous aimons vraiment les hommes, si nous désirons sincèrement que le monde se repose enfin, dans un long sabbat, de ses longs travaux et de ses longues douleurs, si notre cœur éprouve le besoin de voir le Seigneur glorifié sur cette terre que Ses mains ont faite et Son sang arrosée, avec quelle ardeur ne nous écrierons-nous pas : Viens, Jésus ! Viens bientôt !

Mais quel effet produisit sur Jonas la vue du kikajon?... « Jonas se réjouit extrêmement au sujet » de la plante miraculeuse... « Quoi ! dirons-nous, après tout ce qui vient de se passer, *se réjouir*, et se réjouir *extrêmement*, au lieu de s'humilier ! Malheureux Jonas ! ». — Disons plutôt : Malheureux cœur humain ! Car c'est lui, c'est encore lui, que nous prenons ici sur le fait. Jonas qui le personnifie ne pense jamais qu'à soi ; qu'il soit bien logé ; que, commodément assis sous sa cabane et agréablement ombragé de son kikajon, il puisse contempler plus à l'aise la ruine toujours désirée, et toujours espérée, de la grande ville : tel est le point unique qui le préoccupe ; tout le reste l'intéresse assez peu. Le cœur ne saigne-t-il pas à le voir assis là, solitaire, se réjouissant extrêmement de la petite addition faite à son bien-être matériel par le subit accroissement d'une plante, pendant qu'il s'attriste, du plus intime de son âme, de l'étonnante transformation et du salut de Ninive ?

« Jonas se réjouit extrêmement ». Homme à imagination, peu de chose le remplit d'allégresse ou de chagrin. Il en est ainsi de toutes les âmes ardentes et passionnées : une bagatelle les attriste et une bagatelle les console, comme un joujou apaise un enfant qui crie. Mais la grâce vient-elle régner dans un cœur, elle y apporte avec elle la mesure, la sérénité, la possession de soi ; elle tempère la douleur par le sentiment de l'amour de Dieu, et la joie par celui de notre misère spirituelle ; elle nous montre toutes les choses d'ici-bas comme de petites choses, renfermées dans d'étroites limites de temps et d'espace, et ne méritant, de notre part, ni beaucoup de joie, ni beaucoup de douleur. La grâce nous fait chercher notre bonheur, non dans la jouissance passagère d'un frêle kikajon, abri d'un jour, mais dans la ferme attente de cette « maison éternelle » que nous avons « dans les cieux » [2 Cor. 5, 1] ; la grâce, enfin, nous enseigne à ne nous affliger extrêmement que d'une chose, savoir de nos transgressions (et encore y a-t-il un terme à cette douleur, puisque le Seigneur est *miséricordieux*, et qu'Il *ôte le péché*) — et à ne nous réjouir non plus

extrêmement que d'une chose, savoir de Son amour éternel et du salut qu'Il nous a donné en Jésus Christ.

« Jonas se réjouit extrêmement ». Quoi! de ce qu'il possède un kikajon! — C'était peu de chose, il est vrai, qu'un kikajon; mais c'était précisément ce dont Jonas avait besoin dans ce moment. Une petite chose venant à propos est de fait une grande bénédiction; un faible arbuste peut, selon le cas, nous rendre le même service qu'un cèdre ou qu'un chêne; l'opportunité ajoute beaucoup à la valeur des objets. Nous comprenons donc au fond la joie du prophète, et cela d'autant mieux que, à cette heure, il eût pu se croire rejeté de Dieu; mais, à la vue du kikajon, il dut se dire : *L'Éternel a pourtant soin de moi!*. Peut-être aussi prit-il cette miraculeuse intervention du ciel comme un témoignage que, malgré tout ce qui venait de se passer, Jonas était toujours l'objet spécial de Sa faveur. Qui sait même si, tout préoccupé qu'il était encore de ses affreuses espérances, il n'alla pas jusqu'à voir, dans la création surnaturelle de l'arbuste, comme un gage du prochain accomplissement de ses vœux! Jonas, s'il en est ainsi, oh! que tu prends mal les bienfaits de Dieu, et comme ton cœur calomnie le sien!

Plus qu'un mot sur l'arbuste. Après nous avoir dit que Jonas « se réjouit extrêmement au sujet du kikajon », j'eusse désiré, pour l'honneur du prophète, que la relation sacrée eût pu ajouter : « À peine, aux premières lueurs de l'aurore, eût-il aperçu l'abri inespéré que, pénétré de reconnaissance, il rendit grâces à Celui qui, loin de le punir, lui donnait ce nouveau témoignage de sa fidèle bonté ». Mais il n'en est point ainsi. Jonas se réjouit, il se réjouit même extrêmement; mais Jonas ne bénit pas. De la plante il ne sut pas s'élever à Celui qui l'avait faite. C'est très bien de se réjouir des grâces de Dieu, mais il faut savoir aussi L'en remercier; Il délivre pour qu'on Le loue. De la joie à la gratitude, la distance est donc énorme : Jonas nous le montre bien. Mais ce qu'il ne fait pas à cette heure, espérons qu'il le fera bientôt, et que, revenu enfin à lui-même, on l'entendra s'écrier : « Mon âme, bénis l'Éternel; car c'est lui qui te pardonne toutes les iniquités et qui guérit toutes tes infirmités; il garantit ta vie de la fosse et le couronne de gratuité et de compassion » [Ps. 103, 2-4].

## **Vanité des appuis terrestres (Chapitre 4, verset 7)**

« Mais le lendemain, à l'aube du jour, Dieu prépara un ver qui blessa la plante et la fit sécher ».

Jonas venait de passer en un moment d'une tristesse excessive à une allégresse qui ne l'était pas moins. Il va donc obliger le Seigneur à lui donner une leçon de modération dans la joie et à l'éprouver tout de nouveau. « Mais le lendemain, à l'aube du jour », dit notre texte, « l'Éternel prépara un ver qui blessa la plante et la fit sécher ». Telle est la vanité de tous les abris d'ici-bas; ils naissent aujourd'hui pour disparaître demain; et ce qui nous avait procuré le plus de douceur devient souvent pour nous la source des plus cruelles amertumes. Les choses même les plus innocentes, celles que « Dieu nous donne pour en jouir » [1 Tim. 6, 17], ont aussi leur ver rongeur; elles passent, Dieu demeure; elles promettent le bonheur, Lui seul le donne.

Une chose me frappe, au premier abord, dans notre verset, c'est que, oubliant tout à fait, ou ne comprenant pas du tout le but principal que Dieu s'était proposé en lui prêtant le kikajon, savoir d'amollir son cœur et de se L'attacher par la reconnaissance, Jonas, au lieu de voir Dieu dans la plante, jouit du don sans regarder à la main qui l'offre, et, tout au bienfait, oublie le Bienfaiteur.

Tel est Jonas et tels sommes-nous encore. Le Seigneur répand-Il sur nous Ses grâces, trop souvent nous en jouissons sans nous élever à Celui qui les dispense. Oubliant qu'Il nous bénit pour que nous L'aimions, nous cherchons dans la créature un bien-être qui ne

se trouve que dans Celui qui l'a faite. Le serviteur d'Abraham se rend au pays d'Aram, et y présente à la fille de Bethuel les bijoux d'argent et d'or que son maître l'avait chargé de lui offrir, non, certes, pour réjouir le cœur de la jeune fille dans la terre païenne, mais pour la gagner à Isaac et l'attirer au pays de Canaan; qu'eussions-nous pensé de Rebecca si, tout en recevant les dons du patriarche, elle eût cherché son bonheur dans leur possession et fût restée au pays de ses pères? Voilà pourtant ce que nous faisons journellement à l'égard du Seigneur, quand, jouissant de Ses grâces, nous oublions Celui qui les distribue et le but qu'Il se propose en les accordant.

Toutefois ce que Dieu donne ne suffira jamais à notre cœur; pour être heureux, il faut Le posséder Lui-même: quels dons remplaceraient pour nous le suprême distributeur de tous les dons? Israël, au pied du Sinaï, se crée un veau de l'or que Dieu lui avait donné quand il dépouilla les Égyptiens pour l'enrichir; mais que ferait pour lui la vaine et muette idole? Pourrait-elle le diriger ou le protéger au désert, le nourrir dans sa faim, le désaltérer dans sa soif et l'introduire enfin dans la terre de la promesse? Nous avons, nous aussi, nos veaux d'or, faits comme ceux d'Israël, des biens que Dieu nous dispense; mais que peuvent à notre bonheur les êtres que nous divinisons? Protégeraient-ils notre marche ou nourriraient-ils notre âme dans le désert que nous traversons? Nous introduiraient-ils enfin dans la Canaan de Dieu?

En dépit de tous les raisonnements, et malgré toutes les expériences, notre cœur demeure idolâtre. De là nos mécomptes et nos ennuis. Des millions d'hommes gémissent sans en vouloir reconnaître la cause. Encore une fois, vous souffrez parce que vous faites deux maux: «Vous abandonnez l'Éternel qui est la source des eaux vives» pour vous «creuser des citernes crevassées qui ne retiennent pas l'eau» [Jér. 2, 13]. «Retournez donc à Celui de qui vous vous êtes étrangement éloignés» [És. 31, 6], et la misère fuira loin de vous, à mesure que vous vous approcherez de Lui, comme l'obscurité des ténèbres s'évanouit devant la lumière du soleil.

Tous les hommes sont de leur nature idolâtres; mais les idoles qu'ils se forgent varient à l'infini; et parce qu'elles varient avec leurs goûts ou leurs caprices, ils se taxent mutuellement de folie; ainsi le prodigue se rit de l'avare, et l'avare se moque du prodigue. Mais, insensés les uns comme les autres malgré l'infinie variété de vos marmousets, «jusques à quand aimerez-vous la sottise? Jusques à quand emploierez-vous votre argent à ce qui ne nourrit point, et votre travail à ce qui ne rassasie point? Écoutez attentivement le Seigneur, et vous mangerez de ce qui est bon et votre âme jouira à plaisir de la graisse» [És. 55, 2].

Tout cela, nous le savons en théorie; mais en pratique nous l'oublions; «la folie est liée» à notre «cœur» sans que la verge de correction parvienne à l'en détacher [Prov. 22, 15]; nous péririons plutôt que de nous séparer de «nos vanités trompeuses». Ni les avertissements les plus sérieux du Seigneur, ni Ses punitions les plus sévères, ni les plus dures leçons de l'expérience, ne réussissent à nous désabuser; «j'aime mes idoles», dit tout bas notre cœur, et «je courrai après elles»! Tout en déclamant contre le monde, nous courtisons ses faveurs; tout en lui disant: «Monde vain, monde trompeur!», nous nous fions à ses promesses plus qu'à celles de Christ; et pendant que nous l'appelons un ennemi dangereux nous ne craignons pas de lui offrir un asile dans notre sein! Oh! qui nous sauvera de tant d'inconséquences et de contradictions?... La seule puissance de ta grâce, ô mon Dieu!

Mais, pour atteindre ce but, un des moyens que la grâce du Seigneur emploie, c'est la correction. Le Père a pour Ses enfants de salutaires rigueurs. «Il châtie ceux qu'il aime» [Apc. 3, 19] et les instruit en les châtiant. Jonas s'est attaché à la plante, oubliant Celui qui l'avait donnée; le Seigneur commande; incontinent un ver s'avance, blesse le précieux arbuste; aussitôt la sève s'appauvrit, les branches s'inclinent, le feuillage languit; adieu bel ombrage, adieu commode et agréable asile! Le prophète, qui hier s'égayait à ton ombre, que va-t-il éprouver à son réveil?

Leçon frappante pour tous les Jonas ! nous voulons dire, pour tous ceux qui se fient plus à la plante qu'à Celui qui d'un mot l'a fait croître ; qui, d'un mot aussi, peut la faire périr, et d'un autre mot en faire surgir cent autres à la place. Dieu est jaloux ; Il fera sécher l'un après l'autre tous nos kikajons, à mesure que nous leur donnerons notre cœur ; déjà le ver destructeur est à leur racine, et, pour blesser à mort la plante bien-aimée, il n'attend plus que le signal de Dieu.

Mais le Seigneur est clément et miséricordieux autant qu'Il est jaloux. Avant de nous frapper, Il nous presse, Il nous somme de ne pas nous attacher à ce qui va périr ; de rechercher ce qui ne se flétrit point, la grâce du Fils, l'amour du Père, la communion de l'Esprit Saint, « l'héritage incorruptible » [1 Pier. 1, 4]. Que s'Il nous trouve disposés à ne tenir que de Lui nos biens terrestres, à n'en jouir qu'avec actions de grâce et dans Sa communion, loin de nous les ravir, Il nous les multipliera peut-être ; ou si, reconnaissant que nous avons eu tort de leur donner notre cœur, et déplorant notre idolâtrie, nous revenons à Lui repentants et humiliés, après avoir menacé de nous les ôter quand ils nous étaient en piège, peut-être nous les rendra-t-Il lorsqu'Il nous verra décidés à ne les posséder qu'en Lui. Un cantique anglais, dont nous n'offrons ici qu'une traduction pâle et décolorée, exprime cette pensée avec bonheur.

« 1. Comme autrefois à Jonas, le Seigneur, pour adoucir mes heures de tristesse, m'avait préparé un agréable kikajon ; fraîche était son ombre, douces étaient ses fleurs.

2. Apprécier ce beau don du ciel était sûrement chose fort légitime. Mais bientôt, ô folie de mon cœur ! bientôt la plante eut voilé à mes regards le céleste Donateur, et, en peu d'instant, ma joie se trouva changée en un cuisant chagrin.

3. Comme j'admira l'arbuste, sa forme élégante, son délicieux ombrage et son fruit excellent, le Seigneur offensé commande à un ver invisible de s'approcher de la plante chérie, et de la miner sourdement.

4. L'arbrisseau se fane et je frémis. Mais je refoulai le murmure dans mon cœur, et, confessant ma folie, je dis au Seigneur : Pardonne à ton enfant, mon Dieu ! et fais grâce à son kikajon.

5. Qui dira Son amour ? Il entendit mes soupirs, Il soulagea ma douleur. Sa parole, arrêtant le ver rongeur, fit à l'instant même revivre la plante bien-aimée.

6. Et mon âme alors de Lui dire : Non, Seigneur ! non, mon kikajon ne m'appartient plus ; il est à toi, à toi seul qui pour moi le fis croître ; naguère idole de mon cœur, la plante de ton amour ne fleurira plus désormais qu'à ta gloire ! »

Telle est la pensée qu'exprime si bien le cantique. Que si d'autres sentiments nous animent ; si les témoignages d'amour dont le Seigneur embellit notre vie, arrêtant nos regards, nous voilent l'éclat de Sa face, et que, contents de jouir de Ses bienfaits, nous vivions dans l'oubli de Celui qui les dispense, oh ! sûrement alors Il dira au ver destructeur : « Va, mine et dessèche la plante, ruine son beau feuillage » ; incontinent nos plus riches espérances périront, nos fleurs les plus brillantes se faneront comme si l'éclair les eût touchées. Le Seigneur en agira-t-Il ainsi dans Sa colère ? Non, mais dans Sa charité ; Il ne nous sépare de Ses dons qu'après qu'eux-mêmes nous ont séparés de la jouissance de Son amour, et, s'Il met en quelque sorte « le feu à notre champ » (2 Sam. 14), s'Il nous ôte ce que nous avons de plus cher au monde, c'est qu'Il veut ainsi nous forcer à nous approcher de Lui pour contempler Sa face et mieux jouir des effets de Sa gratuité ; c'est qu'Il veut être Lui-même notre soutien, notre ami, le confident de nos pensées, notre asile, notre tout.

Avec lui tout est paix et bonheur ; hors de Lui tout est vanité et rongement d'esprit. Considérez cet heureux du siècle. Chacun vante son bonheur, chacun envie sa prospérité ; mais qu'il vous ouvre son cœur et vous verrez peut-être avec effroi combien de peines cachées dîment ses plaisirs, combien de secrètes alarmes imposent ses jouissances, et de combien d'épines est hérissé son paradis ; la séduisante image de son bonheur s'évanouira

devant vous « comme la nuée du matin » [Os. 13, 3]; ou, pour user d'une autre expression de la Bible, vous reconnaîtrez qu'une « mouche morte a gâté tout le parfum » (Eccl. 10). Non, répétons-le, non, ce n'est pas la position extérieure, non, ce ne sont pas les circonstances qui assurent le bonheur; c'est la paix de la foi, c'est la certitude de ta faveur, ô mon Dieu! et la jouissance de ton amour. Heureuse l'âme qui t'a choisi pour sa retraite et sa part! Si tu reprends l'un après l'autre tous les appuis terrestres dont ta pitié nous avait entourés, jamais tu ne te reprends toi-même; tu demeures éternellement notre lot, notre portion, et tu vauds mieux que tout ce que tu donnes!

Il ne tient qu'à nous d'en faire l'expérience. Trop souvent peut-être avons-nous ressemblé à l'épouse du Cantique dans sa folie; imitons-la dans sa prudence. Après avoir longtemps erré dans la ville, fatiguée, battue du guet, l'épouse comprend enfin son tort et retourne s'asseoir auprès du bien-aimé. Après avoir erré longtemps nous aussi dans les sentiers de nos désirs et de nos volontés, rassasiés de mécomptes, abreuvés de dégoûts et peut-être frappés de ceux-là même à qui nous avons demandé le bonheur, puissions-nous pareillement nous réfugier auprès de l'Époux céleste et nous tenir assis à Son ombre! Jusqu'ici peut-être L'avons-nous plutôt visité que nous n'avons établi chez Lui notre habitation; demeurons en Lui; alors, nous ne serons plus inquiets, agités, malheureux; alors Lui-même ne sera plus pour nous comme un voyageur qui ne fait que passer une nuit dans le pays et n'y laisse que peu de traces de Son passage (Jér. 14); mais avec Jésus, la paix, la sérénité, le contentement d'esprit s'arrêteront sous notre tente.

Au reste, privations, désenchantements, brisements de cœur, tout nous est bon; avec des yeux plus spirituels nous lirions dans toutes ces choses le mot *amour* écrit de la main de Dieu même. La chair ne voit que le temps, Dieu embrasse toute notre existence. Il nous force, par les afflictions, à dire une fois adieu au monde et à ses mensonges pour nous attacher aux invisibles réalités du siècle à venir; car ce n'est pas vers du vide ou vers du vague que nous allons: c'est vers la Jérusalem d'en haut, c'est vers les milliers d'anges et vers Jésus qui a répandu Son sang pour nous; Il veut absolument que tout cela n'en reste pas chez nous à une confuse espérance qui revient de temps en temps quand on est triste, mais que cette espérance devienne comme une réalité et suffise à notre esprit et à notre cœur.

Notre texte suggère encore d'autres réflexions. Remarquez d'abord quel genre de correction Dieu dispense à Jonas: Il fait périr son kikajon. Il eût certainement pu le châtier de bien d'autres manières; mais c'est cette verge-là qu'Il choisit pour lui dans ce moment. Certes, Il ne pouvait l'éprouver d'une façon plus sensible. Ainsi fait le Seigneur. Il ne nous consulte pas dans le choix de nos épreuves, heureusement pour nous: des épreuves que nous choisirions ou que simplement nous accepterions, seraient-elles de vraies épreuves, et nous procureraient-elles les « fruits paisibles de justice » [Héb. 12, 11] que les afflictions sont destinées à nous faire recueillir? Il fouette pour qu'on le sente. Ne contestons pas avec les croix dont Il nous charge: ce sont des présents qu'Il prétend nous faire. « Si vous êtes exempts de la correction à laquelle tous participent », nous dit Sa Parole, « vous êtes donc des bâtards et non des fils » [Héb. 12, 8]. Le plus grand châtement qu'Il pût nous infliger, ce serait sans contredit de nous laisser sans châtement.

Remarquez, en second lieu, comment périt le kikajon de Jonas: ce fut tout à coup et au moment où le prophète allait en avoir le plus besoin; hier, dans la pleine jouissance de l'arbuste, il s'en voit aujourd'hui privé subitement et à l'heure où il va le plus vivement en ressentir la perte. Ainsi le voulait encore le Seigneur. Il fallait que Jonas sût bien, et l'Église entière avec lui, que tout ici-bas est vanité; que tout soutien terrestre n'est au fond qu'un mensonge; et que, pour l'ordinaire, la créature nous manque au moment où son appui nous serait le plus précieux, et où notre cœur est le moins préparé à s'en détacher; il fallait que nous comprissions que Dieu seul ne fait point défaut au jour de l'épreuve; que Lui seul est notre refuge, le kikajon qui ne se flétrit pas, le rocher qui nous suit au désert de la vie, pour nous couvrir de son ombre, nous protéger contre le vent et la tempête, nous rafraîchir



de ses eaux et nous restaurer de son miel.

Puis, voyez de quel instrument Dieu fit usage pour détruire l'arbuste : ce ne fut pas d'un ange puissant en force, mais plutôt d'un vil insecte ; l'Éternel parle, le vermisseau s'avance, blesse au cœur la plante et elle se fane. Dans l'ordre de la nature, comme dans celui de la grâce, Il se sert habituellement de petites choses pour accomplir Ses desseins : de faibles insectes dévorent en un moment la puissante Égypte ; les murailles de Jéricho s'écroulent au son de la trompette de Josué ; les Madianites et tous les Orientaux, nombreux comme des sauterelles, tombent devant la petite troupe de Gédéon, et jonchent de leurs cadavres la riche plaine de Jizréël. Chaque jour, dans un ordre de choses plus modeste, Il fait servir les causes les plus chétives à traverser nos plans, à ruiner nos espérances, à tarir nos sources de félicité terrestre. Tous les moyens sont également à Sa disposition. Il emploie jusqu'à notre corruption pour châtier notre corruption : d'innombrables essaims de petits vers rongeurs sont à la racine de nos prospérités temporelles et les dévorent en secret : c'est le mécontentement d'esprit, c'est le chagrin, c'est l'avarice, c'est la jalousie, l'orgueil, ou l'égoïsme enfin sous ses mille formes.

Remarquez, en outre, que le ver qui blessa le kikajon du prophète était invisible. Jonas vit bien l'effet, mais il est probable qu'il en ignora d'abord la cause. Que de fois nous voyons nos kikajons se flétrir de même l'un après l'autre, sans que nous sachions précisément quelle main les a frappés ; et si l'on nous demandait comment notre joie s'est, en peu de temps, changée en douleur : Je l'ignore, répondrions-nous dans plus d'un cas ; tout ce que je sais c'est qu'avec Naomi j'étais allée pleine et que maintenant je retourne vide [Ruth 1, 21]. Puisse-t-on du moins ajouter alors avec un pieux pontife : « C'est l'Éternel, qu'il fasse ce qui lui semblera bon ! » [1 Sam. 3, 18] et avec un saint monarque : « Je me suis tu et n'ai point ouvert la bouche, parce que c'est toi qui l'as fait ! » [Ps. 39, 9].

Enfin, comme on a pu le remarquer aussi, l'insecte qui détruisit le kikajon ne vint pas de lui-même, mais envoyé de Dieu. Tout le monde parle de la divine providence, et peu de gens y croient en réalité ; la plupart des hommes nient de fait son action ou la confinent dans d'étroites limites. Que des choses extraordinaires se passent dans le monde, on y reconnaît encore la main du suprême Régulateur ; mais quant aux circonstances ordinaires de la vie on pense assez communément que Dieu ne s'en mêle que peu ou point. C'est, en quelque sorte, l'exclure du monde qu'Il a fait. Il est cependant un cas dans lequel on parle volontiers de la providence, de la bonne providence, comme on la nomme alors, c'est quand tout semble aller au gré de nos souhaits. Mais que nos consolations terrestres prennent des ailes et s'envolent ; que nos appuis charnels se brisent l'un après l'autre sous notre main, alors nous en accusons tout ce qui nous entoure ; comme si l'être qui a détruit ou compromis notre repos terrestre, comme si la pauvre créature humaine, avec son imprudence, son inconstance ou sa malice, était autre chose que le ver que Dieu Lui-même avait préparé et mis à l'œuvre ! Oh ! qu'il est à la fois plus sage, qu'il est plus simple pour l'esprit en même temps que plus sûr pour la conscience et plus doux pour le cœur, de remonter tout droit à la cause première, et de voir Dieu Lui-même dans tout ce qui nous arrive ! Rappelons-nous encore la conduite de David envers Shimhi ; et, comme le roi d'Israël, au lieu de frapper le vermisseau qui a reçu la permission de détruire notre kikajon, taisons-nous plutôt sous la paternelle verge du Seigneur, ou n'ouvrons la bouche que pour reconnaître la justice et la modération du châtement qui nous atteint.

Encore un mot sur notre texte. On peut distinguer en deux sortes nos jouissances terrestres : celles qui sont permises, dans de certaines limites du moins, et celles qui ne le sont dans aucun sens et à aucun degré. Tout ce que nous venons de dire s'applique plus spécialement aux premières. Ajoutons un mot sur les autres — funestes kikajons, abris trompeurs, que nos passions créent et que Dieu maudit ! Un ver aussi est à leur racine ; mais ce ver c'est plus que le mécompte, plus que l'ennui ou le serrement de cœur qui accompagne le désappointement. C'est ici-bas le remords, ce ver rongeur, qui flétrit et consume lentement notre âme, et empoisonne toute notre vie ; et, dans le monde à venir,

c'est « le ver qui ne meurt point » [Marc 9, 44, 46, 48], ver affreux qui doit dévorer le coupable, et lui faire expier, dans une éternité de douleurs, les perfides caresses de la convoitise, les fausses et passagères délices du péché. Redoutable pensée ! Que, toujours présente à notre esprit, elle nous presse de plus en plus, frères ! de repousser loin de nos lèvres la coupe enchanteresse dont la liqueur, douce un instant à la bouche, sera éternellement amère aux entrailles. Et vous, pécheurs que déchire à cette heure le remords, cet enfer du temps présent, et que l'enfer éternel menace de ses plus horribles supplices ; vous, cœurs angoissés, ne perdez point courage ; il est en Israël un médecin compatissant qui nous nettoie de toutes nos souillures, qui nous sauve tout à la fois du remords et de l'enfer, et dont le sang précieux guérit toutes nos blessures, celles de notre conscience (et le remords est-il autre chose ?), comme aussi celles de notre cœur.

Tels sont les principaux enseignements que nous donne notre verset. Avec quelle éloquence il nous prêche l'instabilité des biens d'ici-bas et la vanité des créatures ! Avec quelle puissance il nous crie : Maudit est l'homme qui s'en fait un appui ! Plantes éphémères, que la bonté du Seigneur fait germer pour nous au désert que nous traversons, aujourd'hui elles ombragent agréablement notre sentier ; demain peut-être laisseront-elles notre tête exposée sans abri aux ardeurs du soleil de l'affliction. Ah ! puisse enfin l'expérience que déjà tant de fois nous avons faite de leur fragilité, en sevrer à tout jamais notre cœur !

Au reste, tout ce qui nous vient du Seigneur nous est avantageux ; soit qu'Il donne ou qu'Il reprenne, c'est toujours notre bien qu'Il se propose ; bénissons-Le quand Il fournit au pauvre voyageur fatigué un abri sous lequel il se réjouit un jour, et bénissons-Le quand Il l'ôte ; bénissons-Le quand Il offre à Sa colombe une branche pour y poser un instant le pied, et bénissons-Le quand, par l'épreuve et le mécompte, Il la force à se renfermer dans l'arche ; surtout rendons-Lui grâces lorsque, brisant sur notre tête « le roseau agité du vent » [Matt. 11, 7] qui n'abrite ni contre l'orage ni contre le hâle, Il nous oblige à chercher notre refuge à l'ombre du « cèdre excellent », asile assuré « des oiseaux de tout plumage » [Éz. 17, 23].

Lui-même est notre retraite. Il est notre aliment, notre breuvage. Il est notre tout. On parle avec admiration de cet arbre (le cocotier) que le Créateur a si richement doté qu'à lui seul il fournit au pauvre Indien, dénué d'autre ressource, tout ce dont il peut avoir besoin : l'aliment dont il se nourrit, le lait dont il se désaltère, un abri contre la chaleur, l'huile, le vin, le vêtement, tout en un mot, si bien que, dans l'ordre de la nature, on pourrait presque le nommer l'arbre de vie. Eh bien, cet arbre précieux est une image de ce que le Seigneur est à Son enfant dans l'ordre de la grâce : avant tout, un sûr abri contre les traits de la justice divine, un précieux refuge dans les peines de la vie ; mais aussi le lait qui le fait croître, la viande qui le nourrit, le manteau qui le couvre, le vin qui le fortifie, l'huile qui le console, l'éclaire et le sanctifie. Il est, Lui, véritablement l'arbre de vie. Lui seul peut suffire à tous nos vœux, combler tous nos désirs. Parfaitement beau, souverainement aimable, Il ne cessera jamais de ravir notre cœur ; immuable, éternel, Il ne nous sera jamais ôté ; immense, infini, de Sa plénitude Il répandra sur nous éternellement grâce pour grâce. Cette âme qu'Il fit si grande, parce qu'Il la fit pour Lui, Lui seul aussi peut en remplir toutes les capacités, en satisfaire toutes les puissances affectives. On comblerait plus vite le vaste bassin de l'océan des filets d'eau qui arrosent nos prairies, qu'on ne remplirait le cœur humain de toutes les affections et de toutes les voluptés d'ici-bas. C'est toi, Seigneur ! qui es notre vie et notre félicité : Toi seul es notre nourriture au-dessus de toute substance, la source unique où notre âme doit boire aux siècles des siècles, « le rocher de notre cœur » [Ps. 73, 26], le seul kikajon que nul ver ne puisse atteindre et dont le feuillage toujours frais ombragera notre tête durant tous les âges de l'éternité.

## Le vœu téméraire (Chapitre 4, verset 8)

« Et, comme le soleil se levait, Dieu excita un vent oriental presque imperceptible, de sorte que, le soleil donnant sur la tête de Jonas, il tomba comme en défaillance, et, souhaitant en lui-même de mourir, il dit : La mort me vaut mieux que la vie ! ».

Il n'y a bien souvent qu'un pas de la montagne de joie à la vallée de deuil. Jonas, après une nuit heureusement passée sous le double abri de sa cabane et de son kikajon, se voit, à son réveil, privé tout à coup de la plante chérie qui lui avait servi de pavillon ; et le soleil, qui va paraître à l'horizon, le brûlera bientôt de tous ses feux.

La chaleur du jour est très élevée en Assyrie et dans tout l'Orient, tandis que la fraîcheur de la nuit y est presque insupportable. Les variations extraordinaires du thermomètre y justifient la plainte de Jacob à Laban : « De jour la chaleur me consumait, et de nuit la gelée » [Gen. 31, 40]. La température qui règne dans le jour ne se peut comparer qu'à celle d'une journée fort chaude du mois d'août au midi de la France. En Mésopotamie, l'Euphrate et le Tigre fument comme une source thermique. Si le voyageur fatigué se trouve exposé sans abri aux rayons du soleil, il soupire après l'ombre d'un rocher, qu'il préfère à tous les trésors du monde, et jamais il ne sent mieux qu'alors tout ce qu'a de beau l'oracle d'Ésaïe : « Voici, un roi règnera selon la justice ; il sera comme l'ombre d'un gros rocher dans une terre altérée » [32, 1-2].

Ordinairement une épreuve ne vient pas seule. Pour surcroît de maux, l'Éternel excita, dès le lever du soleil, « un vent oriental presque imperceptible » qui souffla sur le prophète. L'hébreu dit : « un vent oriental sourd, ou tranquille, ou subtil », c'est-à-dire, un vent qui, agitant à peine l'air, en augmentait plutôt la chaleur. Ce vent pouvait tenir de celui que les Arabes appellent *samoun*, les Persans *sam*, les Turcs *samiel*, et dont l'haleine s'enflamme au contact des sables du désert. À mesure qu'il s'approche, les nuages se teignent d'une couleur pourpre, et tout le ciel prend un aspect sombre et alarmant. Dans les contrées où le samoun exerce ses ravages, en Turquie, en Perse, en Égypte, il brûle les moissons, consume les hommes et les bêtes, et détruit tout ce qu'il trouve sur son passage. L'Écriture a de fréquentes allusions à ce vent pestilentiel (Job 27 ; Ps. 103 ; Jér. 4 ; Éz. 17 ; Os. 13 ; etc.). Comme, en général, il souffle à un ou deux pieds du sol, ceux qui le pressentent ont le temps de sauver leur vie en se jetant soudain par terre, les pieds tournés contre le torrent destructeur, aspirant aussi peu que possible jusqu'à ce qu'il soit entièrement écoulé.

Si donc, comme il est permis de le croire, le vent qui souffle à cette heure, tient réellement du samoun, la détresse de Jonas s'explique aisément : tandis que le soleil d'Assyrie, *donnant sur sa tête*, le brûle de toutes ses ardeurs, le vent *oriental* verse sur lui des flots d'un air pestilentiel et l'étreint de son haleine incendiaire. L'infortuné se trouve comme dans le lit d'un torrent qui roulerait une lave embrasée ; la fièvre le dévore, le chagrin le consume, et les forces physiques et morales l'abandonnent en même temps.

Avant d'aller outre, nous désirons proposer une remarque qui se lie encore au point de vue symbolique du livre. Il nous semble qu'on ne peut lire cette page de l'Écriture, tout ce dépit de Jonas à la vue de la païenne Ninive sauvée, l'espoir que néanmoins il conserve toujours de la voir périr sous un jugement de Dieu, l'isolement et l'abandon, toutes les privations et les souffrances auxquelles il se condamne, comme s'il eût pris à tâche de s'infliger lui-même le châtement qu'il méritait, l'imparfait abri qu'il se crée, celui que la compassion de Dieu lui donne, puis lui reprend, le vent enfin qui le brûle de son haleine ardente ; — il nous semble qu'on ne peut lire toutes ces choses, sans porter les regards sur le peuple du fils d'Amitthai, sur cette nation juive que préfigurait le prophète ; sans se rappeler la haine d'Israël pour les Gentils, son dépit et sa colère de les voir, par la foi et par la repentance, rendus participants du salut de Dieu ; sans se ressouvenir de toutes les tribulations que sa malice lui a justement attirées, comme aussi de la protection

miraculeuse dont le Seigneur l'a si miséricordieusement entouré au sein même de sa longue révolte contre le ciel et contre la terre (És. 8, 21, 22 ; Zach. 5, 6-11). Mais retournons à Jonas.

Ainsi que nous l'avons déjà dit, c'est au moment où le prophète va sentir tout le prix de son kikajon, que cet abri lui manque, et, au lieu de la jouissance qu'il avait espérée, la douleur fond sur lui comme un tourbillon. C'est bien souvent de même au moment où nous attendons notre bonheur des créatures ; c'est quand nous disons en quelque sorte : « Le jour va paraître, je me lèverai et me reposerai à l'ombre de mon kikajon » ; c'est alors que la main de Dieu qui l'avait donnée, abattant tout à coup notre agréable retraite, couvre à nos pieds le sol de ses débris. En même temps que nos espérances s'envolent et que la consolation fuit notre tente, la douleur s'y installe à la place, et y demeure jusqu'à ce qu'elle nous ait appris la grande leçon : « Vanité des vanités, tout est vanité et rongement d'esprit » [Eccl. 2, 17].

Cependant Jonas s'étonne, et ne comprenant pas l'intention du Seigneur, il se livre au murmure et souhaite « en lui-même de mourir ». Bien souvent nous ne comprenons pas mieux que lui la pensée de Dieu quand Il nous prive de nos appuis terrestres ; nous nous étonnons, nous murmurons peut-être, oubliant que, par l'épreuve, Il veut détacher notre cœur de ce qui périt pour le lier irrévocablement à ce qui demeure ; Il veut répondre à tant de prières que notre légèreté a pu perdre de vue, mais que Sa fidèle charité a soigneusement recueillies pour les exaucer en Son temps et à Sa manière. Je dis, en particulier, à Sa manière. Souvent, en effet, la croix est Sa réponse à nos pieux soupirs. Un autre cantique anglais, dont voici la traduction presque littérale, exprime admirablement cette pensée.

« 1. J'avais supplié le Seigneur de me faire grandir en foi, en amour, en spiritualité ; de me faire mieux connaître Son salut ; et rechercher Sa face avec plus d'ardeur.

2. C'était Lui-même qui formait en moi de tels vœux, et Lui-même aussi daigna les réaliser ; mais, hélas ! de quelle manière ?... Par une voie qui faillit me réduire au désespoir.

3. Je m'étais flatté que l'heure fortunée viendrait où, exauçant tout à coup mes soupirs, la puissance victorieuse de Son amour soumettrait enfin mes penchants rebelles et donnerait à mon âme un repos assuré.

4. Mais qu'a fait le Seigneur ?... Il m'a révélé les plaies de mon cœur et a permis aux puissances de l'enfer d'assaillir à l'envi mon âme.

5. Sa main, Sa propre main, a même semblé vouloir aggraver mes maux ; elle a traversé tous mes plans de bonheur, ruiné mon kikajon, abattu mon cœur jusque dans la poudre.

6. Seigneur ! me suis-je alors écrié plein d'effroi, poursuivrais-tu donc ton vermisseau jusqu'à la mort ?... C'est ainsi, m'a-t-Il répondu, que j'exauce ta prière ; oui, c'est par de tels moyens que je veux te communiquer une mesure plus abondante de mes grâces.

7. Toutes ces épreuves, c'est moi qui te les dispense pour t'affranchir de l'orgueil et du moi charnel, pour anéantir tes projets de bonheur terrestre et t'obliger à chercher enfin ton repos en moi seul. »

Tel est le cantique, et telle aussi la marche du Seigneur envers les siens ; nous ne comprenons pas toujours ce qu'Il fait ; mais l'heure vient où ce qui nous aura fait répandre nos larmes les plus amères sera peut-être le sujet de nos plus ardents alléluias.

Accablé sous le poids de ses maux, Jonas tombe et s'évanouit. Quelle créature infirme que l'homme !... Mais Dieu prend-Il plaisir à voir Jonas défaillir de la sorte sous la double action du vent oriental et du soleil assyrien ? Oh non ! Les « pères de notre chair » ont pu nous punir selon leur caprice ; le « Père des esprits » ne nous châtie jamais qu'avec justice et pour notre profit [Héb. 12, 9]. Par Ses paternelles disciplines, Il a voulu « purifier » le prophète de « son écume » (És. 1), et, entre autres leçons, lui donner celle de l'humanité et celle de l'humilité. Celle de l'humanité : Jonas ayant de fait désiré de voir brûler Ninive, il

faut que ce cœur dur sache un peu ce que brûler veut dire. Celle de l'humilité : il faut que, par le sentiment de sa fragilité, cet esprit altier apprenne ce qu'est la créature humaine, *une ombre qui passe et ne revient plus*, et que son orgueil soit enfin brisé et abaissé jusque dans la poussière.

Cette double leçon d'humanité et d'humilité, autant que le prophète de Gath-Hépher, nous avons besoin de la recevoir ; c'est pourquoi le Seigneur prend soin de nous la donner. Nous voit-Il durs, insensibles, orgueilleux, prêts à rompre plutôt qu'à plier, Il dit au vent de l'épreuve : « Souffle sur cet esprit superbe » ; et au soleil de l'adversité : « Frappe de tes rayons ce cœur endurci ». À l'instant, le vent et le soleil obéissent et nous défailloons. Est-ce à dire qu'Il prenne plaisir à nos douleurs ? Oh non ! Mais Il veut aussi que, par la communauté des souffrances, nous apprenions la sympathie, et l'humilité par le sentiment de notre faiblesse et de notre fragilité.

Mais que dirons-nous du vœu que la douleur arrache au prophète ? Cette mauvaise pensée que dès longtemps il nourrissait en son cœur et que déjà sa bouche avait exprimée, cette mauvaise pensée le maîtrise enfin tout à fait. Il murmure, il se dépite ; et toujours aux prises avec tout ce qui le blesse et le contrecarre, il souhaite de quitter enfin ce monde : « La mort me vaut mieux que la vie » ! Le vœu de Jonas, comme nous l'avons déjà dit, est le vœu de l'égoïsme : « Puisque Ninive vit, et que mon kikajon a péri, eh bien, que je meure ! ». C'est le vœu de la colère ; il crie, il hurle, plutôt qu'il ne prie ; or, de telles prières, loin de diminuer notre charge, ne font, au contraire, que l'augmenter en augmentant notre culpabilité. C'est le vœu d'un cœur inégal, ardent, passionné, hier ivre de joie à la vue d'un faible arbuste, aujourd'hui succombant presque à la douleur que sa perte lui fait ressentir. Au reste, il est de règle qu'une affection désordonnée donne naissance à une affliction qui ne l'est pas moins ; ce que nous possédions avec trop d'ardeur, nous le perdons avec trop de chagrin ; et, dans l'un et l'autre cas, nous manifestons également notre folie : fous lorsque la prospérité nous transporte de joie, nous le sommes tout autant quand l'épreuve nous terrasse au point de nous faire dire : « La mort me vaut mieux que la vie » !

Le vœu de Jonas est de plus celui de l'ingratitude. Pourquoi désirer ainsi la mort, après avoir accompli de si grandes choses, et quand on peut espérer de la bonté de Dieu d'en accomplir de tout aussi grandes, si ce n'est de plus merveilleuses ? C'est enfin le vœu de la témérité. Quoi ! mourir avec une mauvaise passion dans le cœur ! « La mort », s'écrie Jonas, « me vaut mieux que la vie » ! Heureusement pour lui, le Seigneur, au lieu de le prendre au mot, décida par le fait même que, dans cette triste disposition de son âme, la vie, au contraire, lui valait mieux que la mort.

Le vœu de Jonas n'a pourtant rien qui nous surprenne : c'est le vœu de l'homme naturel ; la chair répugne à la douleur ; il n'appartient qu'à la grâce de nous réconcilier avec l'épreuve, en nous la montrant comme une correction du Père et comme une occasion fournie au Fils de déployer Sa vertu dans notre infirmité (Héb. 12 ; 2 Cor. 12). Louez la vie tant qu'il vous plaira ; depuis la chute elle dit : « Ne m'appelez plus *Naomi* (agréable), car mon vrai nom est *Mara* (amertume) » [Ruth 1, 20]. L'homme naturel, en proie à la souffrance, appelle de tous ses vœux la mort qu'il envisage comme le terme de ses travaux. L'insensé ! il ne voit que l'affranchissement de ses peines actuelles, et il oublie qu'« après la mort suit le jugement » [Héb. 9, 27] ! Il lui tarde d'en finir avec la vie et sa « légère affliction » [2 Cor. 4, 17] ; quoi ! pour commencer l'éternité avec ses tourments ? Il appelle le jour de l'Éternel ; mais « malheur à vous », dit le prophète, « qui désirez le jour de l'Éternel ! De quoi vous servira le jour de l'Éternel ? Ce sont des ténèbres et non pas une lumière » (Amos 5). Il demande à grands cris la mort quand il n'a, dans le cœur, rien de ce qui prépare pour le ciel, et qu'il a, au contraire, tout ce qui peut conduire au feu qui ne s'éteint point. Pauvre pécheur, ton aveuglement tient du prodige ! Une femme infidèle qui a son amant dans sa maison, et que son époux vient à surprendre au moment où elle le croyait encore absent, ouvrirait-elle à l'instant la porte à son mari qui frappe, et s'empresserait-elle d'aller recevoir un époux dont elle doit redouter la juste indignation ?



Le méchant économe qui a dépensé tout le bien de son seigneur, ou le dépositaire paresseux qui a enfoui dans le sol le talent de son maître, entendraient-ils agréablement la voix qui leur crie : « Rendez compte de votre administration » [Luc 16, 2] ? Ah ! quelle charité, pécheur, et quelle longanimité que celle qui te retient encore, et comme malgré toi-même, « sur la terre des vivants », auprès de la « fontaine » qui demeure toujours « ouverte pour le péché et pour la souillure » [Zach. 13, 1], et des eaux d'où jaillissent la vie et le salut !

Il sera bon, maintenant, pour notre instruction, de comparer le vœu de Jonas avec d'autres vœux, plus ou moins analogues, que contient la Parole de Dieu. D'abord avec celui de Moïse au désert.

Dégoûté de la manne et épris de convoitise, le peuple à Tabhéra s'était mis à pleurer et à dire : « Qui nous fera manger de la chair ? Il nous souvient des poissons que nous mangions en Égypte, ... des concombres, des melons, des poireaux, des oignons et des aulx, et maintenant... nos yeux ne voient rien que manne ! » (Nomb. 11). Moïse, ayant « ouï le peuple pleurant » chacun « à l'entrée de sa tente », en avait ressenti une vive peine, et donnant essor à sa douleur, il avait dit à Dieu : « Pourquoi as-tu affligé ton serviteur ? Et pourquoi n'ai-je pas trouvé grâce devant toi, que tu aies mis sur moi la charge de tout ce peuple ? ... D'où aurais-je de la chair pour en donner à tout ce peuple ? ... Je ne puis le porter moi seul... car il est trop pesant pour moi ; que si tu me fais ainsi, je te prie, si j'ai trouvé grâce devant toi, de me faire mourir, de peur que je ne voie mon malheur » [v. 10-15].

Le vœu qu'exprime Moïse, semblable dans la forme à celui de Jonas, en diffère beaucoup pour le fond. D'abord, Moïse ne demande à mourir que s'il doit continuer à « porter lui seul tout ce peuple », et parce qu'il appréhende de succomber sous le faix ; mais s'il reçoit des aides et qu'il « ne voie point son malheur », alors il consent à vivre, heureux de servir encore Celui qui l'avait honoré d'un si beau ministère ; au lieu que Jonas veut mourir, absolument mourir, que Dieu l'assiste ou non.

Il y a plus : Moïse, avons-nous vu, ne désire la mort que parce qu'il craint de fléchir sous le poids d'une administration difficile, fatigante, compliquée, que la dureté de cœur des Juifs lui rendait encore plus pénible, et dont seul il portait dès longtemps tout le fardeau ; Jonas, au contraire, veut mourir, mourir à l'instant même, après quelques jours d'un ministère peu difficile après tout et merveilleusement béni, d'un ministère que les heureuses dispositions des Ninivites lui avaient rendu si facile, et qu'elles auraient dû lui rendre si agréable.

Rapprochons de même le vœu de Jonas de celui d'Élie. « Achab venait de rapporter à Jézabel tout ce qu'Élie avait fait et comment il avait frappé de l'épée tous les prophètes de Baal ». Aussitôt Jézabel, dans sa fureur, envoie un messenger vers Élie pour lui signifier de sa part que « le lendemain, à la même heure », elle « le mettrait » certainement « au même état que l'un d'eux ». Le prophète se lève donc pour s'enfuir au désert, et là, « assis sous un genêt », il épanche devant Dieu son angoisse en ces mots : « C'est assez, ô Éternel ! Prends maintenant mon âme, car je ne suis pas meilleur que mes pères » (1 Rois 19).

Le vœu d'Élie, comme celui de Moïse, ressemble pour la forme à celui de Jonas ; mais il en diffère encore plus quant au fond. Élie, en effet, poursuivrait avec joie son pénible ministère, s'il ne savait que la méchante Jézabel en veut à sa vie ; mais il aime mieux mourir sous la main de Dieu que de périr sous le glaive de la princesse sanguinaire. Puis, l'accablante pensée de l'inutilité supposée de son ministère augmente encore en lui le désir qu'il a de quitter un monde qui veut lui faire du mal, et à qui il se persuade de ne pouvoir faire aucun bien. Mais, Jonas ! Ni le roi de Ninive, ni son peuple, ni personne au monde, ne le recherche pour le tuer ; tous, au contraire, voudraient lui multiplier les témoignages de leur dévouement ; son ministère au milieu d'eux vient d'être béni comme jamais ne l'avait été ministère d'homme, et il ne tiendrait qu'à lui qu'il le fût encore davantage. Élie veut mourir quand on le poursuit, Jonas quand on l'honore ; Élie, parce qu'il ne voit pas, ou croit ne pas voir, le fruit de ses travaux ; Jonas, quand il le voit de ses deux yeux et qu'il en devrait bénir Dieu le front dans la poudre.

Ajoutons que, tandis que Jonas dépité veut absolument mourir, que Dieu le délivre ou non, Élie découragé, mais soumis, se contente de répandre devant Lui sa plainte, et, comme autrefois Moïse, de Lui présenter le vœu de son cœur ; aussi quand le Seigneur lui commande *d'aller* et *d'oindre* encore Hazaël et Jéhu pour rois, l'un sur Damas, l'autre sur Samarie, et Élisée pour prophète en sa place, le pauvre voyageur poursuit, résigné, son rude pèlerinage ; le journalier, accablé de fatigue, achève, sans mot dire, sa laborieuse journée. Autant, enfin, nous remarquons d'orgueil et d'insolence dans cette méchante exclamation du Gath-Hépherite : « La mort me vaut mieux que la vie ! », autant trouvons-nous, au contraire, d'humilité, de douceur et de soumission pieuse à la volonté de Dieu, dans cette touchante prière du Thishbite : « C'est assez, ô Éternel ! Prends maintenant mon âme, car je ne suis pas meilleur que mes pères ».

L'Ancien Testament nous offre encore d'autres vœux qui ressemblent plus ou moins à celui de Jonas ; par exemple, celui de Job et celui de Jérémie (Job 7 ; Jér. 20). La comparaison de ces vœux avec celui du prophète de Gath-Hépher donnerait lieu à des réflexions du même genre que celles que nous venons de présenter ; mais tous nous semblent plus ou moins empreints de l'esprit de la loi ; hâtons-nous d'arriver à ce qu'on pourrait nommer le vœu de l'évangile.

Paul, prisonnier pour Jésus à Rome, désire quitter enfin la tente passagère de ce corps mortel pour s'en aller auprès de son Sauveur : « Car », dit-il, « Christ est ma vie et la mort m'est un gain ; or s'il me vaut la peine de vivre dans la chair et ce que je dois choisir, je ne le sais pas ; car je suis pressé des deux côtés, ayant le désir de m'en aller et d'être avec Christ, ce qui est beaucoup meilleur ; mais il est plus nécessaire à cause de vous que je demeure dans la chair, et ce que je sais avec certitude, c'est que je demeurerai et continuerai à demeurer avec vous tous, pour l'avancement et la joie de votre foi » (Phil. 1). Tel est le vœu de l'apôtre. Or ce vœu, comme on le voit, n'est ni celui de la fatigue, ni celui du découragement ou de l'accablement, encore moins celui du murmure et de l'insolence ; c'est le souhait d'une piété tendre et soumise, d'un cœur tout dévoué à Jésus et à ses frères ; à bien des égards c'est vraiment le vœu modèle.

Remarquez d'abord l'état spirituel de celui qui l'exprime : « Christ », dit-il, « est ma vie et la mort m'est un gain ». Certes, avec une telle foi on peut désirer la mort, car on sait où l'on va après cette vie ; si donc, avec l'apôtre, nous pouvons dire : « Christ est ma vie et la mort m'est un gain », alors comme lui nous pouvons désirer le départ de ce monde ; autrement ce que nous demanderions à Dieu ce serait de fait le travail non le repos, l'échange des légères afflictions de cette courte vie contre les tourments éternels du monde à venir.

Puis, voyez tout ce qu'il y a de vérité, de simplicité chrétienne et de mesure dans le vœu de l'apôtre : il a, dit-il, « le désir de s'en aller pour être avec Christ » ; combien ce langage diffère de celui qu'inspire l'ardeur exagérée, l'impatience charnelle et fébrile d'une spiritualité prétentieuse et montée, qui s'est plus d'une fois démentie au dernier moment !

Considérez, en outre, pour quelle cause Paul désire déloger. Ah ! ce n'est pas seulement pour n'être plus dans ce monde, en butte à ses peines, à ses combats ; c'est avant tout pour être avec Christ ; c'est pour en avoir fini avec le péché qui L'offense, c'est pour Le contempler face à face, pour L'aimer enfin comme Il mérite d'être aimé et chanter éternellement Sa charité. Beaucoup moins préoccupé des fatigues de la route que du bonheur dont il jouira dans le sein du fidèle et tendre ami de son âme, Paul languit d'arriver à sa destination ; au lieu que, trop absorbés par les peines et les ennuis du voyage, d'autres voudraient le voir se terminer brusquement, dans le seul but d'en voir cesser les privations et les douleurs. Et tandis, enfin, que le vœu de l'apôtre respire l'oubli de soi et l'amour du Seigneur et de la perfection, le nôtre, hélas ! est trop souvent empreint d'un lâche égoïsme.

Admirons, enfin, comment Paul soumet à Dieu son désir, se montrant tout disposé à différer son départ aussi longtemps que le voudra le Seigneur. « Je suis pressé des deux

côtés », écrit-il à ses chers Philippiens, « ayant le désir de m'en aller pour être avec Christ, ce qui est beaucoup meilleur ; mais il est plus nécessaire à cause de vous que je demeure dans la chair ». Figurez-vous une femme éloignée de son époux. Celui-ci lui écrit de venir le rejoindre, mais sans amener avec elle son petit enfant ; le cœur de l'épouse vole auprès de son mari, mais ses entrailles s'émeuvent pour la chétive créature qu'elle doit quitter et qui a besoin d'elle ; de sorte qu'elle se trouve péniblement tiraillée entre les deux objets de son affection, son amour conjugal la poussant vers l'un, mais sa tendresse maternelle la retenant vers l'autre. Eh bien ! telle est en ce moment la position de saint Paul. Il aspire de tout son être à s'unir à l'Époux divin ; néanmoins il est prêt à rester ici-bas avec ses frères, aussi longtemps que l'exigeront le bien de leurs âmes et la gloire de Dieu. Tandis que l'intérêt personnel règne plus ou moins dans les vœux que nous venons de rappeler, l'amour du Seigneur et de Son Église, le plus noble dévouement domine dans celui de Paul. Jonas de sa nature, mais Jonas soumis au joug de Dieu, l'apôtre subordonne entièrement son bien-être individuel aux grands intérêts de Jésus Christ.

Touchante et sublime opposition que celle que nous présente cette admirable page du Nouveau Testament ! « Bien qu'il me convînt personnellement à *moi* Paul de m'en aller auprès de Jésus et que cela me fût infiniment meilleur, cependant je suis tout disposé à demeurer encore avec *vous* pour votre affermissement et je sais aussi pour certain que j'y demeurerai ». Jamais, non, jamais le *moi* ne fut plus noblement sacrifié au *vous*. Et pourtant l'apôtre n'ignorait pas quelles seraient pour lui les conséquences du prolongement de son séjour sur la terre ; il avait déjà passé de nombreux jours de son pèlerinage dans les douleurs et dans les chaînes ; c'est encore d'une prison qu'il écrit, et il savait que l'affliction lui serait fidèle jusqu'à la mort ; mais il savait aussi que « la grâce de Jésus lui suffisait » [2 Cor. 12, 9] ; il savait que « nul ne vit pour soi » [Rom. 14, 7] ; et « sa vie ne lui était pas précieuse, comme d'achever avec joie sa course et le ministère qu'il avait reçu du Seigneur Jésus pour rendre témoignage à la bonne nouvelle de la grâce de Dieu » [Act. 20, 24].

Il est écrit : « Imitons le bien, non le mal » [3 Jean 1, 11]. Que notre vœu de délogement ne soit donc, ni celui de Jonas dépité, ni même celui de Moïse fatigué, d'Élie découragé ou de Jérémie accablé, mais bien plutôt celui de Paul rempli de foi et d'espérance, de Paul étreint de la charité de Christ ; qu'il ait aussi pour fondement la foi vivante au Seigneur Jésus ; pour caractère distinctif, la vérité, la mesure et la sobriété d'un désir humblement soumis à la volonté de Dieu ; pour motif, le besoin de déloger afin d'être avec Christ, sans nulle distraction, sans nul partage, affranchis du fardeau du péché plus encore que de celui de la vie ; qu'il ait, enfin, pour tempérament et pour contrepoids ce généreux désintéressement d'un cœur qui se sacrifie noblement à la gloire du Sauveur. Si tel est notre vœu de délogement, certes, il n'a rien que de légitime ; nous pouvons nous y livrer avec confiance et c'est notre sûreté.

C'est aussi l'indice d'un bon état spirituel. Le chrétien selon le cœur de Dieu attend le départ, mais à son poste et pour le moment que le Maître a fixé. Il n'en devance pas l'heure par des vœux indiscrets, sachant que s'il y a de la piété à désirer la mort, il y en a quelquefois plus à endurer la vie. Ni la vanité des créatures, ni les peines de cette courte existence, ni même les afflictions de l'Église de Dieu, ne sont pour lui les vraies raisons qui doivent nous faire désirer de quitter ce monde. Il n'ignore pas non plus qu'il est d'un grand courage de consentir à vivre pour l'amour de Jésus et de Ses enfants. Si donc il souhaite le délogement c'est, avant tout, pour ne plus offenser Dieu et ne plus être témoin des outrages qu'Il reçoit chaque jour ; c'est pour être mis éternellement à l'abri de la séduction des sens, des pièges du monde et de son prince ; c'est pour aller enfin s'asseoir à la table du Seigneur, dont les miettes valent mieux que les festins des rois. Puis, le chrétien, le chrétien selon la Bible, a soif de la perfection ; or, tout en essayant d'imiter Jésus, de copier le divin modèle, sa faible main fait encore bien des fautes : il soupire donc après le moment où « il verra » le Sauveur « tel qu'il est » [1 Jean 3, 2], et « lui sera » rendu pleinement « conforme » [Phil. 3, 10]. Il

« ne connaît » d'ailleurs « qu'en partie », et il anticipe le beau jour où « ce qui est en partie sera aboli » et où « la perfection sera venue » [1 Cor. 13, 9-10]. L'amour, enfin, veut l'union ; et, bien que le racheté sache qu'il est à *Christ*, cela ne suffit point à son cœur : il a besoin d'être *avec Christ* ; il a besoin de quitter enfin les bords de cet océan d'amour où jusqu'à maintenant il n'a fait que tremper la plante de ses pieds, pour s'avancer, se plonger et se perdre dans les éternelles profondeurs de la charité de Dieu. Tout à la fois attiré vers la céleste patrie par l'amour de Jésus comme par un aimant irrésistible, et chassé vers elle par les luttes et les orages de la vie présente, il s'écrie : « Tes autels, ô Éternel des armées, mon Roi et mon Dieu ! » [Ps. 84, 3] Oh ! quand entreraï-je et me présenterai-je devant toi ! » [Ps. 42, 2].

Nous avons dit que le vœu de Paul est, à bien des égards, le vœu modèle. Nous en connaissons cependant un autre qui semble avoir plus de droits à ce titre : c'est celui que l'Esprit Saint a inscrit à la dernière ligne de la Bible et qu'Il inscrit encore dans le cœur de tous les rachetés. Ce vœu, le voici : « Viens, Seigneur Jésus ! » [Apoc. 22, 20]. Ce que l'Esprit nous incline à demander, si nous Le laissons agir en nous librement, c'est la vie non la mort, c'est *la rédemption du corps*, non sa dissolution, c'est le jour de Christ, c'est la résurrection et la consommation des saints, plutôt que notre départ de ce monde et notre bonheur individuel. Le chrétien que le Saint Esprit anime véritablement n'est pas une sorte de Jonas qui ne songe qu'à soi, à son bien-être, à son salut, et ne met qu'en seconde ligne la gloire de Jésus manifestée dans l'entière délivrance de « l'Église qui est son corps » [Éph. 1, 22-23]. Il gémit, au contraire, il « soupire » par l'Esprit, en attendant « l'adoption » [Rom. 8, 23], la « révélation des fils de Dieu » [Rom. 8, 19]. « Il hâte » de toute l'ardeur de ses désirs « la venue du jour du Seigneur » [2 Pier. 3, 12]. C'est le vœu par excellence, le vœu modèle. Ah ! veuille l'Esprit qui l'inspire à l'Épouse, le mettre aussi dans le cœur de chacun de nous ! Et comme Jésus a clos toutes les révélations par ce solennel avertissement trois fois répété : « Voici, je viens bientôt », « amen ! », puissions-nous Lui répondre dans un filial et saint empressement : « Oui, Seigneur Jésus, viens ! » (Rom. 8 ; 2 Cor. 5 ; Hébr. 11 ; Phil. 3 ; 2 Tim. 4 ; 1 Thess. 3 ; 4 ; 5 ; 2 Thess. 3 ; Tite 2 ; 1 Jean 3 ; Apoc. 22 ; etc.).

### **Le dialogue (Chapitre 4, versets 9-11)**

« Alors Dieu lui dit : Fais-tu bien de t'irriter ainsi pour ce kikajon ? — Jonas répondit : Je fais bien de m'irriter ainsi jusqu'à souhaiter la mort. — L'Éternel lui répliqua : Tu voudrais qu'on eût épargné le kikajon pour lequel tu ne t'étais donné aucune peine, que tu n'avais point fait croître, qui était né dans une nuit, et qui a péri la nuit suivante ; et moi n'aurais-je pas épargné Ninive, cette grande ville, où il y a plus de cent vingt mille créatures humaines, qui ne savent pas distinguer entre leur main droite et leur main gauche, et qui contient un si grand nombre d'animaux ? ».

Quel livre que la Bible, et dans la Bible quel livre que celui de Jonas ! Et dans ce livre enfin quelle page que celle qui le termine ! Quels interlocuteurs et quel dialogue ! Quelle étonnante révélation de nos plaies et quelle manifestation plus étonnante encore de la longanimité de Dieu !

Alors « Dieu dit à Jonas : Fais-tu bien de t'irriter ainsi pour ce kikajon ? ». C'est une répréhension, mais la répréhension d'un père sage et compatissant, jaloux de corriger son enfant de peur qu'il ne périsse, et raisonnant avec lui pour le ramener à son sens. Quelle douceur dans la forme du reproche, et quelle charité dans le fond !

Ce que le Seigneur reprend en Jonas, ce n'est, remarquez-le bien, ni sa tristesse, ni son chagrin, mais uniquement son dépit, sa colère. Libre au prophète de pleurer son kikajon ; mais s'irriter contre Celui qui l'a fait sécher, mais se dépiter contre son divin bienfaiteur !... Voilà ce que Dieu condamne justement en lui. « Fais-tu bien de t'irriter pour

ce kikajon! ». Que de choses dans ce peu de mots! « Fais-tu bien, toi, créature intelligente et immortelle, de te dépiter pour la privation d'une plante éphémère, et devais-tu compter sur un faible arbrisseau? Tu as perdu une plante, « fille d'une nuit » (hébreu). Mais fleurir un instant, puis se faner et périr, n'est-ce pas la commune destinée de toutes les plantes? Ta douleur ou ta colère te rendrait-elle l'arbuste que tu regrettes, et ton dépit changerait-il rien à ton sort! Puis, à la place de cet asile d'un jour, Dieu ne peut-Il pas t'en donner un autre plus sûr à la fois et plus commode, et Lui-même ne demeure-t-Il pas à jamais ton abri? Si Jonas a perdu la plante, a-t-il perdu Celui qui l'avait fait croître? Et la créature enfin ose-t-elle bien dire au Créateur : Qu'as-tu fait? ».

Telle est la charité de Dieu. Étudions-nous à l'imiter. Comme lui, reprenons celui qui pèche, mais dans un esprit de douceur et de compassion; au lieu de l'irriter par des paroles fières, au lieu d'envenimer ses plaies par des formes acerbes, avertissons-le plutôt avec bonté; ménageons les esprits susceptibles, les cœurs inflammables; montrons surtout du support envers ceux qui nous ont personnellement blessés, cherchant plutôt à les *gagner* (Matt. 18) qu'à les humilier ou à les confondre; à les amener aux pieds du Sauveur qu'à les forcer de s'abaisser devant les nôtres. Si Dieu reprend avec tant de miséricorde celui qui s'égare, qui sommes-nous pour lui reprocher amèrement ses fautes? Ah! veuille le Seigneur extirper enfin de notre cœur ce malheureux orgueil qui dit tout bas au prochain : « Retire-toi, n'approche point de moi, car je suis plus saint que toi! » (És. 65); et qu'en même temps il Lui plaise de mettre en nous quelque peu de cette compassion dont Ses entrailles débordent. Quoi! nous ne pouvons, sans oublier, un instant au moins, leurs défauts ou leurs torts, voir souffrir cruellement en leur corps ceux qui nous ont offensés! Les maladies de l'âme auraient-elles donc moins de droits à notre commisération? Étrange sympathie que celle qui nous arrache un soupir à la vue de maux purement physiques, de maux dont le plus fâcheux résultat n'est, après tout, que la dissolution de ce corps de poudre, et qui nous laisse habituellement insensibles à l'aspect d'infirmités morales qui, si elles ne sont guéries, doivent nécessairement aboutir à un malheur sans fin!

Nous venons de dire qu'on doit avertir autrui dans un esprit d'amour. C'est aussi le véritable moyen d'en être écouté. Une chose par-dessus tout assure, en effet, le succès de la répréhension; c'est l'ambition même de réussir. Mais cette noble ambition, qui nous l'inspirera? Encore une fois, l'amour. Aimons donc, et nous reprendrons bien; alors, semblable à la flèche de Tell, et dirigé par un sentiment analogue au sien, notre avis fraternel, sans blesser le pécheur, frappera le péché. Mais aussi longtemps que nous ne sommes pas dans la charité, taisons-nous, réservant pour nous-mêmes nos pieux reproches et nos saintes colères, ôtant la poutre qui est dans notre œil avant de songer à ôter la paille qui est dans l'œil de notre prochain [Matt. 7, 5].

Le reproche de l'Éternel à Jonas donne encore lieu à d'autres réflexions. Ce reproche, avons-nous dit, portait bien moins sur l'abatement du prophète que sur son irritation. Il faut, en effet, distinguer soigneusement ces deux choses. La tristesse est souvent inévitable, et, en ce cas, puisse-t-elle être adoucie par la paix du Consolateur. Libre à nous, comme à Jonas, de pleurer quand Dieu nous ravit ce que nous aimions, parce que nous l'aimions trop, ou que nous l'aimions mal; libre encore à nous de Lui dire : « Épargne-nous, Seigneur! ». Mais, tout en laissant la nature naturelle, dirons-nous, tout en répandant devant Dieu des larmes qu'Il ne condamne point, et même tout en Lui disant, si nous le voulons : « Que cette affliction qui nous est survenue ne soit pas estimée petite devant toi! » (Néh. 9); acceptons franchement, le genou en terre et la main sur la bouche, le châtiment qu'Il Lui plaît de nous infliger, reconnaissant que ce châtiment demeure encore bien au-dessous de ce que nous avons mérité. Mieux vaut pour nous que nos abris, que nos idoles périssent l'une après l'autre que si nous périssons nous-mêmes éternellement. Mais, ô folie de notre cœur! c'est quand Dieu nous fait le plus de bien, en traversant nos projets terrestres, en déjouant nos vaines espérances, et en brisant nos faux appuis; c'est quand, par l'épreuve, Il nous retient ou nous replace sur le chemin du ciel; c'est alors que



nous murmurons, trop fidèles imitateurs de ces Hébreux au désert, qui Lui disaient : « Pourquoi nous as-tu fait monter hors d'Égypte et fait venir en cette solitude ? » [Nomb. 20, 5], qui se plaignaient amèrement du Seigneur, dans le temps même où Sa puissance et Son amour les conduisaient sûrement au bon pays de la promesse.

Au reste, telle est la chair. Elle répugne à la souffrance ; elle voudrait la prospérité, toujours la prospérité ; toujours un agréable ombrage, jamais un soleil ardent. Ah ! si, malheureusement pour nous, le Seigneur exauçait le vœu de sa folie, c'en serait sûrement fait de notre bonheur. Mais Il sait que la correction paternelle est tout aussi nécessaire à notre âme qu'une médecine peut l'être à notre corps, et Il nous l'envoie dans la saison et dans la mesure convenables ; tour à tour Il fait couler nos pleurs et vient les essuyer ; Il nous laisse jouir en paix du repos, et nous expose à tous les coups de la tempête. Oserons-nous Lui dire : Que fais-tu, Seigneur ? et prétendrons-nous Lui montrer de quelle manière Il doit traiter Ses chers malades ? Sombres ou riantes, toutes ses dispensations nous sont également bonnes, à leur place et en leur temps ; et, soit qu'Il donne ou qu'Il ôte, apprenons à dire : « La voie de l'Éternel est bien réglée » [Éz. 18, 29].

Nous venons d'entendre avec quelle paternelle bonté Dieu reprend Jonas. Écoutons maintenant ce que Lui répond le prophète. « J'ai bien fait », Lui dit-il, « de m'irriter ainsi jusqu'à » souhaiter « la mort ». Quand l'homme lutte avec Dieu, il se montre toujours plus violent et plus obstiné que lorsqu'il conteste avec son prochain ; et la raison en est simple. D'abord, l'affection de la chair est inimitié contre Dieu [Rom. 8, 7] ; puis, la conscience de l'homme lui crie qu'il est l'offenseur, et doit s'attendre au châtement qu'il a bien mérité ; enfin, quand il lutte avec son semblable, l'homme a l'espoir de vaincre ; mais, contraint de plier sous la puissante main de Dieu, il s'aigrit, il s'irrite. Voyez Jonas.

Ni les jugements de Dieu, ni Ses bienfaits, n'ont pu jusqu'ici vaincre la triste obstination du prophète : élevé jusqu'au ciel par les bontés du Seigneur, puis enseveli par Lui jusque dans les abîmes, puis délivré par un miracle de Son amour, nous le retrouvons jusqu'au bout fidèle à son caractère. Oh ! qu'il est heureux d'avoir affaire au Dieu *de longue attente* ! L'Éternel contrarie sa volonté, traverse ses désirs, ruine ses espérances : il ne se possède plus, il éclate et met à nu sa folie. Un feu intérieur le consume, ardent comme celui qu'il avait souhaité aux Ninivites. Le cœur ne se serre-t-il pas de nouveau à le voir parler comme il le fait, à son Dieu, à son suprême bienfaiteur ? Et pourtant il y a dans ce caractère quelque chose qui plaît et qui attache, il y a de la vérité ; et la franchise de Jonas, malgré tout ce qu'elle a de rude et de coupable, choque et révolte beaucoup moins que les hypocrites et fades douceurs que le formaliste dit à Dieu dans ses dévotions, que l'hommage mensonger qu'il ose déposer devant Lui.

De nouvelles instructions découlent pour nous de ce nouveau trait de la vie du prophète. D'abord, nous y voyons que ce sont, en général, ceux-là même qui ressentent le moins de reconnaissance pour les bienfaits de Dieu pendant qu'ils en jouissent, qui se plaignent aussi le plus amèrement quand ils viennent à en être dépouillés. Et cela doit être : comme leur cœur naturellement dur, orgueilleux, insensible à sa totale indignité, a reçu sans gratitude des biens auxquels il se croyait des titres, par la même raison, quand ils lui sont ravés, il ne sait plus que se plaindre et murmurer ; au lieu que l'âme vraiment chrétienne, humiliée, amollie qu'elle est par le Saint Esprit, et sentant que tout est grâce, pure grâce, remercie Dieu pour Ses moindres faveurs, dont elle se reconnaît complètement indigne ; et si elle souffre quand Dieu les lui retire, du moins elle ne murmure pas. Elle sait d'ailleurs qu'Il demeure à toujours la part de Son enfant, et que « toutes choses concourent au bien de ceux qui l'aiment » [Rom. 8, 28]. L'âme véritablement pieuse est tout à fait de l'avis de ce cher Hottentot lépreux, pauvre selon le monde, mais riche en Dieu, qui s'exprimait à peu près en ces termes : « J'avais travaillé assez longtemps à me bâtir une maison que j'allais achever quand une inondation est venue la détruire ; mais ce que fait mon cher Sauveur est toujours juste et bon ». — L'âme fidèle, enfin, parle comme cette épouse sublime du missionnaire Senseman, laquelle, après avoir vu périr sous le fer des Indiens

révoltés, ou dans les flammes d'un affreux incendie, les édifices et le personnel presque entier de la mission morave de Pennsylvanie, s'écriait en tombant à son tour au milieu des débris ardents qui allaient aussitôt la consumer : « Cher Sauveur, tout est bien ! ».

Ensuite, la méchante saillie du méchant cœur de Jonas nous révèle toujours mieux la profonde misère de l'homme. Voilà bien ce qu'il est de sa nature et quand la puissante grâce de Dieu ne le maîtrise pas ; oui, voilà notre cœur pris de nouveau sur le fait. Malheur à qui se livre à ses inspirations ! Plus il lâchera la bride à ses penchants mauvais, à l'impatience, au dépit, à la colère, plus il en sera dominé. La colère, répétons-le, offusque l'esprit, endurecit le cœur, compromet et fausse la règle du devoir, entraîne non seulement à faire le mal mais à le justifier. On apaiserait plus vite la mer agitée qu'on ne ferait taire ce pauvre cœur humain, une fois que l'esprit de révolte s'en est emparé. Il a toujours droit ; le prochain, la raison, Dieu même, toujours tort. Tout ce qu'il dit est bien dit, tout ce qu'il fait est bien fait. Tu fais mal, dit le Créateur. Non, je fais bien, répond insolemment la créature. Malheur à qui lui résiste ! Le sage a dit qu'il valait mieux rencontrer une ourse à qui l'on a ravi son petit qu'un fou dans sa folie [Prov. 17, 12] ; ce qu'il disait du fou, on peut le dire tout aussi bien de l'homme en colère. Au nom de notre paix et du bonheur de ce qui nous entoure, au nom surtout de la gloire de Dieu, enchaînons cette bête sauvage, ce sanglier furieux, ce lion rugissant : un tigre échappé de sa cage ne blesse que le corps ; la colère peut faire au cœur d'inguerissables blessures.

Nous venons de parler de l'homme qui se dépite contre le ciel et contre la terre. Ajoutons un mot pour ceux qui, à leur tour, se dépitent contre lui. Au lieu de le reprendre avec dureté, plaignons-le plutôt. Si sa passion répand tout autour de lui le trouble et la douleur, elle ne tourmente personne autant que lui-même. Le dépit, l'esprit de révolte, la colère est un feu caché dans les entrailles ; vous voyez bien passer devant vous quelques-uns des charbons ardents qui jaillissent de ce cœur enflammé, et de temps en temps peut-être vous en recevez des éclats ; mais l'infortuné a le brasier dans son sein ; il est dans la fournaise et le Fils de Dieu n'y est point avec lui.

Puis, rappelons-nous ce que nous sommes de notre nature, et craignons de nous frapper nous-même en frappant autrui. Ici, tel lecteur dira peut-être : « Si je me suis plus d'une fois dépité contre les hommes, au moins n'ai-je jamais blasphémé contre Dieu ». Mais si jusqu'ici le blasphème ne s'est pas trouvé sur vos lèvres, pouvez-vous dire, en vérité, qu'il n'ait jamais souillé vos pensées ? « Vous en prendrait-il bien si » le Seigneur « vous sondait » (Job 13) ? Et voudriez-vous seulement qu'Il vous remît en mémoire les secrets dialogues de votre cœur avec Lui ? Au surplus, le connaissez-vous à fond, ce cœur méchant, et savez-vous ce qu'il vous réserve d'humiliations et de douleurs ? Ah ! qu'un changement profond survienne dans vos circonstances ; que vos plans soient traversés, votre volonté contrariée, vos passions surexcitées, alors nous verrons si cette nature, qui paraît maintenant si calme, ne s'agitiera pas ; si le vent, si l'orage ne grondera pas ; si les mêmes luttes de volonté, les mêmes contestations entre le Créateur et la créature, les mêmes dépités, hélas ! et qui sait ? les mêmes blasphèmes ne se renouvelleront pas. Que d'autres, niant leur parenté avec Jonas, refusent d'en convenir, qu'ils acceptent l'épreuve, pour moi qui me connais un peu moi-même, je tremble pour ma faiblesse et je dis à Dieu : Seigneur, épargne ton enfant !

Mais comment Dieu reçut-Il la fière réponse du prophète ? Foudroya-t-Il le vermisseau qui avait osé la faire, ou du moins l'abandonna-t-il à sa dureté ? — Toujours *miséricordieux*, toujours *lent à la colère*, et *riche en grâce* : Tu voudrais, lui dit-il avec bonté, qu'on « eût épargné le kikajon pour lequel tu ne t'étais donné aucune peine, que tu n'avais point fait croître, qui était né dans une nuit et qui a péri la nuit suivante ; et moi, n'aurais-je pas épargné Ninive, cette grande ville, dans laquelle il y a plus de cent vingt mille créatures humaines qui ne savent pas distinguer entre leur main droite et leur main gauche, et qui contient un si grand nombre d'animaux ? ».

Que de choses dans cette courte et sublime apologie de sa conduite à laquelle daigne s'abaisser la Majesté divine ! « Tu voudrais qu'on eût *épargné le kikajon*, qu'on eût eu pitié de cette plante éphémère ; et moi n'aurais-je pas *eu compassion* de Ninive ? N'aurais-je pas *épargné* la grande ville<sup>12</sup> ? Si la pitié sied à l'homme méchant, ne conviendrait-elle pas au Père des miséricordes ? Et condamnerais-tu en Dieu ce que tu justifies en toi ? ».

Il y a plus : le prophète aurait voulu que Dieu épargnât un faible arbuste qu'une nuit avait vu naître, et la nuit suivante s'évanouir, plante chétive, dénuée de pensée et de sentiment ; Dieu n'aurait-Il donc pas épargné une vaste et puissante métropole, la merveille des nations, et que tant de milliers d'hommes avaient mis tant d'années à bâtir ! Le Créateur et le Dieu des Gentils, comme des Juifs, n'aurait-Il pas en compassion de tant d'âmes immortelles, capables d'un bonheur ou d'un malheur sans fin, et dont une seule valait plus que tous les ricins de la terre et que l'univers entier, puisque le gain du monde n'en compenserait pas la perte !

Mais voici encore d'autres « raisons pour la cause de Dieu » (Job 36). Quel motif Jonas avait-il de regretter si vivement son ricin ? Uniquement la perte d'un bien-être, d'un agrément de quelques heures ou de quelques jours. Et quelle raison l'Éternel a-t-Il eue d'épargner Ninive ? La gloire de Son grand nom, de ce nom saint et auguste, que Lui-même avait proclamé sur la montagne et que Jonas connaissait très bien. Puis, le prophète aurait voulu que l'Éternel épargnât une plante qui ne lui appartenait pas ; une plante qu'il n'avait ni semée ni arrosée, « pour laquelle » il ne s'était « donné aucune peine » ; et il n'entendait pas que le Créateur épargnât des millions d'hommes, ouvrage de Ses mains ! Jonas, enfin, n'avait qu'une plante et il eût tout fait pour la conserver ; le Seigneur aurait-Il donc eu tort de sauver les mille milliers de Ses créatures humaines que renfermait la grande Ninive !

Achevons le plaidoyer de Dieu. La cause de Jonas est déjà bien compromise ; encore un argument, et la voilà ruinée tout à fait. Ninive renfermait « plus de cent vingt mille créatures humaines, qui ne savaient pas distinguer entre leur main droite et leur main gauche » ; c'est-à-dire, qu'elle contenait plus de cent vingt mille enfants de l'âge de deux ans et au-dessous. Ce nombre supposait une population totale d'environ deux millions d'hommes : chiffre prodigieux assurément, mais qui pourtant cesse d'étonner quand on se rappelle les colossales dimensions de la ville et ses trois journées de circuit. Maintenant Dieu demande à Jonas s'il faudra, pour lui complaire, que cette innombrable multitude de pauvres petits êtres, qui n'avaient pris aucune part à l'iniquité des auteurs de leurs jours, périssent néanmoins avec eux, enveloppés dans la même ruine.

Parole précieuse, et dans laquelle se peint le cœur de Dieu ! Recueillez-la soigneusement, vous, parents chrétiens, et vous, en particulier, mères pieuses ! Le Seigneur aime les petits enfants, Il a compassion d'eux ; présentez-Lui donc avec confiance ceux qu'Il vous a donnés ; l'amour que vous avez pour eux n'est qu'un pâle reflet de celui qu'Il leur porte ; et s'Il regarda avec charité les enfants de pères et de mères qui n'appartenaient cependant pas à Son alliance, de quel œil d'attendrissement n'envisagera-t-Il pas les vôtres ! « Laissez venir à moi les petits enfants » [Matt. 19, 14], disait Jésus pendant qu'Il était sur la terre. « Laissez venir à moi les petits enfants », dit-Il encore du haut du ciel. Placez donc devant Lui ces chers petits êtres ; posez-les par la foi sur les genoux, posez-les sur le cœur du bon Berger ; alors, étendant Sa main sur eux, Il les bénira. Que s'Il juge à propos de les reprendre avant qu'ils aient appris à distinguer entre leur main droite et leur main gauche, ce sera pour les recueillir dans Son bercaïl ; s'Il daigne, au contraire, les laisser encore à vos soins, développez en eux cette conscience qui leur apprendra de bonne heure à distinguer le bien qu'Il agrée du mal qui Lui déplaît ; faites-leur connaître l'ami des petits enfants et que le nom de Jésus soit le premier qu'ils bégaièrent dès le berceau : plusieurs d'entre eux le répéteront encore au bord de la tombe. Encouragez enfin leurs prières enfantines, vous souvenant que, pour l'amour d'eux, le Seigneur épargna plus d'une cité et

---

12 L'hébreu signifie en même temps *avoir pitié* et *épargner* : nous avons réuni les deux sens dans l'explication, comme nous les croyons réunis dans la pensée divine.

sauva même son Église de plus d'un péril. Il le savait bien, le saint réformateur Luther, quand, voyant la cause de Christ, en Allemagne, exposée aux dangers les plus imminents, mais apprenant, d'autre part, que partout les enfants demandaient à Dieu de protéger Son évangile, il s'écriait dans la simplicité de son âme : « Les enfants prient, la Réformation n'a rien à craindre ! ».

Enfin, le Seigneur ajoute que Ninive contenait aussi une « grande quantité d'animaux ». Or, un seul d'entre eux valait à Ses yeux infiniment plus que l'arbuste, objet de tant de regrets et de tant de plaintes. Le prophète royal avait déjà dit : « Éternel ! Tu conserves les hommes et les bêtes » [Ps. 36, 6]. En effet, la bonté du Seigneur s'étend jusqu'aux animaux qu'Il a créés ; Il en prend soin et veut qu'à notre tour nous n'abusions pas de l'autorité qu'Il nous a remise sur eux (Prov. 12). Mais s'Il a ainsi pitié de Ses créatures d'un ordre inférieur, que n'éprouverait-Il pas pour l'homme qu'Il a établi dominateur sur elles, pour l'homme à qui surtout Il a donné Sa Parole et Son Fils ? Et s'Il a pitié de ceux qui ne Le servent pas, de quels sentiments Son cœur ne serait-Il pas animé envers ceux qui L'aiment ? Enfin, sachons de jour en jour entrer davantage dans l'esprit de cette parole du Seigneur Jésus : « Considérez », dit-Il, « les oiseaux des cieux. Ne donne-t-on pas deux passereaux pour une pite, et cependant il n'en tombe pas un seul en terre, sans la volonté de votre Père ; ne craignez donc point, vous valez plus que beaucoup de passereaux » (Matt. 10).

Tel est le plaidoyer de Dieu. Il a donc regardé Ninive ; Il a vu son roi, ses princes, tous ses habitants se traînant devant Lui sous le sac ; Il a vu ses petits enfants ; Il a abaissé les yeux jusque sur les animaux que renfermaient ses murs ; Son cœur alors s'est ému, Son bras désarmé a laissé tomber le glaive de la vengeance. Que Jonas s'irrite d'avoir été le plus étonnamment béni des prédicateurs ; que, dans ses vœux, il soit le bourreau de Ninive, l'Éternel en sera le Sauveur : Il sera pour la cité pénitente ce qu'Il avait été pour Jonas impénitent, le Dieu « clément, riche en miséricorde et qui se repent du mal » dont Il a menacé. Il sait d'ailleurs ce qui convient à Sa gloire, et comment sauver l'honneur de Sa justice sans compromettre celui de Sa bonté ; Il sait aussi comment garantir le crédit du prophète sans complaire à sa cruauté. Va donc, fils d'Amitthai ! Va et bénis cette miséricorde qui est la gloire du Seigneur, et dont tu osais tantôt Lui faire un reproche ! Cette bonté qui a épargné la grande ville t'épargne aussi toi, qui es plus coupable que Ninive : car tu as blasphémé, ce qu'elle n'avait pas fait, et tu as outragé Celui qui t'avait comblé de faveurs dont ne jouissait point la cité d'Assur.

Maintenant que va répondre le prophète ? Il faut nécessairement qu'il cesse de s'affliger, ou pour la grâce accordée à Ninive, ou pour le jugement dont le Seigneur a frappé son kikajon. Tel est l'inévitable dilemme dans lequel Dieu l'enferme. Comprendra-t-il la leçon ? La conclusion du livre permet de le supposer. On ne peut guère expliquer autrement le silence complet et inattendu que garde le prophète (dans ce livre écrit sous sa dictée, ou sous sa direction), immédiatement après avoir raconté son égarement et rappelé les paroles par lesquelles Dieu confondait sa folie. Nous aimons donc à nous représenter, à l'issue de la scène, amolli, touché, brisé par le support et par la charité de Dieu, ce cœur altier qui jusqu'ici s'était endurci à tous ses châtiments ; — nous aimons à le voir aux pieds du Seigneur, convaincu et vaincu, exprimant son tort par le silence plus éloquemment qu'il ne l'eût fait par les paroles les plus énergiques, et n'ouvrant enfin la bouche que pour confesser tout haut sa faute et rendre hommage à cet amour qui embrasse toutes les nations ; — que pour dire avec David : « Tu seras justifié quand tu parles » ; — avec Job : « J'ai parlé et je n'y entendais rien ; j'ai obscurci le conseil de Dieu par des paroles dépourvues de science » ; — avec Asaph : « Quand mon cœur s'aigrissait et que je me tourmentais en mes pensées, alors j'étais stupide et je n'avais nulle connaissance ; j'étais en ta présence comme une brute » (Ps. 51 ; Job 38 ; 42 ; Ps. 73) ; — que pour s'écrier avec le fils d'Amitthai lui-même, mais alors dans un esprit tout nouveau : Je *sais* maintenant, ô mon Dieu, oui je sais « que tu es le Dieu clément, miséricordieux, lent à la colère, riche en grâce



et qui te repens » aisément « du mal » dont tu as menacé !

## Sort final de Ninive

Nous avons envisagé notre texte sous son côté moral ; il nous reste à le considérer au point de vue symbolique ; c'est ce que nous ferons dans la prochaine méditation qui sera aussi la dernière ; consacrons celle-ci à dire en peu de mots ce que devint Ninive et l'empire Assyrien.

Ninive est donc sauvée, sauvée pour le moment ; sa repentance a pour un temps éloigné d'elle l'orage qui la menaçait. Le jour de la clémence divine luit et luira sur elle assez longtemps encore. Toutefois avant qu'un fort grand nombre d'années se soient écoulées, elle aura oublié le Dieu de Jonas, et repris la vieille route de ses égarements. Alors tombera sur elle la juste indignation « du Dieu des vengeances » [Ps. 94, 1] ; et sa ruine, pour avoir été différée, n'en sera que plus terrible. Rappelons sommairement ses destinées depuis l'apparition de Jonas dans ses murs, jusqu'au jour de sa complète destruction.

C'était probablement Pul, avons-nous dit, qui régnait à Ninive à l'époque où Jonas y parut. À Pul va succéder Tiglath-Piléser ; à celui-ci Shalmanésér, qui prendra Samarie et fera cesser le royaume d'Éphraïm ; après Shalmanésér viendra Sankhérib. Ce fut sous le règne de ce dernier prince que les Assyriens parvinrent au faîte de leur grandeur. Leur empire s'étendait alors des belles et hautes montagnes d'Assur, et de ses plaines fertiles, jusqu'aux rives de la mer Caspienne et du golfe Persique, à l'orient ; et jusqu'à celles de la grande mer, à l'occident : position unique peut-être sous le double rapport de la puissance politique et du commerce. Samarie, comme on l'a dit, avait déjà succombé sous les armes d'Assur. La possession de Jérusalem et de Juda semblait le complément naturel et nécessaire de la prise de Samarie. En conséquence, Sankhérib se met en marche contre la cité de Dieu.

En ce temps-là vivait Ésaïe. Il venait de prononcer cette terrible parole : « J'enverrai Assur contre la nation hypocrite ; je le dépêcherai contre le peuple de ma fureur, afin qu'il fasse un grand butin et un grand pillage, et qu'il le foule comme la boue des rues ». Mais, en même temps que l'humiliation de son peuple, le prophète avait annoncé, de la part de Dieu, le châtement et la ruine de l'Assyrien : « Malheur à Assur, la verge de ma colère !... Car après que le Seigneur aura achevé toute son œuvre dans la montagne de Sion et à Jérusalem, j'examinerai le fruit de l'élévation du cœur du roi d'Assyrie, et la gloire de la fierté de ses yeux ». Déjà maître de la plupart des villes de Juda, Sankhérib, ou plutôt son lieutenant Rab-Shaké, arrive avec de grandes forces sous les murs de Jérusalem, précédé de l'anathème de Dieu. Il prépare contre elle ses machines de guerre. Mais au moment où, le cœur enflé de ses prodigieux succès, il croit saisir une proie facile, au moment où il se flatte de « faire à Jérusalem et à son Dieu comme il avait fait à Samarie et à ses idoles » ; à cette même heure, il voit son armée tomber comme un seul homme sous le glaive de l'ange exterminateur. Alors se réalisa l'oracle d'Ésaïe : « Assur tombera par l'épée », qui ne sera point l'épée « d'un homme » ; une « épée qui ne sera point celle d'un homme le dévorera » ; — alors s'accomplit de même cette autre parole du fils d'Amots : « La lumière d'Israël sera un feu, et son saint sera une flamme, qui embrasera les épines et les ronces d'Assur tout en un jour, et consumera la gloire de son Carmel... Le reste des arbres de sa forêt sera si facile à compter qu'un enfant pourra les mettre en écrit » (És. 10 ; 31 ; 36).

L'Éternel avait dit à Assur, à ce flot destructeur, à ce torrent débordé (És. 8) : « Tu viendras jusqu'ici, mais tu n'iras pas plus loin ! ». Le coup avait été terrible ; la plaie était profonde ; toutefois elle n'était point incurable. Ninive était encore dans la plénitude de sa grandeur et pouvait, d'un instant à l'autre, envoyer contre Jérusalem de nouvelles armées. C'était toujours la grande cité de la terre, le rendez-vous général des peuples, le centre du commerce du monde entier. Riches par leur négoce, ses enfants ne l'étaient pas moins par



leurs violences et leurs déprédations : vraie famille de lions qui répandaient l'effroi tout autour d'eux et remplissaient à plaisir leur antre du fruit de leurs sanglantes rapines (Nah. 2 et 3).

Jusqu'ici les châtiments de Dieu ne l'avaient point corrigée. Ses « iniquités » continuaient de « monter devant Lui ». Avant de frapper un dernier coup, Il veut donner un dernier avertissement. Déjà le fils d'Amots lui avait implicitement annoncé, de la part de l'Éternel, un châtiment irrévocable et final. Dieu voulut qu'un autre prophète le lui dénonçât expressément, et en signalât tout au long les circonstances. Ce fut la tâche dévolue à Nahum Elkoshite. Il avait ceci de commun avec Jonas qu'il était Éphraïmite d'origine, et que sa prophétie avait aussi pour unique objet Ninive; toutefois avec cette différence qu'elle annonçait, disions-nous, la subversion complète, certaine et immuablement arrêtée, de la ville qui régnait sur les rois de la terre.

Le début en est sinistre. « Dieu est jaloux. Jéhovah est vengeur; il a la fureur à son commandement. Jéhovah se venge de ses adversaires et la garde à ses ennemis. Jéhovah est lent à la colère » [1, 2, 3]. Néanmoins Il ne « tient nullement le coupable pour innocent ». On se rappelle que cette dernière parole termine et complète le nom de l'Éternel (Ex. 34); or, comme on le voit, elle se rapporte à Sa justice. Ceci est de fâcheux augure pour Ninive. L'orage que ses iniquités avaient lentement amassé sur la grande ville gronde dans le lointain, monotone et terrible, et va fondre sur elle et l'écraser. Au temps de la longanimité de Dieu, doit succéder enfin celui de Son courroux. Or, Sa puissance pour punir le péché égale la haine qu'il Lui inspire. Ici vient une brève et magnifique description du pouvoir de Dieu dans la création, description naturellement suivie de cette solennelle exclamation : « Qui subsistera devant l'indignation du Tout-puissant et tiendra ferme devant l'ardeur de sa colère ! » [1, 6]. C'est Lui, Lui-même, en effet, qui s'avance contre Ninive. Malheur à qui provoque Son courroux ! Heureux, au contraire, qui met en Lui son assurance : car « Jéhovah est bon ; il est une forteresse au temps de l'angoisse, et il connaît ceux qui se réfugient vers Lui » [1, 7] ! Douce et précieuse parole, bien propre à rassurer les Juifs pieux que devaient naturellement alarmer les invasions successives du formidable Assur.

Le prophète revient ensuite sur le jugement qui doit frapper Ninive, et le peint sous les images les plus impressives et les plus sombres. C'est une trombe, c'est un débordement d'eau qui renverse et abat tout ce qu'il trouve sur son passage; c'est l'obscurité des ténèbres, c'est la flamme qui dévore la paille desséchée. « La détresse n'y reviendra pas une seconde fois » [1, 9].

Mais avant de se lever pour briser la ville, l'Éternel, instruisant son procès, lui remet devant les yeux la longue série de ses iniquités. C'est d'elle qu'est sorti Tiglath-Piléser, Shalmanéser contre Israël, Sankhérib contre Juda; c'est d'elle que sont sortis ces conquérants audacieux qui ont « projeté du mal contre Jéhovah et conçu le méchant dessein » [1, 11] de détruire le peuple et le culte du vrai Dieu. On ne porte pas impunément la main sur ceux que l'Éternel aime; on ne rabaisse pas impunément le Dieu vivant au niveau des divinités impures qu'enfante le cœur de l'homme, comme l'avait fait Rab-Shaké au nom de Sankhérib; Ninive doit tomber. Tel est le premier grief que Nahum met en avant contre elle, et le premier motif qu'il indique de sa ruine complète et définitive.

Il en est d'autres qu'il exposera plus bas. Ce sont les idolâtries de la métropole assyrienne. Ce sont aussi ses rapines. Oui, ses *rapines*; voilà comme Dieu, dans Son langage, nomme ce que nous appelons *conquêtes* dans le nôtre; les conquérants sont, à Ses yeux, des bêtes féroces qui emportent dans leurs tanières leur proie pour la dévorer plus à l'aise. Ce qui allume le courroux divin contre Ninive, c'est encore la corruption de ses mœurs; ce sont toutes les séductions que la cité marchande, la grande prostituée d'alors, la *paillardie gracieuse*, exerçait sur tous les peuples du monde civilisé.

Ninive, il est vrai, jouit à cette heure d'une paix profonde; mais sa prospérité fera tout à coup place à la terreur et à la calamité. Au jour prochain de sa visitation, s'appuiera-t-elle sur la multitude de ses défenseurs? Mais que peut le nombre contre Jéhovah? « Ils seront

certainement retranchés » [1, 12], dit l'Éternel.

Ici la prophétie prend une allure toujours plus rapide. L'Éternel, se tournant tout à coup vers Éphraïm ou vers Juda, lui dit avec amour : « Or, je t'ai affligé, mais je ne t'affligerai plus ; je romprai le joug » dont l'Assyrien te chargeait, « et je briserai tes liens » [1, 12-13]. Puis, revenant à Assur : « L'Éternel a donné des ordres contre toi », lui dit le prophète ; « ton nom ne passera point à d'autres, etc. » [1, 14]. Et ce n'est pas seulement une fois, c'est jusqu'à trois ou quatre fois, que la miséricorde du Seigneur envers Son peuple alterne avec Ses vengeances contre Ninive, dans la courte et sublime prophétie de Nahum.

Avec le verset 15 du chapitre premier commence la description de la ruine de Ninive, description qui remplit ensuite tout le chapitre second. Aux yeux du prophète, cette ruine est déjà consommée ; déjà apparaissent sur les montagnes les messagers qui en portent la bonne nouvelle à Jérusalem, et convient la cité sainte à « célébrer ses fêtes solennelles et à rendre ses vœux » au Puissant de Jacob, son glorieux Libérateur.

Mais l'exécuteur des jugements de Dieu, le Mède, s'avance ; le drame s'anime, l'action va s'engager. Le prophète avertit Ninive du danger qui l'attend ; il l'encourage ironiquement à organiser sa défense ; car le moment est venu où l'Éternel va briser enfin l'instrument dont Il s'était si longtemps servi pour abaisser et châtier Son peuple. Bientôt le *destructeur* enveloppe la cité reine, puis l'étreint de ses bras vigoureux. Ses chariots de guerre armés de faux étincellent au soleil ; les lances frémissent dans les mains de ses fiers soldats, couverts de boucliers resplendissants. Ninive, jusqu'alors plongée dans une complète sécurité, Ninive est tout à coup saisie d'effroi. Dans toutes ses rues, sur toutes ses places, les chars s'élancent en désordre et s'entre-heurtent violemment. Cependant le roi se rassure à la pensée de ses guerriers qui se précipitent vers les remparts. Mais la brèche est pratiquée, « les portes du fleuve sont ouvertes », et « le palais » royal « est détruit ».

Quel tableau, quelle scène ! On croit assister au siège et à la prise de la cité. Ninive, sous la figure d'une reine emmenée en captivité, apparaît au milieu de ses suivantes, les autres villes de l'empire, qui gémissent comme des colombes et se frappent la poitrine. Et cependant Ninive regorgeait d'habitants. Mais ils fuient. — Arrêtez-vous, arrêtez-vous, leur crie-t-elle. — Nul ne se retourne. La ville est tout entière au pouvoir des ennemis. « Pillez l'argent, pilliez l'or, leur dit le prophète ; car ses trésors ne se peuvent compter ; ses vases précieux sont de toute espèce ». Elle est *vidée*, elle est *revidée*, elle est *toute épuisée*, s'écrie-t-il encore ; tous les cœurs se fondent, tous les genoux se heurtent les uns contre les autres, tous les reins chancellent ; la pâleur de la mort est sur tous les visages. Où est Ninive ? Qu'est devenu le gîte des lions, la tanière qu'ils remplissaient de proie, pour en rassasier leurs lionnes et leurs lionceaux ? Le repaire de sang et de carnage est détruit, détruit pour toujours.

La dernière partie de la prophétie (chap. 3) revient sur les causes de la ruine de Ninive. « Malheur à la ville de sang, pleine de tromperies, de violences, et où la rapine s'exerce continuellement ! ». Après cet acte d'accusation, dont chaque mot accable la cité, vient immédiatement l'exécution de la sentence. Le Mède, qui en est chargé, couvre de ses innombrables phalanges la riche plaine de Ninive, et serre de près la ville. Bientôt les portes lui en sont ouvertes. Nous voici tout à coup transportés au milieu de la mêlée. « Bruit du fouet, et bruit impétueux des roues, des chevaux qui s'élancent dans la bataille, des chariots de guerre qui roulent avec fracas. Cavaliers qui brandissent leurs armes ! Éclat des glaives ! Éclair des lances ! Cris des capitaines ! Multitude de blessés à mort et monceaux de cadavres ! ».

Et de nouveau, pourquoi toute cette désolation, pourquoi toute cette ruine ? À cause de la multitude des désordres de la belle prostituée, qui vend les nations par ses fornications et les familles par ses enchantements. « Voici, je viens contre toi, lui dit l'Éternel des armées ; je te dépouillerai de tes vêtements ; je manifesterai ta honte aux yeux des nations et ton ignominie devant les royaumes. Je ferai tomber sur ta tête la peine de tes

abominations ; je te consumerai et te couvrirai d'opprobre. Et il arrivera que quiconque te verra s'éloignera de toi et dira : Ninive n'est plus ! Qui aura compassion d'elle ? Où te trouverai-je des consolateurs ? ». Il est bon de se rappeler dans quelles circonstances le prophète prononçait cette ode triomphale sur la chute de Ninive. C'était à Jérusalem, et pendant que la ville superbe était encore au faite de sa grandeur. Quel affront pour la cité royale d'entendre ce petit peuple de Judée, que sans doute elle méprisait en son cœur, lui dénoncer en termes pareils une ruine irrévocable et pleine d'ignominie ! Quel affront de l'entendre s'écrier avec un aussi amer dédain : « Ninive n'est plus ! Qui aura compassion d'elle ? Où te trouverai-je des consolateurs ? ».

L'exemple de No-Amon (No, la populeuse, la fameuse Thèbes d'Égypte, la ville aux cent portes, qu'Homère avait chantée), l'exemple de No-Amon démontrait que la ruine de Ninive était possible. Cette ville, qui remontait aux premiers âges de l'histoire, avait elle-même été, pendant des siècles, le centre d'un commerce immense ; elle possédait, elle aussi, un fleuve pour rempart ; elle comptait d'innombrables alliés ; mais ni les secours de l'Égypte, de l'Éthiopie et de la Libye, ni ses propres ressources, ni la force de sa position, ni son antiquité, ni sa gloire, ne l'avaient préservée de la ruine et de la captivité. L'exemple de No, rappelé du verset 8 au verset 10, démontrait donc que la ruine de Ninive était possible ; et le verset 11 ajoutait qu'elle était certaine et que la cité d'Assyrie, comme celle d'Égypte, boirait à longs traits au calice de la colère de Dieu.

Mais la fin de Ninive viendra-t-elle du moins après une longue et glorieuse résistance ? Non, ses tours gigantesques tomberont sous la main de Dieu qui les ébranlera, comme tombent d'un figuier les fruits précoces dans la bouche de celui qui les veut manger. Tous les préparatifs de défense sont inutiles. En vain « puises-tu de l'eau » pour en remplir tes citernes de peur d'en manquer durant « le siège » ; en vain, cité coupable, « pétris-tu l'argile », pour en faire des briques et réparer les brèches de tes murs. « Tes portes seront ouvertes à tes ennemis ». Dans ton enceinte, dans ta propre enceinte, « le feu te consumera, l'épée te dévorera », comme la « sauterelle » dévore les champs. Toutes les richesses que tes marchands, « plus nombreux que les étoiles des cieux », ont si longuement et si laborieusement accumulées, périront en un moment. Tes princes, tes capitaines, tes gouverneurs te sauveraient-ils ? Ils dorment, tes pasteurs, ô roi d'Assur ! Ils dorment quand ils devraient veiller sur tes remparts ! Tes grands reposent dans leurs tentes ; ton peuple est dispersé sur les montagnes, et il n'y a personne qui le rassemble. Point de remède à ta blessure ; mortelle est ta plaie ; tous ceux qui ont appris ta ruine ont frappé des mains sur toi ; car « qui n'a pas continuellement senti les effets de ta méchanceté » ?

Ainsi parlait le prophète de la justice de Dieu ; ainsi tonnait sa noble voix contre la cité des nations, dans la cité de l'Éternel, sous le règne d'Ézéchias, et au moment où, déjà maître du royaume d'Israël, le fier Assur menaçait celui de Juda. Bien des années après l'Elkoshite, Sophonie, sous le règne du pieux Josias, lui dénonçait, dans le même langage, les mêmes anathèmes et les mêmes jugements de Dieu. « L'Éternel détruira l'Assyrie ; il mettra Ninive en désolation, il en fera un lieu aride comme un désert. Les troupeaux se reposeront au milieu d'elle ; toutes les bêtes des nations, même le cormoran, même le butor, habiteront dans ses portiques ; leur cri retentira aux fenêtres ; la désolation sera sur le seuil ; les cèdres seront découverts. C'est là cette ville orgueilleuse qui se tenait si assurée, qui disait en son cœur : Je suis ; il n'y en a point d'autre que moi. Comment a-t-elle été réduite en un désert, comment est-elle devenue le gîte des bêtes ? Quiconque passera près d'elle se moquera d'elle et battra des mains » [2, 13-15].

Tel était l'irrévocable arrêt du ciel. L'heure marquée pour son accomplissement allait sonner. Ninive qui, la première, avait opprimé Israël et l'avait emmené captif, la première aussi, parmi les cités des Gentils, allait voir tomber sur elle les jugements du Dieu d'Éphraïm. Cent ans s'étaient à peine écoulés depuis la mort de Nahum, que déjà l'histoire avait de point en point réalisé la prophétie. La dominatrice des nations était couchée dans

le sépulcre pour ne plus se relever. Il faut raconter maintenant par quels instruments le souverain pouvoir de Dieu effectua ce que Sa justice avait irrévocablement arrêté et Sa toute-science dès longtemps annoncé. Voici du moins ce que nous en a conservé l'histoire.

Un prince guerrier gouvernait la Médie qui faisait à ce moment partie du vaste empire des Assyriens. C'était Cyaxare. L'Éternel l'avait choisi pour exécuter ses décrets. Le peuple que commandait ce prince était un peuple belliqueux qui devait se rendre de plus en plus redoutable en Orient. À la tête des Mèdes, et de quelques tribus insurgées, Cyaxare lève l'étendard de la révolte. Le roi de Ninive, fier de victoires qu'il avait remportées, et se doutant peu de la grandeur et de l'imminence du péril qui le menaçait, le roi de Ninive se livre à une honteuse et fatale inertie, comme s'il eût pris à tâche d'accomplir les paroles de l'Elkoshite. Au lieu d'organiser une résistance vigoureuse, il commande pour son armée des réjouissances publiques, et fait faire à ses soldats d'abondantes distributions de vin. Le général ennemi en est averti par des transfuges. Aussitôt il attaque les Assyriens qu'il trouva, selon l'oracle de Nahum, « entrelacés comme des épines et plongés dans l'ivresse, et qu'il consuma comme de la paille desséchée » (1, 10). Puis, chassant devant lui les débris mutilés de l'armée impériale, le *destructeur* les força de se réfugier dans Ninive; et, sans perdre de temps, il investit la place et dressa contre elle ses machines de guerre.

C'était vers l'an 625 avant J.C. Ninive était encore dans la plénitude de sa grandeur. Ses murailles colossales, avec leurs innombrables tours, s'élevaient encore intactes dans les airs, et défiaient tous les ennemis. Enfermé dans les murs de la ville, comme dans une imprenable forteresse, et protégé par le fleuve, le roi d'Assur pouvait braver le vainqueur. Il se fiait d'ailleurs à un ancien oracle annonçant que Ninive ne serait prise qu'après que le fleuve qui la baignait, après que le Tigre serait devenu l'ennemi de la cité. Si Ninive n'avait eu d'autres adversaires que les Mèdes ou les Bactriens, peut-être eût-elle subsisté longtemps encore; mais qu'étaient ces peuples révoltés, sinon les instruments auxquels *l'Éternel avait donné des ordres contre elle* et qui devaient la ruiner entièrement? La mesure de ses iniquités était comble. Son dernier jour était venu; il fallait qu'elle tombât devant la parole de Jonas, d'Ésaïe, de Nahum et de Sophonie, ou plutôt devant l'immuable parole de Jéhovah<sup>13</sup>. Après un siège de deux ans, le fleuve grossi par de longues pluies, se déborde, inonde la ville, et, abattant une portion des murailles, en ouvre l'accès aux assiégeants, selon l'expresse déclaration du prophète Nahum. Alors la sinistre prophétie dont il a été question plus haut, revenant en mémoire au roi d'Assur, le désespoir s'empara de lui; il fit dresser devant la royale demeure un immense bûcher; il y fit mettre le feu, de même qu'à son palais, et périt misérablement consumé avec toute sa famille et tous ses trésors (Nah. 2, 6).

On croit que, dans la guerre où succomba Ninive et l'empire Assyrien, le roi de Babylone avait été l'auxiliaire et l'allié du roi des Mèdes. Quoi qu'il en soit, la victoire de ceux-ci profita singulièrement aux Chaldéens; et, riche des dépouilles de Ninive, Babylone remplit dès lors dans l'histoire la brillante place que cette ville avait si longtemps occupée.

Revenons à la prophétie. Elle avait positivement annoncé que Ninive serait réduite en partie par l'eau et en partie par le feu; et l'histoire nous apprend qu'il en fut littéralement ainsi. Elle avait de plus promis à l'ennemi de riches dépouilles: « Pillez l'argent, pilliez l'or, lui avait-elle dit; emportez ses vases précieux de toute espèce »; et l'histoire nous apprend encore que les Mèdes emportèrent à Ecbatane une prodigieuse quantité d'or et d'argent et qu'ils en enrichirent leur capitale. La prophétie avait de plus annoncé que l'Éternel passerait sur Ninive comme une flamme, comme un débordement d'eau, et « la réduirait à néant »; qu'elle serait « vidée, revidée », entièrement « épuisée », et que « la détresse n'y reviendrait pas une seconde fois »... Tout cela s'est de même accompli jusqu'à un iota et jusqu'à un trait de lettre. Ninive n'est plus aujourd'hui qu'un « désert »; la maîtresse de l'Orient, devenue, selon l'oracle de Sophonie, « le gîte des bêtes » sauvages, proclame la

---

13 Ézéchiel, dans un langage sublime (chap. 31), parle aussi de la ruine de Ninive, mais comme d'un événement déjà accompli. Il prédit à Pharaon le sort d'Assur.

justice du Dieu dont elle avait jadis proclamé les miséricordes. Il est impossible de concevoir une plus entière destruction. Un auteur du second siècle de notre ère, Lucien, originaire de Samosate, l'une des villes riveraines de l'Euphrate, assure que, de son vivant, il n'en restait pas le moindre vestige, à tel point qu'on ne pouvait en indiquer le site avec quelque certitude; on ne pouvait déterminer la place où jadis s'élevait, fier et glorieux, le «cèdre» magnifique, au tronc puissant, à «la cime touffue», dont «les rameaux» abondants et vigoureux avaient si longtemps couvert de leur ombre «tous les oiseaux des cieux et toutes les bêtes des champs» (Éz. 31).

Jusqu'à nos temps, on s'était demandé ce qu'était devenue la grande Ninive. L'opulence de ses marchands, la magnificence de ses princes, les palais de ses monarques, ses gigantesques boulevards, tout avait disparu. «Où sont-ils les remparts de Ninive» (s'écriait naguère l'un des plus grands incroyables de nos jours)? Que dit-on du seul endroit qui porte encore son nom, ou qui puisse être encore considéré comme son ancien site? Que dit-on des restes d'une des plus grandes capitales du monde, de la riche métropole de l'Assyrie?»<sup>14</sup>. — Nul débris de monument royal; nulle trace de l'antique splendeur de la cité de Pul, de Shalmanésér et de Sankhérib; tout semblait avoir disparu, jusqu'à ses ruines. Sur l'emplacement présumé de l'orgueilleuse et splendide capitale de l'ancien Orient, le célèbre missionnaire américain Grant n'avait su voir, il y a dix ans à peine, qu'un petit nombre de tentes dressées par de pauvres Arabes et de pauvres Turcomans nomades. Il était réservé à M. Botta, consul français à Mossoul, de révéler au monde les ruines imposantes de la reine du Tigre. Après de longues et laborieuses fouilles, habilement exécutées à ses frais et sous sa direction, M. Botta vient enfin de retrouver les vestiges manifestes de la gloire de Ninive<sup>15</sup>. Des pierres, des sculptures, des bas-reliefs, avec des figures et des inscriptions en caractères cunéiformes, voilà tout ce qu'il reste de la maîtresse du monde. Du sein de ces ruines antiques s'élève une voix solennelle qui crie : «Tes voies sont justes et véritables, ô Roi des saints!» [Apoc. 15, 3].

Ainsi périt Ninive et le second empire Assyrien, monument éternel de la vérité, de la justice et de la puissance de Dieu. Ainsi périront, sous la main de Jéhovah, le Dieu *jaloux* et *vengeur*, tous les royaumes de la terre qui, comme Assur, font la guerre aux saints et disent dans la folie de leurs pensées : «Je suis, et il n'y en a point d'autres que moi». Ainsi passera, avec les quatre empires universels, la cité qui séduit les nations et dans laquelle Ninive revit tout entière, pour faire place au royaume du Fils de l'homme qui ne passera point. Et comme Jérusalem survécut à la royale cité d'Assur, ainsi le peuple de Dieu survivra à la mystique Babel pour entonner sur elle le chant triomphal : «Elle est détruite, elle ne se relèvera plus!» et pour régner avec le Seigneur éternellement. Les empires passent; mais le peuple des saints du Souverain demeure, et la Parole de Dieu subsiste à toujours (Soph. 2; Apoc. 18; Nahum; Daniel [7, 27]).

## Conclusion

On ne possède de la vie de Jonas que le court fragment que nous venons de méditer; mais que de choses il contient! Combien de précieuses données sur les relations intimes de la créature et du Créateur! Que serait-ce si nous avions, également écrite sous la direction du Saint Esprit, la vie entière du prophète! Nous la posséderons un jour. Nous posséderons de même la biographie de tous les enfants de Dieu. L'histoire complète des rachetés du Seigneur sera solennellement déroulée à tous les regards dans la journée de Christ. Alors quel ineffable sujet d'étude pour les bienheureux et pour les anges, et quel thème inépuisable d'actions de grâces que ce livre de divine sagesse, de providence mystérieuse et d'incompréhensible amour!

---

14 Volney.

15 Voir note précédente.



On aimerait savoir d'une manière positive où Jonas se rendit en quittant Ninive, et comment se termina sa carrière. Mais, au lieu de vouloir connaître ce que le Saint Esprit a trouvé bon de nous cacher, désirons plutôt de mettre à profit ce qu'Il nous révèle. Il a eu ses raisons pour ne nous donner que ce fragment de la carrière du prophète; c'était apparemment la seule partie de la vie de Jonas qui se liât au but que Dieu se proposait et que nous connaissons maintenant. Résumons, en l'accompagnant de quelques développements nouveaux, ce que disent là-dessus nos méditations précédentes.

D'abord, le livre de Jonas a manifestement un but moral. Il nous montre ce qu'est la nature humaine dans son état actuel; car c'est, à notre avis, une idée bien superficielle, et rendant comme inexplicable la présence du livre dans le canon sacré, que celle qui n'y voit qu'un simple fragment, un épisode de la vie d'un homme, du fils d'Amitthaï. Non, le livre de Jonas n'est pas simplement l'histoire d'un homme; c'est plus que cela; c'est l'histoire de l'homme. Jonas, envisagé dans ce qu'il est en lui-même, c'est, à nos yeux, l'homme tel que la chute l'a fait; c'est la nature humaine, dans l'enfant de Dieu comme dans l'irrégénéré, c'est la chair. Elle ne se convertit pas; elle doit périr. Paul la reconnaît en soi (Rom. 7). À côté du moi nouveau qui triomphe en Christ, il trouve en lui-même un autre moi qui obéit à la loi du péché. À proportion que l'Esprit de Dieu nous éclaire davantage nous découvrons toujours mieux en nous ce moi charnel « en qui ne réside aucun bien »; et nous le trouvons de jour en jour plus conforme à ce que nous le voyons en Jonas et en tant d'autres personnages de la Bible. Les traits, l'expression varient d'un individu à un autre; la physionomie générale demeure la même chez tous. « Comme dans l'eau le visage de l'homme répond au visage de l'homme, ainsi le cœur d'un homme répond à celui d'un autre » [Prov. 27, 19]. Même égoïsme et même insensibilité dans tous les fils d'Adam; mêmes résistances à la volonté de Dieu; même crainte que le bonheur d'autrui n'amointrisse le nôtre; même soin d'assurer notre bien-être, fût-ce au préjudice de celui du prochain; même désir secret que les autres souffrent plutôt que de nous voir privés nous-mêmes du moindre objet de nos vœux; mêmes mouvements d'impatience, de dépit, mêmes luttes et mêmes contestations avec le Seigneur. Placés dans les mêmes circonstances que Jonas, apparemment nous n'eussions pas fait mieux que lui; et, sous la plume de l'inspiration divine, notre état intérieur ne brillerait guère plus que le sien.

Jonas est donc là devant nous pour nous rappeler ce que nous sommes de notre nature et pour nous humilier; il est là pour nous manifester nous-mêmes à nous-mêmes; c'est un miroir au bas duquel nous lisons: « Tu es cet homme-là! » [2 Sam. 12, 7]. Mais Jonas est encore là dans un autre but. Il est là pour nous rassurer. Le Seigneur sait que, dans la vie des siens, il est de ces moments pénibles où, sentant plus vivement leur misère, sondant mieux la plaie de leur cœur, ils se demandent à eux-mêmes s'ils Lui appartiennent réellement. Eh bien, c'est aussi, je pense, en vue de ces heures d'une douloureuse anxiété, qu'Il a jugé bon de consigner, dans Jonas et dans toute Sa Parole, le récit détaillé des erreurs et des infirmités de Ses élus. L'enfant de Dieu, dans les moments dont nous parlons, sent tout le prix de ces pages où le Seigneur nous initie à tout ce qu'il y eut de plus intime dans Ses rapports avec Ses rachetés; où Il perce, en quelque sorte, la paroi du sanctuaire pour nous laisser entrevoir le mal qui s'y fait (Éz. 8). Ces mêmes pages de la Bible, qui sont une tache aux âmes superficielles et vaines, une impureté aux cœurs souillés, un scandale aux esprits faux et superbes, un piège aux hypocrites: ces pages divinement inspirées fortifient le chrétien; elles le rassurent et le consolent. Il y reconnaît la paternelle prévoyance de son Dieu; il en comprend, il en savoure toute l'excellence, toute la sagesse et toute la douceur; à mesure qu'il les médite, il sent son cœur renaître, ses genoux se raffermir, ses mains se relever; il s'approche avec plus de liberté du trône de la clémence divine, et, ce qu'un homme de Dieu disait du chapitre 7 de l'épître aux Romains, il le dit aussi du chapitre 4 de Jonas et de tous les passages analogues: « Béni soit Celui qui nous les a donnés! ».

Abaisser ainsi tour à tour notre cœur et le relever au besoin, tel est donc, selon nous,

le but du livre de Jonas, comme de toute la Bible. Mais autant que la turpitude de l'homme, ce livre proclame la gloire de Dieu. Premièrement, la gloire de Sa sagesse, en nous montrant de quelle manière Il parle au rebelle pour le ramener au droit sentier ; et surtout comment Il tire Sa gloire et notre bien du mal même que nous faisons. — La gloire de Sa puissance, en nous montrant comment Il triomphe à la fin de toutes nos oppositions et a toujours le dernier mot dans toutes les luttes que notre malice L'oblige à soutenir avec nous ; mais comment aussi Sa paternelle main nous garde et nous soutient jusque dans les plus sévères châtiments qu'elle nous inflige, pour nous délivrer ensuite magnifiquement au jour de la miséricorde. — Jonas proclame de même la gloire de Sa justice et de Sa sainteté, en nous faisant toucher du doigt cette vérité, que Ses menaces ne sont point vaines, et « qu'il ne tient point le coupable pour innocent » [Nah. 1, 3]. « Ta malice te châtierà » [Jér. 2, 19], nous dit-il ; et jamais parole ne fut mieux confirmée par l'expérience. Qui fait le mal, fait une verge pour s'en fouetter. Tu dis, pécheur : Je marcherai dans la voie de mes goûts, de mes penchants, de mes volontés propres. Eh bien, la douleur t'y suivra pas à pas. Tu dis : Je boirai au calice de volupté. Eh bien, tu trouveras au fond la lie d'amertume.

Voilà ce que publie Jonas. C'est ainsi qu'il exalte la gloire de la sagesse et de la puissance de Dieu, la gloire de Sa justice et de Sa sainteté. Mais par-dessus tout il exalte la gloire de Sa grâce. D'abord, dans le choix des hommes qui en sont les objets. Il prend un Jonas pendant qu'Il en laisse tant d'autres qui ne sont pas plus méchants que lui, « faisant miséricorde à qui il fait miséricorde, et ayant pitié de qui il a pitié » [Ex. 33, 19]. — Puis, dans leur justification. S'il n'est aucun péché dont notre cœur déchu ne soit capable, il n'en est non plus aucun que ne cache et ne couvre entièrement cet amour qui « ôte le péché, le crime et l'iniquité ». L'histoire du prophète met particulièrement en saillie « cette grâce qui surabonde où avait abondé l'offense » [Rom. 5, 20]. À elle, à elle seule appartient toute la gloire du salut de l'homme, à moins qu'on ne veuille dire que c'est le royaume éternel et sa félicité que méritèrent l'égoïsme et le dépit de Jonas, les tergiversations d'Abraham, l'impatience de Job, les ruses, l'adultère et le meurtre de David, la pusillanimité et le reniement de Pierre. Pesés à la balance du sanctuaire, ils furent trouvés légers. Pesés à la même balance, nous serions trouvés légers comme eux. Demandons à Dieu qu'Il ne nous y pèse pas ; ou disons à Jésus : Viens, cher Sauveur ! viens t'y placer à côté de nous ; alors, au lieu d'être trouvés légers, nous serons trouvés pesants, oui, pesants de tout le poids de ta nature sainte, de ta vie juste et de ta mort expiatoire.

Enfin, Jonas comme la Bible entière, le petit livre comme le grand qui le renferme, proclame la gloire de Dieu dans notre sanctification. Il pulvérise le brillant mensonge du libre arbitre et de la sainteté personnelle de l'homme. Il met en pleine évidence cette humiliante vérité, que si le péché ne règne plus sur les saints, néanmoins il habite encore en eux. Que ceux-là nient sa puissance qui ne l'ont jamais combattu sérieusement, cela se conçoit sans peine : le prisonnier qui demeure couché sur le sol de son cachot sentirait-il le poids de ses chaînes ? Ou le poisson qui descend le courant du fleuve en connaîtrait-il la force ? Mais le fidèle qui lutte tout de bon contre le péché sait tout ce qu'il conserve encore de vie et de vigueur jusque dans le cœur le plus sanctifié. Son expérience le lui dit. La Bible entière le lui confirme. Quelle triste révélation de la puissance du péché « dans les excellents de la terre » [Ps. 16, 3] que le livre de Jonas ! Mais en même temps quelle réjouissante révélation de la puissance de la grâce de Dieu pour le soumettre et le maîtriser entièrement ! Voyez comme elle plie cette volonté de fer et l'incline à tout ce qu'elle veut ! Voyez de quel courage elle remplit ce cœur pusillanime et quelle foi victorieuse elle met dans ce cœur incrédule ! L'histoire complète du prophète achèverait sans nul doute de faire éclater à nos yeux le triomphe de la grâce divine ; nous y verrions sûrement le boudeur humilié, l'ergoteur réduit au silence par la bonté de Dieu : nous y verrions, dompté par Son ineffable support, brisé par Sa patience inaltérable, ce cœur fier que n'avaient pu subjuguier ni Ses dons les plus éclatants, ni Ses punitions les plus terribles.

« La grâce règne ». Elle règne dans l'élection du pécheur, elle règne dans sa

justification, elle règne aussi dans sa sanctification. Voilà donc ce que dit chaque ligne de l'histoire que nous venons de lire, tel est le résumé de Jonas et de la Bible. Mais, dans le livre du Gath-Hépherite, quelle page exprime cette grande vérité plus éloquemment que celle qui le termine! Arrêtons-nous devant cette page de condescendance inouïe, de support incompréhensible. Que notre cœur s'y ranime, s'y restaure; qu'il s'y retrempe dans la contemplation de l'amour de Dieu pour nous. Jouissons de cet amour. Le Seigneur a besoin d'aimer, Il a besoin de bénir; laissons-nous aimer, laissons-nous enfin bénir par Lui; oui, laissons-nous entourer des bras de Sa dilection, et allaiter des mamelles de Ses consolations [És. 66, 11].

Toutefois ne nous contentons pas de recevoir en égoïstes les témoignages de Sa bonté paternelle; aspirons en même temps à réfléchir sur tout ce qui nous entoure quelques rayons de Sa charité. Le Seigneur, dans le livre de Jonas, laissait sûrement échapper le secret de Son amour; Il laissait deviner toute l'économie qui devait suivre, et comment, par l'irrésistible douceur de Sa grâce, Il fondrait un jour ce cœur de pierre qui résistait à tous les coups du marteau de Sa loi. Eh bien, emparons-nous du secret de Dieu pour l'appliquer à nos relations avec nos semblables; comme Lui, surmontons « le mal par le bien » [Rom. 12, 21]; et que toujours notre vengeance soit celle qui convient à Ses rachetés. Moïse Lui ayant dit un jour: « Fais-moi connaître ton chemin », reçut de Lui cette douce et précieuse réponse: « Je ferai passer devant toi toute ma bonté » (Ex. 33). La *bonté*, la charité, tel est donc le *chemin* de Dieu, le chemin dans lequel Il marche; que ce soit aussi le nôtre, et qu'à Son exemple « nous marchions dans l'amour comme ses enfants bien-aimés » (Éph. 5).

Nous venons de dire: Imitons Dieu. L'avouons-nous? Nous voudrions ajouter: Imitons aussi Jonas. — Quoi! cet égoïste, ce dur, cet insolent Jonas? — Lui-même. Non, certes, dans son égoïsme, dans sa raideur ou son obstination; mais peut-être dans sa sincérité, dans sa droiture. Jonas se montre à Dieu et aux hommes tel qu'il est; et, en tout cas, comme nous l'avons déjà dit, nous préférons les malheureuses saillies de sa rude franchise, les coupables bouillons de son impatience et de son dépit, aux hypocrites caresses et au révoltant patelinage du formalisme. Dans ce récit qu'en toute hypothèse nous tenons de lui, au lieu de raconter sommairement sa mission, comme tant d'autres l'eussent fait à sa place, il nous révèle des choses qui se passèrent entre l'Éternel et lui seul, laissant aller sa plume au gré de l'Esprit Saint qui la mène, s'étendant sur ses torts, glissant ou plutôt se taisant tout à fait sur ses regrets et sur sa repentance, jetant enfin sous les yeux de tous sa vie intime, les plaies et les turpitudes de son cœur. Ah! ce n'est pas la gloire qui vient des hommes que Jonas recherche: il a avant tout besoin de vérité; il veut qu'on connaisse bien le fils d'Amitthai, afin sans doute qu'on connaisse d'autant mieux le Dieu qui le supporta si patiemment. N'est-ce pas encore là, parmi beaucoup de misères, un beau fruit de la grâce divine? N'est-ce pas un autre triomphe de l'Esprit de Dieu sur une nature orgueilleuse?

C'est pourquoi nous le répétons: Imitons Jonas; comme lui, craignons de donner de notre état moral une idée trop avantageuse; respectons avant tout la vérité; et si, d'autre part, nous ne sommes point appelés à ouvrir notre cœur au premier venu, ah! du moins ne cherchons pas à nous faire passer pour plus spirituels, plus avancés dans la sanctification que nous ne le sommes. Abaissons-nous avec le prophète, anéantissons-nous comme lui pour que Dieu soit seul haut élevé. Le Seigneur est jaloux; Il ne donne point Sa gloire à un autre [És. 48, 11]; Il résistera toujours à toutes les prétentions de notre vanité; décidément Il ne veut pas que, ni sur la terre, ni dans le ciel, on puisse dire: Digne est Abraham, digne est David, digne est Jonas, mais uniquement: Digne est l'Agneau! [Apc. 5, 12].

Déjà si grand par son côté moral, le livre grandit encore à nos regards étudié sous le point de vue symbolique. Car, nous le savons, Jonas, envisagé dans ce qu'il a de bon, c'est le Christ considéré dans les principales circonstances de Sa vie humaine. Nous disions tantôt que le livre du prophète est autant l'histoire de l'homme que l'histoire d'un homme. C'est bien ici qu'il convient de le répéter. Le livre de Jonas est l'histoire symbolique de

l'homme, de l'homme par excellence, de l'homme-Dieu. Vu dans ce qu'il a de bon, Jonas, c'est le Messie envisagé dans les phases les plus importantes de Sa carrière terrestre. Chaque personnage typique de l'Ancien Testament est un miroir qui réfléchit un rayon de la gloire du Rédempteur. Jonas nous le montre surtout comme victime expiatoire et comme prédicateur des Gentils. Nulle part, il est vrai, le livre du prophète ne nomme le grand réparateur promis, mais partout il Le révèle à notre foi. Jonas, c'est le Christ, c'est l'entier dévouement de Sa personne adorable et le parfait sacrifice de Son amour infini ; c'est Sa sépulture, Sa résurrection ; c'est la prédication de Son évangile, de cette parole de repentance et de vie que Ses témoins devaient faire retentir en Son nom parmi tous les peuples. Christ est la clef du livre de Jonas : ce livre mystérieux ne s'explique, il ne se justifie pleinement à nos yeux que par ses rapports prophétiques avec la mort et avec la résurrection du Sauveur et leurs glorieux résultats. Nous ne nous arrêterons pas plus longtemps sur ce point de vue du livre, l'ayant suffisamment développé dans le cours de nos méditations.

Le livre de Jonas peut encore être envisagé comme l'histoire symbolique du peuple juif. Jonas personnifiait sa nation dans la conduite qu'elle devait tenir envers l'Éternel et envers les Gentils. En effet, dans ce qu'il a de mauvais, le prophète rappelle naturellement le fils aîné de la parabole de l'enfant prodigue [Luc 15, 25-28] et représente merveilleusement le Juif dans les dispositions que celui-ci devait manifester à l'égard des nations. Même ignorance des oracles et des desseins de Dieu ; même mauvais vouloir envers les païens. Jonas, par la lecture de celles des prophéties qu'on possédait de son vivant, et déjà d'après la seule parole de l'Éternel à Abraham, Jonas eût dû comprendre que *tous les peuples* de la terre seraient *bénis* un jour dans le fils du patriarche ; que c'était l'intention positive, arrêtée du Seigneur de répandre la connaissance de Son nom parmi tous les hommes. Mais le fait est que le prophète n'a pas seulement l'air de s'en douter. Voyez sa répugnance à aller porter aux nations le message divin ; voyez sa dureté, sa jalousie envers elles. C'est bien le Juif, le Juif qui, n'entrant point dans les pensées de Dieu, ne veut absolument pas que le Gentil ait part à la repentance et à la vie, le Juif qui entend garder pour lui seul les lumières de la révélation. Entre le prophète personnificateur et la nation personnifiée, la similitude est incontestable ; elle est frappante. Quiconque a lu les Actes et les épîtres sait de quel déplorable égoïsme Israël fit preuve à cet égard, avec quelle jalousie et avec quel dépit il vit les apôtres « se tourner vers les nations » [Act. 13, 46].

Mais ce que nous avons particulièrement à cœur de faire remarquer ici, c'est que les hommes les plus éminents en Israël, c'est que les Jonas d'alors, nous voulons dire les apôtres, les prophètes, les évangélistes, participèrent eux-mêmes plus ou moins à ces tristes répugnances, à ces misérables et cruels préjugés de leurs compatriotes. Vainement l'Éternel avait dit à Abraham : « Toutes les nations de la terre seront bénies en ta semence » [Gen. 22, 18] ; vainement l'avait-Il ensuite fait annoncer par tous les prophètes. Ils n'avaient pas compris leurs oracles que cependant ils entendaient lire tous les jours dans les synagogues. Ils n'avaient pas compris le Seigneur Lui-même qui leur avait personnellement enjoint « d'évangéliser toute créature ». Il y a plus : ils ne s'étaient pas compris eux-mêmes. Saint Pierre, par exemple, n'avait-il pas dit aux Juifs (Act. 3) : « C'est à vous *premièrement*, que Dieu, ayant suscité son fils Jésus, l'a envoyé pour vous *bénir*, etc. » ? Ce *premièrement* ne supposait-il pas un *secondement* ? Et ce secondement, d'après la promesse de l'Éternel à Abraham (promesse à laquelle saint Pierre faisait évidemment allusion), ce secondement pouvait-il se rapporter à d'autres qu'aux Gentils ? Eh bien, l'apôtre, tout apôtre qu'il est, ne le soupçonne pas même ; il dit, il répète tout simplement une parole que l'Esprit Saint lui a donnée, mais sans en pénétrer le sens, sans en comprendre la portée ; le voile, enfin, de l'étroitesse et de la jalousie nationale qui demeure encore sur son cœur quand il lit cette portion des oracles sacrés [2 Cor. 3, 15], le préjugé juif l'aveugle à tel point qu'il l'empêche de voir l'évidence : si bien que, sans la révélation formelle et l'ordre exprès qu'il reçut plus tard, jamais il n'eût consenti à annoncer aux



Gentils la grâce de Celui que l'Esprit Saint, par la bouche de tous les prophètes, avait cependant proclamé « la lumière des Gentils [Act. 13, 47] ! Telle est sans doute la fascination de l'homme naturel ; ce qu'il y a de plus clair dans la Bible, il ne le comprend que si le divin interprète, se plaçant, en quelque sorte, à ses côtés, lui en donne l'intelligence (Act. 8) ; mais telle est surtout la fascination du Juif, aveugle entre les aveugles, et l'invincible puissance de ses antipathies nationales et de ses absurdes préjugés.

Toutefois, à côté de l'homme rebelle à Dieu, nous trouvons en Jonas l'homme qui Lui obéit sans discussion. Sous ce nouvel aspect, Jonas personnifie encore le Juif, mais alors le Juif soumis à l'Éternel, le Juif Son messenger docile auprès des Gentils. À peine a-t-il compris à leur égard la pensée divine qu'il court leur annoncer « la repentance et la rémission des péchés » [Luc 24, 47], et qu'on l'entend publier en tout lieu que « Dieu n'est pas seulement le Dieu des Juifs », mais qu'« il l'est aussi des Gentils » [Rom. 3, 29] ; qu'il y a « un seul Dieu qui justifie par la foi la circoncision, et l'incirconcision par la même foi » [Rom. 3, 30]. Tel est du moins le beau spectacle que présente, à l'origine de l'Église, le petit nombre d'Hébreux que la grâce divine avait alors soumis au joug du Seigneur Jésus. Ce même spectacle, la nation toute entière est destinée à l'offrir au monde, selon l'immuable parole des prophètes, quand aura sonné l'heure marquée à cet effet dans les conseils de Dieu (És. 2 ; Zach. 8 ; És. 66, 13 ; Mich. 5).

Mais le livre de Jonas ne nous montre pas seulement le Juif dans ses rapports avec l'Éternel et avec les nations. Il nous peint surtout le Seigneur dans Ses relations avec les Gentils et avec Israël. D'abord avec les Gentils. Ninive, en effet, Ninive, l'illustre devancière de Babylone, n'était-elle pas le symbole anticipé de la gentilité ; et la repentance et le salut de la ville des nations, un emblème frappant de ce qui devait se passer au jour où l'Éternel se ferait connaître à tous les hommes comme leur souverain *juge*, comme *le Sauveur du monde* et *le Seigneur de tous* ? Telle, au moins, se présente à nos yeux Ninive et sa délivrance. La prédication de Jonas et son résultat merveilleux étaient, selon nous, une sorte de prophétie dramatique de la révélation que Dieu par la suite devait faire de Sa grâce à toute chair ; elle était une annonce symbolique de cette bienheureuse époque où « la repentance et la rémission des péchés » seraient « prêchées au nom » de Christ « parmi toutes les nations » [Luc 24, 47]. En même temps, elle laissait entrevoir aux Juifs leur destination future de porteurs de la Parole divine à tous les autres peuples de la terre ; elle leur faisait pressentir que le royaume du Messie serait un jour accessible à tous les hommes et que les Gentils y entreraient avec empressement, tandis que, fiers de leur descendance charnelle d'Abraham, « les enfants du royaume » se priveraient eux-mêmes des bénédictions célestes et se verraient de fait condamnés par « les étrangers et les gens de dehors ».

Surtout la conduite de l'Éternel envers Ninive nous apparaît comme une insinuation prophétique de ce qui doit arriver dans tout le monde au début de l'économie glorieuse qui va bientôt s'ouvrir. Quel spectacle magnifique que celui qui sera donné au ciel et à la terre dans ce grand jour où le Christ viendra solennellement prendre possession de Son royaume ! Il y a des siècles que le Seigneur, par Ses ministres, menace de Ses jugements les nations christianisées, et que d'innombrables Jonas les convient de Sa part à la repentance. Il ne leur dit pas : Encore quarante jours ou encore quarante ans et le monde sera châtié ; Il ne marque point le jour du jugement ; néanmoins Il en indique l'époque générale et approximative. Le Seigneur est à la porte. Tout l'annonce. À la voix de Ses chers messagers, de nombreux pécheurs « se convertissent des idoles à Dieu » [1 Thess. 1, 9]. Mais, incrédule et moqueur, le monde persévère dans sa révolte. La coupe de l'iniquité va se remplissant de jour en jour. Bientôt elle coulera par-dessus tous ses bords. Alors le Seigneur se lèvera pour exécuter Ses vengeances ; pour abolir la religion nominale, pour dévoiler et châtier l'hypocrisie ; Il se lèvera pour fouler dans la cuve de Son courroux tous les méchants qui corrompent la terre, pour briser leur chef, le *filz de perdition*, pour garrotter enfin Satan lui-même et l'enfermer pendant mille ans dans l'abîme, afin qu'il ne séduise plus les



nations [Apc. 20, 2-3].

Puis, assis sur le trône de Sa gloire, le Fils de David accomplira Ses immuables promesses. Il avait dit à Abraham « que toutes les familles » humaines « seraient bénies en lui » [Gen. 12, 3]. Cette parole qui domine toute la prophétie et qui dit à elle seule les destinées futures du monde, cette antique promesse obtiendra alors son plein et entier effet. Dieu jusqu'ici n'a béni qu'un certain nombre d'hommes pris d'entre les nations ; alors Il bénira les nations comme nations, et révélera Son grand salut à tous les peuples. Hâtons, par nos soupirs, la venue de ce jour glorieux, et, dans les saintes anticipations de cette « espérance qui ne confond point » [Rom. 5, 5], écrivons-nous avec tous les prophètes : « L'Éternel règne. Chantez à l'Éternel un cantique nouveau ; vous, toute la terre, chantez à l'Éternel ; familles des peuples, rendez à l'Éternel la gloire due à son nom » [Ps. 96, 1-3].

Enfin, le livre de Jonas laisse également pressentir ce que l'Éternel doit être un jour pour les enfants d'Abraham. Justement privée pour un temps des privilèges du royaume du Messie, privilèges dont les Gentils jouissent à sa place, la nation juive s'est vue jusqu'à maintenant poursuivie de tous les traits de la colère de Dieu. Cependant elle n'est point délaissée. Le Seigneur l'a merveilleusement soutenue sous le jugement et visiblement gardée pour le jour de la miséricorde. Au *désert* qu'elle achève de traverser, la puissance et la charité du Christ ont toujours été pour elle comme un kikajon pour la protéger. L'heure vient où le Seigneur, après avoir rassemblé « le peuple qu'il tire pour son nom d'entre les Gentils, relèvera le tabernacle de David qui est en ruines, et réparera ses brèches » [Amos 9, 11] ; où Il « éloignera de Jacob les infidélités » [Rom. 11, 26], et reprendra l'épouse qu'Il avait momentanément *répudiée* ; l'heure vient où, le signe de Jonas et du Fils de l'homme se réalisant dans cet Israël qui est « toujours aimé à cause des pères », on le verra sortir de son tombeau pour « marcher à la lumière du Dieu de Jacob » ; où, par la charité, le Sauveur brisera ces cœurs durs que jusqu'ici nul châtement n'a su vaincre. Alors « ils contempleront Celui qu'ils ont percé et mèneront deuil comme on mène deuil pour un fils unique ». Alors, déplorant à Ses pieds leur égoïsme, leur aveuglement, la dureté de leur cœur, leurs iniquités, leurs blasphèmes et tous leurs crimes, ils déposeront enfin les armes devant Son amour et proclameront à la face des peuples Sa clémence et Sa fidélité. Les nations se réjouiront avec Israël, Israël se réjouira avec les nations. La cité de Dieu et les cités des Gentils, sauvées par la même grâce, lavées dans le même sang, chanteront aussi le même cantique (Os. 2 ; Act. 15 ; És. 50 ; avec Ps. 45 ; Rom. 11 ; És. 2 ; Zach. 12 ; Rom. 15 ; Ps. 100).

La création elle-même partagera, d'une manière analogue à sa nature, la joie d'Israël et des Gentils. Car le Seigneur aime toutes Ses créatures. Vous avez entendu ce qu'Il dit à Jonas au sujet des animaux que renfermait Ninive. Douce parole ! Gage assuré du prix qu'ont à Ses yeux tous les êtres qu'Il a formés ! Après les avoir créés, Il avait dit : Voilà tout est bon ! Il avait trouvé Sa joie et Son repos dans l'œuvre de Ses mains. Mais, pareil au ver de Jonas, le péché ne tarda pas à flétrir le riche et agréable kikajon, et ne permit, pour ainsi dire, à Dieu de se réjouir qu'un instant à son ombre. Le Seigneur a dès lors travaillé continuellement et Il « travaille » encore « maintenant » pour rétablir ce que le péché a ruiné. Déjà l'Agneau de Dieu a « réconcilié toutes choses avec lui par le sang de la croix ». Bientôt l'anathème primitif sera levé. Bientôt le Créateur se réjouira de nouveau « dans les parties habitables » du monde, et « ses plaisirs » seront encore « avec les enfants des hommes ». Il « renouvellera la face de la terre ». Le kikajon reflourira. Le ver du péché et de la mort ne le touchera plus ; et le Seigneur retrouvera Son repos et Sa joie à l'ombre de la plante bénie (Gen. 1 ; Jean 5 [Jean 5, 17] ; Col. 1 ; Gen. 3 avec Rom. 8 ; Prov. 8 ; Ps. 104).

Nous avons exposé la double intention du livre de Jonas ; nous avons rappelé le but de cette étonnante action, tout à la fois morale et parabolique, qui se passe entre l'Éternel et Son serviteur. Deux mots encore et nous terminons. Que de choses le petit livre a le secret de dire en quarante-huit versets ! Nous en avons déjà fait remarquer la conclusion soudaine, et nous l'avons expliquée par la confusion du prophète. L'auteur, disions-nous, exprime son regret par le silence plus éloquemment qu'il ne l'eût fait par les paroles les

plus énergiques. Néanmoins cette fin brusque et inattendue du livre admet simultanément une autre explication. L'auteur a probablement voulu nous laisser sous l'impression des dernières paroles que Dieu venait de prononcer. Quoi qu'il en soit, respirons le parfum de ces belles paroles, savourons-en le goût délicieux ; qu'elles soient un baume à notre cœur froissé ; que l'écho de ces paroles admirables que l'Éternel laissa tomber de tout leur poids sur la conscience et sur le cœur du prophète, que leur doux écho demeure dans notre oreille, longtemps encore après que nous aurons fermé le précieux petit livre qui les contient. **Dieu est amour** [1 Jean 4, 8, 16] ! Restons sur ce mot. C'est de fait le dernier mot de Jonas et de la Bible. Que ce soit aussi le dernier de la faible ébauche que nous venons de tracer et que nous présentons à l'Église de Dieu pour contribuer à son édification. Amen !